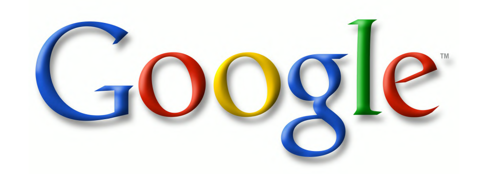
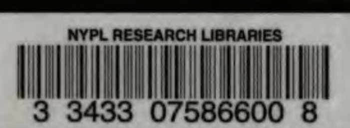



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07586600 8

NPS
Caballero

FERNAN CABALLERO

# NOUVELLES ANDALOUSES

SCÈNES DE MŒURS CONTEMPORAINES

TRADUITES DE L'ESPAGNOL

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR A. GERMOND DE LAVIGNE




PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79



# NOUVELLES

# ANDALOUSES

1, 010 [illegible]

COULOMMIERS. — TYP. A MOUSSIN

FERNAN CABALLERO

# NOUVELLES ANDALOUSES

## SCÈNES DE MŒURS CONTEMPORAINES

TRADUITES DE L'ESPAGNOL

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR A. GERMOND DE LAVIGNE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1875

# INTRODUCTION.

Est-il permis de contraindre une femme à soulever le voile sous lequel elle se cache? Est-il digne de lui arracher ce voile, quoiqu'elle s'en défende, et de faire autour d'elle et à propos d'elle un bruit auquel elle se refuse?

Il parut un jour, il y a dix ans, dans le journal espagnol *le Heraldo*, un roman de mœurs qui excita vivement l'attention. Ce fut un événement au milieu de cette littérature qui a ses mérites, mais dont la pauvreté actuelle, à l'endroit du roman et de la nouvelle, se trahit par des emprunts quotidiens au feuilleton français. La *Gaviota* fit émotion dans Madrid, on l'attribua successivement à tous les écrivains en renom, on se perdit en conjectures; personne, pas même le journal, n'était dans le secret.

Cependant *la España* publia *Elía ó la España treinta años va;* puis parurent *la Familia Alvareda, Una en otra*[1] *Pobre Dolores, Lucas Garcia* et toute une série d'études de mœurs d'un vif intérêt.

On ne douta plus alors; la femme s'était trahie par la

1. Voir dans ce volume *Paz et Luz* et *don Judas Tadéo* extraits de *Una en otra*.

gracieuseté des pensées, par une douce philosophie, par la noblesse et la pureté des sentiments, par une aimable inexpérience.

Mais son nom resta longtemps un secret. Le succès de ses écrits n'arracha pas l'auteur aux douceurs de la vie andalouse, le besoin du triomphe ne l'amena pas à Madrid; il résista à la tentation et, si le voile fut enfin levé pour quelques-uns, l'auteur resta toujours pour le vulgaire *Fernan Caballero.*

Il ne courait pas après la renommée; il avait recueilli pour lui, tout au plus pour quelques amis, sans rêver aux vanités de la publicité, ces scènes de mœurs, ces souvenirs locaux qui tous les jours disparaissent; il habitait tour à tour ou Cadix, ou San Lucar de Barrameda, ou Chiclana, ou Séville, vivant au milieu de cette belle population andalouse, lui demandant ses mœurs, ses dictons, ses chansons populaires, prenant sur le fait tous ces précieux tableaux de la vie des campagnes, qui n'ont besoin ni de l'imagination ni de l'arrangement du romancier pour être dramatiques et profondément émouvants.

Fernan Caballero avait dit: « Laissez-moi dans ma douce existence, laissez-moi mon secret; » nous devons dire que la galanterie espagnole respecta scrupuleusement son désir. On n'est pas curieux chez nos voisins comme chez nous; on accepte volontiers ce qui est, et on ne sait pas introduire la contrainte dans les convenances d'autrui.

Qu'importe? *la Gaviota*, *Dolorès*, *Elia* sont signés *Fernan Caballero;* les Espagnols disent « notre Fernan, » et n'en demandent pas davantage.

Parmi nous on s'inquiéta autrement; on tint à savoir ce nom si mystérieusement respecté; nous-même, en publiant dans un journal, il y a plus de trois ans, une traduction de *Pobre Dolores*, nous fûmes contraint d'obéir à cette manie indiscrète, et nous nommâmes doña Cecilia....

Nous n'allâmes pas plus loin.

« Vous m'avez arraché mon pseudonyme, nous écrivit Fernan Caballero[1], c'est une cruauté. Vous savez combien j'y tiens. Vous avez peut-être voulu me faire un bouclier de mon éventail, je vous en remercie; mais croyez bien que les belles choses que j'ai recueillies n'en ont pas besoin.

« Je n'ai cherché à mettre dans mes récits ni étude du cœur et du monde, ni invention, ni art, ni inspiration; c'est la peinture exacte de notre société actuelle, des mœurs, des sentiments, du langage poétique, spirituel, moqueur avec gaieté et sans fiel de notre peuple; ce sont des types espagnols vrais en tout genre, des descriptions exactes en toute matière.

« .... Ma personnalité et mon nom sont hors de jeu.

« Tout ce que j'ai décrit est vrai. Je manque d'invention, je n'ai et ne veux avoir que le petit talent de coordonner les faits réels et de les mettre en relief.

« J'ai passé ma vie à recueillir ces trésors tradition nels de poésies, de contes, de légendes, ces pieuses et poétiques croyances, qui donnent à tout ce qui nous entoure le sentiment le plus pur; ces proverbes à la San-

1. Ces lettres de l'auteur sont en français.

cho, ces belles maximes à la don Quichotte[1] dont se compose le langage énergique et fleuri du peuple. Je leur cherche une place convenable dans ces récits que je fais imprimer uniquement pour conserver mes trouvailles.

« Tout est vrai dans mes tableaux de mœurs populaires, le sujet et les détails, j'en suis fier, comme un peintre de la beauté du modèle qu'il a choisi.... L'histoire de Lucas Garcia est vraie, ainsi que ce mot qu'il répétait toujours : *no la conosco!* J'ai connu Simon Verde; une pauvre vieille m'a raconté l'histoire de la loterie que j'ai placée dans la *Estrella;* tout est vrai dans *Una en Otra;* j'ai recueilli presque tous mes dialogues sur les lèvres des interlocuteurs.

« J'ai glané les derniers épis dans ce beau champ qu'on dévaste, j'en ai fait une gerbe, méprisée peut-être aujourd'hui, dont on recueille les quelques bluets qui s'y glissent; mais qui sera appréciée un jour. »

1. Qu'on ne prenne pas ce mot dans le sens que nous lui attribuons en France. Le don Quichotte de Fernan Caballero et des gens de cœur qui ont médité l'œuvre immortelle de Cervantès n'est pas un ridicule redresseur de torts imaginaires, c'est un rêveur sublime. Mme Sophie Gay a dit, dans *Ellenore* : « Cervantès a compté sur le sérieux de l'esprit espagnol pour admirer la loyauté, la sensibilité, le courage de son héros à travers sa folie comique; il eût été inexcusable de faire rire aux dépens des plus rares vertus humaines : l'amour du prochain, l'abnégation de soi-même, le dévouement au malheur. » Fernan Caballero est plus généreux encore à l'égard du héros, plus sévère à l'égard de l'illustre écrivain : « L'esprit, nous écrivait-il, a étouffé le cœur chez Cervantès. Il n'avait pas de cœur celui qui fit de don Quichotte un être ridicule. Ni le casque de Mambrin ni l'amour de Maritornes ne me l'ont rendu risible.... Il m'a toujours fait pleurer. »

Pendant que nous trahissions à demi le secret de Fernan Caballero, un recueil belge (ce peuple est sans pitié), allait beaucoup plus loin avec une gaucherie sans exemple. « Nous n'oserions pas violer ce secret, si nous écrivions dans un journal de Madrid, disait l'écrivain ; mais ici nous sommes plus libres, et nous sommes jaloux d'écarter le voile qui dérobe aux regards cette intéressante figure. »

Et maintenant voici la fable ridicule que l'écrivain a imaginée à propos de notre auteur :

« Il existe à Sainte-Marie, entre Cadix et Xérès, une señora connue sous le nom de doña Cecilia.... Ses voisins sont bien persuadés qu'elle n'a d'autre souci que le soin de sa maison. Les oisifs qui se promènent dans les bois de pins que la nature a semés du Port-Royal à la rive du Guadalete, la voient passer quelquefois dans un cabriolet qu'elle conduit elle-même avec la rapidité de l'éclair. C'est ainsi qu'elle médite ces pages délicieuses qui font le charme de tous les amateurs du beau et du grand. Cette femme qui voit tous les jours le soleil se plonger dans la mer majestueuse qui entoure Cadix, que l'on rencontre à cette heure sur la promenade située entre les pentes pittoresques de Saint-Alexandre et de Saint-Pierre, inconnue de tout le monde, et que les pauvres recherchent seuls, parce qu'ils connaissent son cœur, cette femme est *le chevalier Fernand*. »

Nous devons dire qu'on a cru donner quelque autorité à ce singulier portrait de pure invention, complété par la ridicule traduction d'un nom propre, en le signant d'un nom espagnol. Jamais assurément un Espagnol ne

s'exprimerait de la sorte. Qu'on n'en croie rien, ni cette histoire du cabriolet, ni ces courses faites avec la rapidité de l'éclair ; ni ces méditations aux rouges lueurs du soleil qui se plonge dans la mer de Cadix ; nous ne connaissons pas d'existence calme, digne, noble et retirée comme celle de doña Cecilia. On peut en juger par ce passage que nous avons surpris d'une lettre de l'un des écrivains les plus distingués de l'Espagne, don Mariano Cañete :

« J'oublie tous les ennuis, tous les chagrins, grâce à l'amitié et aux agréables relations de notre admirable Fernan Caballero. Quel cœur que ce cœur pur et droit ! quelle intelligence noble et élevée ! Sa conversation est comme ses livres ; elle a le prestige de rendre bons ceux qui la partagent ; ce digne et fécond privilége est si rare aujourd'hui ! »

Nous croyons inutile d'introduire notre lecteur dans cette douce retraite que Fernan Caballero occupe à l'alcazar de Séville, de lui faire un portrait, une biographie, un tableau d'intérieur, nous offenserions encore une susceptibilité qu'il nous est ordonné de respecter. Il existe d'ailleurs maintenant un *Dictionnaire des Contemporains ;* à lui le droit d'être indiscret, de recueillir et de contrôler les confidences qui ont été faites, et de conserver pour la postérité, c'est son devoir, un nom qu'elle réclamera certainement.

Ce que nous pouvons dire, parce que M. de Mazade l'a écrit dernièrement[1], c'est que doña Cécilia est d'un rang

1. *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1858.

assez élevé pour n'être étrangère à aucune des élégances du monde, d'un esprit assez curieux pour tout voir, pour tout comprendre dans cette Andalousie qu'elle habite, et d'un talent assez ferme pour tout reproduire.

« Comme Walter-Scott, ajoute cet écrivain, Fernan Caballero a le sentiment pénétrant de la vie traditionnelle et locale des contrées dont il s'est fait l'historien. Il aime l'Espagne, c'est sa première, son unique inspiration, il aime l'Espagne dans ses paysages, dans ses misères qui ne sont pas sans grandeur. Ses créations, ses combinaisons, ses personnages n'ont aucun reflet d'imitation, ils sont pris au cœur de la vie nationale. Ils procèdent de l'observation de la réalité et du sentiment de la poésie des choses, deux qualités qui, en se réunissant, en s'équilibrant, font les inventeurs vrais et originaux.

« Un autre trait de ce rare talent, un trait surtout où se révèle une imagination de femme, c'est que ses drames n'ont rien de compliqué; ils n'ont point de ces nœuds vigoureux et puissants qui serrent une action. Fernan Caballero a plutôt le génie des détails et il fait tout vivre. Il a l'instinct de ces mille nuances souvent imperceptibles pour les regards vulgaires, et qui donnent aux spectacles de la nature, à tous les êtres humains, une physionomie distincte. Comme Walter-Scott, plus que Walter-Scott lui-même, il se plaît aux digressions, aux conversations sinueuses, s'y abandonne avec délices, multiplie les portraits et les tableaux pleins de fraîcheur, prodigue tout ce qui jette du jour sur les mœurs et les caractères; il recueille les légendes chantées par les aveugles de l'An-

dalousie et passe, avec une aisance gracieuse, des raffinements de la vie mondaine aux plus humbles scènes populaires. »

Les écrits de Fernan Caballero sont aujourd'hui nombreux. Ils ont eu un succès tel qu'une édition complète, entreprise rare en Espagne, en a été faite par le libraire don Francisco de Mellado à Madrid, non pas, comme le dit M. de Mazade, aux frais de la reine Isabelle. Cette édition, qui fait partie d'une collection nombreuse intitulée *Mil y una novelas*, a paru sous le patronage de tout ce que les lettres espagnoles comptent d'écrivains illustres.

En tête des deux volumes de la *Gaviota*, figure une étude critique de don Eugenio de Ochoa. — « La *Gaviota*, dit la conclusion de ce remarquable travail, sera pour notre littérature ce que fut Waverley pour la littérature anglaise, l'aube d'un beau jour, le premier fleuron de la glorieuse couronne poétique d'un *Walter-Scott espagnol.* »

La *Familia Alvareda*, *Se taire pendant la vie*, etc., ont eu pour parrain M. le duc de Rivas; la préface de *Una en otra* et *A los Tuyos te ten* a été faite par don Juan Eugenio Hartzenbusch; celle des *Relaciones* (*Justa y Rufina; el Ex voto; Mas largo es el tiempo*, etc.), par don Eduardo Pedroso; *Elia* a paru avec une préface de don Fernando de Gabriel y Apodaca; *L'Étoile de Vandalie*, *Pauvre Dolorès* avec un spirituel prologue de M. Pacheco, et en tête du volume renfermant *les Cuadros de Costumbres* (*Simon*

*Verde*, *Mas honor que honores*, *Lucas Garcia*, etc.) M. le marquis de Molins a proclamé que Fernan Caballero remplissait dans ces charmants écrits une mission providentielle.

Nous avons cité la comparaison faite par M. de Ochoa, . de Mazade, M. Antoine de Latour[1] ont aussi rapproché les écrits de Fernan Caballero de ceux de Walter-Scott, et M. Mérimée a surnommé un jour notre écrivain le *Sterne andaloux*. Fernan Caballero est loin d'accepter ces comparaisons. L'aimable écrivain se juge mieux que ne l'ont fait ses panégyristes.

« Il n'y a pas la moindre analogie, lisons-nous dans une de ses lettres, entre ce que j'écris et ce qu'ont écrit les peintres de mœurs. Ils ont bien plus de talent, de savoir-faire, d'esprit et d'art; mais aucun d'eux n'a.... la *bonhomie*. Il me semble que mes petits écrits ont une espèce de parenté spirituelle avec les excellentes productions de M. Émile Souvestre.... »

Nous nous rangeons de grand cœur à cette opinion, et nous ne doutons pas qu'elle ne soit aussi celle de nos lecteurs.

Nous n'avons pas suivi, pour composer le présent volume, l'ordre d'aînesse des récits de Fernan Caballero. Ce que nous publions aujourd'hui est une espèce d'appel au goût du lecteur, et nous avons choisi, çà et là, dans les différents volumes publiés : *Dolorès* et *Lucas Garcia*, qui sont frères par la forme, *Plus d'honneur*, que l'auteur avait bien voulu nous signaler, et les deux nouvelles

1. *Le Correspondant* (livraison d'août 1857).

renfermées dans *Una en Otra* (*Paz et Luz*[1] et *Don Judas Tadéo*).

Nous serons heureux si l'accueil fait à cette première publication nous encourage à imprimer successivement les autres écrits de Fernan Caballero. Nous y sommes prêts dès à présent soit par nous-mêmes, soit par les amis dont nous avons réclamé le concours.

Il nous reste maintenant un droit à défendre, celui que l'auteur a bien voulu nous donner de traduire son œuvre. Ce droit est à nous depuis plusieurs années, et nous le revendiquons pour nous et pour lui.

Pour nous, parce que nous tenons à honneur de rendre son œuvre française, pour lui, parce qu'il l'a placée sous notre sauve-garde.

Nous croyons cette précaution utile, ne serait-ce que pour sauver l'œuvre intéressant du charmant écrivain d'interprétations, peut-être incorrectes, souvent fantaisistes, qui pourraient compromettre aux yeux des lecteurs une exacte opinion et une réputation méritée.

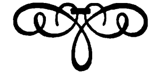
Nos traductions ont été faites pour ainsi dire sous les yeux de Fernan Caballero; elles ont été revues par lui.

1. Nous nous sommes empressés de faire place à la très-exacte et très-gracieuse traduction de cette nouvelle signée d'un pseudonyme, *B. d'Agreval*, que nous respectons par le motif même qui nous porte à défendre celui de Fernan Caballero. Si le succès nous y conduit, nous comprendrons dans un autre volume une traduction de la *Familia de Alvareda* signée du même nom.

C'est donc avec son autorisation et à sa prière que nous exprimons le vœu qu'aucune publication de ses nouvelles ne soit faite sans son consentement et le nôtre.

A. GERMOND DE LAVIGNE.

Juillet 1859.



# PAUVRE DOLORÈS

# PAUVRE DOLORÈS.

## I

Entre San Lucar de Barraméda, où le Bétis abandonne les terres d'Espagne, et la riante Cadix qui s'élance au milieu des eaux comme pour aller au-devant de ses flottes, est assis, sur une élévation, un village tranquille et modeste. On le nomme Rota. L'histoire, et un magnifique château qui appartient aux ducs d'Arcos, attestent que ce village est d'antique et noble origine.

Du côté qui regarde le sud-ouest, c'est-à-dire vers l'océan Atlantique, le terre-plein sur lequel s'étend le village est coupé verticalement; au bas est la plage. Celle-ci représente cet aspect uniforme que la mer donne aux rivages qu'elle baigne; ses sables arides sont alternativement envahis et abandonnés par les flots. On y chercherait en vain, comme ailleurs, les secrets que l'Océan laisse échapper de son sein ou les tristes vestiges d'un naufrage ignoré et solitaire; on ne rencontre sur la plage de Rota que de frêles coquillages; les étoiles de mer qui, avec la vie, ont perdu leur lumière; ces flocons d'éeum qui, une fois délaissés par la vague, voient tomber leur éclat s'abattre leurs formes légères; le pauvre polype qu'on ne pas être mort ou vivant, car la vie est en lui aussi inerte la mort; le crabe maladroit qui soulève sa lourde masse sur pattes difformes, et qui court avec les efforts et la gaucherie l'estropié porté par ses béquilles; la multitude d'algues que lame rejette dédaigneusement vers la terre; le morceau de cor-

dage ou de bois travaillé, rebut des barques de pêche, et les jolies arabesques que dessinent sur la surface unie des sables les pistes légères des mouettes. C'est là tout ce que présentent ces plages solitaires qui entourent l'Espagne, champ neutre entre la terre et les eaux, sol sans fleurs, rivage sans perles.

Sur la gauche du village, la mer joue au milieu des terres et forme une baie, qui serait un bon port si elle avait plus de profondeur, et si les eaux, quand elles se retirent, n'y découvraient pas une vaste étendue de boue noire parsemée de pierres. La mer montante vient jusqu'auprès des habitations, et celles-ci se protégent par un rempart naturel de roches, contre lequel les vagues frappent et s'agitent ainsi que bat le cœur oppressé.

A la pointe du triangle que forme le village, est le môle contre lequel sont amarrées, avec les felouques destinées à porter chaque jour à la ville les fruits et les légumes, les barques des pilotes qui vont au-devant des riches hôtes de la baie de Cadix, pour les guider sûrement jusqu'au port.

L'éloignement où se trouve Rota de toute voie fréquentée, l'absence de communication avec les autres villages, son rôle humble et sans prétention, lui donnent un cachet de tranquillité, de calme patriarcal que n'ont pas généralement les ports de mer.

L'idéal du champêtre ne se représente pas ainsi d'ordinaire à notre esprit. Ce n'est pas ce village modeste, assis au bord de l'Océan, étourdi de ses tumultes incessants, provoqué par son agitation continuelle, semblable à celle du siècle où nous vivons : les barques intrépides y abordent, chacune avec sa flamme différente, les unes poussées, les autres contrariées par les flots et par les courants, comme les hommes qui s'agitent au milieu de l'époque présente. Nous rêvons de préférence ce hameau qui a pour horizons des champs de blé et des plantations d'oliviers, pour bruit le chant des oiseaux, le cri des coqs, le murmure des arbres et les tintements de la cloche, pour voisinage un autre hameau qu'il appelle *son compère*. Ici, la mer et la terre sont côte à côte, comme le sont la paix et l'agitation, la stabilité et le mouvement, la sécurité et le péril, comme le sont ce qui produit et ce qui détruit.

Il serait difficile, néanmoins, de trouver un lieu plus pacifique que Rota, et de rencontrer ailleurs des habitants plus laborieux et plus habiles en agriculture; car l'agriculture est l'industrie propre de ce pays. Chaque Rotenais a son coin de

terre qu'il fait produire, et il en est peu qui pratiquent la culture sur une grande échelle. La vigne, le melon, la pastèque et toute espèce de légumes, toujours précoces et toujours excellents, constituent les principaux produits de ce sol. Par dessus ces derniers se distinguent par leur volume, par leur quantité et par leur qualité, les citrouilles et les tomates, dont l'abondance a valu aux Rotenais le surnom de *tomatiers*. Ce qu n'est pas moins curieux, c'est l'énorme quantité de bannettes ou paniers d'osier employés au transport de tous ces produits.

Les Andalous qui, on le sait, font de tout plaisanterie, sans excepter ni chose ni personne, et qui inventent à cet effet un nombre infini de contes, de sobriquets, de bons mots et de chansons, en ont un abondant répertoire à l'adresse des bons Rotenais.

Nous en citerons quelques-uns; non pas seulement parce qu'ils nous semblent plaisants, mais aussi parce qu'ils donneront une idée exacte du genre de facilité et du tour d'idée de ce peuple joyeux et spirituel.

Les Rotenais voulurent, dans une certaine circonstance, célébrer leur digne patron saint Roch. Ils invitèrent dans ce but un prédicateur en renom et deux clercs, qui furent logés dans la maison de l'alcade.

Celui-ci, sachant que ses hôtes désiraient prendre du chocolat à leur souper, appela sa cuisinière et lui recommanda d'en préparer.

« Mais, dit la cuisinière fort embarrassée, qu'y met-on?

— De l'eau, » fit le maître.

La cuisinière, tout aussi inquiète, s'en va trouver une femme du voisinage, qui passe pour la plus habile du pays, et lui demande comment se fait le chocolat :

« Et que t'a dit ton maître?

— De le faire avec de l'eau.

— De l'eau et rien de plus? reprend le professeur. Jésus! ne sais-tu pas, femme, qu'il n'y a pas de bon chocolat sans tomate? »

En voici un autre :

Les Rotenais s'avisèrent d'escalader le ciel avec leurs bannettes. Il les dressèrent donc les unes sur les autres, de telle sorte qu'ils arrivèrent plus haut que la lune et que les étoiles. Il n'en fallait plus qu'une pour atteindre le ciel, et on ne la

peuvent les guider, les éclairer, et qu'ils contribueront ainsi à le rendre meilleur et plus heureux? Les passions dans l'état moral, comme les fièvres dans l'état physique, sont des maladies de l'humanité, que ne parviennent à vaincre ni les efforts des moralistes, ni les essais de la médecine; et il serait difficile, à moins d'écrire une idylle, de peindre des scènes de la vie humaine sans que tôt ou tard les passions y prissent une place. Mais, à notre avis, c'est une tendance mauvaise et absurde que de qualifier de beau, de noble et d'intéressant l'éta dans lequel elles nous mettent; c'est une erreur dangereuse que de les peindre comme le propre des âmes supérieures. Les âmes supérieures dirigent leurs passions si elles sont bonnes, et les dominent si elles sont mauvaises.

Un vieillard assis sur son ânesse rentrait à Rota par une belle soirée d'été. Il était suivi de deux beaux garçons bien bâtis, bruns de visage, portant la houe sur l'épaule. A peu de distance de leur maison, ils virent venir à eux un enfant de cinq ans traînant à la remorque une fillette plus jeune, et tout rouge des efforts qu'il faisait pour hâter la marche encore chancelante de sa petite sœur. La monture s'arrêta; l'aîné des jeunes gens souleva les deux enfants, plaça l'un à droite, l'autre à gauche du vieillard, et l'ânesse, sans autre avertissement, reprit sa marche tranquille jusqu'à la maison, devant laquelle elle s'arrêta, sans qu'il fût nécessaire de faire résonner le *só!* dans ses longues oreilles couchées.

Avant d'entrer dans cette maison, qui appartient au vieillard, il convient de la décrire et d'en faire connaître les habitants.

Après avoir passé la porte principale, on entrait dans une grande cour empierrée; à droite s'étendait un massif où se pressaient tant de fleurs, d'arbustes et de tiges grimpantes, qu'on eût dit un congrès de plantes; sur la gauche s'étendait un vaste berceau couvert de raisins magnifiques. Au fond était l'habitation, une cuisine, une salle, une basse-cour et un escalier massif extérieur en briques, sans toiture, qui conduisait à un grenier ou galetas. A droite de la porte de la rue, la maison comprenait une petite salle et une chambre. La même disposition existait à gauche, et à la suite se trouvaient de petits logements ayant sortie sur la cour. Une petite chambre tranquille et indépendante ouvrait à côté de la cuisine, ayant jour sur la basse-cour.

Le maître de la maison, l'oncle Mateo Lopez, occupait toute la partie de gauche avec sa famille, y compris sa fille Catherine, mariée à un *yegüero* [1] et mère des deux enfants que nous avons vus venir au-devant de leur aïeul. Le grenier était loué six réaux par mois à la veuve d'un malheureux marin qui s'était noyé, et qui avait laissé sa femme malade avec deux enfants. La pauvre veuve ne payait pas son loyer et l'oncle Mateo se gardait de le lui demander; il faisait à ce sujet cette simple et judicieuse réflexion : « Si *la pauvre* n'a rien, comment payerait-elle? »

La chambre voisine de la cuisine avait été donnée pour rien à un pauvre moine, après la fermeture des couvents. Le logement à droite était loué à un carabinier et à sa femme; c'étaient les seuls qui payaient.

Le carabinier était un excellent homme, nommé Canuto. Ce nom signifie roseau; on ne le donna jamais à un individu plus allongé, plus roide et plus vide. Le carabinier avait été soldat, un soldat grave, sérieux, sobre de paroles; et depuis qu'il était devenu carabinier, c'est-à-dire l'homme de confiance du gouvernement, cette gravité était devenue l'impassibilité d'un Caton de marbre.

Sieur Canuto, qui depuis sa naissance n'avait jamais eu de volonté propre, était l'homme du monde le moins jaloux de son autorité; il ne changeait jamais de gilet sans demander à sa femme lequel il devait mettre. Il avait été, 50 ans plus tôt, blanc ou blond, mais ce diable de temps et les fatigues du métier ne lui avaient laissé d'autres traces de ces deux avantages que d'énormes moustaches semblables à des lavettes. Sa femme disait cependant qu'il avait été plus blanc qu'un lis, plus blond que le chanvre, et qu'encore à présent on pouvait écrire sur ses épaules comme sur une feuille de papier.

Pepa, ainsi se nommait sa compagne, était plus jeune que lui. C'était une de ces femmes modèles qui possèdent en elles-mêmes la dot la plus précieuse, et qui la consacrent à leur mari plutôt par amour que par devoir, ou mieux, par la fusion de l'amour et du devoir, fusion douce et sainte autant que

1. On appelle *yeguada* une troupe de juments ou de cavales destinées à la reproduction, et laissées toute l'année en liberté dans des pâturages. Le *yegüero* est le gardien de ce troupeau.

sage et admirable. Ces femmes ont le talent de conduire leurs aris, d'en pallier les fautes quand ils en commettent, de ur persuader comme aux autres, comme à elles-mêmes, u'ils ont raison et qu'ils sont dans le bon chemin. Elles ont prudence qui les modère sans qu'ils devinent l'intention, de même que les mères ont des chants pour distraire et endormir leurs enfants; elles ont la résignation pour la leur inspirer par la parole et par l'exemple; elles ont l'ordre excessif et la propreté pour qu'ils aient soin d'eux-mêmes, de leur tenue et de leur mise; la condescendance jusqu'au point de dissimuler leurs propres sacrifices pour ne pas laisser accuser d'exigence ceux qui les imposent; et, par-dessus tout, cet attachement dévoué, cette abnégation, cet anéantissement d'elles-mêmes, sentiments qui arriveraient jusqu'à être ridicules, lorsque le mari n'en est pas digne, si l'origine n'en était pas si respectable.

Sieur Canuto n'ouvrait presque jamais la bouche, et il faisait bien; mais, quand cela arrivait, il parlait laconiquement, par sentences, avec aplomb, persuadé que toutes les oreilles étaient aussi bienveillantes que celles de sa femme. Au fait, notre bon carabinier ne se trompait pas beaucoup, du moins en ce qui touchait les habitants de la maison qu'il habitait.

## III

Le pauvre décloîtré, que l'excellente famille Lopez avait recueilli, et qui se nommait le P. Nolasco, était un digne homme. Il n'avait inventé ni la poudre ni l'imprimerie; il n'était collaborateur d'aucune encyclopédie; mais il savait ce qu'il devait savoir pour l'accomplissement de ses fonctions. S'il lui manquait un peu de dignité, il était en revanche plein de zèle, et il connaissait le peuple, ses mœurs et son langage, autant qu'il était nécessaire pour l'attirer dans le sentier du bien. Il ne se faisait pas faute d'ailleurs d'y aider par un *caramba!* avec les grands, et par une chiquenaude avec les petits. Le peuple, avec sa perspicacité instinctive, savait bien que le bon père était dans le droit chemin; aussi il l'aimait et le vénérait, tout en riant de lui de temps à autre.

Qu'on nous permette à ce propos une observation. Il y a deux sortes de rires très-distincts, ou, pour mieux dire, opposés : le rire bienveillant et le rire moqueur. Le premier est doux, gai et inoffensif; l'autre est amer, peu joyeux et mordant. Le premier vient d'un cœur honnête et ressemble aux bouillonnements allègres d'une source d'eau pure; l'autre naît d'un cœur dur et acerbe; il pénètre comme ces liqueurs corrosives qui brûlent et noircissent tout ce qu'elles touchent; l'un se couronne de fleurs, l'autre se revêt d'épines. Il est inutile d'ajouter que le rire inspiré par les faits et gestes du bon père était le rire bienveillant.

Le P. Nolasco était un peu sourd; il en résultait qu'il comprenait souvent fort mal les choses qu'on lui disait, et que ses exhortations au confessionnal servaient à deux fins, à tout hasard pour le pénitent, et à titre de sermon pour les circonstances à venir. On ne pouvait trouver un homme qui eût aussi peu de fiel. Il n'en avait pas moins sa bonne dose de malice, et il ne se laissait pas aller trop facilement à ceux qui voulaient le tromper. Nulle part, non plus, on ne connaissait un homme plus franc et plus véridique, et, sans prendre jamais le ton de la supériorité, sans aucune aigreur, il savait faire remarquer à chacun ce qui lui paraissait mal ou blâmable, sans que personne s'en offensât.

A l'extérieur, le P. Nolasco ressemblait à quelqu'une de ces figurines de gomme élastique qu'on eût étirée autant qu'elle eût pu prêter. Sa tête était longue et étroite, son nez long, son menton long, ses dents longues, ses bras et ses mains longs, ses jambes et ses pieds longs. Depuis qu'il avait quitté son couvent, et grâce à la générosité d'un protecteur venu d'Amérique et nommé don Marcelino Toro, il portait une jaquette, un gilet et un pantalon d'étoffe noire, lesquels, à force de servir et d'être brossés et frottés par la bonne hôtesse, avaient acquis un brillant qui leur donnait une apparence de toile cirée.

Bien que le P. Nolasco eût plus de soixante ans, il était agile, et, à l'exception de quelques flatuosités qu'il combattait avec le thé, il jouissait d'une bonne santé, grâce sans doute à sa frugalité et à la simplicité de ses aliments. La sœur de son protecteur, doña Braulia Toro, lui donnait chaque mois deux livres de chocolat de 7 ou 8 réaux; ce chocolat et quelques rôties sèches composaient ses déjeuners. Son riche compère, l'oncle Gil

Piñonès, lui octroyait des pois chiches, parce qu'il enseignait à ses fils à servir la messe; ces pois et quelques onces de viande et de lard que lui envoyaient ceux dont il écrivait les lettres, garnissaient la marmite qui le nourrissait 365 jours dans l'année. Il en réservait une tasse de bouillon pour son souper, et donnait le reste à la pauvre veuve qui habitait dans le galetas.

Le P. Nolasco tutoyait tous ceux qui étaient nés en ce siècle de lumière. Un jour, un médecin, qui était un jeune homme et qui tranchait de l'important, lui fit remarquer que cette liberté était contraire à la dignité de l'homme.

« La dignité de l'homme! répondit le P. Nolasco, on s'en avise maintenant! allons donc! dignité dans les paroles, indignité dans les actes! Ainsi, je tutoie mon père spirituel saint François, et j'irais te donner, à un blanc-bec comme toi, de la Grâce et de la Seigneurie! Va donc! va guérir la fièvre maligne et ne m'en donne pas à compter; je ne me soucie pas de me mettre à l'usage du jour; ces croûtes-là sont trop dures pour mes vieilles dents. Tu m'entends? »

L'antagoniste le plus acharné du P. Nolasco était le fils de la pauvre veuve. C'était un garçon de douze ans, gracieux, vif, gentil et sympathique, qui voulait être marin contre la volonté de sa mère. Celle-ci, qui avait perdu son mari dans un naufrage, tremblait à la pensée de voir son fils s'embarquer; elle avait demandé au P. Nolasco de lui prêter son aide pour dissuader l'enfant de son projet; mais tout avait été inutile. Plus le bon père célébrait les avantages de la terre ferme et les douceurs de la vie paisible, plus l'enfant aventureux s'enthousiasmait pour les hasards de la mer et pour les longs voyages sur les flots inconstants. Le P. Nolasco, pour se venger, l'avait surnommé *Montevidéo*, et nous savons que, pour certaines gens, tout long voyage de mer s'entend du voyage d'Amérique, et Montevidéo en est le Finistère.

« Tu n'iras pas en mer, disait le bon père.

— Et pourquoi pas? répondait Tomasillo avec un sourire particulier à lui et à sa sœur, et dans lequel se lisaient la joie et la douceur, comme s'unissent dans le soleil la lumière et l'éclat.

— Parce que la mer est l'ennemie de l'homme, tu le sais. Ton père y est mort, et je ne sais pas, entêté, comment tu as le cœur de vouloir t'embarquer.

— Et votre père, père Nolasco, où est-il mort? demanda Tomasillo.

— Parbleu! dans son lit, fort tranquillement, répondit le père.

— Alors, comment Votre Révérence a-t-elle le cœur de se coucher dans un lit?

— Laisse-là tes malices de jeune coq anglais, Tomasillo; tu sais bien que de dix qui vont à la mer, il y en a neuf qui se noient à la fleur de l'âge, et qui meurent sans confession. Et toi, qui es plus mauvais qu'un autre, cela te viendra plus tôt qu'à personne. Si tu quittes la terre pour la mer, ce sera tant pis pour toi, car les autres n'ont rien à y perdre. Je dis pour toi, et aussi pour ta pauvre mère, qui doit t'aimer puisqu'elle t'a mis au monde, et que tu dois soutenir.

— Que veut donc Votre Révérence, père Nolasco? que j'aille, comme j'ai fait au commencement de la saison, dans les sillons du labourage de l'oncle Mateo, avec un chaudron à la main, pour effaroucher les petits oiseaux?

— Eh bien, où est le danger?

— J'aime le danger, moi, père Nolasco.

— Tais-toi, poisson volant. Qui aime le danger périt par le danger. J'ai parlé à mon ami l'oncle Gil Piñonès, il m'a promis de te prendre pour porcher.

— Je n'y vais pas! Pourquoi garderais-je les porcs? Leur maître peut bien les garder.

— Alors tu ne veux pas travailler, maître bandit? Tu ne veux pas être homme de bien et aider ta pauvre mère; dis, libertin?

— Si, seigneur, si, seigneur, mais je ne veux pas être brise-mottes, ni passer ma vie dans ma maison comme un colimaçon. Si je meurs, ce sera tout; mais je ne veux pas qu'on m'appelle tomatier, ça non!

— Vaut-il mieux qu'on t'appelle Montevidéo? Nous verrons si tu iras à la métairie du compère Gil Piñonès. Je t'y conduirai en personne, et si tu regimbes, je te mènerai par l'oreille. Allons donc! J'ai fait assez de pas et je me suis donné assez de peine! Crois-tu donc, mauvais drôle, que tu aurais pu si facilement parvenir à être le porcher du compère Gil Piñonès? Tu vas aller t'engager dès à présent, pour commencer demain, à la fraîche, à courir les champs. »

Le lendemain matin, l'enfant s'échappa, se réfugia dans une barque, et personne ne put l'en tirer. Comme il était avenant, gai, bien dispos et sympathique, il plut au patron, qui le garda, et en peu de temps il s'éleva à la dignité de *quarteron*. (On appelle ainsi les enfants dont l'apprentissage est fait, et qui gagnent le quart de ce que gagne un homme.)

« Montevidéo, lui dit le P. Nolasco lorsqu'il retourna le voir, tu es comme les pommes de pin de la Rapita, on tape dessus pendant sept ans pour en tirer quelque chose, et la première amande qui en sort vous crève un œil.

— Père Nolasco, répondit Tomasillo, trois choses forment un homme : la science, la mer et la maison du roi. »

## IV

Après le souper, tous les habitants de la maison se réunirent devant la porte de la rue, moins la pauvre veuve, que ses maux et ses travaux retenaient chez elle.

Sur un banc à droite étaient assis le P. Nolasco, le sieur Canuto, qui ce soir-là n'était pas de garde, et l'oncle Mateo. Entre les genoux de celui-ci était son petit-fils, qui s'appuyait de ses deux bras sur son aïeul.

Sur le banc de gauche prirent place Estevan, l'aîné des deux fils que nous avons vus revenir des champs avec leur père, — il avait vingt ans, — puis son frère Lorenzo, qui en comptait dix-huit, et auprès d'eux Maria Dolorès, la jolie fille de la pauvre veuve, que tous deux aimaient aussi tendrement qu'une sœur.

« Le brave garçon que Tomasillo ! disait l'oncle Mateo. Il est plus joyeux qu'un fandango : il se couche et se lève en chantant comme les oiseaux.

— C'est vrai, répondait la tante Melchiora. Et Maria Dolorès quel ange ! Elle se couche et se lève comme les séraphi quand ils rendent grâce à Dieu ! »

Dolorès comptait quatorze ans, l'âge auquel l'enfance et jeunesse contractent une si étroite union qu'il faut souvent qu les années appellent les larmes à leur aide pour les séparer.

La tante Melchiora était assise sur le pas de la porte, et à côté d'elle sa petite-fille, qui, laissant tomber sa tête sur la

jupe de sa grand'mère, sans quitter la grappe de raisin qu'elle tenait à la main, s'était endormie comme une petite bacchante.

Pepa la carabinière et Catherine, la mère des enfants, qui étaient intimement liées, avaient apporté des chaises basses et étaient assises l'une près de l'autre. Catherine tenait endormi dans ses bras un dernier enfant qu'elle élevait.

« Je crois qu'il va pleuvoir, dit le carabinier; le vent d'est se lève, et, dans cette saison, chaque fois que souffle le vent d'est, il arrive de l'eau. Qu'en pensez-vous, oncle Mateo?

— Vous n'avez pas tort, répondit celui-ci; aujourd'hui jeudi est jour de marque, quand le soleil se couche derrière un rideau, c'est changement de temps.

— Viens-tu, Lorenzo? dit Estevan à son frère, qu'il aimait tendrement: les garçons ont une guitare et vont danser.

— Non, je reste, dit Lorenzo qui était de mauvaise humeur.

— Eh bien, ne viens pas, répliqua Estevan; tu te fâches pour la moindre chose; reste, si cela te plaît. Il semble toujours qu'on te doive et qu'on ne te paye pas. As-tu mal quelque part?

— A la tête, de t'entendre.

— Alors, mon fils, Dieu te garde! Quand la dent fait mal on l'arrache, ou bien on en souffre. »

Estevan s'en alla.

« Pourquoi n'y vas-tu pas? demanda Dolorès.

— Parce que j'aime mieux rester ici.

— Pourquoi?

— Je le sais.

— Certes; si je pouvais aller où il y a une guitare, je ne resterais pas ici, non.

— Si tu avais travaillé la terre tout le jour?

— Laisse donc, nonchalant; les autres n'ont-ils pas fait comme toi?

— Et tu n'as pas d'amoureuse, Lorenzo?

— Moi, non! répondit le jeune homme d'un ton brusque. Vois-tu, Dolorès, ajouta-t-il au bout d'un instant, je veux te déclarer dès à présent que lorsque je me mettrai à être amoureux, ce sera de toi, et, de toute la vie que Dieu me donnera, je ne veux pas avoir d'autre amoureuse. »

Maria Dolorès se mit à rire aux éclats.

« Tu ris? demanda Lorenzo piqué.

— Pourquoi ne rirais-je pas? Toi, mon amoureux? Ah! la singulière idée!

— Pas si singulière! et si je me mets dans la tête d'être ton amoureux, je te presserai tant que tu ne riras plus comme Jeanne la folle.

— Je ne serai pas ton amoureuse, dit Dolorès avec fermeté.

— Non? nous le verrons bien! Tu le seras, quand même tu ne voudrais pas.

— Non pas!

— Si!

— Non pas!

— Si fait!

— Non, certes! » s'écria la jeune fille pleurant à moitié.

On entendit en ce moment une voix joyeuse et claire qui s'approchait en chantant :

Bénissez le Seigneur, ma mère,
Voici votre enfant de retour.
Petit oiseau ne peut se perdre
Tant que Dieu lui garde son nid.

« C'est Thomas, dit Dolorès toute joyeuse, en courant à la rencontre de celui qui chantait.

— Bonsoir, seigneurs, dit Thomas qui portait une bannette remplie de poissons.

— Sois le bienvenu, mon fils.

— Tante Melchiora, dit l'enfant en distribuant sa pêche, voici pour vous une langouste; je sais que vous les aimez pour faire la soupe. Dame Pepa, voici des saumonneaux. Père Nolasco, prenez tout ce fretin pour votre souper.

— Eh! te voilà revenu, Montevidéo, dit le P. Nolasco, comme tu as été prompt! Tu vas plus vite qu'une mauvaise nouvelle. Que dis-tu?

— Je vous dis, père, cria Tomasillo, de prendre ces petits poissons pour votre souper.

— Non, non, je ne veux que ma soupe; à mon âge, mieux vaut bouillon de viande que viande de poisson.

— Dieu t'en tienne compte, Tomasillo, dit la tante Melchiora.

— Merci, ajouta Pepa.

— Cela ne vaut pas la peine, répondit le quarteron; celu qui vous les donne donnerait bien mieux s'il le trouvait.

— As-tu été loin, Tomasillo? demanda Catherine.

— Jésus! jusqu'à Gibraltar, le pays des Anglais!

— Comment! tu as été en Angleterre? demanda Catherine.

— Non, c'est un grand rocher qui est à l'Espagne et qui appartient aux Anglais. N'est-ce pas vrai, père Nonasco?

— Petit, fit la tante Melchiora, on ne dit pas Nonasco, on dit Nolasco; je te l'ai fait remarquer plus de trente fois.

— Nonasco, c'est ainsi qu'ils disent à Cadix, et ce sont gens de bon ton; n'est-ce pas vrai, sieur Canuto? »

Le grave et silencieux carabinier, obligé de faire droit à cette interpellation directe, répondit d'une voix creuse:

« On ne dit pas Nonasco.

— Tu vois!

— On ne dit pas non plus Nolasco.

— Vous voyez!

— On dit Nonato.

— Mais, répliqua la tante Melchiora, c'est saint Raymond qu'on appelle ainsi [1].

— C'est que tous deux ont le même nom, prononça avec aplomb sieur Canuto.

— Ce que dit sieur Canuto est vérité, fit Catherine, car il en sait plus que Sénéca.

— Écoute! qu'est-ce que Sénéca? demanda le quarteron.

— Que sais-je? répondit la yegüera; c'est sans doute un avocat.

— Père Nonasco, cria le petit marin, Votre Grâce veut-elle me dire ce que c'est que Sénéca?

— Rébecca? demanda le père, qui n'entendit pas bien, c'était une bergère du pays de Bethléem.

— Ce n'est pas là ce que je vous demande, reprit le quarteron. Qu'est-ce que Sénéca...., Sénéca, Sénèque?

— J'ignore, répliqua le bonhomme; ce nom n'est ni dans le Bréviaire, ni dans le Martyrologe.

— Sieur Canuto, fit Tomasillo en renouvelant sa question,

1. *Nonato* est en effet le surnom de l'un des saints Raymond qui figurent dans la légende espagnole. Le jeu de mots n'a pas plus de signification dans l'original.

que Votre Grâce me tire d'embarras et me dise ce que c'est que Sénèque. Cela pique ma curiosité.

— Sénèque, répondit le carabinier avec son même aplomb, est un sage parmi les Maures, qui conseille et guide son roi, comme par ici fait le pape pour le nôtre.

— Ah ! bon ; je ne savais pas cela, dit sa femme ; et cependant j'ai toujours entendu dire que les Maures sont de grands savants.

— Voyez, dit l'oncle Mateo, s'ils sont bien avisés, ceux-là qui enferment les femmes. N'est-elle pas un peu bête, père Nolasco ?

— Peut-être, répondit celui-ci. A femme honnête, la porte close ! Mais aujourd'hui elles sont plus coureuses que la fumée, qui va toujours cherchant par où sortir.

— Holà ! quarteron, reprit l'oncle Mateo, as-tu rencontré là-bas au large, la sirène de la mer.

— Moi ? non. Ce dont vous voulez parler, oncle Mateo, est tout simplement un chien de mer ou un marsouin.

— Non, non, fit la tante Melchiora, la sirène est une fille sans pudeur qui s'en allait le long de nos plages, donnant de l'amour aux marins avec sa belle tournure et ses chants ; mais un jour son père la maudit et souhaita qu'elle fût changée en poisson. Et elle fut ainsi transformée du milieu du corps jusqu'au bas. Alors, toute honteuse, elle se jeta à la mer et s'en alla au large, où elle continua à chanter, comme elle faisait sur le rivage, pour attirer les hommes à leur perte. C'est ce que dit la chanson :

La sirène des eaux
Est une belle dame ;
Son père l'a maudite ;
Dieu la tient dans la mer.

« Tu ne savais donc pas, Tomasillo, que lorsque sautent les dauphins et chantent les sirènes, c'est signe de tempête et présage de naufrage ?

— Non, dame Melchiora, je n'ai jamais entendu que les ronflements du congre ; cette sirène est sans doute un poisson des autres mers. Voilà ! je vais voir la mère et lui dire que m'embarque comme mousse sur une frégate aussi grande le château.

— Garçon ! où vas-tu ? demandèrent tous les assistants.

— Au plus loin de l'Amérique.

— Jésus ! s'écrièrent-ils.

— Que dit-on ? » fit le père Nolasco.

L'oncle Mateo le lui répéta.

« Ne l'avais-je pas prévu ? reprit le bon père. Aux Indes, à Montevidéo ! Il n'a pas eu de cesse qu'il n'y soit parvenu, ce vaurien plus étourdi qu'un carnaval. Voyez un peu, qu'il refuse d'être porcher du compère Gil Piñonès pour aller servir de pâture aux poissons ! Est-ce croyable ?

— Laisser notre mère la terre pour cette marâtre la mer ! dit la tante Melchiora.

— Dame ! on ne gagne pas d'argent en restant couché, et je veux gagner beaucoup d'argent, et bien vite, pour que ma pauvre mère ait une vieillesse tranquille.

— Tomasillo, dit l'oncle Mateo, qui veut être riche en un an, au bout de six mois on le pend.

— Ah ! mon Dieu ! dit en pleurant Dolorès, frère de mon âme, ne t'en va pas dans ces mers lointaines qui sont la sépulture des chrétiens.

— Tais-toi, tais-toi, Dolorsilla ; je reviendrai comme don Marcelino, avec beaucoup d'or. J'apporterai à la mère une caisse de sucre pour son sirop, à toi un perroquet, et au P. Nolasco un négrillon pour lui servir la messe.

— Laisse-là tes négrillons, dit le P. Nolasco, et souviens-toi que qui cherche le danger périt dans le danger. Mais à rien ne sert de dire aux uns *dia* et aux autres *holà !*

— Père Nolasco, la gloire et l'argent sont à ceux qui les gagnent.

— Et si pour les gagner tu perds la vie ou la santé ? et si tu ne reviens pas ?

— Je reviendrai, père ; je reviendrai avec la santé et avec des piécettes qui sont la santé par excellence, » répondit joyeusement le quarteron en entrant chez sa mère.

## V

Rien ne put arrêter cet enfant entreprenant et décidé, ni les observations de ses amis, ni les supplications et les larmes de sa mère et de sa sœur. Qui n'ose pas, disait-il, ne passe pas la mer. Ne savez-vous pas ce que dit la chanson:

Si le sort ne t'a pas donné
Un majorat en Espagne,
Embarque-toi, gagne le large,
Et va de l'autre côté.

Thomas partit. Il n'est ni pinceau pour peindre, ni paroles pour décrire l'affliction de la pauvre mère. Sa vie, partagée entre la douleur du passé et les angoisses du présent, s'éteignait comme celle du chêne en même temps frappé par la foudre et rongé par un ver. Ainsi s'écoula une année.

Un jour, entra dans la demeure de la pauvre veuve un vieux pilote, ami de son mari. Cet homme apportait une lettre. La lettre était dictée par Thomas et datée de Montevidéo.

L'enfant était plus gai que jamais; il disait qu'il avait fait un voyage de dame, qu'il était content comme le poisson dans l'eau, qu'il avait grandi d'une demi-vare, qu'il reviendrait avec le même bâtiment et le même capitaine, qui l'aimait beaucoup. Depuis ce moment, la veuve ne laissa pas passer un seul jour sans aller sur la plage, et sans parcourir de la vue cet immense désert azuré où devait se dessiner, comme l'anneau de perles qui enserre un brillant, le navire qui portait son fils. On essayait de la dissuader, car ces voyages inutiles usaient sa santé affaiblie; mais c'était en vain. Quand la réalité refuse tout bonheur, le cœur s'empare d'une illusion et ne la quitte pas, il ne vit plus que par elle. Mais les jours passaient, et les flots, et les nuages, et Thomas ne revenait pas.

C'était un soir d'équinoxe. L'été ardent et lumineux s'en allait, laissant la terre sèche et épuisée; l'hiver froid et sévère approchait, pour l'étreindre de ses ouragans, pour la fertiliser de ses torrents de pluie. Il s'annonçait par ces bruyantes agitations qui sèment partout l'inquiétude, même dans les cœurs.

Heureuse est la famille qui dans ces longues soirées agitées se trouve réunie, complète, autour de la lumière de la veillée, et qui, après avoir remercié Dieu du bonheur qu'elle goûte, joint les mains et prie pour ceux qui souffrent ou qui sont en danger.

Tel n'était pas le sort de la malheureuse veuve. Le fils qu'elle idolâtrait était embarqué; chaque rafale du vent d'ouest arrachait à ses yeux ses dernières larmes, comme aux arbres leurs dernières feuilles, et soulevait dans son cœur des flots d'angoisses, comme elle soulevait des montagnes de vagues du fond de la mer. La nuit s'était passée dans cet état d'affreuses inquiétudes. Au matin, la veuve était incapable de se lever. Sa fille, après lui avoir porté la tasse de soupe que le P. Nolasco lui réservait sur son repas de chaque jour, s'en alla trier le blé dans la maison d'une riche boulangère.

A peine la pauvre femme se vit-elle seule, que, ses angoisses ne lui laissant plus de repos, elle se leva et s'en alla vers la plage.

Qui n'a pas vu avec une terrifiante admiration le spectacl grandiose de l'océan, lorsque se précipitent à la fois sur la plage les vents, la marée, lorsque ses vagues immenses se choquent les unes contre les autres, et, comme dit Shakspeare, se lèvent en frisant leurs têtes monstrueuses? Qui n'a pas cru voir vibrer sa colère au gonflement agité de ses vagues, et l'entendre, dans ses profondeurs, mugir comme une bête féroce irritée? Qui n'a pas tremblé en considérant les effets de ce pouvoir immense auquel rien sur la terre ne peut résister? Qui, en regardant s'abattre et mourir sur la plage une vague aussitôt suivie d'une autre plus menaçante, n'a pas songé à cette hydre fabuleuse qu'aucune perte n'affaiblissait, dont aucune victoire ne diminuait les têtes innombrables? L'horizon semblait fermé par un mur de pluie, et celle-ci, luttant contre le vent, formait des lignes obliques derrière lesquelles disparaissaient Cadix et son phare, comme si la main puissante du temps eût voulu les effacer de la grande carte du monde. Les nuages pesants n'avaient plus leur course légère et leurs formes aériennes, ils tombaient rapidement comme tout ce qui descend.

La pauvre veuve s'arrêtait sur la plage, frappée par l'ouragan qui plaquait ses jupes et dessinait son corps amaigri. Elle

regardait la mer, et ne voyait rien que cette grande convulsion de la nature pendant laquelle tout être vivant avait disparu comme s'il eût été balayé par la rafale. Cette pauvre femme résistait, empruntant ses dernières forces à son amour de mère, et elle restait immobile, croyant distinguer sur chaque crête écumeuse qui couronnait les vagues les blanches voiles d'une barque cherchant le port.

## VI

Ce soir-là, le sieur Canuto rentra chez lui avec sa dignité accoutumée. Sa femme était sortie; il s'assit d'un air fort contrarié. Il se levait, faisait quelques pas, s'arrêtait et se grattait l'oreille, en laissant entendre une espèce de grognement impatient.

« Qu'avez-vous, seigneur Canuto? lui demanda la tante Melchiora.

— J'ai...., j'ai un grand chagrin, répondit le carabinier.

— Qu'est-ce donc? bon Dieu! vous n'êtes pas de ceux qui se démontent pour peu de chose.

— C'est...., c'est que j'ai trouvé sur la plage une femme morte.

— Jésus! Marie! Tuée?

— Non, madame, morte légitimement, de mort physique. Mais ce n'est pas là le pis, c'est que cette femme est votre voisine, la tante Thomase.

— Très-sainte Marie! sieur Canuto, que me dites-vous?

— La vérité, sans aucun détour, tante Melchiora. Et ce n'est rien que cela; mais il faut que je fasse mon rapport.

— Cela, c'est la moindre chose, dit la tante Melchiora en se mettant à pleurer.

— Non pas, ce n'est pas peu de chose! Vous croyez qu'un rapport est un beignet qui se met à frire? Et Pepa qui n'est pas là! Je m'en doutais, ajouta le carabinier en voyant toute la famille et les voisins se réunir et en entendant leurs lamentations. Écrivez donc un rapport avec ce tumulte! Je parle peu, et je ne parle pas une seule fois que je n'en aie regret. Tu n'aurais pas pu te taire, Canuto, parleur du diable? Ne sais-tu

pas que dans la bouche de l'homme discret, ce qui est public doit rester secret? »

Par bonheur, sa femme survint à ce moment; il lui demanda la clef, ouvrit sa chambre et s'y enferma pour écrire son rapport.

« C'est un bienfait du ciel pour la pauvre femme, dit la tante Melchiora, que d'avoir cessé de souffrir; et comme c'était une sainte et une martyre, elle aura trouvé une bonne place dans le ciel. Bénie soit-elle!

— Vous avez bien raison, tante Melchiora, car les savants disent que le châtiment laissé par Dieu à Caïn a été de ne pouvoir mourir. Les uns disent qu'il est sous la terre, les autres sur les cornes de la lune; le fait est qu'il ne meurt pas. La mort a été un bienfait pour la pauvre Thomase.

— C'est le départ de son fils qui l'a achevée, dit Catherine; celle qui mérite maintenant le plus de pitié, c'est sa pauvre fille.

— Dame Pepa, dit une voisine, vous qui l'aimez tant et qui n'avez pas d'enfants, vous pourriez bien l'adopter. »

Cette belle et charitable pensée s'était déjà fait jour dans le cœur de l'excellente femme; mais, ne pouvant prendre une résolution à elle seule, ne voulant pas exprimer un bon désir, de crainte que l'insuccès ne fût imputé à son mari, elle répondit :

« Je l'aiderai en tout ce que je pourrai, mais prendre soin des enfants d'autrui, c'est mission des grands. Elle devient d'autant plus obligatoire qu'elle est volontaire, et, comme dit le proverbe : Il se met un tison au sein, celui qui prend enfant qui n'est pas sien.

— Et qui a annoncé à la pauvre Dolorès la mort de sa mère? demanda Catherine.

— Le P. Nolasco la lui apprendra quand il reviendra de l'église, répondit la tante Melchiora. On compte toujours sur les bons pères dans ces circonstances pénibles, et ils ne font jamais défaut. »

Pepa était entrée dans sa chambre; elle y trouva son mar terminant le rapport qu'il avait laborieusement écrit. Puis celui ci sortit pour envoyer un exprès au juge du Port-Sainte-Marie, d'où dépend Rota.

« Savez-vous ce que nous disions? fit la bonne vieille en le

voyant : que Dieu devrait envoyer un soutien à cette pauvre enfant qui reste orpheline et abandonnée, et que ce soutien ce pourrait être vous, puisque Pepa aime tant la pauvre Dolorès.

— Qu'a dit Pepa? demanda le carabinier.

— Elle a dit que se charger des enfants d'autrui c'est un fardeau réservé aux grands; mais que si vous vouliez....

— Moi vouloir!!! s'écria le carabinier en ouvrant de grands yeux. Ai-je donc quelque majorat de mi lionnaire pour me mettre, comme la reine, à recueillir des orphelins? En vérité, tante Melchiora, vous avez des idées étranges. Ne connaissez-vous pas le dicton:

Ne te fie ni ne te méfie;
Ne recueille l'enfant d'autrui,
Poulain n'élève, ceps ne plante,
Et ta femme jamais ne vante. »

Cela dit, le carabinier entra dans sa chambre d'un air terrible.

« Hélas! Canuto, la pauvre femme ne respirait donc plus quand tu l'as trouvée? demanda Pepa quand son mari fut rentré.

— Elle était aussi morte que si elle fût restée trois jours sur la plage, et la marée qui montait lui mouillait déjà les pieds.

— Pauvre femme! pauvre malheureuse! Si au moins elle t'avait vu avant de mourir, toi qui étais pour elle une figure amie!

— C'est vrai, femme!

— Si au moins tu avais pu adoucir ses derniers moments en lui disant: « Mourez tranquille, je me charge de votre fille, et je dirai à Pepa d'avoir soin de la pauvre Dolorès! »

— Tu dis bien, femme, répondit le carabinier, dont l'air dur avait fait place à l'attendrissement aussitôt qu'il avait vu pleurer sa femme.

— Quel malheur, pauvre homme, que tu n'aies pas eu le emps de faire cette bonne œuvre si digne de ton cœur généreux.

— Mais toi, femme, n'as-tu pas dit à la tante Melchiora qu'élever les enfants d'autrui c'est charge de grands?

— Et je ne me dédis pas. Mais je n'ai pas dit que cette charge me fît peur, et je n'oublie pas non plus cette maxime de Dieu qui dit: « Aidez-vous les uns les autres. » Et mainte-

nant j'ajoute que je serais bien heureuse si tu le faisais; car sais que j'ai toujours désiré une fille; et Dieu, sans doute, nous l'a pas donnée, parce qu'il nous réservait pour ce pauvre enfant.

— Eh bien, il me semble que ce serait une bonne œuvre, Pepa, et qu'il est encore temps. Oui, certes, cela sera bien fait ; elle t'aidera et tu te reposeras un peu.

— Ne le fais pas pour cela, Canuto, mais fais-le par charité. Qui fait le bien, travaille pour soi-même. A ta place, je veillerais à ce qu'on allât chercher la pauvre noyée et qu'on la transportât à l'église, où elle trouvera du moins un peu d'honneur et des cierges; car la pauvre femme n'a personne qui puisse songer à cela. »

Le carabinier reprit sa coiffure de toile cirée, sortit dans la cour et dit avec emphase à la tante Melchiora:

« Dame Melchiora, je me charge de la petite, Dieu a dit: Aidez-vous les uns les autres, et cette enfant sera utile à Pepa.

— Mais je croyais qu'elle ne voulait pas, dit la bonne femme tout étonnée.

— J'ordonne chez moi, tante Melchiora, et ma Pepa n'a pas d'autre volonté que la mienne, entendez-vous bien? »

Cela dit; Canuto s'en alla gravement, au pas de la marche royale.

A ce moment arriva le père Nolasco, à qui on rapporta tout ce qui s'était passé.

Le père Nolasco possédait ce don d'impassibilité, si utile aux chirurgiens en présence des souffrances du corps, comme aux prêtres en présence des douleurs de l'âme. Chez les hommes supérieurs, cette impassibilité naît d'une grande force et d'une grande élévation de l'âme; chez les hommes ordinaires, elle vient de l'habitude de leur triste mission; pour les uns comme pour les autres, elle est inappréciable, et produit les résultats les plus heureux.

« Sois avec Dieu ! dit le bon père lorsqu'il eut tout appris; aujourd'hui toi, moi demain; tous nous devons prendre la même route. Le malheur n'est pas qu'elle soit morte, mais qu'elle soit partie sans sacrements comme un Maure de Berbérie. Mais la pauvre malheureuse était une juste, et elle n'ira pas où vont les pervers, non. »

On entendit alors Dolorès. Elle revenait de chez la boulan-

gère, où elle avait trié du grain, et elle approchait en chantant joyeusement.

« Dieu vous donne le bonsoir, dit-elle. Votre main, père Nolasco; » et levant la tête, elle vit la porte du galetas fermée.

« Et ma mère, fit-elle, serait-elle sortie? » Les regards effrayés de l'enfant s'aperçurent alors que toutes ces femmes qui l'entouraient pleuraient et ne répondaient pas.

« Qu'y a-t-il donc? » demanda-t-elle d'une voix étouffée.

Personne ne répondit.

On put voir alors que tout son sang, affluant à son cœur, l'empêchait de battre et la suffoquait.

« Ma mère ! ma mère ! où est ma mère? cria-t-elle enfin.

— Ta mère est où nous voudrions être, dit le père Nolasco. Il n'y pas de remède à ce qui est arrivé, et nous ne pouvons plus que la recommander à Dieu comme sa digne fille et bonne chrétienne. Autre chose serait contraire à la sainte soumission qui est notre devoir. »

Dolorès poussa un cri aigu et se précipita vers l'escalier.

Catherine et Pepa la suivirent et la saisirent par les bras en lui disant:

« Elle n'est pas ici, ma fille, elle n'est pas ici.

— Elle n'est pas ici!... dit la pauvre orpheline hors d'elle-même; elle n'est pas ici ! où donc est-elle?

— Elle est à l'église. »

L'enfant se dégagea des mains qui la retenaient et s'élança vers la porte de la rue.

Catherine et Pepa coururent avec elle.

« Ne me retenez pas, ne m'arrêtez pas, criait la pauvre fille en se débattant, je veux la voir, je veux voir ma mère chérie!

— N'y va pas; je te le défends, moi qui suis ton confesseur, dit le père Nolasco en la rejoignant. Veux-tu donc ameuter le peuple et causer du scandale dans l'église? A quoi remédieras-tu en y allant? Viens, ma fille, calme-toi; nous devons tous mourir, et la mort n'effraye que les méchants. »

Dolorès se jeta dans les bras de Pepa et de Catherine en poussant des cris et des sanglots, et les deux femmes la portèrent sur le lit de l'une d'elles.

Bientôt revinrent des champs l'oncle Mateo et ses fils, que la tante Melchiora avait fait avertir. Ils étaient consternés. Dolorès, sur le lit qu'ils entourèrent, faisait entendre de déchi-

rantes lamentations. « Je veux aller avec ma mère ! Laissez-moi aller avec ma mère ! Je veux la voir ! Si on l'enterre, je ne pourrai plus la voir ! Qui a le droit de m'en empêcher ? Ma mère est seule, seule, toute seule à l'église, sans autre compagnie que quatre cierges, sans autre bruit que celui du vent qui secoue les croisées, sans autre gardien que l'oiseau de nuit du clocher. Mère ! mère ! Je veux voir ma mère !

— Ne te désole pas, Dolorès, je vais aller veiller ta mère, fit Lorenzo.

— Et moi aussi, ajouta Estevan.

— Que Dieu et sa très-sainte mère et tous les saints du paradis vous payent de cette sainte œuvre de charité, » répondit Dolorès en versant un nouveau torrent de larmes. Puis son désespoir sembla s'adoucir, et elle se laissa tomber sans mouvement et les yeux fermés sur le lit.

Au bout d'un quart d'heure elle se releva tout d'un coup, et, appuyant ses deux mains sur son cœur, elle poussa un long gémissement.

« Que vais-je devenir ? dit-elle.

— Ce que je deviendrai, lui dit Pepa en l'embrassant, car nous ne nous séparerons pas. Si tu as perdu une mère, tu me trouveras à sa place, ma fille. »

Dolorès jeta ses bras autour du cou de Pepa avec un mouvement d'ardente gratitude, sans pouvoir l'exprimer autrement que par ses larmes.

## VII

Il était minuit. Le profond silence qui régnait dans le village n'était interrompu que par le grondement brusque et sonore des eaux de la mer poussées par la marée sur les rochers et les galets. La froide et pâle lumière de la lune se répandait comme s'étend doucement l'écho d'un son lointain, et le village eût ressemblé à une horloge arrêtée, si d'instant en instant le coq n'eût impudemment lancé dans les airs ses trois notes aiguës, semblables au cri d'alerte qu'envoie la sentinelle à ses camarades.

Un jeune homme était devant une fenêtre dans la cour de la maison de l'oncle Mateo. A l'intérieur de cette fenêtre, on

voyait un joli visage de jeune fille. La lumière de la lune, qui éclairait ce doux visage, rendait apparente la pâle et grave expression de tristesse qui l'animait : on eût dit, à ce regard posé et profond, une image de la méditation songeant à la fois à un triste passé et à un triste avenir.

Le jeune homme, au contraire, avait la physionomie sereine et énergique de l'homme d'action, le regard fixe ardent de l'homme aux passions fortes, le front superbe de l'homme indompté, que rien n'émeut et qui défie tous les obstacles avec une rude arrogance.

« Ne te l'ai-je pas annoncé? disait-il; ne t'ai-je pas prédit que tu serais mon amoureuse? Ce que je veux s'exécute par la force de ma volonté ; tu avais beau rire et te fâcher....

— J'étais une enfant alors, répondit-elle.

— Alors!... Il y a un siècle, comme on dit.... et-il n'y a que trois ans!

— Je ne sais pas combien de temps s'est passé; seulement, depuis lors j'ai cessé d'être une enfant, et, depuis lors, tu as fait une action qui t'a gagné mon cœur et qui t'en aurait gagné cent si je les avais eus.

— Je ne veux pas que tu m'aimes par reconnaissance, Dolorès : cet amour ressemble à une dette qui se paye, et non pas à un don qui s'octroie.

— Si l'eau que tu bois satisfait ta soif, que t'importe la source d'où elle vient?

— Cela m'importe pour connaître sa qualité.

— La qualité est bonne, Lorenzo.

— C'est ce qu'il faut voir : on ne l'a pas encore essayée. Je n'y puis rien faire, mais je ne crois pas que tu m'aimes.

— Pourquoi, mauvais enfant?

— Parce que tu es toujours triste, preuve que mon amour ne te satisfait pas.

— Écoute, Lorenzo : un amour qui supprime tous les autres sentiments n'est pas de bonne qualité; un cœur sans mémoire ne peut pas être solide en affection....

— Est-il donc de bonne qualité, celui-là qui néglige le présent et ne songe qu'au passé? Tu ne vis, Dolorès, qu'avec tes regrets, et tu ne devrais vivre qu'avec des espérances, si tu m'aimais.

— Plût à Dieu que je pusse effacer de ma mémoire l'image

qui s'y présente à chaque heure! Cette image, c'est ma mère chérie, seule et abandonnée, expirant sur la froide plage de la mer sans rien entendre que les grondements des vagues qui s'approchaient d'elle à chaque instant davantage, jusqu'à mouiller ses pieds. La pauvre femme est morte d'effroi, sans doute, plus encore que de ses maux.... Et moi qui n'étais pas là!... moi qui ne l'ai pas vue après sa mort!... Ce sont là, Lorenzo, deux clous qui me traversent le cœur et que rien n'en peut arracher.... De ma famille il ne me reste que mon frère bien-aimé, et Dieu sait si la mer, qui n'a pu s'emparer de la pauvre femme, ne voudra pas se venger sur le fils, comme elle l'a déjà fait du père. Comment puis-je être gaie et oublier?

— A ce compte, comme nous avons tous quelqu'un à regretter, personne ne devrait jamais quitter le deuil.

— C'est vrai, dit Dolorès en soupirant.

— Alors, dis-moi, pourquoi Dieu a-t-il fait les couleurs?

— Pour les enfants, les oiseaux et les fleurs, Lorenzo, répondit la jeune fille en appuyant sa tête aux barres de la fenêtre.

— Marie Dolorès, dit Lorenzo avec aigreur, qui aime tant les morts et les absents n'a que peu d'affection à donner aux présents.

— Tu te trompes, Lorenzo; le même soleil qui donne la vie au cyprès la donne aussi à la rose. Crois-moi, ta méfiance sera le fiel qui rendra amères ta vie et la mienne.

— Celui-là seul craint la méfiance et s'en préoccupe qui a des reproches à se faire.

— Je ne la crains pas, mais elle me fait honte comme à l'honnête homme la pensée d'être pris pour un contrebandier.

— Sais-tu pourquoi? C'est parce beaucoup, sans être contrebandiers, font la contrebande.

— Et je fais la contrebande, Lorenzo? demanda Dolorès avec un doux accent de reproche.

— Le père Nolasco dit que les femmes mentent sans vouloir mentir, et trompent sans autre but que tromper.

— Il parle des méchantes femmes; il ne dirait pas cela de moi.

— Certes, comment le dirait-il de toi, qui es son œil droit? Celui-là dont le père est alcade va tête haute au tribunal.

— Eh bien donc, si le père Nolasco a foi en moi, lui qui n'est

pas amoureux et qui n'est pas tendre, c'est que je dis vrai. Seras-tu toujours ainsi, Lorenzo?

—Toujours, à moins que ma mère ne me remette au m nde.

—Fais attention! Porter le doute sans cesse avec soi, c'est une maladie, et l'homme meurt du mal qu'il nourrit.

—Et toi, sache ceci : la femme est ainsi que la mer, il n'en revient rien que d'amer. La femme, tu la tiens aujourd'hui, demain elle t'échappe.

—Dieu veuille, Lorenzo, que les autres supportent avec la même patience que moi tes mauvais jugements! »

Liée par une vive reconnaissance, douée d'un caractère doux et patient, dominée par le despotisme de Lorenzo, Dolorès inaugurait ainsi une existence comme le sont presque toutes celles des saintes mères et des dignes épouses du peuple.

A peu de jours de là, on publia un édit. C'était un coup de poignard qui atteignait tous les habitants, qui allait détruire bien des bonheurs, trancher bien des affections et s'enfoncer bien profondément dans le cœur des mères : cet édit annonçait le tirage au sort.

La calamité pour le campagnard, ce n'est pas le travail, car il le recherche; ce n'est pas la privation, car il en est peu affecté; ce n'est pas le grand nombre d'enfants, car il les aime; le drame de sa vie, c'est la conscription, ce qu'on a justement appelé *l'impôt du sang*. Elle tremblerait, la main du ministre qui signe ce décret fatal, s'il savait quels torrents de larmes amères il va faire répandre, combien de cœurs il va déchirer, combien d'existences il va briser.

Quand donc Dieu permettra-t-il à la civilisation de se jete dans les bras du christianisme, son père, et de s'entendre avec lui pour que les hommes n'aient plus à prendre les armes que volontairement, dans le seul but d'entourer le trône pour lui faire honneur, et la justice pour la faire forte!

La tante Melchiora était dans un état d'inconsolable désespoir et de profond abattement. Ses deux fils étaient appelés en même temps.

Estevan avait échappé à un premier tirage, et sa mère se disait que le sort inconstant n'accorde pas deux fois le même bonheur. Elle en pensait autant à l'égard de Lorenzo, et lui-

même pressentait que sa propre main lui serait fatale. Ni la mère ni le fils ne se trompaient dans leurs prévisions, car le sort atteignit les deux frères.

## IV

La boulangère chez qui Dolorès allait trier le blé était une jeune veuve. Elle avait un grand penchant pour Lorenzo; elle cherchait tous les prétextes pour aller chez la tante Melchiora et saisissait toutes les occasions d'attirer Lorenzo chez elle. Celui-ci, qui était naturellement dédaigneux, accueillait avec dureté et impertinence toutes ces avances d'une femme qui était à la fois jeune, jolie et riche; mais la boulangère semblait n'y faire aucune attention et n'en était que plus éprise.

Lorenzo se trouvait chez elle le soir du tirage au sort. Il s'en allait, une fois faite la besogne pour laquelle il était venu, sans dire un mot, selon sa coutume, lorsque la veuve l'appela.

« Eh bien, lui dit-elle, te voilà soldat?

— Cela ne pouvait manquer, répondit Lorenzo; la fortune me boude.

— Voyons, reprit la veuve ; si quelqu'un te donnait de quoi te racheter? »

Le cœur bondit au jeune homme comme s'il eût été touché par la pile de Volta.

« Connaissez-vous donc quelqu'un qui veuille me prêter de l'argent? demanda-t-il avec anxiété.

— Sans doute, répondit-elle; et même quelqu'un qui te le donnera. »

A ces paroles, Lorenzo, qui connaissait depuis longtemps les sentiments de la veuve, devina son intention. Sa joie d'un moment se calma comme s'éteint une lumière, et son visage reprit son apparence habituelle.

« Eh bien, Lorenzo, que dis-tu? La proposition est-elle donc si mauvaise, que tu te rembrunis comme un ciel de décembre?

— Vous savez, madame, ce que dit la chanson : « Ne reçois de cadeaux de personne, si tu ne veux être obligé. »

— Allons, viens ici, enfant; ne sois donc pas si boudeur ni

si réservé. Ne veux-tu pas ressembler à l'oncle Miguel, qui avait honte de tout, même d'être homme de bien ? Il y a remède à tout en ce monde, sauf à la mort. Si tu étais moins sauvage, on pourrait s'entendre. Tu sais bien que mon pauvre Juan, en mourant, m'a laissé la maison, le four et la boulangerie : j'ai besoin, autant que de manger, d'un homme qui se mette à la tête de tout cela; il y a, pour lui, peu à faire et beaucoup à gagner.

—Madame, je n'entends rien à la boulangerie.

—Tu sais aussi qu'il m'a laissé un troupeau nombreux.

—Madame, je ne comprends rien aux troupeaux.

—Et encore bon nombre de piécettes. Tu trouverais ici de l'argent comptant.

—Que puis-je faire à cela?

—Tu le ferais fructifier.

—Non, cela ne me va pas, dit Lorenzo en s'éloignant, je ne veux pas de charges. Nul souci, nul ennui.

—Voyons, tout ce que tu me réponds là, c'est autant d'enfantillages ; ne te dis-je pas assez clairement que si tu voulais tout serait à toi?

—Je ne veux pas de biens qui cachent un piége, fit le jeune homme en s'en allant.

—Vit-on un vaurien plus orgueilleux ! » murmura la boulangère en le voyant partir.

La veuve s'était persuadée que Lorenzo accepterait son offre; elle s'était dit que si le sort l'atteignait, il n'irait pas jusqu'à prendre l'habit de soldat, qu'il n'était pas homme à marcher dans la boue ni à manger à la gamelle.

Tout se répète avec des additions et des variantes, dans les villages comme dans les villes ; cette opinion de la veuve parvint jusqu'à la maison des Lopez, s'amplifiant à chaque nouvelle édition. L'oncle Mateo n'en voulut rien croire, la tante Melchiora en perdit la tête, Dolorès en fut consternée.

« Lorenzo, cria la pauvre mère en voyant arriver le jeune homme, est-il vrai que la veuve va te procurer un remplaçant?

—Que dites-vous, ma mère?

—On prétend qu'elle te donne de l'argent pour cela.

—Donner ! donner ! Ma mère, ce qu'on donne, c'est le bonjour.

—Il ne sera pas donné, il sera prêté.

— On ne prête que la patience, ma mère.

— Est-ce que tu n'as pas voulu le prendre, Lorenzo?

— Moi, mère! Suis-je donc comme les âmes du purgatoire, attendant toujours qu'on me donne?

— Il a bien fait de ne pas accepter un prêt, dit le père. C'est un bon travailleur, tout le monde l'aime et le demande; mais Dieu sait quand il aurait pu rembourser. Cochon pris à crédit grogne toute sa vie.

— Lorenzo, mon fils, reprit la mère, on dit encore qu'elle voulait se marier avec toi; tu refuses?

— Qui raconte cela? Vous savez bien, ma mère, que ce n'est pas au garçon qu'il appartient de dire non. Le non est un mot de qualité, il est réservé à la femme. Pourquoi veut-on compromettre la veuve?

— On ne la compromet pas, mon fils; on n'en a rien dit de mal.

— Non; on ne la jette pas à terre, mais on la découvre. L'envie! oh! l'envie! Parce qu'elle est riche et jolie, les autres ragent et mordent. »

Lorenzo s'était assis sur un banc à l'écart, pendant que toute la famille, groupée devant la porte, déplorait le départ des deux frères. Il s'était aperçu de la pénible impression produite sur Dolorès par ce qui s'était dit de la riche boulangère, et, la tête appuyée contre la muraille, les regards levés vers le ciel, il semblait envoyer aux étoiles une chanson qui s'adressait directement à la jeune fille.

Lorenzo chantait à voix basse, mais avec une grande netteté, une flexibilité admirable et cette justesse d'oreille qu'exigent les modulations délicates et souvent étranges des mélodies populaires. Dolorès ne perdait pas un mot du texte, pas une nuance du chant · tous deux arrivaient à la fois à son oreille et à son cœur :

Beau berger qui vis dans les champs,
Dont le cœur ignore l'amour,
Dis-moi, je viens te demander
Si tu voudrais te marier.

Je ne veux pas me marier
Répond le grossier campagnard;
J'ai mon troupeau dans la montagne;
Adieu, laisse-moi partir.

Beau berger, tu n'as sur le corps
Que ces grègues de vile toile;
Si tu te maries avec moi,
Je te donne des pantalons.

Je ne veux pas tes pantalons,
Répond le grossier campagnard;
J'ai mon troupeau dans la montagne;
Adieu, laisse-moi partir.

Beau berger, tu n'as sur le dos,
Qu'une misérable jaquette,
Épouse-moi, et je te donne
Une chaude et belle casaque.

Je ne veux pas de ta casaque,
Répond le grossier campagnard;
J'ai mon troupeau dans la montagne;
Adieu, laisse-moi partir.

Beau berger, tu ne te nourris
Que de ce mauvais pain de seigle;
Tu mangeras, si tu m'épouses,
Du pain du froment le plus blanc.

Je ne veux pas de ton pain blanc,
Répond le grossier campagnard;
J'ai mon troupeau dans la montagne;
Adieu, laisse-moi partir.

Beau berger, jamais tu ne dors
Que sur la litière ou le chaume;
Viens, tu pourras, si tu m'épouses,
Te coucher sur mes matelas.

Je ne veux pas tes matelas;
Répond le grossier campagnard;
J'ai mon troupeau dans la montagné;
Adieu, laisse-moi partir.

Si tu veux m'épouser, mon père
Te donne chevaux et carrosse,
Et tu pourras venir me voir
Chaque samedi vers le soir.

Je ne veux aller en carrosse,
Répond le grossier campagnard;
J'ai mon troupeau dans la montagne;
Adieu, laisse-moi partir.

Je ferai faire une fontaine
Avec quatre tuyaux dorés,
Afin que tu puisses y conduire
Ton troupeau se désaltérer.

Je ne veux pas de ta fontaine,
Répond le grossier campagnard;
Je ne veux pas de toi non plus,
Belle, tu es trop amoureuse!

Pendant que Lorenzo chantait, les autres conscrits, plus joyeux ou moins attristés, buvaient pour noyer ou dissimuler leur chagrin, et parcouraient les rues du village en hurlant:

Si vous voulez des amoureux,
Jeunes filles, faites-les peindre;
Aujourd'hui les fils de l'Espagne
Sont à notre reine Isabelle.

Lorenzo, d'un ton amer et d'une voix tremblante, disait à Dolorès :

« Je savais bien que le sort m'atteindrait. Te voilà heureuse maintenant.

— Dieu te pardonne, répondit Dolorès en pleurant; tu te fais un jeu, Lorenzo, de me rendre l'absence plus amère.

— M'oublieras-tu, Dolorès?

— Non, lors même que tu m'oublierais.

— Tu sais que cela ne peut être.

— Plutôt chez toi que chez moi.

— Pourquoi?

— Parce que tu n'as pas comme moi un souvenir qui te dresse un autel dans mon cœur.

— Et voilà pourquoi je ne puis me fier à ton amour : c'est qu'il est plutôt amour de fille qu'amour de promise.

— Ne fais pas de subtilités. L'affection qu'inspire le souvenir d'une mère ne peut être médiocre; elle est plus sainte et plus durable que celles qui naissent au son de la guitare.

— Alors jure-moi de me garder ton affection.

— Je te le jure.

— Sur quoi?

— Sur mon salut.

— Ce n'est pas assez.

— Sur ma vie.

— Pas assez.

— Sur la vie éternelle.

— Pas encore.

— Sur l'âme de ma mère. Mais pourquoi tant de méfiance?

— Parce que mon cœur me dit que tu m'oublieras.

— Ton cœur est ton bourreau, Lorenzo.

— Parce qu'il est droit. Jure moi autre chose.

— Quelle chose?

— Que tu ne t'en iras d'ici, ni d'auprès de ma mère, lors même que Pepa s'en irait.

— C'est bien. Je te le jure.

— Maintenant, je t'avertis d'une chose : si tu me quittes pour un autre, celui-là cessera, lorsque je reviendrai, de manger du pain ; il mourra de ma main.

— Ne menace pas, Lorenzo ; cela n'est pas bien.

— Je ne menace pas, je te préviens.

— Je ne ferai pas par crainte ce que je ne ferais pas par affection, Lorenzo. Si tu es méfiant, méfie-toi de l'amour que tu menaces, mais livre-toi à celui que tu recherches. Uses-en comme fait l'abeille de son miel, et ne le mets pas en pièces comme le loup fait de sa proie; puis laisse-moi, en partant, un souvenir qui console l'absence et qui ne la remplisse pas d'amertume. »

## IX

Une année se passa, et chaque jour, dans la maison de l'oncle Mateo Lopez, rendait plus cruelle l'absence des fils. Le père, devenu vieux et resté seul, ne pouvait plus cultiver qu'une partie de son héritage.

Les yeux bons et gais de la tante Melchiora étaient ternis par les larmes et attristés par l'expression d'un continuel regret. La maison avait perdu cette tranquille félicité qui lui donnait une si joyeuse apparence.

Un nouveau bouleversement allait y survenir, et tout bouleversement dans ces existences douces et monotones est comme un ouragan survenant dans un ciel pur. Sieur Canuto était appelé à Séville, et il allait partir. Si pour tous c'était un chagrin,

pour Dolorès c'était une peine cruelle, car elle ne voulait pas se séparer de Pepà, cette excellente femme qui lui avait témoigné tant d'affection, et les dernières paroles de Lorenzo lui défendaient de s'éloigner du village. Elle ne pouvait pas même quitter la famille Lopez, que l'absence des deux frères mettait dans une gêne réelle. Pepa voulait l'emmener, la tante Melchiora voulait la garder auprès d'elle. Celle-ci aimait Dolorès avec ce vif sentiment de tendresse que portent toutes les mères à ceux qui aiment leurs fils, trouvant dans son cœur un fidèle écho de ses inquiétudes et de son affection. La pauvre Dolorès se voyait obligée de refuser l'une et l'autre prière.

Il se peut que quelques personnes considèrent comme une peinture de fantaisie le récit de cette véritable lutte de générosité entre deux familles pauvres pour recueillir une orpheline. Nous engagerons alors ceux qui ne nous croient pas à parcourir nos villages : ils n'y trouveront pas de maisons d'enfants trouvés, ils n'y entendront pas parler d'infanticides, et ils pourront s'informer de ce qu'y deviennent les orphelins. Ils constateront qu'il ne manque pas de ces malheureuses créatures dans un pays où d'ordinaire la vie des hommes est courte, parce qu'elle est exposée à des vicissitudes inconnues dans le Nord.

Dolorès invoqua le conseil du père Nolasco. Si le digne homme ne connaissait pas Sénèque, s'il ne le plaçait pas au nombre des saints de sa dévotion, il avait du moins l'expérience du cœur, la science des passions et des coutumes des gens de campagne. Avec sa saine raison et de simples expédients, il savait aplanir les difficultés mieux que d'autres avec beaucoup de science et de grands efforts. Sans se creuser la tête, ce qui n'était pas dans ses habitudes, le père Nolasco proposa à Dolorès le moyen de sortir d'embarras.

« Écoute, lui dit-il, doña Braulia m'a demandé une jeune servante. Elle veut une bonne fille, tranquille, propre, laborieuse, en un mot, selon mon choix. Va servir dans cette maison ; ce sont des gens de bien, tu le sais : ne t'en va pas d'ici, ne sois à charge à personne, et gagne 20 réaux au mois : au bout de l'an cela fait 240 réaux, et tu y trouveras de quoi acheter ton trousseau lorsque Lorenzo reviendra. Si ton tourbillon de frère s'était engagé comme porcher chez le compère Gil Piñones, quand je le lui ai proposé, il ne serait pas à faire des

culbutes à travers toutes ces mers. Le babillard! Il ne fallait pas chercher à lui apprendre quelque chose, et quand il disait *C'est comme cela*, il n'y avait plus rien à dire. Et cependant il était doux comme un agneau, plus gai que le jour, plus propre qu'un réal, mais têtu comme une mule de Galice. »

Dolorès se rendit à la proposition du bon père, bien qu'il lui en coûtât beaucoup de se séparer de Pepa; et celle-ci, quelque chagrin qu'elle en ressentît, n'eut rien à objecter à cette bonne résolution et aux raisons qui la motivaient.

Doña Braulia Toro était une bonne femme, bien vulgaire, toute courte et toute joviale; mais elle avait perdu cette dernière qualité du jour où elle avait hérité de son frère, don Marcelino Toro. Il lui était venu à sa place une prétention à la finesse qui remplissait sa vie d'amertume. Elle voulut étreindre ses bonnes grosses formes, venues à la grâce de Dieu, dans un corset qu'elle se fit envoyer de Cadix, et ses manières franches et ouvertes dans une certaine affectation minaudière. Ces prétentions ridicules ôtaient à ses relations, comme le corset à sa taille, toute la bonhomie qui était le propre de sa personne.

En revanche, Rosa, sa fille unique, qui comptait treize ans, était une véritable enfant de la nature andalouse, franche, vive, éveillée, malicieuse et sincère.

On ne saurait trouver un extérieur plus en harmonie avec le caractère et l'âge de la personne. Sa figure était ronde et souriante; sa bouche fraîche était toujours en exercice, laissant voir une rangée de dents éclatantes chaque fois qu'elle s'ouvrait pour parler, pour chanter ou pour rire; ses beaux yeux lançaient des regards, tantôt moqueurs, tantôt joyeux, tantôt despotiques, malicieux sans être méchants, et innocents sans être candides. Sa tête charmante, sans cesse agitée, toujours parée de fleurs, ses mouvements brusques, sa pétulance, et enfin un bon cœur et des instincts droits, formaient un ensemble si gracieux et si séduisant, que tous l'aimaient par un irrésistible entraînement, de même qu'on ressent malgré soi l'agréable impression d'une fraîche et folle brise.

Rosa se disait que la gaieté, le naturel et la franchise étaient le seul état possible chez l'être humain; elle ignorait les larmes et ne comprenait pas la tristesse. Elle avait peur des gens sérieux, à commencer par sa mère depuis qu'elle était devenue

précieuse et compassée; elle eût fui les gens tristes au bout de la terre. Elle n'avait jamais pensé deux minutes de suite à la même chose, la réflexion était un poids trop sérieux pour une tête qui n'avait jamais porté que des fleurs. Élevée par sa mère sans aucune contrainte, elle avait les avantages et les désavantages de cette éducation. Il eût été aussi impossible d'inculquer une idée grave dans son esprit indompté, qu'un mauvais sentiment dans son cœur immaculé. Rosa courait dans les sentiers de la vie comme dans les allées de son jardin; à l'une comme à l'autre, elle demandait des fleurs pour tribut; sa mission était de s'en parer.

Rosa avait deux grands désirs. L'un, qui datait de loin déjà, était de posséder une poupée qui ouvrît et fermât les yeux; l'autre, plus récent, était d'avoir un amoureux qui lui fournît l'inexprimable plaisir de se cacher de sa mère et de faire la conversation aux fenêtres comme les filles. Si les deux désirs se fussent réalisés, la poupée qui ouvrait et fermait les yeux eût été une terrible rivale pour l'amoureux, et fût parvenue, plus sûrement que l'autorité paternelle, à faire manquer les rendez-vous.

Lorsque sa mère voulut lui donner des maîtres, il était déjà trop tard; il ne fut pas possible de lui apprendre un A, ni de lui faire tracer un bâton.

« Voulez-vous donc, disait-elle à sa mère, que j'aille dire aujourd'hui comme les petits enfants de l'école : b, a, ba; b, e, be? Je ne sais pas mon alphabet; ne me donnez pas de maître, et demain je le saurai; je ne veux pas que les autres jeunes filles se moquent de moi.

— Voyez l'enfant! la jeune fille précoce! disait la mère. Le savoir est le fait des gens distingués, c'est un capital.

— Oh! maman, disait la jeune fille, écoutez la chanson :

Savoir et ne rien avoir
Ce n'est qu'un triste avantage;
Et ce qu'y gagne le sage,
C'est la faim, du matin au soir. »

Doña Braulia avait fait intervenir dans ce conflit le père Nolasco, mais sans meilleur résultat.

« Tout âge est bon pour apprendre, disait le bon père. Ton

oncle s'est mis à peindre à cinquante ans et est devenu un prodige.

— Et vous, pourquoi n'avez-vous pas appris à peindre?

— Les riches seuls peuvent apprendre à peindre; mais tous peuvent apprendre à lire, et qui sait lire sait tout.

— Vraiment? répliqua Rosa. Eh bien! vous, avec toute votre lecture, vous ne savez pas une chose, et cependant elle est de votre profession.

— Quelle chose?

— En quoi se ressemblent un étique et un ermite?

— Quelle extravagance! En quoi se ressembleraient-ils? en rien au monde.

— Si fait, ils se ressemblent.

— Allons, tais-toi.

— Je dis qu'ils se ressemblent, et vous devriez le savoir mieux que moi, qui ne suis clerc ni médecin.

— Que me racontes-tu, petite folle?

— Que pour savoir lire et écrire, votre grâce ne sait pas que l'étique et l'ermite se ressemblent en ce qu'il n'y a cure à attendre pour l'un ni pour l'autre. Le savez-vous maintenant, père Nolasco?

— La linotte a pris son vol, dit le bon père en voyant Rosa courir et sauter à travers le jardin. »

## X

Nous devons rendre compte au lecteur de ce qu'était ce don Marcelino Toro, qui a paru à plusieurs reprises dans ce récit.

Don Marcelino, fils d'un marchand de si petite importance, que le père et le fils ne pouvaient tenir ensemble derrière le comptoir, fut envoyé en Amérique par don Marcelino le père. Il trouva là un autre comptoir un peu plus grand, derrière lequel, avec les années, avec la patience, en agissant en homme de bien, il se trouva tout à coup millionnaire à en croire ses compatriotes, et en réalité avec vingt-cinq mille douros. Il revint triomphant à son village, orné de plus, au bout des manches, des sardines distinctives de nous ne savons quelles

fonctions. Elles étaient du reste des plus infimes dans cette classe abondante de broderies, de galons et de sardines concédés à des gens qui ont le moins d'analogie avec les insignes dont ils se décorent.

De même qu'il y a de grandes infortunes, il y a aussi de grands bonheurs qui passent inaperçus en ce monde. Il n'est pas facile, en effet, de se faire une idée de la chance extrême avec laquelle don Marcelino, parti pauvre comme Job, revint à son pays riche comme Crésus.

Il commença par acheter une maison digne d'un personnage tel que lui. Le brave homme aimait le bien-être et l'éclat, il aimait aussi les mexicaines, le doux produit du travail de toute sa vie. Poussé par une passion, retenu par l'autre, partagé entre son mauvais goût et le vague désir de l'élégance, il s'organisa comme nous allons le dire. Ne se souciant pas de bâtir, il acheta la plus belle maison qui fût à vendre; puis bientôt, la trouvant trop petite, il acheta une maison voisine et l'adjoignit à la première. A tout cela il manquait un jardin, et don Marcelino voulait à tout prix un jardin; mais un jardin aristocratique, en harmonie avec les sardines du maître, avec des ifs, des statues, des perspectives, des pièces d'eau garnies de poissons rouges, et surtout un labyrinthe; le labyrinthe était l'idéal de Marcelino. Il acheta alors une troisième maison, avec une grande cour contiguë à la sienne, jeta les murs à bas et y planta son jardin. Il y entassa tout ce que nous venons d'énumérer, moins les perspectives, ce qui n'était pas possible; mais du moins il les fit peindre sur les murs. Il appela à cet effet de Madrid un barbouilleur, avec lequel, comme nous le verrons, il noua plus tard les relations les plus sympathiques. Ce jardin, grâce aux jasmins, aux chèvrefeuilles, aux treilles, aux rosiers, aux myrtes et aux mille autres nymphes de la cour de Flore, devint en peu de temps un paradis, malgré tout le ridicule de son agencement. Le labyrinthe, qui ne servait qu'à égarer les taupes, devint un charmant bouquet de myrtes, et les plantes grimpantes formèrent sur les murailles de célestes petits temples, décorés de fleurs roses et jaunes, avec des prétentions aux formes athéniennes. Le bassin aux poissons rouges, entouré de treillages, devint une délicieuse retraite remplie d'ombre et de fraîcheur; les rosiers et les arbustes voilèrent décemment les statues de bois

d'une Diane rachitique et d'une Vénus naine, de manière à ne laisser voir que leurs nez peu grecs.

Lorsqu'il fut question de meubler la maison, la première pensée de don Marcelino fut de demander à son barbouilleur de faire son portrait, afin de perpétuer la mémoire de ses sardines. Le barbouilleur transporta en effet sur une grande toile la triste figure de don Marcelino, encore attristée par quelques ombres sinistres qui, partant des deux coins de sa bouche comme des moustaches, se dessinaient sur ses tempes comme des emplâtres pour le mal de tête, et sur son nez comme une ampoule. Mais, en revanche, le peintre s'était distingué dans la partie essentielle du portrait : la main gauche, appuyée sur la poitrine, introduisait dans le gilet trois doigts semblables à des chevilles, et sur la manche brillaient les fameuses sardines. De l'autre main, don Marcelino tenait une lettre ouverte, semblable à une affiche de course de taureaux; on y lisait :

*Juan Almazarron fecit.*

Cette œuvre d'art fut placée à l'endroit le plus apparent de la salle, et couverte d'une gaze pour être à l'abri des atteintes irrévérentes des mouches. Don Marcelino s'enthousiasma de telle sorte de cet échantillon magistral de l'art d'Apelles, qu'il se décida à cultiver cet art et à y consacrer ses loisirs.

Comme le *Bourgeois gentilhomme* de Molière, qui, à quarante ans, se trouva poëte tout à coup, don Marcelino, à cinquante, se réveilla artiste. Le barbouilleur excita ses sentiments « bons et pacifiques vétérans, » et y fit naître une noble émulation et un ardent amour pour les gloires de Murillo.

Nous laissons au lecteur à juger de la monstruosité des magots que confectionnèrent à eux deux le maître et l'élève! Ils trouvèrent néanmoins de nombreux admirateurs, et parmi eux le plus sincère, le père Nolasco, ami de don Marcelino. Cela valut au bon moine l'impérissable vêtement de serge.

Les premiers essais que fit, d'après nature, notre apprenti artiste, furent des tableaux d'intérieur. Le barbouilleur, chargé de la composition et de l'aménagement pittoresque des objets qui devaient y figurer, s'en alla à la cuisine, prit une poêle, un chandelier, quatre lavettes, tira des légumes de la dépense, et, pour faire honneur à Rota, une de ses fameuses calebasses qu'il destina à occuper dans le tableau le poste principal. La calebasse fut placée sur les lavettes, qui lui formaient comme

une ample barbe de sapeur ; des navets étaient à l'avant-garde, et çà et là des asperges faisaient sentinelle. Le chandelier peint en vermillon, et placé au fond du tableau, envoyait ses rouges reflets sur les navets, qu'il transformait en betteraves, et sur les lavettes qui donnaient à la calebasse une certaine ressemblance avec le visage du fameux pirate Barberousse.

Après l'heureux achèvement du tableau, qui alla orner la salle à manger, l'élève enhardi se mit à faire des saints. Les dimensions des cadres s'accrurent avec l'enthousiasme du peintre et s'élevèrent jusqu'à un saint Christophe colossal, que tout le pays voulut voir et qui causa une grande émotion. Le père Nolasco, qui était plus fier que l'auteur lui-même, amena au saint une grande quantité d'admirateurs. « Ici, ici, leur disait-il en les attirant à l'extrémité opposée de l'atelier, ici ; la peinture, le roi et le soleil doivent se voir de loin. » Et tout aussitôt, montrant les pinceaux et les couleurs, il ajoutait : « Ceci, Miguel, vaut plus d'argent que ta récolte; comment voulez-vous, mes amis, qu'avec tant de couleurs et de pinceaux il ne peigne pas bien? Ce qui serait curieux, ce serait qu'il peignît mal avec tout cela. Avec de bonnes fournitures il n'y a pas de mauvaise cuisine. »

A ce triomphe de saint Christophe, la passion de don Marcelino prit le mors aux dents, son ardeur n'eut plus de limites, et il prépara une toile de cinq vares de large sur quatre de haut pour s'essayer dans le genre historique. Il hésita entre la prise de Rota par Alphonse XI, dit *le Sage*, vers l'année douze cent et tant, et la prise de Rota par le comte d'Essex, qui y débarqua, vers 1700, à la faveur de la trahison du gouverneur du château, qui était italien et se nommait Scipion Brancaccio. Don Marcelino se décida pour le premier fait, non parce qu'il était plus patriotique, mais parce qu'il y trouvait l'occasion de peindre des turbans.

Mais ici se présentèrent de sérieuses difficultés; non pas des difficultés artistiques, celles-là n'existaient pas pour Almazarron et son disciple, mais des difficultés matérielles. Don Marcelino, qui était petit, n'atteignait pas même au tiers de la hauteur de la toile. Ce fut le père Nolasco qui fournit un expédient pour mettre l'artiste au niveau de l'objet qu'il peignait : il trouva une chaire à prêcher qui existait encore dans son couvent, un charron y ajusta des roues, et la chaire fut amenée

devant le tableau monstre qui se peignait dans la cour, à l'air libre, sous l'abri d'un parapluie. Monté sur sa chaire comme un prédicateur, don Marcelino exécuta avec son acolyte la seconde partie; mais il restait la troisième, et il n'y pouvait atteindre, même en se hissant sur la pointe des pieds. Le maître, l'élève et le père Nolasco se creusaient en vain la tête pour trouver un expédient. Le découragement remplaçait l'enthousiasme, comme sur la plage la basse mer succède à la marée.

Il n'était pas possible, cependant, que les châteaux restassent sans créneaux, les chevaux sans oreilles, les héros sans têtes, les Maures sans turbans, les lances sans pennons, et le ciel sans les nombreux litres de bleu de Prusse préparés pour sa confection. Il devenait donc indispensable de pourvoir au moyen de mettre don Marcelino en mesure de distribuer des créneaux, des oreilles, des turbans et des pennons. Le père Nolasco proposa des échasses, le maître une échelle; les deux choses furent rejetées comme incommodes et périlleuses par don Marcelino, qui, étant le plus intéressé, trouva enfin le moyen commode et sûr de se placer à la hauteur nécessaire. Il acheta une sangle de bât qu'il attacha à une grosse corde, il fit ajuster au toit un solide anneau de fer, il y passa la corde, et, se ceignant celle-ci autour du corps, il se fit hisser par le maître et par le père Nolasco à la hauteur désirée. Tout alla à souhait, et notre don Marcelino, sa palette et ses pinceaux à la main, éleva dans les airs comme un séraphin, à la grande satisfaction de ses machinistes.

Mais quand l'artiste fut à une certaine hauteur, la corde, qui était neuve et bien tordue, se mit à tourner et à se détordre avec une rapidité croissante. Voyant don Marcelino les bras ouverts et criant de la pire façon, tout en tournant sur lui-même, le père Nolasco et le maître perdirent la tête, lâchèrent a corde, se mirent à courir, et le pauvre don Marcelino s'en vint sur le sol, où il tomba à plat ventre comme une grenouille.

Cet accident, comparable à celui qui coûta la vie au pauvre Murillo, glaça l'enthousiasme artistique de notre homme, et i' déposa les armes d'Apelles.

# XI

Don Marcelino jouissait d'une satisfaction sans mélange. Si on lui eût dit qu'un Français n'avait pu trouver d'homme parfaitement heureux qu'un paria dans une hutte indienne [1], il n'aurait pas ri, parce qu'il n'était pas rieur; mais il se serait indigné contre les impertinences et les paradoxes des barbouilleurs de papier. Il se promenait dans son jardin et dans sa maison dans une espèce de tranquille extase, et son seul regret était que le jour n'eût pas plus de vingt-quatre heures, et l'année plus de trois cent soixante-cinq jours.

Pendant dix ans don Marcelino goûta ce doux bonheur, occupé à dépenser ses mexicaines bien-aimées; mais au bout de ces dix années, et quand il y pensait le moins, la Parque prit pour ciseaux une pulmonie, et, en huit jours, don Marcelino, quelque peu de désir qu'il en eût, passa à une vie meilleure.

Don Marcelino eut une bonne mort; il ne pardonna pas à ses ennemis, par la raison qu'il n'en avait pas; il distribua de nombreuses aumônes par son testament, recommanda pieusement sa bonne âme à Dieu, et, comme dernière preuve de la faiblesse humaine, il demanda qu'on lui mît son uniforme pour l'enterrer.

Sa sœur, doña Braulia Toro, veuve d'un muletier, hérita du bien de son frère et s'installa dans sa maison, que nous savons être comme la Trinité, trois dans une. Le fameux portrait restait au poste d'honneur, et, depuis la mort de l'original, les ombres s'en étaient encore obscurcies. Le père Nolasco ne le regardait pas une seule fois sans lui adresser un éloge et sans réciter ensuite dévotement un « Notre Père. » Rosa s'en était aperçue; et quand le bon moine venait à la maison, la folle jeune fille ne manquait pas d'appeler son attention sur le portrait, certaine qu'il ne se passait pas une fois sans que le père Nolasco s'écriât : « La belle figure! » et récitât tout aussitôt son « Notre Père. »

1. *La Chaumière indienne*, de Bernardin de Saint-Pierre.

La mère, qui avait remarqué cette malice, avait grondé fille, et lui avait défendu de recommencer: mais Rosa, avec son indocilité habituelle, ne faisait aucun cas de la défense; et, chaque fois qu'elle nommait le défunt, le bon père survenait avec son infaillible « Belle figure! » et son inséparable *Pater noster*.

Le lendemain de la conversation qu'il avait eue avec Dolorès, le père Nolasco vint chez la veuve et lui dit:

« Braulia, je t'ai trouvé une servante accomplie.

— Tant mieux, dit celle-ci, j'en suis enchantée; a-t-elle du bon sens? est-elle bonne chrétienne? sait-elle laver? est-elle propre? et surtout n'est-elle pas trop rustique?

— Femme, je te dis que c'est une trouvaille.

— Père Nolasco, dit Rosa, ne vous semble-t-il pas qu'on ait donné un coup au portrait de mon oncle, il est tout de travers. »

Le père Nolasco leva la tête, regarda le portrait et répondit:

« De travers, non pas, il est aussi droit que l'était ton oncle, qui repose en paix. Quelle bonne peinture! C'est particulier! Ce Juan Almazarron savait bien son métier. Le curé disait l'autre jour qu'il y en a un à Madrid qui fait le portrait de la reine; on le nomme don Federico Madrazo. C'est admirable, à ce qu'on assure, mais ça n'est pas cela. Si Juan Almazarron avait été à Madrid, ce serait bien une autre chanson! Si on y voyait ce portrait! La belle figure! *Pater noster*.... et il continua à voix basse.

— Ce que tu fais là, dit doña Braulia à sa fille, certaine de ne pas être entendue du père, est très-grossier, et une jeune fille bien éduquée ne doit pas se conduire de la sorte; si tu recommences, je t'enverrai un pinçon si bien conditionné que tu t'en suceras les doigts de plaisir; je veux que tu sois polie, ou bien c'est que je ne puis rien sur toi!

— Mère, laissez-là la politesse, il y a temps pour tout; et donnez-moi une grappe de raisins; vous les gardez comme des pierres précieuses.

— Les gens bien élevés ne mangent pas à toute heure, répondit la mère économe.

— Père Nolasco, cria la jeune fille, ma mère ne veut pas me donner de raisins; elle dit que c'est grossier et de mauvais ton. N'est-ce pas que mon oncle Marcelino, qui était bien élevé, en mangeait jusqu'à satiété?

— C'est vrai, répondit le père Nolasco en souriant à ses souvenirs, on apportait les muscats de la vigne par charges.

— Et comme les raisins engraissent, dit Rosa en soupirant, il était comme un chevreau nourri à deux mères.

— Cette année, j'ai vendu les muscats, fit doña Braulia.

— Menterie, murmura la jeune fille.

— Que dis-tu? demanda le père Nolasco.

— Ne vous semble-t-il pas, cria la petite, que mon oncle a sur les tempes, comme les bohémiennes, des emplâtres contre le mal de dents, et une grosse mouche sur le nez?

— Non pas, répondit le père Nolasco en regardant le tableau; c'est exact; cette main est bien la sienne; elle a secouru bien des gens qui n'en ont aucun souci aujourd'hui. A moi, il a donné ce vêtement en me disant: « Père Nolasco, « que votre santé ait plus de durée.—Et aussi votre vie, » lui répondis-je. Mais mon vœu n'a pas été plus accompli que son désir ne le sera, car le vêtement durera plus que moi. La belle figure! ajouta-t-il en soupirant. Que Dieu l'ait en sa garde! *Pater noster....*

— Holà! holà! » cria Rosa en se mettant à courir.

Elle avait senti à son bras le fin contact des doigts distingués de sa gracieuse mère.

Le lendemain Dolorès entra dans la maison. Elle était triste et timide, mais soumise, ayant le grand désir de plaire et de bien remplir ses nouveaux devoirs.

En peu de temps elle gagna l'affection de Rosa, et doña Braulia s'en déclara très-satisfaite. Elle était silencieuse, laborieuse, propre, et elle avait deux grandes qualités pour l'économe dame: elle mangeait peu et n'était pas grossière.

« Dolorès, dit un jour la dame à sa fille, est très-gentille; mais elle est un peu dinde. Elle est forte comme une mouche engourdie et elle marche comme un charançon sur de la poix.

— A merveille, dit Rosa, en éclatant de rire; j'aime vos comparaisons, ma mère, quand vous parlez par images, on vous comprend au dernier mot.

— Je voulais dire qu'elle est lente, reprit doña Braulia avec embarras.

— Voulez-vous donc, ma mère, répliqua Rosa avec vivacité, que tout se trouve fait sans qu'on le fasse, et qu'on soit comme la béate de Séville qui pondait des œufs en buvant?

— On ne dit pas ma mère, on dit maman ou petite maman, dinde !

— Pour l'amour de Dieu, madame, laissez-là ces mots de papa, maman, tata, nanan. C'est bon pour les enfants et pour les gens qui ont la prononciation difficile et la langue épaisse; mais moi je parle clairement et j'ai la langue bien pendue.

— Voyez-vous ! l'effrontée ! D'où donc la queue est-elle venue au haricot?

— Voulez-vous donc faire de moi une mijaurée? Nenni, maman. Je veux bien travailler comme une mule de Galice; mais je suis vin de trop pure qualité pour passer à l'alambic.

— Je ne veux pas que tu travailles, j'ai pour cela une servante, répondit la mère. Je veux cependant que tu couses, car tu le fais très-mal, et tu mets une lieue entre un point et l'autre. »

Dolorès passa dans cette maison une année tranquille, nous pourrions dire heureuse si son cœur n'éût renfermé comme de tristes cendres le souvenir de sa mère, et comme de vives flammes agitées par l'inquiétude, le souvenir de Thomas et de Lorenzo.

Un jour, Rosa lui dit tout à coup :

« Dolorès as-tu un amoureux? »

L'amour dans les campagnes est toujours le précurseur du mariage. C'est une chose si naturelle, si autorisée, si légale, que jamais ceux qu'il engage ne le nient; aussi Dolorès répondit tout simplement :

« J'en ai un.

— Tu es bien heureuse, reprit Rosa; mais où est-il? Je ne l'ai pas encore vu.

— Il est parti.

— Parti ! Ah ! mon Dieu ! Et comment sais-tu alors qu'il est ton amoureux?

— Comme il sait lui-même que je suis son amoureuse; parce que nous nous aimons.

— Un amoureux parti, c'est comme un chardonneret qui ne chante pas. A quoi cela sert-il? Je n'en voudrais pas. Si j'avais un amoureux, ce serait pour qu'il me fît de la musique, et je voudrais me marier tout de suite.

— Et pourquoi es-tu si pressée de te marier?

— Crois-tu que je n'aie pas de raison? Pour sortir de dessous

la férule de ma mère, qui est plus fatigante qu'une grosse mouche à l'heure de la sieste. Mais écoute, quand ton amoureux reviendra.... Comment se nomme-t-il ?

— Lorenzo.

— Lorenzo Lopez ? Ah ! Jésus ! s'il est vrai qu'il soit, comme on le dit, mauvais comme quatre, je te plains, pauvre Dolorès ! Eh bien, si Lorenzo revient et qu'il entre ici pour te voir, ma mère est capable d'en mourir de colère comme un moineau franc. Je crois qu'elle s'est figuré que les amoureux, tous tant qu'ils sont, sont des assassins. Je suis convaincue que mon père a été son mari sans être son amoureux.

— Il ne viendra pas ici, dit Dolorès en souriant doucement.

— C'est que tu ne pourras pas même lui parler par la fenêtre, si ma mère vient à le savoir. Elle est persuadée, je te dis, que les amoureux apportent la peste.

— Je n'irai pas à la fenêtre, mademoiselle, dit Dolorès.

— Ne me dis pas mademoiselle quand ma mère n'est pas là. Je te l'ai demandé plus de onze mille fois. Avec le justaucorps au corset qu'elle a adopté, avec son mantelet à la mode, ma pauvre mère mal bâtie ressemble à un paquet mal attaché ; le *señora* et le *doña* lui vont comme à moi la robe à queue de l'Infante. Et c'est en tout la même chose. Elle faisait autrefois des douceurs, des gourmandises qu'on aurait pu offrir au roi ; des crèmes, du riz au lait, des beignets, des gelées, des gâteaux d'épices, des tourtes, personne n'y réussissait comme elle ; aujourd'hui elle brûle tout ce qu'elle fait, ou bien cela n'est pas cuit, et on ne peut en manger. Mais, dis-moi, Dolorès, puisque tu as un amoureux, tu devrais être contente et joyeuse au lieu d'avoir une figure de Vierge des Douleurs ; dans toute ta sainte vie, tu ne parles pas, tu ne ris pas, tu ne chantes pas !

— Il a été un temps, répondit Dolorès, où je riais et je chantais ; mais si j'ai perdu mon père noyé, ma mère abandonnée sans secours sur une plage déserte ; si mon frère bien-aimé est embarqué et si loin de moi que son absence peut devenir éternelle ; si Lorenzo est devenu soldat et est aussi parti, comment veux-tu, Rosa, que je puisse parler, chanter et rire ?

— C'est vrai, dit Rosa, dont les yeux laissèrent briller une larme, pauvre Dolorès ! Mais, console-toi, chère, les morts sont avec Dieu et les vivants reviendront.

— Amen ! » répondit Dolorès en soupirant.

## XII

Un soir, Dolorès était occupée dans le jardin. Son économe maîtresse, doña Braulia, née avec cet esprit de *positivisme* si recommandé aujourd'hui, l'avait transformé en potager. Des choux robustes à larges encolures remplaçaient les myrtes; des oignons rampants infectaient le lieu qu'embaumaient auparavant les violettes, et des navets ventrus avaient usurpé les massifs occupés par les dahlias.

Comme on doit le penser, Rosa s'était désespérée et avait versé ses premières larmes devant ses fleurs arrachées.

« Voyez, disait-elle à sa mère d'un ton affligé, vous avez proscrit toutes les fleurs; il ne restera bientôt dans le jardin d'autre rose que moi. Plaise à Dieu que vos choux deviennent étiques, que vos laitues se dessèchent et que vos navets tombent en pourriture! »

La soirée était triste, le vent qui gémissait annonçait l'hiver. Dolorès regardait les nuages passer précipitamment, comme des bataillons qui se préparent au combat; elle écoutait le bruit lointain des vagues qui s'abattaient sur le rivage, pendant que l'atmosphère se remplissait d'ombre. Une longue bande noire et sombre s'élevait à l'horizon et couvrait tout l'espace vers le sud.

« Hélas! pensait-elle, où mon pauvre Thomas rencontrera-t-il la tempête qui se prépare? Sera-ce sur la mer, sur la terre ou dans la tombe? Peut-être ne verrai-je plus ce frère bien-aimé! »

En ce moment on frappa à la porte de la rue, et Dolorès courut ouvrir. Sur le seuil était un grand garçon de belle taille, portant un élégant vêtement de marin. Il portait galamment le bonnet catalan sur sa chevelure blonde et frisée; sur ses joues brunes et souriantes glissaient deux larmes qui contrastaient avec ce sourire et avec la joie du cœur dont il était l'expression.

« Tu ne me connais pas? » dit-il en voyant que Dolorès semblait attendre en silence qu'il expliquât le sujet de sa venue.

A cette voix, un cri sortit du plus profond du cœur de Dolorès avec ces mots: « Mon frère! » et elle se précipita dans les

bras du marin. Mais cette joie intime n'eut qu'un instant. La pauvre fille, habituée à la souffrance et affaiblie par un travail continuel, ne put supporter un bonheur si subit et tomba sans connaissance.

Au cri de Dolorès étaient accourues doña Braulia et Rosa.

« Qu'est-ce? qu'est-ce que cela? Qui es-tu, garçon? demanda la première.

— Madame, je suis son frère, répondit Thomas.

— Si cela était, tu ne l'aurais pas effrayée.

— Mais, madame....

— Va-t'en, éloigne-toi, tu n'as pas à la main ton acte de baptême, et Dieu sait tes intentions!

— Mère, dit Rosa avec fermeté, ce garçon est Thomas, le frère de Dolorès; il n'y a qu'à le regarder pour le reconnaître; ils se ressemblent comme une rose de sa couleur ressemble à une rose blanche.

— Tais-toi, péronelle, fit la mère, et va chercher du vinaigre pour le faire respirer à Dolorès. Et toi, ajouta-t-elle en se dirigeant vers le marin, prends la porte, tu es de trop ici. Allons donc, n'y a-t-il qu'à entrer ainsi chez les autres comme Pedro entre chez lui? »

On eût dit qu'un instinct prophétique portait ainsi la veuve à repousser ce beau garçon. Si son argent et son bien ne couraient aucun danger en sa présence, le danger était pour un autre trésor de bien plus grande valeur.

Qui ne considère pas avec un sentiment de plaisir et de sympathie ces blanches vapeurs, ces nuages roses qui circulent dans le ciel? A qui vient-il à l'idée de rechercher quelles émanations les ont formés, quels souffles les ont élevés et leur donnent une direction?

C'est ainsi que, sans en rechercher les causes, sans en décrire les circonstances, sans en retracer la marche, nous comparons à ces vapeurs, à ces nuages, les amours suaves, légers rosés du jeune marin et de la jolie Rosa.

Dolorès s'y était opposée ; elle comprenait que doña Braulia evait en être irritée; mais elle n'avait été écoutée ni par Ros ni par son frère. Par malheur, les bons conseils donnés à un amour naissant sont comme les gouttes d'huile jetées sur la flamme, et le ravivent au lieu de l'arrêter.

« Rosa, disait Dolorès, fais attention que ces amours ne

sont pas dans une bonne voie et ne peuvent avoir une bonne fin ; ta mère n'acceptera pour gendre qu'un homme riche et de bon rang.

—Alors, si elle attend pour être satisfaite un gendre de bon rang, elle pourra attendre longtemps. Je n'aime pas les gens de bon rang. Il n'y a pas longtemps qu'il est venu ici une bande de petits messieurs de Cadix. Vierge sainte! quelle brochette de petits messieurs! Les uns avaient des chapeaux sans forme ni tournure, avec des ailes comme des auvents, les bras démanchés, le vêtement large comme une casaque de bouvier; ils étaient plus débraillés, plus défaits que saint Serapio. L'un d'eux essaya de me dire des douceurs : « Vous devriez, monsieur, lui répondis-je, vous faire mettre en forme; vous êtes « tout disloqué. » Non, non, Dolorès, les gens de bon rang sont pour les jeunes filles à beaux bonnets et à riches mantelets; à chaque brebis sa pareille, ma petite! »

Ainsi, dans cet amour enfantin, tout était feuilles légères et fleurs éphémères, moins la tige qui était une ferme volonté.

Tous deux avaient été entraînés l'un vers l'autre comme deux ruisseaux; ils descendaient la même pente pour s'unir dans la vallée et continuer ensemble leur course joyeuse à travers les gazons et les lauriers. Thomas cédait au doux attrait de faire jeter l'ancre à son cœur délesté; Rosa, au vif plaisir de démontrer à sa mère par des faits, comme elle l'essayait déjà par ses paroles, combien ses idées étaient fausses à l'endroit des amoureux. Avec l'habileté la plus fine et la joie la plus vive, elle savait donner le change à cet Argus redoutable si souvent en défaut, et venir à la fenêtre pour causer avec Thomas. Nous devons dire, pour l'honneur de la vérité, que, dans ces conférences illégales, très-peu graves et encore moins sentimentales, on parlait peu d'amour, et le rire occupait le siége de président. Cela se passait toujours comme nous allons le rapporter.

« Qu'as-tu? demandait l'amoureux à l'amoureuse en la voyant hors d'état de dire une parole, non par émotion, encore moins par trouble, mais par besoin de rire.

—Que veux-tu que j'aie? Ma mère disait tout à l'heure au père Nolasco : « Ma petite (comprends-tu, ma petite, à quatorze ans moins deux mois et vingt jours?), ma petite, disait la grave dame, ne connaît pas le mot *amour;* ma petite arrivera à vingt-cinq ans sans avoir regardé un homme en face; cela

fait mon compte à merveille. » Et il entre dans le mien, madame ma mère, pensai-je alors à part moi, de ne pas dépasse seize ans sans donner à votre grâce un petit-fils. A cette époque-là, tu seras pilote et tu pourras te marier, n'est-ce pas Thomas?

— Je l'espère, mais il faut attendre, Rosa; ta mère et toi, vous êtes beaucoup trop haut placées pour moi, et ta mère ne voudra pas.

— Quoi, trop haut placées? L'oncle Miguel Lechugas, celui qui crie dans la rue : « L'éventail de choix, parti le papier, il reste le bois, » celui-là est cousin germain de ma mère. Si elle ne veut pas, conduis-moi à l'église, et tout sera dit.

— Mais toi, qu'as-tu répondu à ta mère? demanda Thomas.

— Ce que j'ai répondu? Écoute : j'ai dit au père Nolasco « Père, regardez donc mon oncle. » Le père regarda, s'écria : « Belle figure! » et récita un *Notre Père*, comme il fait toujours. Je m'étais placée loin de ma mère, parce qu'elle me pince chaque fois que je nomme mon oncle.

— Vraiment! et pourquoi?

— Parce que je ne le fais qu'afin d'amener le père Nolasco à réciter un *Notre Père*, et ma mère se fâche au lieu de me savoir gré de procurer ce suffrage au défunt. Depuis qu'elle a hérité et qu'elle vise au précieux, elle a de l'esprit comme un démon.

— Revenons au fait. Tu n'as répondu à ta mère qu'en appelant l'attention du père Nolasco sur le portrait de ton oncle?

— Écoute, j'y arrive; je ne le perds pas de vue. Je dis au père Nolasco, lorsqu'il eut fini sa prière : « Père, avez-vous vu « dans tout le cours de votre vie un homme plus laid que mon « oncle? — Jésus! quelle extravagance! » fit ma mère. Tu sais qu'elle joue au fin, et elle est fine comme moi; et à nous deux nous le sommes comme un bât renversé.

« Qu'est-ce que mon frère a de laid? — Tout, répondis-je, « mais surtout les sourcils, qui sont comme des moustaches de « chat, et le teint, qui est couleur de confiture de coing. — Il « n'était pas laid, c'était une belle figure, répliqua le père No« lasco, qui est aussi beau que l'était l'oncle. — Eh bien, sachez, « lui dis-je, qu'il est laid ainsi parce qu'il ne s'est jamais marié. « — Va-t'en, va-t'en au jardin arroser la laitue, fille précoce, » s'écria ma mère. Et moi, enchantée d'être ainsi congédiée, je me suis mise à courir, et je suis venue ici plus prompte que la lu-

mière, pendant que sa grâce arrivait derrière moi et m'enfermait. Je ris.... et pourquoi ne rirais-je pas?... C'est venu si bien à propos! Ici, vois-tu, je nargue ma chère mère, ce qui me sourit le plus au monde, et, en t'attendant, je me rongeais d'impatience pour te dire....

—Quoi?

—Que je suis la fille la plus contente de la terre.

—Pourquoi?

—Que sais-je!

—Et moi aussi, je le suis; mais je sais bien pourquoi.

—Et pourquoi?

—Parce que tu es mon amoureuse.

—Je le crois bien.

—Et aussi parce que le capitaine m'a dit qu'il va m'emmener comme matelot, et commencer mon apprentissage de pilote.

—Et où t'emmènera-t-il?

—A Hambourg.

—Tu vas retourner aux Indes?

—Non, c'est d'un autre côté.

—Plus loin?

—Non, plus près. Ici, en haut.

—Dieu te conduise! mais fais attention que je ne veux pas que tu retournes à Montevideo. Le père Nolasco dit que qui y va une fois n'y touche pas une seconde.

—N'écoute pas ce que dit le père Nolasco à propos de navigation; il a une telle peur de l'eau que je suis convaincu qu'il s'effraye même de celle du baptême.

—J'ai quelque chose à te dire, Thomas.

—Et moi de même, Rosa.

—Eh bien, commence.

—Non, toi; les jupes vont devant.

—Eh bien, c'est une énigme; la devineras-tu?

—Voyons.

—Alors écoute :

Ma sœur et moi, ensemble
Nous formons un compas.
En avant va la pointe,
En arrière les yeux.

—Les yeux par derrière, la pointe en avant, c'est le paon.

— Quelle malice ! Et les deux sœurs ? Les ciseaux, nigaud, les ciseaux. Dis-m'en une à ton tour qui m'amuse ; marche. »

Thomas dit à son tour :

Je sais une belle dame
Qui va courant les hasards;
Elle coupe sans ciseaux
Et sait coudre sans aiguille.

Rosa devint pensive et murmura :

« Une belle dame ? c'est moi. Qui court les hasards ? c'est moi. Qui coupe sans ciseaux ? c'est moi : je coupe la politesse à ma mère. Mais, pour coudre sans aiguille, je n'y suis pas.

— Ne me tiens-tu pas cousu sans aiguille à ta fenêtre, petite femme ?

— Tiens ! c'est vrai.

— Mais ce n'est pas cela ; tu n'as pas deviné.

— Alors, qu'est-ce donc ?

— C'est la chaloupe.

— Ah ! Jésus ! ma mère ! s'écria Rosa. Si elle me voit ici elle me bat, cela m'est égal ; puis elle fera murer la fenêtre, ceci m'importe davantage. »

En disant cela, elle se mit à courir; puis revenant sur ses pas :

« Aie bien soin, Thomas, lui dit-elle, quand tu reviendras de la mer, de m'apporter des langoustes. »

Puis elle s'échappa légèrement et disparut comme une douce vapeur.

Combien de péchés la médisance condamne comme péchés mortels et qui sont à peine véniels, comme celui-là ! Combien de jeunes filles, faute de circonspection et de modestie, exposent ainsi leur réputation !

## XIII

Pendant que Rosa et Thomas tressaient leur couronne de fleurs printanières, arrivait l'année 1850 et le licenciement temporaire de l'armée. Les deux frères Lopez reçurent un congé pour venir dans leur pays, et ne voulurent pas en infor

mer leur famille, afin de la surprendre. Pour Lorenzo, la surprise n'était pas seulement un moyen d'accroître la joie de toutes les émotions de l'inattendu, il y mettait aussi l'intention de ne donner le temps de se dissimuler à rien de ce qui aurait pu surgir en son absence.

C'était un dimanche. Le soir baissait et laissait place à l'ombre. Le soleil descendait vers sa retraite nocturne, comme entraîné par le poids de sa couronne de rayons dorés. Le vent avait fraîchi sous le souffle glacé de la nuit. Les hirondelles avaient interrompu leurs courses rapides et leurs cris aigus; seul, le hibou timide et craignant la lumière gémissait comme le paria gémit, dans sa solitude, de la proscription de sa caste. Les vagues s'étendaient sur la plage avec indolence; leur grande voix retentissante n'avait plus que le ton d'une sourde et monotone cantilène, et les étoiles, survenant une à une, comme les lentes paroles de l'homme timide, s'assemblaient au ciel pour y tracer l'invitation au repos.

Deux jeunes gens suivaient d'un pas ferme et léger le chemin découvert qui conduit de San Lucar à Rota. Leur marche se hâtait d'instant en instant, comme si chaque objet les eût reconnus et leur eût crié : « Arrivez! »

« Je regrette, dit l'aîné, de n'avoir pas prévenu notre mère; la pauvre femme n'est pas faite pour de semblables secousses.

— Je n'en ai pas regret, dit le plus jeune : la joie fait revivre, et de cette manière je saurai ce que fait Dolorès.

—Tais-toi, Lorenzo, tais-toi; Dolorès est une perle dont ta méfiance te rend indigne.

—Estevan, tu sais ce que dit le proverbe : « De la méchante « te méfie, et de la bonne ne te fie! » Dolorès est allée servir contre mon gré chez doña Braulia; pourquoi? je n'ai pu le savoir. Elle a sans doute une raison, elle n'a pas voulu me la faire dire. Elle est partie. Fer qui traîne n'est pas solide, il lui manque un clou. Pourquoi s'en aller dans une maison étrangère lorsqu'elle pouvait rester auprès de ma mère? En mettant toutes mes raisons bout à bout, j'en suis venu à me persuader qu'un ver est enfermé sous la coque.

— Tu es comme le prophète Jérémie, qui annonçait le malheur avant la venue du monde. La voilà déjà bien partagée! Elle sera bien malheureuse, la pauvre Dolorès! Elle s'est mise

à servir, soit ; mais dans quelle maison, mon ami ? Chez doña Braulia la veuve, qui n'a chez elle qu'une jeune fille, et qui est plus honorable et plus réservée que sainte Monique.

—Je ne dis rien contre la veuve ; mais sait-elle ce qui se passe dans sa maison ?

—Frère, dit Estevan, n'en dis pas davantage, à moins que ce ne soit pour dire du bien ; nous parlons là de choses qui ne sont pas et qui n'ont pas été. Ce serait bien fait cependant que, pour te punir de tes mauvaises pensées, Dolorès eût renoncé à toi.

—Ne dis pas cela, frère, même pour plaisanter. Badinage porte malheur. »

Il était nuit lorsqu'ils arrivèrent au village.

« Passons par la maison de la veuve, dit Lorenzo.

—Ami, tu iras ènsuite ; allons d'abord chez nous : avant le père il n'y a pas de compère.

—Frère, reprit Lorenzo en gagnant à gauche, nous n'aurons que deux pas de plus. »

Estevan hésita, mais, pour ne pas arriver seul à la maison paternelle, il suivit son frère à quelque distance.

Celui-ci était arrivé à la maison de la veuve. A la dernière fenêtre, il aperçut un homme appuyé au grillage.

La nuit était close, cet homme tournait le dos ; Lorenzo reconnut seulement qu'il était jeune et grand.

A cette vue, ses yeux s'ouvrirent démesurément, un nuage troubla ses regards, son corps trembla comme tremble la terre lorsque la lave va s'ouvrir un passage. Il s'approcha sans que le bruit de ses pas parût interrompre ni troubler l'homme qui était au grillage.

« Estevan savait quelque chose, » murmura Lorenzo entre ses dents serrées.

« Ainsi, disait l'homme d'une voix qui ne paraissait pas craindre d'être entendue, tu m'aimeras toujours ?

—Perpétuellement, murmura une douce et joyeuse voix de femme.

—Et tu te marieras avec moi ?

—Bien entendu, c'est dit.

—Lors même qu'on s'y opposerait ?

—Lorsque s'y opposerait le roi et toute son armée commandée par le père Nolasco.

—Jésus me sauve!... je suis mort! cria le malheureux jeune homme, tombant comme une masse sur le sol.

—Et c'est moi! dit Lorenzo d'une voix lugubre et colère. Nous verrons si vous vous mariez sans que s'y oppose celui qui peut s'y opposer.

—Lorenzo! mon frère, c'est toi! dit le blessé d'une voix douce en reconnaissant son meurtrier.

—Dieu du ciel! qui me nomme? s'écria Lorenzo tremblant et effrayé.

—Moi! moi! Thomas!... Ne me reconnais-tu pas?

—Toi!... toi! » balbutia Lorenzo les dents serrées.

Et, se précipitant sur le blessé, il reconnut avec terreur le jeune et beau visage du frère de Dolorès. Se relevant ensuite, les bras tendus vers le ciel :

« Dieu me maudisse! s'écria-t-il avec l'accent du plus affreux désespoir.

—Non, non, dit le blessé d'une voix éteinte; il te pardonne comme je te pardonne. »

Et le pauvre garçon perdit connaissance.

« Va-t'en, frère, sauve-toi, » dit Estevan qui, malgré les vives angoisses de son cœur, conservait toute sa présence d'esprit.

Rosa poussait des cris; on accourait.

« Va-t'en, reprit le frère; j'aurai soin de ce malheureux, et Dieu voudra peut-être qu'il en réchappe; sauve-toi, et ne tue pas de douleur notre père et notre mère. »

Et pendant que Lorenzo se frappait le visage les poings fermés, il le poussa dans une petite ruelle.

Lorenzo disparut dans l'obscurité.

Plusieurs personnes étaient survenues, quand Estevan pensa qu'en se présentant seul chez son père il éveillerait les soupçons. Il résolut de se mettre à la recherche de son frère, qui avait besoin d'être guidé et consolé. Il se glissa au milieu des arrivants; mais il ne put le faire sans être remarqué et signalé.

Il parcourut en vain les alentours et ne trouva pas Lorenzo. l se rendit à San Lucar, où il continua ses recherches, le lendemain, sans s'apercevoir qu'il était épié, et le soir, en sortant d'une taverne où il était entré pour savoir s'il était question de son frère ou du blessé, il fut arrêté.

## XIV

Dolorès avait toujours passé ses soirées des dimanches chez les Lopez; mais, depuis le retour de Thomas, elle n'en désirait que plus vivement ces heures de repos, qu'elle consacrait maintenant à son frère dans leur ancienne habitation. Thomas y était allé tout droit en débarquant, et les Lopez, qui le considéraient comme leur enfant, ne lui avaient plus permis de demeurer ailleurs.

Le frère et la sœur avaient passé la soirée comme de coutume, Dolorès parlant de sa pauvre mère, et Thomas cherchant à la distraire par le récit animé de ses voyages, de ses bonnes chances et de ses mauvaises fortunes.

« Tout cela est bien, Montevideo, disait à ce propos le père Nolasco; mais il eût été bien mieux que tu évitasses ces hasards contraires. N'aurais-tu pas été plus tranquille et plus heureux à garder les porcs du compère Gil Piñones?

— Père Nolasco, répondait Thomas, voyez-vous ces nuages? »

Le père Nolasco regardait le ciel et répondait :

« Je les vois. Ensuite?

— Dites-leur de se tenir tranquilles, et vous verrez s'ils le font.

— La belle comparaison! Ils ont un trop bon guide pour rester en repos.

— Eh bien! père, j'en ai un, moi, qui ne me laisse pas m'arrêter.

— Vit-on jamais serpent pareil! Il en est de toi avec la mer comme des papillons avec la lumière : tu ne t'arrêteras que lorsque la mer t'avalera avec ses grands avaloirs.

— Adieu, Dolorès, dit Thomas à la fin de la soirée.

— Tu t'en vas déjà? répondit-elle avec tristesse.

— J'ai affaire, dit le frère d'un air d'importance.

— Il ne saurait se tenir tranquille, fit le père Nolasco.

— Thomas, Thomas, reprit la sœur qui comprit où il allait, tu ne veux donc pas faire cas de mes conseils?

— Allons, répondit Thomas en riant, viens-tu maintenant

faire la seconde partie du père Nolasco? Écoute, je vais aussi te donner un conseil, avec la chanson :

Laissez donc pleuvoir les nuages,
Laissez luire le soleil,
Laissez se plaindre les vieillards,
Et les garcons parler d'amour.

—Si j'étais reine et que j'eusse pour fille une princesse, je ne trouverais pas qu'elle fût trop pour lui, dit Dolorès en suivant son frère des yeux.

—Quel charmant garçon il est devenu! répondit la tante Melchiora ; je ne me lasse pas de le regarder.

—Il a conservé tout son caractère d'autrefois, son même esprit, sa même gentillesse, sa même gaieté, sa même franchise, ajouta Catherine.

—C'est vrai, dit le père Nolasco, il serait complet s'il n'était aussi têtu.»

Au moment où se passait la catastrophe que nous avons rapportée, Dolorès se préparait à retourner chez sa maîtresse, quand se répandit dans tout le village ce mot alarmant : un blessé!

Quand ce mot lugubre parcourt un petit pays, l'effet qu'il produit est des plus émouvants; les chants, les rires, les jeux s'arrêtent en un instant, un sombre silence y succède, puis s'élèvent des exclamations de douleur et d'horreur; de toutes les maisons sortent des femmes pâles et effarées, réparant à la hâte l'imprévu de leur toilette, courant précipitamment vers le lieu de la catastrophe, et murmurant en chemin avec anxiété : « Mon mari, mon fils, ou mon frère! » S'il s'agit d'une rixe, on les voit, courageuses héroïnes, par amour et non par vaine gloire, se jeter résolûment au milieu des combattants, sans craindre ni leur colère ni leurs coups. Cela prouve que l'idéal auquel peuvent s'élever les sentiments du cœur est encore plus complet et plus saint dans la nature que dans les créations romanesques; car l'idéal du sentiment est dans le cœur qui le ressent, et non dans la tête qui l'imagine.

« C'est Thomas, Thomas, le fils de la pauvre tante Thomase, dirent quelques femmes en passant dans la rue.

—Que disent-elles? demanda Dolorès dont les oreilles furent frappées des deux noms de son frère et de sa mère; qu'ont-

elles dit? » Et elle se laissa tomber sur une chaise, n'ayant plus la force de se tenir debout.

Catherine s'était précipitée vers la porte de la rue, et courait hors d'elle-même pour atteindre les femmes qui venaient de passer.

« Je n'ai pas compris, » répondit à Dolorès plus morte que vive la tante Melchiora, qui avait entendu au passage les mêmes noms.

Le père Nolasco n'avait rien entendu, et l'oncle Mateo était dans la cour.

En ce moment venait posément et silencieusement un groupe d'hommes qui portaient le blessé étendu sur une échelle. Il était là sans mouvement, blanc comme le jasmin détaché de sa tige; il semblait endormi, sans douleur comme sans colère.

« Mon frère! cria Dolorès d'une voix suffoquée, en croisant ses mains sur sa poitrine avec un mouvement convulsif.

—Thomas! Mon Dieu! dit avec désespoir l'oncle Mateo; quel est le méchant qui a frappé cet innocent?

—On ne sait, répondirent les hommes.

—Thomas, mon fils, tu ne m'entends pas? fit le père Nolasco en prenant dans ses mains les mains décolorées du pauvre garçon. Est-il donc mort? ajouta-t-il en touchant le front du blessé. Non! courez chercher le chirurgien.

—Il vient, » répondit-on.

Thomas fut couché sur le lit qui avait appartenu à Lorenzo.

Le chirurgien arriva, il visita la blessure, la pansa, donna un cordial, et dit au père Nolasco en se retirant :

« Dès qu'il reviendra à lui, faites-le administrer; il ne passera pas la nuit. »

Le père Nolasco se plaça au chevet du blessé, qui ouvrit les yeux au bout d'un instant en disant :

« Où suis-je?

—Chez moi, chez moi, dit la bonne vieille, dans le lit de mon Lorenzo.

— Retirez-moi de là, ôtez-moi de ce lit, dit le blessé d'une voix animée par l'effroi.

— Pourquoi, mon fils?

— Parce que, si je meurs, Lorenzo ne voudra pas revenir s'y coucher.

—Tu vas y guérir, mon fils, répondit la tante Melchiora.

— Non, non, dit le pauvre enfant, je vais mourir; » et, tournant les yeux vers le père Nolasco, il continua avec un doux sourire : « Vous voyez, père, que ce n'est pas sur la mer que la mort m'attendait !

— Cela vaut mieux pour toi, qui vas maintenant mourir comme un saint, entouré de ceux qui t'aiment et m'ayant auprès de toi pour t'administrer les saints sacrements. »

L'alcade vint recevoir la déclaration du blessé. Thomas répondit qu'il avait été frappé par méprise, autant qu'il l'avait entendu dire au meurtrier, qu'il ne connaissait pas. Quel qu'il fût, d'ailleurs, il lui pardonnait.

Les assistants s'éloignèrent ensuite pour laisser Thomas avec le père Nolasco, afin que celui-ci pût le confesser.

Quand la confession fut terminée, le père ayant demandé à Thomas s'il lui restait quelque chose sur la conscience, le pauvre garçon répondit :

« Quelque chose, oui, mon père, j'ai un peu menti tout à l'heure.

— Comment cela, mon fils, un peu, tout à l'heure ?

— Oui, dit le moribond, j'ai répondu à l'alcade que je ne connaissais pas mon meurtrier.

— Et tu le connais ?

— Sous le sceau de la confession, oui, mon père, je le connais.

— Et qui est-il ?

— Cela, père, je ne vous le dirai pas, ma conscience n'est pas coupable de le taire. »

Le malheureux fut pris en ce moment d'un abondant vomissement de sang, et au milieu de l'agitation que cet accident produisit, Dolorès parvint à échapper à la vigilance des femmes qui la tenaient à l'écart. Elle se précipita dans la chambre, les yeux égarés et pâle comme la statue de marbre d'un tombeau.

« Pauvre Dolorès ! » dit le moribond d'une voix étouffée e affaiblie, pendant que deux larmes s'échappaient de ses yeux déjà éteints par la mort, mais doux encore du reste de vie qu s'y débattait.

« Il a besoin de repos; va-t'en, dit le père Nolasco en remettant Dolorès désespérée et inerte entre les mains des femmes qui l'avaient suivie. Va-t'en , tu troubles son âme. » Et

revenant vers l'agonisant : « Ne pense plus, lui dit-il, qu'à Dieu qui est ton père et qui t'appelle à lui.

— Je ne penserai plus qu'à lui, répondit Thomas en levant au ciel ses yeux encore remplis de larmes.

— Et maintenant, mon fils, élève ton cœur vers le Seigneur séricordieux que tu vas voir, et meurs tranquille. Je reste à ller sur ton âme, comme si tu étais mon propre enfant. »

Thomas serra doucement la main du bon père, sourit, ferma yeux et ne les rouvrit plus.

Alors à voix basse, puis bientôt à haute voix, puis bientôt encore au milieu des gémissements, on entendit passer de bouche en bouche cette parole terrible : « Il est mort ! »

« O douleur ! ô douleur ! s'écriaient les femmes. Les cloches vont sonner d'elles-mêmes ! Quelle iniquité que de tuer cet innocent qui n'avait jamais offensé personne, même par la pensée !

— Et il a pardonné, disaient d'autres en pleurant. C'était un ange, il est mort comme il a vécu, sans faire de mal à qui que ce fût. C'est la mort d'Abel ! »

Dolorès était comme pétrifiée : ses yeux ne pleuraient pas, ses lèvres ne gémissaient pas, et seulement d'instant en instant un tremblement nerveux laissait voir qu'elle vivait. Les bonnes femmes lui avaient mis sur le cœur un morceau de drap écarlate ; elles lui avaient aspergé la figure d'eau fraîche ; son inertie résistait à tout. Soudain elle se leva, alla à une armoire que la tante Melchiora lui gardait dans sa chambre, en tira tout l'argent qu'elle avait si laborieusement gagné, si soigneusement réservé, qu'elle destinait à l'achat de son trousseau de mariée, et, le remettant à la bonne vieille, elle lui dit d'une voix qu'on entendait à peine :

« Pour le cercueil, tante Melchiora, et pour le service. Je veux qu'il ait un cercueil convenable et des prières. » Cela dit, elle poussa un gémissement et tomba lourdement sur le sol.

## XV

Estevan avait été conduit à Séville et devait être jugé par un conseil de guerre.

Il avait soutenu avec calme et fermeté, dans les interroga-

toires, qu'il n'était pas l'auteur du crime qu'on lui imputait. Reconnu par le jardinier de la veuve, qui était arrivé le premier sur le lieu de la catastrophe et qui lui avait parlé, il ne niait pas sa présence, mais il niait le meurtre. On lui objecta que, puisqu'il s'était trouvé là au moment de l'événement, il devait avoir vu l'assassin, et il niait, ce qui augmentait les preuves de culpabilité qui s'élevaient contre lui. Son départ ou sa fuite de Rota à cette heure, bien qu'il eût dit que Rota était le but de son voyage; l'agitation avec laquelle il avait parcouru le lendemain les tavernes de San Lucar afin de savoir ce qui se disait de la catastrophe et de s'informer si le blessé avait succombé; le trouble, l'hésitation de ses réponses, tout témoignait de telle sorte contre lui, et le crime était si horrible, qu'on prononça à l'unanimité la sentence de mort.

Estevan écouta cette sentence avec sérénité. La mort violente doit, en effet, être moins horrible lorsqu'elle se présente comme un sacrifice que lorsqu'elle survient comme une expiation.

Au moment où le condamné allait être emmené de la salle du conseil, un jeune homme sortit d'un groupe d'assistants et s'avança tout à coup d'un pas ferme vers le tribunal. La pâleur livide qui couvrait sa figure énergique ne paraissait pas être l'effet de l'émotion du moment. On eût dit le teint naturel de ce visage, où rien de vivant n'était demeuré, si ce n'est un feu sombre dans des yeux noirs et ardents.

« Cet homme est innocent! dit-il d'un accent ferme et sec en s'adressant au conseil.

— Comment le savez-vous, et comment le prouverez-vous?

— En livrant le coupable.

— Quand?

— A l'instant même

— Livrez-le.

— Il est ici.

— Qui est-il?

— Moi.

— Vous?

— Moi, je l'avoue et le confesse. »

Il y eut un moment de silence dû à la surprise et à la stupéfaction que causa cette scène.

« Mon frère! s'écria enfin Estevan, qu'as-tu fait?

— Avais-tu pensé, répondit l'autre, que je te laisserais mourir? M'as-tu pris pour un infâme? Je n'ai jamais été bon, je le sais; j'ai toujours eu en moi l'ennemi qui devait me perdre; mais il y a loin de là à être un lâche et à laisser payer pour moi un innocent. J'ai voulu te faire échapper de la prison, et je ne l'ai pu, parce que rien de bon ne peut réussir à qui est abandonné de la main de Dieu. Ainsi donc, que la loi atteigne le coupable, et que sur moi s'accomplisse la sentence : Qui frappe par le fer doit périr par le fer. Adieu; console nos parents, et pardonnez-moi tous. »

A cet incident inattendu, le conseil suspendit sa séance; on conduisit Lorenzo à la prison, à la place d'Estevan qui fut laissé libre. Mais celui-ci semblait frappé de la foudre; il restait sans parole, sans mouvement, sans volonté. Il se sentit alors fortement saisi par le bras, entraîné loin de ce lieu funeste. N'y mettant aucune résistance, il se laissa conduire dans une maison dont on ferma la porte dès qu'il eut été introduit.

« Courage! courage! lui dit-on en lui présentant un peu de vin, vos amis vous le recommandent. »

Estevan leva les yeux, et regarda pour la première fois la personne par laquelle il s'était laissé amener.

« C'est vous! s'écria-t-il; et vous avez osé....

— Les amis se réservent pour les occasions, répondit son conducteur, qui n'était autre que son ancien voisin le carabinier.

— Et tu allais te laisser tuer! dit Pepa qui était accourue et qui embrassait Estevan avec de grosses larmes.

— Fallait-il donc dénoncer mon frère? répondit-il.

— A l'instant même, dit le carabinier, tu vas prendre le vapeur et aller à San Lucar, puis de là à Rota; quand les yeux ne voient pas, le cœur est épargné.

— Pardonnez-moi, répondit Estevan qui reprenait son énergie, je retourne auprès de mon frère. »

Pepa et son mari firent de vains efforts pour détourner Estevan de son intention.

Le carabinier l'accompagna; mais lorsqu'ils arrivèrent à la prison, comme si leur visite eût été attendue, ils virent venir à eux l'officier par qui Estevan avait été défendu.

« Le prévenu, dit-il, m'envoie à votre rencontre, parce qu'il ne veut pas vous voir. Ce n'est pas manque de courage, car il

est résigné et tranquille; ce n'est pas faute d'affection, c est par intérêt pour vous qui ne pourriez le voir sans ressentir une douleur d'autant plus grande, qu'elle ne sera pas passagère comme la sienne. Il m'a dit que si la volonté de celui qui va mourir est sacrée, vous devez l'écouter, lui donner cette dernière consolation, partir à l'instant, aller retrouver vos parents. Quand vous serez auprès d'eux, vous ouvrirez cette lettre, c'est sa dernière communication avec ce monde; et depuis qu'il me l'a dictée, son esprit n'appartient plus qu'à l'éternité, dont l'image est si grande au moment de la mort. Ne vous désespérez pas, et si quelque chose peut être fait en sa faveur, cela se fera. »

A ces dernières paroles, le malheureux Estevan retomba dans sa sombre inertie.

Le bon carabinier, avec ses rares paroles et son cœur dévoué, entraîna Estevan.

« Courage, courage, répétait-il, il faut faire face au malheur. Va-t'en chez toi, que ferais-tu ici? »

En parlant ainsi, il l'entraînait avec lui vers le fleuve sur lequel un bateau se disposait à partir pour San Lucar. Il l'embarqua, paya son passage, le recommanda à un marinier qu'il connaissait et retourna à terre au moment où le bateau partait.

Quelle plume pourrait retracer les scènes de désespoir qui se succédèrent dans cette maison, si heureuse autrefois, de la famille Lopez, lorsqu'on y apprit coup sur coup les désastreuses nouvelles qu'Estevan apportait? Qui peut rapporter cette désolation profonde, cette douleur infinie? Tout ce qui pourrait se dire resterait bien au-dessous de la réalité, de même que le pinceau lorsqu'il veut peindre l'eau et le feu, sans pouvoir leur donner ni la chaleur ni le mouvement.

Au milieu de cette affliction, le père Nolasco lut la lettre de Lorenzo. Elle disait ce qui suit :

« On ne demande pardon en vain ni à Dieu ni à son père. Le pardon que j'ai demandé à Dieu, je vous le demande, à vous que j'ai si mal payés de l'affection que vous m'avez portée. Ne vous désolez pas de mon sort, je ne recueille que ce que je mérite, et je le reçois avec résignation comme châtiment et comme expiation. Dieu te paye, mon frère, ton dévouement pour moi! Si je vivais, je voudrais te le payer en baisant la terre à chacun de tes pas.

« Il est une chose qu'il faut que tu fasses pour que je puisse mourir tranquille. Soutiens et protége cette pauvre enfant que je livre au malheur; épouse-la, rends-lui douce la vie que je lui ai faite amère. Prenez tous deux cet engagement à la lecture de ma lettre, qui recevra ces paroles données à celui qui va mourir; la pensée que vous y serez fidèles est l'unique consolation que j'emporte de cette terre.

« Pardonnez-moi et recommandez-moi à Dieu, notre consolateur à tous. »

Lorsque la lecture de cette lettre se fut terminée au milieu des larmes et des gémissements, Estevan s'approcha du lit dans lequel était étendue comme un corps sans vie la malheureuse Dolorès.

« Dolorès, lui dit-il, la dernière volonté de mon frère est sacrée; tu ne peux avoir d'autre mari que moi, je ne puis avoir d'autre femme que toi. Il compte que nous obéirons à son dernier désir, et nous ne devons pas y faire défaut. »

Dolorès se tut et continua à sangloter.

« Si tu ne consens pas, dit Estevan avec anxiété, c'est que tu ne l'aimes pas, c'est que tu ne fais pas cas de moi, c'est que tu n'estimes pas la famille. Promets, Dolorès, le temps presse.

— Je promets, répondit Dolorès en gémissant, de faire ce qu'il veut et ce que tu désires. »

## XVI

Cette agonie durait depuis six jours. La pauvre mère était dans un état de convulsion presque continuelle; le père avait vieilli tout à coup, et son corps, jusqu'alors droit et robuste, s'était courbé comme l'arbre dompté par l'ouragan. On doutait de la vie de Dolorès. Catherine trouvait des forces dans son dévouement filial pour ne pas se laisser terrasser par la douleur; Estevan, anéanti, contenait son désespoir pour ne pas augmenter celui de la famille. Seul, le père Nolasco était calme, il était à son tour la providence de ces braves gens, comme ils avaient été la sienne. Il avait soin de tous, tous il les exhortait, par de puissants arguments, à la résignation aux peines les plus cruelles, invoquant la volonté de Dieu et l'admirable exemple

de sa très-sainte Mère. Par moments, sa voix s'élevait en prononçant une prière; ses accents connus et aimés arrivaient à l'oreille, au milieu de ce morne silence, avec toute la magie d'une consolation, d'un souvenir, d'une espérance, comme le lien qui unit les vivants et les morts, et cette vie à l'autre vie.

Les voisines, qui s'empressaient chaque jour de donner les soins à cette malheureuse famille, attendaient un matin la sortie du médecin.

« Rien de ce que vous ordonnez, lui dirent-elles, ne réussit à la pauvre mère; il n'y a pas d'illusion à se faire, elle y laissera la vie.

— Le père m'inquiète davantage, dit le médecin, bien qu'il soit plus calme en apparence.

— Et Dolorès, monsieur, faudra-il la faire administrer?

— N'y pensons pas encore, elle est jeune, il y a de la ressource; une crise pourra la sauver. »

En ce moment la porte s'ouvrit violemment, et le carabinier, suffoqué, essoufflé, couvert de poussière, se précipita dans la maison en criant :

« Mes amis, quand il y a Dieu, il y a miséricorde! Gracié! gracié! »

Il n'en dit pas davantage, il n'en put pas dire plus; mais il était inutile de dire autre chose pour rendre la vie à ces agonisants.

Estevan, hors de lui, se précipita vers le carabinier.

« Que dis-tu, gracié?

— Gracié!

— Mon fils? cria la mère en sautant hors du lit sur lequel elle était étendue.

— Lorenzo.

— Par le tribunal? demanda le père qui s'était levé et redressé comme un jeune homme.

— Comment, par le tribunal? Par la reine! Vive la reine! vive Isabelle! cria le carabinier en levant son casque.

— Il ne mourra pas? murmura la faible voix de Dolorès.

— Quand Dieu le voudra, et pas avant, » répondit le carabinier

La scène qui suivit est difficile à peindre, puisque les acteurs eux-mêmes n'ont conservé aucun souvenir de ce qui s'est passé. La mère s'était laissée tomber sans connaissance dans les bras

de son mari ; Estevan et Catherine entouraient de leurs bras le saint groupe que formaient leurs vieux parents ; Dolorès avait trouvé assez de force pour s'asseoir sur son lit, croiser ses mains et adresser au ciel sa fervente action de grâces ; les bonnes voisines pleuraient à sanglots ; le carabinier passait le revers de sa main sur ses moustaches trempées de larmes ; seul, le père Nolasco était impassible.

« Vous le voyez, mes enfants, disait-il, Dieu afflige, mais ne frappe pas. Je vous le disais bien : soumission. L'espérance est le dernier bien qui disparaisse ; si celles d'ici-bas font défaut, celles de là-haut sont toujours certaines. Aussi la divine Majesté a fait de l'espérance une vertu, et a prescrit aux créatures de toujours la conserver dans leur cœur pour l'empêcher de défaillir. Le cœur qui défaille, mes frères, n'est pas un chrétien légitime.

« O charité! mets fréquemment la plume dans cette main puissante qui peut faire grâce. Et si ce n'est pas en considération du coupable, que ce soit par pitié pour une famille innocente de sa faute ! »

L'étrange événement survenu au sein du conseil de guerre avait excité vivement la curiosité et l'intérêt publics, mais il avait surtout ému les officiers qui avaient assisté à cette scène d'honneur et d'amour fraternel. La noble simplicité de la tenue et du langage de ces hommes qu'on traite de rustiques les avait attendris. C'est que ces visages brunis et fiers, ces mains durcies par le maniement du sabre n'empêchent pas les cœurs d'être sensibles et généreux, plus souvent même que les cœurs de ces gens du monde de l'un et l'autre sexe, qui s'émeuvent et s'attendrissent par conversation.

De hauts personnages s'étaient associés à ce mouvement de sympathie, ils avaient adressé une supplique à la reine, ils avaient fait appel à ce cœur généreux qui trouva des paroles pour pardonner au régicide au moment où il venait de frapper. Ces paroles de clémence, qui sont le droit divin des rois, n'ont jamais été demandées en vain à la souveraine de l'Espagne.

« Et il est libre, il viendra ici? demanda la mère lorsqu'un peu de calme eut succédé à la première émotion.

— Si cela dépendait de la reine, il viendrait.... Mes amis. vive la reine ! dit le carabinier.

— Dieu bénisse la reine! firent-ils tous avec une explosion de gratitude enthousiaste.

— Si cela dépendait de la reine, il viendrait, reprit le carabinier ; mais la reine ne peut rien de plus que faire grâce de la vie ; et vient ensuite la peine intérieure, le préside.

— Le préside? s'écria la pauvre mère.

— Oui, madame, et cela doit être, fit le carabinier. Qui fait le mal doit le payer, tante Melchiora.

— Mais si Thomas lui a pardonné, ce cher ange qui est mort comme un Abel?

— C'est une circonstance en sa faveur; mais cela ne suffit pas. »

La mère se mit à pleurer amèrement.

« Melchiora, n'offense pas Dieu, lui dit l'oncle Mateo, dont le corps s'inclina de nouveau et dont la tête retomba sur la poitrine.

— Je l'avais cru libre! reprit la mère en sanglotant.

— Pourquoi te bercer de telles espérances, femme? Le crime qu'il a commis est un des plus graves; le châtiment doit avoir son cours, répondit le digne vieillard.

— Et où va-t-il, sieur Canuto? demanda la pauvre mère.

— Aux îles Mariannes.

— Et pour combien de temps?

— On ne sait, » répondit le carabinier, qui n'ignorait pas que c'était à vie.

Le pauvre oncle Matéo l'avait compris ainsi.

Cependant Dolorès avait appelé Estevan auprès de son lit et lui disait :

« Estevan, puisque, grâce à la miséricorde divine et humaine, Lorenzo conserve la vie, nous sommes dégagés des promesses faites à un défunt. Tant que Lorenzo vivra, je ne serai pas la femme d'un autre.

— Je l'entends ainsi, Dolorès, répliqua Estevan; je t'aime beaucoup, autant que ma sœur Catherine, mais je t'ai toujours considérée comme la femme de Lorenzo. Nous marier lui vivant, ce serait une honte et une tache. Tu resteras avec nous Dolorès, j'ai de bons bras et je puis soutenir une sœur. Or je suis deux fois ton frère, une fois pour Lorenzo, une autre fois pour Thomas. »

Dolorès se remit à pleurer.

« Écoute, fit le père Nolasco quand Estevan fut parti ; Rosa m'a chargé de te dire qu'elle ne vient pas te voir, parce qu'elle ne veut ni fouler le sol de cette maison, ni voir personne qui tienne à Lorenzo. Je lui ai démontré qu'elle avait tort, mais rien ne peut changer sa résolution, du moins quant à présent. Elle m'a chargé de te dire que tant qu'elle vivrait, tu ne pourrais être ailleurs qu'auprès d'elle. Cela, tu le sais. »

Rosa, comme Dolorès, avait passé de l'enfance à la jeunesse par les larmes ; cette couleur de rose si fraîche et si riante qui parait ses jours avait fui pour toujours de son visage. Sa pétulante gaieté avait disparu comme une lumière sous le souffle du tourbillon : elle n'appelait plus l'attention du père Nolasco sur le portrait de son oncle ; elle ne soutenait plus contre sa mère ses vives polémiques. Sa vie devint sérieuse, elle fréquenta les églises, s'occupa des soins de la maison, et surtout des pauvres.

A l'anniversaire du 5 septembre, jour de lugubre mémoire, on voit dans le couvent, au bord de la mer, un vieux prêtre qui dit lentement une messe des Morts. Deux femmes, deux amies étroitement unies, viennent entendre cette messe : l'une est jeune, bien vêtue, grave, sa santé n'a pas souffert ; elle semble vouée à une existence sérieuse et utile. L'autre est jeune aussi, vêtue de deuil, pâle, amaigrie et exténuée ; elle semble marcher vers le terme d'une vie de souffrances et d'épreuves. La première est Rosa, l'autre est Dolorès.

Lorsqu'elles passent, tous disent avec une expression de vive sympathie :

« Quel changement s'est opéré chez Rosa, la fille de doña Braulia ! elle est devenue une femme sérieuse comme il plaît à Dieu. » Et on ajoute avec émotion : « Dolorès, la fille de la tante Thomase, va dépérissant comme la lune au déclin ; il ne lui est pas resté de figure pour se signer ; elle a le cœur mort dans la poitrine ; elle est née pour souffrir.

« Pauvre Dolorès ! »

# LA NUIT DE NOËL

ET

# LA FÊTE DES ROIS

# PREMIÈRE PARTIE.

---

## LA NUIT DE NOËL.

Cette nuit-là c'est la grande fête,
Il n'est pas permis de dormir.
Quand vient minuit, la Vierge sainte
Met au monde l'enfant sauveur.

Il faisait une nuit sombre et glacée de décembre, tranquille dans sa rudesse, silencieuse dans son obscurité. Le firmament semblait fermer les yeux et la nature courber la tête, vaincus tous deux par un froid rigoureux.

Une troupe de soldats était arrivée tard dans un village où elle ne devait s'arrêter que quelques heures, puis continuer sa route vers un port de mer et s'embarquer pour l'Amérique.

L'officier qui la commandait remarqua dans le village, en gagnant son logement, une animation qui lui parut étrange en un lieu d'apparence si paisible, et surtout à pareille heure. L'obscurité complète qui régnait dans les rues ne lui permettait pas de distinguer les objets ; mais il aperçut cependant un groupe nombreux qui se formait à l'angle de la place. L'officier s'approcha sans être remarqué. Pourquoi ce rassemblement ? Quel était son but ? Chose étrange, les conspirateurs, si c'en était, étaient excessivement petits et parlaient excessivement bas.

« Chez tante Belem il y a un tambourin [1], dit l'un d'un ton péremptoire.

1. Le mot du texte *sambomba* ne signifie pas littéralement tambourin. Nous ne saurions le traduire, mais nous essayerons de l'expliquer. La

— Chez tante Béatrix il y a un tambourin, tambour de basque et baguettes, dit une petite voix de dessus claire comme un sifflet.

— Chez tante Belem il y a des tartelettes, répondit la première voix avec énergie.

— Et chez tante Béatrix il y a des beignets et du vin sucré reprit vivement la voix de dessus.

— Eh bien, allons-y! » crièrent-ils tous en chœur, et le groupe s'envola comme une bande de moineaux.

La tante Béatrix était une veuve sans enfants, d'un âge mûr, d'une honnête corpulence, bonne, affectueuse, charitable et fort dévote. Elle vivait seule avec une vieille servante douée d'un caractère des plus acides. On appelait cette vieille la tante Pavone, parce que son mari s'était nommé l'oncle Pavon; on avait donné à son nom cette terminaison féminine pour ne pas laisser ignorer que la personne qui le portait appartenait au beau sexe. Mais le beau sexe était terriblement dégénéré, et la tante Pavone, qui était petite, menue, sèche comme parchemin, louche et noire comme charbon, eût pu faire peur à la Crainte elle-même.

La bande de moineaux était arrivée à la maison de la tante Béatrix, qui était pleine d'un bout à l'autre.

« Allons, retirez-vous, il n'y a pas de place! dehors toute cette teigne! » Tel fut le compliment que leur adressa la tante Pavone, qui, en ce moment, était dans le vestibule, ajoutant de l'huile à la lampe qui s'endormait et fermait les yeux. Les nouveaux venus ne firent nul cas de cet accueil et ne se laissèrent pas intimider.

« File donc, Juanillo! » dit la voix de dessus à l'oreille du plus grand de ces petits, en descendant jusqu'au suave mur-

zambomba est un tambour garni d'une seule peau, à peu près comme le tambour de basque. On mouille cette peau au moment de l'ajuster, et, dès qu'elle est en place, on y appuie un bout de roseau; la peau cède, forme une poche ou, si l'on veut, une gaîne, dans laquelle on maintient le roseau par un lien. La peau sèche et se tend, le róseau y reste planté verticalement. On le frotte de cire, de même qu'on frotte de colophane l'archet d'un violon, et dans le même but. L'exécutant opère par une espèce de friction plus ou moins active, qui produit un ronflement analogue à celui du tambour de basque lorsqu'on y promène le pouce mouillé. Le nom de l'instrument est, du reste, une onomatopée assez expressive.

du zéphyr. Et l'enfant se dressait sur la pointe des pieds jeter ses regards curieux et joyeux dans l'intérieur de la , d'où venait une odeur embaumée de plantes aromatiques. salle était splendidement éclairée, et on entendait le bruit la zambomba, du tambour de basque et des chansons. Juanillo glissa entre les mains de la tante Pavone qui voulait le retenir; il se faufila comme une anguille entrè les jambes des hommes, et les autres le suivirent sans peine, comme s'ils eussent été frottés de savon.

« Serpents! vermisseaux du diable! suppôts de Lucifer! grognait la tante Pavone; ils passeraient par le trou d'une aiguille. Partout où il y a du désordre à faire et de la gêne à causer, ils arrivent. Quelle plaie d'*Égyte!* Que ne sont-ils restés, pour le repos du monde, dans l'intention du Seigneur!

— Dieu vous soit en aide, tante Pavone! dit la veuve qui vint par là; laissez-les faire. Ne savez-vous pas que c'est aujourd'hui leur fête, aujourd'hui la bonne sainte nuit?

— Leur fête est tous les jours de l'année, répondit la tante Pavone; il n'est pas un endroit où ces insectes ne laissent trace de leur passage. Dieu les bénisse, les drôles, les bandits! Jésus! qu'un autre Hérode serait le bienvenu!

— Tante Pavone, qu'ils entrent tous; l'enfant Dieu veut les avoir autour de lui. »

Lorsque les enfants entrèrent dans cette salle si embaumée, si illuminée, quand ils virent la belle Nativité qui y était représentée, une joie immense inonda leurs cœurs. Qui n'a pas éprouvé une émotion semblable en voyant une représentation de Noël? Qui ne s'est pas laissé aller à la naïve illusion de croire à la réalité de cette nature fantastique de liége et de papier gommé? Dans une grotte obscure, un saint ermite prie devant un crucifix : naïf anachronisme, comme l'est cette autre scène qui représente un chasseur placé au milieu d'une forêt de bruyères en romarin, abattant d'un coup de feu une perdrix perchée comme une cigogne sur la tour de l'ermitage; ou en core, ce contrebandier drapé dans son manteau, coiffé d'un chapeau aux ailes rabattues, qui, portant une charge de tabac, se range derrière une roche de papier pour laisser le libre passage aux trois rois cheminant, dans toute leur gloire, au sommet de ces Alpes de carton. N'éprouve-t-on pas un vrai plaisir à voir ce petit âne chargé de bois sur un superbe pont de pier-

res de taille en papier? Et ce petit pré de molleton vert haché menu, dans lequel paissent tranquillement de jolis moutons blancs? N'avez-vous pas froid à voir ce givre si bien imité avec de la limaille d'acier? N'avez-vous pas envie de vous approcher de ce petit feu si rouge allumé par les pasteurs pour réchauffer l'enfant? N'est-ce pas avec sollicitude que vous découvrez, sous ces bandes de verre qui représentent une rivière gelée, les poissons, les tortues, les crabes, tranquillement posés sur un fond de sable doré, dans des dimensions que les naturalistes ne leur ont jamais connues! Voilà un crabe qui ferait passer entre ses pinces l'anguille sa voisine, comme sous l'arche d'un pont; voici un rat colossal qui regarde d'un air de matamore un pauvre chat tout petit; un âne dispute avec un lièvre sur la grandeur respective de leurs oreilles; un taureau se voit tenir tête par un limaçon, et une oie robuste ne veut pas céder le pas à un cygne rachitique. Et ces oiseaux de toutes les couleurs qui animent ces bois en branches de lentisques, au fond de ce tableau enchanteur, ne semblent-ils pas être venus des quatre parties du monde? Ne s'anime-t-on pas à voir danser les pasteurs, et surtout n'adore-t-on pas avec attendrissement ce divin mystère représenté sous cet appentis recouvert en paille, au fond duquel brille une auréole ou gloire de lumière? Nous le disons franchement, dans cette nuit sainte et joyeuse, tout nous paraît vivre et sentir; ces petites figures de terre, œuvres de mains grossières, placées là avec tant de bonne foi et tant de dévotion, nous semblent s'agiter et recevoir leur existence de la joie et de l'enthousiasme qui règnent. On dirait que cette étoile de verre et d'oripeau qui guide les Mages, porte la flamme avec elle et répand des splendeurs. L'auréole qui environne la crèche où repose le Dieu fait homme, nous paraît briller non pas de l'éclat des lumières, mais d'un reflet des rayons célestes. Les zambombas, les tambours de basque, les chants ne nous sont aussi sympathiques et aussi agréables que parce qu'ils nous semblent l'écho de ceux que les pasteurs firent entendre dans cette heureuse nuit.

Peut-on donner une fête plus gaie, plus simple, plus attendrissante et en même temps plus solennelle : la naissance d'un enfant dans une masure abandonnée, célébrée par des bergers ; l'innocence, la pauvreté, la simplicité, premières bases du magnifique édifice du christianisme? Aussi, comment les enfants

et les pauvres pourraient-ils ne pas célébrer cette fête? Ils apportent à Dieu ce qui lui plaît le plus : la simplicité, la foi et l'amour. O nuit qu'on a bien nommée la bonne! plus joyeuse que les folles nuits du carnaval! aussi sainte que la semaine qui porte ce nom!

Les chants de la bonne nuit que nous allons transcrire, et que nous choisissons parmi un grand nombre, démontreront comment le peuple entend et comprend cette fête, comment il en connaît toutes les circonstances, et comment il l'explique. La simplicité des expressions donne à ces compositions un cachet de pure candeur et d'inimitable ingénuité; elles ont une bonne foi qui émeut, et, littérairement, une rare valeur.

Un jour viendra, nous ne nous lassons pas de le répéter, où, de même qu'on recherche les sources d'un fleuve, on recueillera précieusement partout ces compositions populaires.

Au moment où entraient les enfants, une jeune fille chantait :

Quand l'Éternel voulut se faire enfant,
Il dit à l'ange avec grande bonté :
« Va, Gabriel, va dans la Galilée,
Tu trouveras une pauvre bourgade;
De Nazareth elle a reçu le nom,
Près d'une porte est un rameau fleuri,
Dans la maison, la maison de David,
Est une enfant, elle a quinze ans à peine,
Dont le mari est un bon charpentier;
Elle est bien pauvre et je l'aime beaucoup.
Dis-lui qu'en elle, en son sein virginal,
J'habiterai et prendrai forme humaine. »
L'ange partit plus vite que les vents,
Et pénétra dans la pauvre maison.
Il vit Marie et lui dit le message
Dont le seigneur l'avait chargé pour elle.
« Dieu te salue, ô Marie, dit-il;
Dieu te bénit, Marie heureuse et reine!
Le Seigneur Dieu est maintenant en toi.
Il t'a choisie entre toutes les femmes,
Il a béni cet enfant qui va naître,
Le roi du ciel et du monde, Jésus! »

Quand fut achevé ce chant, dit sur une mélodie particulière, on se mit à chanter une longue suite de strophes qu'une seule

voix disait de mémoire. Tous les assistants en chœur répétaient le refrain, et en même temps une couple d'enfants dansait devant la Nativité. A la fin de chaque strophe, les deux enfants, avec leurs joues animées et leurs yeux brillants, s'approchaient du retable, ouvraient leurs petits bras, s'agenouillaient et s'écriaient « *Par toi!* »

Nous ne saurions définir le sentiment profond et tendre qu'éveille cette simple exclamation *Par toi!* Vous la lisez ici froidement écrite sur le papier; mais si vous l'entendiez sur ces lèvres ferventes et enfantines, si vous pouviez étudier dans ces yeux expressifs et animés le sentiment qui la dicte, vous comprendriez comme nous ce que les enfants veulent dire. *Par toi* notre joie, *par toi* nous sommes chrétiens, *par toi* nous sommes heureux, *par toi* nous serons sauvés, *par toi* battent nos cœurs, *par toi* chantent nos lèvres, *par toi* nous voulons vivre, *par toi* nous voulons mourir. Tout *par toi.*

Il est né dans une masure
Pleine de toiles d'araignées,
Près d'un bœuf, auprès d'une mule,
Jésus, le rédempteur du monde.

Et le roi Melchior a dit :
Faites sonner ces instruments,
Que le monde se réjouisse,
Car il est né, le Seigneur Dieu.

Le Sauveur est né cette nuit,
Sur la paille et dans la froidure;
Toi qui pouvais, divin enfant,
Te couvrir d'habits de velours!

Dans l'étable de Bethléem
On voit le soleil, les étoiles,
On voit la Vierge et saint Joseph
Et l'enfant qui dort dans la crèche.

Dans Bethléem on crie au feu,
La flamme sort de la masure,
Parce qu'une étoile du ciel
Est tombée dans la litière.

Je suis un pauvre gitano
Et je viens tout droit de l'Égypte;
J'ai apporté au fils de Dieu
Un coq qui dit quiquiriqui.

Je suis un pauvre Galicien,
Et je m'en viens de la Galice;
J'apporte à l'enfant du Seigneur
De la toile pour des chemises.

Chacun à l'enfant nouveau-né
Présente à son tour une offrande;
Je suis petit et je n'ai rien,
Mais je viens lui donner mon cœur.

On entendit en ce moment la voix de la tante Pavone, le cerbère de la maison, qui luttait de toutes ses forces contre une nouvelle bande de moineaux envahisseurs, mais avec aussi peu de succès que la première fois ; et de l'intérieur de la salle on vit bientôt passer, entre les hommes qui se tenaient debout à l'entrée, des petites têtes dont les corps semblaient ne pas exister, cachés qu'ils étaient au milieu des manteaux: on eût dit ces petits anges qui ornent avec tant de profusion les grands tableaux de l'école naïve.

« Une rougeole ! une rougeole! criait l'ennemie déclarée des enfants. Ah ! qu'une rougeole serait la bienvenue ! Depuis qu'ils ont donné dans la vaccine, le diable n'a plus rien à faire par le monde ; il n'en meurt pas un.... où nous arrêterons-nous ?.... C'est à en devenir folle !... »

Les hommes, qui entendaient gronder la tante Pavone, se mirent à chanter :

J'entends le bruit du tambourin.
Où va-t-il? Je ne saurais dire;
Il va, dit-on, vers Bethléem
Et vers cette pauvre masure.
Et le bon roi Gaspar a dit :
Si bonne que soit une vieille,
Le diable ne peut l'endurer.

Lorsque fut un peu rétabli le calme, troublé par cette invasion de petits conquérants, parut l'alcade, précédé d'une superbe bedaine et suivi d'un modeste alguazil nommé Florin.

L'alcade avait été le compère du mari de Béatrix ; il était veuf comme elle, et il se disait depuis longtemps qu'ils feraient bien tous deux de cesser de l'être du même coup. Mais il ne fallait pas penser que Béatrix consentît à changer d'état. Béatrix se serait laissé arracher le cœur plutôt que son état de

veuve. Ce n'est pas qu'elle eût horreur des hommes, ni que le mariage lui déplût; mais le veuvage lui semblait de toutes les professions la meilleure, la plus tranquille, la plus voisine de la perfection à laquelle elle aspirait. L'alcade était un Crésus de petit format: il avait quatre paires de bœufs, un plant d'oliviers, une maison à lui; il marchait de pair avec la veuve.

Quant à Florin, il était l'ami intime de la tante Pavone; et comme les gamins le harcelaient et le persécutaient à cause de son étrange figure, les longues conversations des deux amis trouvaient un inépuisable aliment dans leur haine mutuelle contre toute créature vivante âgée de moins de vingt ans.

Lorsque l'alcade eut bu un verre de vin chaud que la maîtresse de la maison lui avait offert, il la supplia de chanter.

Béatrix avait une belle voix; elle aimait à chanter les choses saintes, et consentit à l'instant. Les assistants prirent pour l'accompagner la zambomba et le tambour de basque, et elle commença tout aussitôt.

Enfants, puisque la nuit est froide,
Froide et tranquille,
Chantez ensemble les cantiques
De la nuit sainte.
L'enfant fils de Dieu vient de naître;
Venez, bergers,
Venez, ne craignez pas le froid,
Ni ses rigueurs.
C'est dans une pauvre masure
Qu'il est venu;
Un pauvre bœuf et une mule
L'y ont reçu.
Ils ont trouvé dans la masure
Pour reposer,
Un peu de paille et une crèche
Pour le berceau.
Sois bien venu à Bethléem,
Pauvre petit.
Tu es un roi puissant et riche
Et bien-aimé.
Tu as su conquérir nos âmes
Sans être armé.

A ces couplets chantés par Béatrix, les femmes répondirent par ceux-ci:

La Vierge ayant lavé ses langes,
Les étend sur un romarin.
Autour d'elle les oiseaux chantent,
Et le ruisseau coule en riant.

Quand la Vierge a lavé les langes,
Les pauvres langes de son fils,
Saint Joseph s'en va les étendre
Au soleil sur les marguerites.

Et la Vierge coupait la toile,
Cousait en hâte des chemises,
Pendant que des larmes d'amour
Ruisselaient le long de ses joues.

En ce moment entra un berger, parent de Béatrix, portant sa besace et son vêtement de peau de mouton. Il venait des champs, comme l'indiquait l'odeur de thym dont il était imprégné. Il n'avait pas passé la porte, qu'on lui demanda de tous côtés un récit. Il le fit sans se laisser prier.

Réjouissez-vous! la Vierge sainte,
Vers la mi-nuit,
Par les rigueurs d'un froid de glace.
Et sans souffrir,
A mis au monde un doux enfant,
Beau à ravir.
Quand les anges du ciel le virent,
Ce petit Dieu,
Caché dans la paille, ils dansèrent
Autour de lui.
Aux champs les troupeaux s'épouvantent,
Et les bergers
Voient dans le ciel une lumière
Resplendissante.
Cette lueur d'abord leur semble
Un maléfice;
Mais un enfant avec des ailes
S'en vient vers eux :
« Là, dit-il, en cette masure
Que vous voyez,
Un homme naît, et cette fête
Elle est pour lui.
Les bergers, rassurés par l'ange,
Tout en courant,

S'en vont vers l'étable où repose
Le Dieu enfant.
Il est couché dans une crèche,
Dans un jupon;
Tout autour de lui sont les anges
Groupés, chantant.
Auprès de l'enfant est sa mère
La Vierge sainte,
Et ce vieux, qui n'est pas le père,
Est son époux.
A côté, couchent dans l'étable
Deux animaux.
Les bergers en entrant saluent
Très-humblement:
Ils vont vers la Vierge et lui disent
A deux genoux :
« Reine, pourquoi sur notre terre
Descendez-vous?
Béni le jour où vient au monde
Ce bel enfant!
Pauvre petit, ne pleure pas,
Car tu nous brûles
Avec l'eau d'amour que répandent
Tes jolis yeux.
Recevez nos adieux, madame,
Reine des cieux,
Et vous, père Pépé, adieu!
Notre maison
Est à vous sans nulle réserve,
Et tout dedans.
Adieu, petit enfant chéri.
Dormez en paix,
Seigneur bœuf; et vous, Dieu vous garde,
Seigneur mulet. »
Ainsi les bergers se retirent
Bénissant Dieu.

« Encore, encore! cria l'auditoire tout d'une voix.

— Un autre, l'oncle Gaspar! cria l'alcade, et que Dieu vous bénisse. Tante Pavone, un verre de vin chaud pour l'oncle Gaspar; il a aussi froid qu'il a soif.

— Tante Pavone a donné tout le vin chaud à Florin, siffla une petite voix de dessus qui sortit d'un groupe d'enfants, sans éditeur responsable.

— C'est un indigne mensonge, » fit avec sa voix aigre la tante Pavone en paraissant au milieu de la chambre, armée d'un verre de vin, et dirigeant vers le groupe des jeunes filles les regards furibonds de ses yeux mal assortis. Les jeunes filles, qui se mouraient de rire, prirent leurs tambours et se mirent à chanter :

Francisca, là-haut, sur le toit,
Je vois monter une couleuvre ;
Prends garde ! car si le froid pique
Mauvaise langue pique bien plus.

« Se moquer des cheveux blancs ! qui a vu pareille chose ? dit avec colère la tante Pavone à son ami Florin.

— Le monde est perdu, » répondit celui-ci.

Cependant Gaspar avait bu le vin chaud et commençait un autre récit :

Elle allait vers Bethléem,
Une jeune femme enceinte ;
Un pauvre âne la portait,
Un vieillard l'accompagnait.
Allons, allons, hâtons-nous,
Voici la nuit qui s'avance.
Par là nous rencontrerons
Pour la nuit quelque refuge.
« Ouvre, ouvre, l'hôtelier,
La porte de ta maison ;
Marie approche du terme,
Et j'en suis tout effrayé. »
L'hôtelier vient aussitôt
En demandant qui l'appelle,
Qui frappe ainsi à sa porte,
A une heure aussi indue.
« C'est moi, lui répond le saint.
Je te demande une chambre
Pour un vieillard fatigué
Et pour une femme enceinte.
— Non pas, répond l'hôtelier,
Va avec Dieu, saint Joseph ;
Je ne veux pas cette nuit
Tout ce bruit dans ma maison.
— Hôtelier, par charité,
Fais-nous l'hospitalité,
Et sois ému de pitié
A nous voir tous deux si pauvres !

— Chez moi, je ne reçois pas
Si d'abord l'on ne me paye.
Je ne trouve aucun profit
A loger les pauvres gens! »
Le méchant homme était borgne.
Et quand il ferma la porte
Son second œil il perdit.
C'est le châtiment de Dieu,
Châtiment bien mérité
De cet acte téméraire.
Il peut vendre maintenant
Des chansons et des rosaires[1].

En ce moment sonna la cloche du soir. A ce joyeux tumulte succéda un profond silence. Tous se levèrent et les hommes se découvrirent.

A cette heure, que l'Église a consacré aux âmes du Purgatoire, tous les catholiques confondent leurs prières; une clameur unanime et universelle s'élève vers le trône de Dieu, humble intercession que le Seigneur de miséricorde ne repousse jamais. Chaque mort catholique a ainsi sur la terre des milliers d'amis qui prient sans cesse pour lui.

Béatrix, la maîtresse de la maison, dit à haute voix la prière pour les âmes, après laquelle chacun, à voix basse, récita l'Oraison dominicale.

On eût dit que la cloche, en imposant silence de sa voix grave, avait une double intention; qu'après avoir réclamé pour les morts le secours spirituel, elle voulait aussi demander le secours matériel pour les vivants; qu'en suspendant les bruits de fête dans la maison de la tante Béatrix, elle voulait laisser parvenir à toutes les oreilles un gémissement.

Mon Dieu! qui ne frémit pas en entendant un gémissement? Le gémissement est un appel à l'humanité; c'est souvent le premier épanchement de l'humble résignation, souvent encore un cri d'angoisse échappé à la souffrance, souvent un mouvement du désespoir, souvent aussi le râle de la mort! Quel est le cœur qui ne bat pas dans la poitrine quand se fait entendre un gémissement? quelle est l'âme qui ne s'émeut pas, quelle

1. Ce sont les aveugles, en Espagne, qui vendent, dans les rues, les chansons, les journaux. les billets de loterie, les allumettes en cire, les almanachs, etc.

est la volonté assez inerte pour ne pas s'élancer afin de porter secours ? Il n'est pas un cœur de fer qu'un gémissement ne pénètre et ne traverse comme un poignard !

Le premier cri qu'on entendit, faible et plaintif, laissa tous les assistants émus et presque atterrés. Il était tel, le contraste entre cette fête joyeuse, dans une habitation chaude, brillante de lumières, et cette triste plainte venue du dehors où régnait une nuit obscure et glacée ! Toutes les pensées s'arrêtèrent, toutes les facultés suspendirent leur cours. Et quelques instants après, lorsque le second gémissement se fit entendre, tous à la fois s'élancèrent vers la rue. La bonne veuve fut la première, et l'alcade la suivit de près. Les autres n'allèrent pas bien loin, car tout aussitôt Béatrix rentra portant un enfant dans ses bras.

Quiconque connaît la charité des femmes en général, et en particulier celle des femmes espagnoles, lorsqu'elle s'exerce surtout sur un pauvre ange de Dieu abandonné, pourra se figurer comment la veuve fut à l'instant entourée de toutes celles qui se trouvaient là, quelles furent les exclamations de douleur, d'attendrissement, d'affection, qui saluèrent la pauvre créature délaissée. Béatrix pleurait à chaudes larmes ; elle serrait contre sa poitrine émue le pauvre exposé engourdi et défaillant ; elle réchauffait de son haleine ses petites mains violettes ; elle approchait ses petits pieds du brasero. Les autres femmes s'agitaient autour d'elle pour concourir à la bonne œuvre : l'une apportait de la cuisine un peu de bouillon ; l'autre, un peu de vin, et le pauvre enfant renaissait sous l'influence de ces soins sympathiques. La chaleur rendait à son sang une circulation active ; enfin il ouvrit les yeux, regarda avec crainte tout ce qui l'entourait ; puis, éclatant en sanglots, il laissa tomber sa tête sur le sein de Béatrix en appelant sa mère. La pauvre créature abandonnée pouvait avoir un peu plus de deux ans ; elle portait une petite cape de bayette couleur marron, et, sur la tête, une marmotte de tricot de laine rouge; tout cela était pauvre et usé.

L'enfant n'était pas du pays ; personne n'y abandonnait ses enfants. Sa mère passait sans doute et était partie tout aussitôt après avoir exposé le pauvre petit. Il serait impossible aux personnes les plus éclairées, les plus délicates, de mettre en œuvre plus de consolations, plus de distractions qu'il n'en fut employé à l'égard de cette innocente créature. C'est que la vraie déli-

catesse est fille de la bonté et prend sa source dans le cœur. Personne néanmoins ne parvint à adoucir les chagrins et la douleur de ce malheureux enfant, dont la mère ne répondait pas à son appel; rien ne put effacer de son esprit inquiet l'impression que lui causait la vue de ces visages étrangers dont il était entouré ; ce résultat fut obtenu par les autres enfants. L'un lui éplucha une châtaigne, l'autre lui donna un biscuit, un troisième lui fit une grimace, et quand enfin s'approcha notre voix de dessus pour lui chanter une petite chanson en lui pas sant les mains sur les joues, les larmes se séchèrent, et le sourire se dessina sur ces lèvres qui, un instant auparavant, se crispaient sous l'impression de la frayeur et du chagrin. La gaieté revint aussitôt sur tous les visages, et d'autant plus vive qu'il s'y ajoutait la sainte satisfaction que l'homme retire d'une bonne action. Les pessimistes diront ce qu'ils voudront, ils présenteront l'ingratitude et l'injustice comme le seul fruit du bien en ce monde, il n'en est pas ainsi, Dieu merci ! et une telle interprétation approche du ridicule. Le bien qui se fait trouve, en ce monde même, sa récompense intérieure et extérieure; et si quelqu'un dit le contraire, c'est qu'il a fait peu de bien dans sa vie. L'un des hommes les plus charitables que nous ayons connus, et qui répandait le bien autour de lui comme le laboureur répand le blé en le semant, disait souvent : « Beaucoup se plaignent de l'ingratitude; je me plains, moi, de la gratitude qui me poursuit et m'importune. » O charité, vertus des vertus, plaisir des plaisirs, toi si bonne, toi qui pénètres dans tous les cœurs, même dans ceux qui semblent te repousser, ne nous abandonne jamais! Sainte charité, que serait le monde sans toi ?

« Comment te nommes-tu ? demandait Béatrix à l'enfant, que tout le monde entourait.

— Mémé, Mémé, répondit le petit.

— C'est Manuel qu'il veut dire; Manuel, crièrent les femmes.

— Commère, qu'allez-vous faire de cet enfant? demanda l'alcade.

— Ce que j'en ferai? dit la bonne veuve; le garder avec moi, l'élever, l'adopter. Ne voyez-vous pas, compère, que cet enfant, qui pendant cette sainte nuit pleurait ainsi à ma porte, privé de tout, mourant de faim et de froid, c'est l'enfant-Dieu qui me l'envoie ? Pouvais-je fermer l'oreille à ses plaintes ? Dieu

ne le permettrait pas ! » Et prenant l'enfant par la main, avec cette sainte exaltation qu'inspirent les sentiments religieux, Béatrix s'approcha de la Nativité. « Seigneur, dit-elle, tu me l'envoies ; par toi je l'adopte, en ton nom je serai sa mère ; par toi je fais cette œuvre de miséricorde, *par toi, par toi !* »

— Bien fait ! bien fait, Béatrix ! crièrent en chœur toutes les femmes. Dieu te récompensera de ta bonne œuvre, femme ; pour soi travaille qui fait le bien. »

Quand nous disons que tous les visages souriaient, nous disons mal ; il en était un qui, loin de profiter de cette occasion de s'embellir, s'était assombri plus que de coutume ; c'était celui de la tante Pavone, qui disait à son ami Florin : « Quelque grande drôlesse qui a abandonné son enfant ! Quand on en a, on les garde : chacun doit porter sa croix. La gueuse ! La voleuse ! l'hérétique ! s'est-elle donc figuré que cette maison est l'hôpital ? Non, non, ici on n'aime pas le bruit. Des enfants ! que Dieu nous en délivre ! On a les siens et ils ne causent que du souci ! J'en ai eu deux ; je me suis fatiguée à les élever ; ils m'ont exténuée, Florin. Quand ils ont été grands, le roi me les a pris, et ils sont morts à la guerre. De sorte qu'après leur avoir donné toute ma chaleur, je n'ai plus dans ma vieillesse la chaleur de personne, et je suis obligée de servir au lieu d'avoir quelqu'un qui me soutienne en ma maison. »

En entendant la déclaration péremptoire de Béatrix à l'égard du pauvre abandonné, la tante Pavone se redressa fière comme Junon, fronça le sourcil comme Jupiter, et, comme fit Achille dans sa tente, elle se retira dans sa chambre, bien résolue de rester complétement étrangère à l'éducation de cet enfant.



# DEUXIÈME PARTIE.

## LA FÊTE DES ROIS.

**Les trois mages de l'Orient**
**S'en vont, par la pluie et le givre,**
**Jusqu'auprès de cette masure**
**Où se trouve le nouveau-né.**

**Ils cheminent, les trois rois mages,**
**Une étoile guide leurs pas**
**Jusqu'à la porte de l'étable**
**Où repose la Vierge belle.**

Six années s'étaient écoulées; en six ans il se fait chez les enfants des changements immenses. Le pauvre abandonné qui avait trouvé chez la tante Béatrix un si heureux refuge, était devenu un beau garçon qui comptait alors huit ans. C'était un si charmant enfant, il avait été si bien élevé par sa mère adoptive, qu'il était aimé de tous ceux qui le connaissaient, même de la tante Pavone. Celle-ci n'en grondait pas moins, attendu que la gronderie lui était aussi nécessaire qu'au ruisseau son murmure : mais elle se mirait dans Manuelito comme dans son miroir. Lorsque Béatrix, fière et heureuse de son œuvre, rappelait à tante Pavone combien elle avait mal reçu le petit, tante Pavone ne voulait pas avoir eu tort et répondait à sa maîtresse, qui était aussi un peu sa parente ; « Oui, oui, élève des fils, élève des garçons pour le roi! Va, va! Et s'il vient une guerre tu verras! Tes yeux se sécheront à pleurer. Des fils! des fils, ce ne sont que soucis! »

La veuve, qui avait atteint quarante-quatre ans, était toujours fraîche, douce et sereine.

L'alcade avait encore élargi sa ceinture, mais il n'avait pu parvenir, en échange, à resserrer les liens qui l'unissait à sa voisine.

La pauvre tante Pavone n'était ni plus vieille, ni plus sèche, ni plus laide. Dès le moment où nous avons eu l'honneur de vous la présenter, ces trois disgrâces n'étaient déjà plus capables du superlatif. Seule s'était accrue l'amitié de tante Pavone pour Florin. Cette liaison était arrivée à son apogée, donnant un démenti aux pessimistes qui nient la constance dans l'amitié, et donnant raison aux optimistes qui déclarent l'amitié austère et pure, quelque intime qu'elle soit.

L'époque à laquelle eurent lieu les faits que nous racontons est assez éloignée pour qu'on célébrât encore, par des représentations naïves, les fêtes religieuses et populaires. Le moment n'était pas venu pour les *zambombas* et les tambours de basque de donner la migraine à nos petits-maîtres.

On célébrait la fête des Rois le jour où nous reprenons notre récit.

Béatrix et quelques voisines entouraient Manuelito et s'occupaient à le costumer en ange. Sur un vêtement de couleur de chair complétement ajusté, l'enfant portait une petite tunique blanche à manches courtes et larges, brodées d'argent; la tunique était attachée sur les épaules et sur la poitrine par des broches en pierreries. Une ceinture d'argent entourait sa taille. Sa tête était couronnée de roses; ses pieds étaient chaussés de sandales attachées avec des cordons d'argent, et sur les épaules étaient ajustées des ailes faites de plumes de toutes couleurs.

Quand il fut habillé, sa mère le conduisit à l'église. Le mystère était représenté au pied de l'autel. Deux belles figures rappelaient la Vierge et saint Joseph, et entre elles, sur un lit de paille, était couché l'enfant nouveau-né. De chaque côté était agenouillé un enfant en costume d'ange, les petites mains croisées en signe d'adoration. On avait choisi pour ce rôle les deux enfants les plus jolis et les mieux mis qui fussent dans le village, et par conséquent le Manuelito de Béatrix. Il eût été difficile de voir un tableau vivant plus gracieux que celui que formaient ces deux enfants inclinés devant le Dieu des anges ! Pas

un cœur ne restait froid, pas un œil n'était sec en présence de cette sainte fête.

Ensuite on vit entrer gravement un grand nombre d'hommes vêtus en bergers, portant leurs offrandes au nouveau-né; ils se mirent à exécuter devant l'autel une danse lente et grave, qui produisit sur les assistants cette étrange et fervente sensation de dévotion que produit, dans la cathédrale de Séville, la célèbre danse des Six, dont l'origine est si ancienne, dont la simplicité est si admirable et si poétique.

Après les bergers vinrent les notables du pays, vêtus en rois mages, montés sur des chevaux richement ornés, et accompagnés d'une suite nombreuse. Une brillante étoile les précédait. Lorsqu'ils furent arrivés à l'église, ils mirent pied à terre. Le premier qui entra, et qui représentait un digne vieillard portant des cheveux blancs et une longue barbe blanche, s'agenouilla devant l'enfant, l'adora et lui dit : « Je vous apporte l'encens qu'on adresse à Dieu. » Le second, qui représentait le roi Gaspar, s'agenouilla également, et dit en déposant son offrande : « Je vous apporte la myrrhe, qu'on doit au prêtre. » Enfin, le roi nègre Melchior présenta de l'or, en disant : « Je vous offre de l'or, comme au roi. »

Si, pendant cette naïve cérémonie, quelqu'un eût détourné son attention de la scène gracieuse que nous avons décrite, il eût remarqué un étranger appuyé contre une des colonnes de l'église. Les regards de cet homme étaient fixés sur Manuelito, ou, pour mieux dire, sur ce bel ange qui était à l'un des côtés de la crèche, dans une immobilité telle, dans une adoration si complète, dans une contemplation si parfaite, qu'il paraissait être réellement ce qu'il représentait. L'étranger avait une bonne apparence, on pouvait lui donner environ cinquante ans. Il était vêtu, si ce n'est avec goût, du moins avec quelque recherche; et dans la rigidité de sa tenue, dans la sévérité de sa figure, quelque chose indiquait le militaire.

Lorsque la cérémonie fut terminée, les assistants se demandaient les uns aux autres, dans les groupes qui s'étaient formés sous le porche de l'église, quel était cet étranger.

Un seul homme pouvait répondre, c'était l'hôtelier, et il le fit avec cette gravité affectée et cet air d'importance que mettrait le propriétaire de Mivart's hôtel, à Londres, à dire que son établissement est honoré de la présence de tel roi ou de

telle prima donna, de tel empereur ou tel baryton. On sut alors que l'étranger était un capitaine retraité qui songeait à se reposer sur ses lauriers, mais qui ne savait encore où asseoir son camp, où prendre ses quartiers d'hiver.

Un capitaine vêtu comme tout le monde et âgé de cinquante ans n'appellerait pas beaucoup l'attention s'il était à l'armée; mais dans une bourgade de l'importance de celle dans laquelle notre vétéran fit son entrée triomphale, à la suite des rois mages, à l'inverse de l'étoile qui allait devant, là, disons-nous, un capitaine excite vivement la curiosité, c'est un personnage très-visible, et nous dirons même une notabilité.

Le militaire, tout en adressant quelques questions à des paysans près desquels il se trouvait, observait un groupe de femmes au milieu duquel étaient Béatrix et la tante Pavone. Elles s'efforçaient d'arracher Manuelito aux caresses des autres, et l'enveloppaient dans une mante.

« Que veut ce diable d'homme qui ne nous perd pas de vue? » dit une jeune fille.

La pauvre tante Pavone, qui conservait un certain faible pour la troupe, à laquelle ses fils avaient appartenu, tourna la tête et regarda l'étranger de ses yeux disparates.

« Dame! dit-elle, c'est un beau garçon.

— Un beau vieux, répliqua la jeune fille.

— Tais-toi, espiègle, les militaires ne vieillissent jamais.

— Et comment savez-vous que c'est un militaire, puisqu'il n'a pas d'uniforme? Vous a-t-il donc fait quelque déclaration?

— Il ne m'a rien dit; tu n'y vois pas, petite hypocrite!

— Oui-da! Et comme vous y voyez, tante Pavone!

— Je le reconnais à la tournure, sais-tu?

— Tante Pavone, si Florin vous entendait, il prendrait la mouche.

— Holà! il nous suit, dit une autre.

— Ceux qui servent le roi appellent cela faire l'arrière-garde.

— Il a remarqué qu'il a donné dans l'œil droit de la tante Pavone, le seul qui soit selon la loi de Dieu.

— Tante Pavone, la décence ordonne que vous lui disiez de battre en retraite, attendu que Florin est occupé de vous.

— Voulez-vous vous taire, perruches effrontées! s'écria la tante Pavone suffoquée. Les jeunes filles aujourd'hui n'ont ni

respect ni retenue; je serais contente que le militaire vo adressât une bonne malice qui vous fît monter le rouge à figure, bande d'étourneaux, têtes de linottes sans cervelle sans idées.

— Allons, laisse-les, tante Pavone, dit la bonne Béatrix c'est jeunesse, ma chère, c'est jeunesse; gaieté et rien de plus. »

On était arrivé à la rue de Béatrix; les jeunes filles rentrèrent chez elles, et Béatrix gagna sa maison avec l'enfant et la tante Pavone. Quelle ne fut pas la surprise de l'honnête veuve en voyant qu'après elle le militaire entrait martialement dans sa maison, fier comme Pierre! Elle avait enlevé la mante qui enveloppait l'enfant et se mettait en devoir de le déshabiller, elle s'arrêta et demanda à l'indiscret :

« Que désirez-vous, monsieur?

— Madame, répondit celui-ci, seulement une question, avec votre agrément, et je me retire. Je ne veux être de trop nulle part.

— Et quelle est cette question, monsieur?

— Cet enfant est-il à vous? »

Il n'est pas possible d'exprimer l'effroi qui se peignit sur la figure de Béatrix à cette parole inattendue.

« Et de quel droit, dit-elle en commandant à son émotion, par quel motif, dans quel but me faites-vous cette étrange demande?

— Si vous m'assurez qu'il est à vous, je me retire, et il me devient inutile de répondre à ces questions; si l'enfant ne vous appartient pas, je vous dirai mes raisons l'une après l'autre.

— Suis-je donc obligée de dire à personne si cet enfant est ou non à moi? Je ne répondrai pas.

— Madame, est-ce donc un mystère?

— Non, ce n'est pas un mystère; l'enfant est à moi, et bien à moi. Je vous ai répondu.

— Et quel est son père? On n'ignore pas qu'il y a onze ans que vous êtes veuve. »

La pauvre Béatrix était poussée dans son dernier retranchement; le sang lui monta aux joues et les larmes aux yeux.

« Madame, continua le militaire d'une voix émue, cet enfant porte écrit sur sa figure le nom de sa mère, et sa mère était ma femme.

—Elle n'a été ni mère ni femme, celle qui a abandonné son fils, s'écria Béatrix exaltée ; et si elle l'a été, elle a cessé de l'être par ce seul fait.

— Mais je suis le père, et je n'ai pas abandonné, moi.

— Et quelle preuve me donnerez-vous pour justifier ce que vous dites ? Peut-on donc ainsi venir arracher un enfant des bras de la mère que la Providence lui a donnée, quand sa mère à lui a renoncé à tous ses droits et a renié son titre?

— Les preuves, je vais vous les donner, madame, » répondit le militaire en s'asseyant. Le pauvre homme était tellement ému qu'il sentait ses jambes fléchir.

Il fit alors, avec de longs détails, le récit que nous allons rapporter en l'abrégeant.

Il était sergent quand son régiment fut désigné pour faire partie d'une expédition d'outre-mer placée sous le commandement du brave général Morillo. Il était marié; sa femme était jeune et jolie; il avait un enfant de deux ans ; il fut forcé de les envoyer dans la famille de sa femme, qui habitait la Manche. En Amérique, notre sergent se conduisit bien ; il eut du bonheur ; il monta en grade ; il gagna quelque argent. Rentré en Espagne, il se hâta d'aller rejoindre sa femme ; mais il apprit dans son village que jamais elle n'y était venue, qu'elle avait suivi un autre militaire, et qu'abandonnée par celui-ci, n'osant pas se retrouver en présence de ses parents, qui étaient d'honnêtes gens, elle s'était ancée dans la vie perdue. Elle habitait, disait-on, à Séville. Le mari outragé, le père inquiet courut dans cette ville, et, après de minutieuses recherches, il trouva enfin sa femme, puisée par la maladie et expirante dans un hôpital. Il eut le emps de lui pardonner, afin qu'elle ne mourût pas dans le désespoir, et de savoir d'elle ce qu'était devenu leur enfant. En passant dans le village de Béatrix, la malheureuse, cédant aux suggestions de son amant, avait déposé son fils devant une maison dans laquelle on célébrait la sainte nuit avec dévotion, dans la paix et dans la joie du cœur; elle s'était dit que le pauvre petit trouverait protection dans la charité de ces bonnes âmes. L'enfant portait une jaquette de couleur marron et une marmotte de tricot de laine rouge.

« Après lui avoir rendu les derniers devoirs, ajouta le miliaire, car enfin elle était ma femme, je me suis mis en route ce matin même pour venir ici, et je suis arrivé un peu avant la

cérémonie. En entrant dans l'église, j'ai aperçu tout aussitôt cet enfant agenouillé à côté du mystère : c'était le vivant portrait de ma femme. Il me sembla le voir, avec ses mains croisées, priant Dieu pour sa mère. Et maintenant, madame, reconaissez-vous le droit, le motif, le but de ma demande? »

Béatrix, pour toute réponse, serrait l'enfant dans ses bras et ondait en larmes, et l'enfant, qui voyait la douleur de sa mère, l'embrassait en pleurant. On eût dit le tableau allégorique d'un ange miséricordieux consolant la Douleur.

« Ainsi, dit Béatrix en sanglotant, six années de tendresse, de dévouement, de soins, de veilles, ne sont donc rien? Ne me donnent-elles pas des droits à un bien que je n'avais pas demandé, et qu'aujourd'hui on veut m'enlever malgré moi? Cela crie justice au ciel!

— Je sais, répondit le militaire, tous les sacrifices que mon fils vous a coûtés : les uns ne peuvent se payer que par la reconnaissance; pour les autres, madame, j'ai de l'argent, et il est juste que je vous indemnise.

— De l'argent! s'écria la veuve indignée, de l'argent, à moi qui ai légué à mon fils adoptif tout ce que je possède! C'est à lui, aussi bien, que vous causez un grave préjudice en me l'arrachant. Cet enfant, monsieur, sera-t-il jamais aussi heureux quelque part qu'à mes côtés?

— Aux côtés de son père, madame, il apprendra à l'aimer davantage. Viens, mon fils chéri, je suis ton père. »

Le militaire voulut prendre l'enfant dans ses bras; mais celui-ci, effrayé, se jeta au cou de sa mère.

« Vous le voyez bien, dit celle-ci, il ne veut pas me quitter.

— Il le faudra bien, reprit le père.

— Eh bien, demandez-le à la justice; plaidons : ce n'est que par la force que vous me l'arracherez.

— Quel est le tribunal qui ne rendrait pas un fils à son père qui le réclame?

— Celui de la conscience, celui de la justice, monsieur; on ne peut reconnaître à personne un droit à une chose qu'il a abandonnée et repoussée loin de lui.

— Ce n'est pas moi, sur ma vie!

— L'enfant était à ma porte, délaissé, gémissant, glacé de froid. »

Pendant cette discussion animée et pénible, Florin était sur

venu, et il écoutait attentivement de la cour, avec son amie la tante Pavone.

« Voilà le jugement de Salomon, dit celle-ci à l'alguazil.

—Tante Pavone, répondit Florin, cela arrive toujours ainsi; si vous avez une préférence pour quelque chose, le diable vient et vous l'emporte. C'est comme cela que j'ai perdu ma femme.

—Oui certes, et moi mes fils. »

Cependant le militaire marchait avec agitation dans la chambre. L'éloignement que son fils lui avait témoigné avait fait rouler sur ses joues bronzées deux larmes, les seules peut-être qu'il eût versées dans sa vie. Tout à coup il s'arrêta devant la veuve.

« Madame, dit-il en reprenant son ton martial, vous ne pouvez vous séparer de cet enfant, et moi je ne puis être privé de mon fils. Tranchons la difficulté : qu'il soit à nous deux. Si vous voulez que l'enfant soit votre fils, prenez le père pour mari.

A ces mots la veuve fit un geste et une exclamation de refus.

« Jésus! Jésus! dit-elle, me marier! Dieu ne le permettrait pas.

—Eh bien, à moi l'enfant.

—Laissez-le-moi, au nom de la sainte Vierge Marie, et habitez la maison voisine.

—Il faudrait voir cela! Je viendrais en visite pour voir mon fils! Je viendrais faire le piquet à votre porte jusqu'à ce qu'on l'ouvrît! Rien de cela; ou j'entrerai, ou il sortira.

—Alors venez habiter ici, sans qu'il soit nécessaire pour cela de nous marier.

—En logement? non, madame : je ne veux pas d'hôtesse; je veux une femme; et si vous ne consentez pas à être la mienne, j'en cherche une autre, et mon fils aura une marâtre.

—Très-sainte Vierge Marie! vous pouvez y penser, mauvais père! Cher enfant de mon âme et de mon cœur!

—Alors soyez sa mère tout de bon, ou je ne crois pas à cette affection. N'ayez pas, madame, une telle horreur d'un mari; les femmes mariées s'en vont au paradis par le même chemin et avec le même linceul noir que les veuves....

—Jésus! monsieur, vous me placez entre l'épée et la muraille.

— Justement ! Alors choisissez, et dites-vous que cette épée est bien trempée ; jamais elle n'a été tirée sans raison ; elle a toujours été gardée avec honneur[1].

— Admettons encore que j'accepte le sacrement ; mais il m'en te de quitter l'état dans lequel je vis, et il me semble....

— Point de simulacre, madame, vous vous mariez pour être a femme et pour suspendre à un clou votre deuil de veuve, u bien j'emmène mon fils. Je l'emmènerais même loin d'ici, si ce village n'était pas le mien.

— Comment cela ? Vous êtes d'ici ?

— Oui, madame, et il y a trente-deux ans que j'en suis parti. Maintenant même que j'ai trouvé mon fils, je vais me mettre à chercher ma mère ; car mon père, je sais qu'il est mort ; le brave homme est avec Dieu.

— Comment donc vous nommez-vous ?

— André Pavon, pour tout ce que vous voudrez bien ordonner de moi.

— Le fils de mon parent le charpentier, l'oncle Mateo Pavon ?

— Lui-même en personne.

— Tante Pavone ! tante Pavone ! cria Béatrix. Venez vite, votre fils est ici ! »

La tante Pavone accourut, Béatrix répéta la phrase.

« A d'autres ! dit la tante. Comment peut-il être mon fils, si l'ennemi me les a tués tous les deux ? Maudit soit-il !

— Madame, dit le militaire en s'approchant de sa mère, je suis André ! je suis André !

— Écoutez, militaire, répondit la tante Pavone avec un geste de mauvaise humeur, amusez-vous si cela vous fait plaisir, mais que cela ne soit pas aux dépens d'une femme respectable. Votre grâce veut donc être tout à la fois le père de l'enfant, le mari de Béatrix, et encore mon fils ? Vous n'êtes pas dégoûté !

— Mon Dieu ! s'écria le militaire avec impatience, c'est mon fils qui ne veut pas me reconnaître pour son père, c'est ma mère qui ne veut pas croire que je suis son fils ! Mais, madame, vous vous nommez Andréa ; mon père, que Dieu garde, se nom-

1. Devise des anciennes épées de Tolède : *No me saques sin razon ni me entres sin honor.* « Ne me tire pas sans raison ; ne me remets pas sans honneur. »

mait Mateo; mon frère, José, et moi je me nomme André. Vous avez toujours été entêtée, et mon père avait rimé pour vous une petite chanson qu'il chantait d'un air malin en s'accompagnant de son maillet sur son établi :

Dis-nous, Andréa,
Dis, mauvaise langue,
Quand tu cesseras
De toujours parler.

En entendant ces terribles et dernières preuves, la tante Pavone, convaincue, se jeta au cou de son fils, transformée en un océan de larmes.

« Mon fils! l'ennemi ne t'a donc pas tué? disait-elle au milieu des sanglots.

—Madame, faut-il que je vous montre mon certificat de vie? Je l'ai sur moi; je m'en suis pourvu pour toucher ma solde.

—Mais comment as-tu échappé à l'ennemi, fils de mes entrailles?

—En tuant celui qui voulait me tuer. Mais, maintenant, tout va bien; nous voilà tous trois d'accord. Je trouve tout à la fois, à la maison, une mère, un fils et une femme; car vous saurez, ma mère, que je me marie avec Béatrix. Et voyez, ajouta-t-il en montrant l'enfant, voilà le père curé qui nous unit. Vous voyez bien qu'il manquait ici un fils, un père et un mari. J'apporte tout ensemble, comme qui dirait le fusil, la baguette et la baïonnette. Sachez, mesdames, que celui qui se présente ici apporte une épaulette, une croix et cent mille réaux qui sont bien à lui et qu'il a bien gagnés. »

La tante Pavone se mit à se signer des deux mains et à loucher des deux yeux.

« Enfin, bien sûr, cet enfant est à toi? demanda-t-elle à son fils.

—Et votre petit-fils en ligne directe et légitime, comme moi je suis votre fils. »

Et le militaire embrassa avec tendresse cet enfant qui, avec son vêtement d'ange, ressemblait à l'ange de la Paix placé entre deux partis ennemis.

« Eh bien! mère Pavone, dit Béatrix, si je n'avais pas recueilli cet enfant dans cette malheureuse nuit?

— Hélas! répondit l'heureuse vieille, les voisines te l'avaient bien dit : « Pour soi travaille qui fait le bien. »

Un tremblement de terre n'eût pas agité plus profondément ce village pacifique que la quadruple alliance de nouvelles qui s'y abattit comme un vol de légers oiseaux.

La première, il était arrivé un capitaine;

La seconde, il était le père de l'enfant de la tante Béatrix;

La troisième, il était aussi le fils de la tante Pavone;

La quatrième, il était également le mari de la veuve qui ne voulait pas se marier.

La ceinture de l'alcade eut un mouvement d'oscillation bien marqué. Il fut tenté de protester contre cette prise d'assaut d'une place qu'il assiégeait pacifiquement depuis douze ans; mais il se contint en pensant qu'il n'était ni prudent ni politique de mettre en lutte ouverte les prétentions et les droits civils et militaires.

Il y eut une noce qui fit du bruit. Le repas vit des toasts, des chants et des improvisations.

Le barbier composa une romance dans laquelle il disait que si l'Enfant-Dieu avait envoyé à la veuve un enfant nu et pauvre comme il l'était lui-même, les Rois, pour la récompenser de sa bonne œuvre, lui avaient donné un mari riche de tout l'or du Pérou et portant un cœur aussi enflammé qu'un baril de goudron dans la nuit de la Saint-Jean.

La tante Pavone fit des beignets, œuvre dans laquelle elle excellait, et Florin, qui les aimait, abusa dans cette occasion de la condescendance de l'amitié pour en absorber plus que sa part légitime.

Le vin rendit le capitaine très-gai et l'alcade très-sentimental. Quand vint pour celui-ci le moment de chanter, il épancha sa mélancolie dans ce couplet :

« Va, soumets-toi, mon cœur,
A ton sort malheureux.
Tu voulais l'impossible.....

— Un soldat l'a conquis! »

interrompit le militaire avec une voix de clairon.

— Quelle diable de chance ont les militaires! dit l'alcade à la veuve mariée, avec un soupir qui fit vaciller la flamme de la lampe; sitôt venu, sitôt pris. »

André Pavon, qui l'entendit, répondit tout aussitôt par cet autre couplet :

« C'est la tactique, et non la chance;
Il faut attaquer à propos,
Ne pas écouter la retraite,
Avancer, toujours avancer. »

La tante Pavone eut une telle joie de voir unies les deux personnes qu'elle aimait le plus, qu'elle en rajeunit, comme le Phénix.

Elle vécut vingt ans encore, et mourut à près de quatre-vingt-quatorze ans, laissant vingt douros en souvenir à Florin.



# LUCAS GARCIA

# LUCAS GARCIA.

> **A une époque où toutes les empreintes s'effacent sous le double marteau de la civilisation et de l'incrédulité, il est touchant et beau de voir une nation se conserver son caractère stable et des opinions immuables.**
>
> (Vicomte D'ARLINCOURT.)

Lorsqu'on sort de Xérès dans la direction des montagnes de Ronda, on traverse une plaine immense qui porte le nom de Llanos de Caulina. Le chemin, droit et uni, rampe pendant deux lieues à travers des palmistes, et s'arrête au pied de la première élévation de terrain. Là il rencontre, étendu au soleil, un ruisseau paresseux qui l'été se dessèche, et ne montre qu'un peu de boue à la place de ses eaux transparentes.

Sur la droite on aperçoit le château de Melgarejo, l'une des rares constructions mauresques qui aient résisté au temps et à l'impéritie, sa fidèle auxiliaire. Le château est flanqué de quatre tours carrées, qui, de même que les murailles de toute l'enceinte, sont couronnées de créneaux bien tracés qui s'alignent uniformément, solides et inaltérés.

Ce château a reçu son nom d'un chevalier de Xérès qui en fit la conquête. La manière dont ce haut fait s'accomplit est trop intéressante pour que nous résistions au désir de la rapporter, au profit de ceux de nos lecteurs qui ignorent les nombreux actes de vaillance dont abondent les annales de Xérès.

Cent cinquante Maures et leurs familles occupaient le château vers l'an treize cent et tant. Ils étaient vêtus de blanc, selon

la coutume de leur nation, et montaient des chevaux gris. S'enfermant pendant le jour, ils pourvoyaient à leur subsistance en faisant pendant la nuit des courses dans tout le pays.

Melgarejo ayant conçu le dessein de s'emparer de leur retraite, promit la liberté à un esclave qu'il possédait, à la condition que celui-ci le seconderait aveuglément dans son entreprise. L'esclave était bon cavalier. Son maître le chargea de dresser à franchir des fossés une jument d'une légèreté extrême, et on élargissait ces fossés graduellement, jusqu'à ce qu'ils atteignissent la largeur de celui qui entourait le château sarrasin.

Lorsque ce résultat fut obtenu, Melgarejo réunit ses partisans, les habilla en Maures, leur fit jeter des couvertures blanches sur leurs chevaux, et une nuit que les défenseurs du château battaient la campagne, il accourut avec son monde. D'abord, à son approche, ceux qui étaient restés dans le château ne conçurent aucune inquiétude et prirent sa troupe pour celle qu'ils attendaient; mais, de plus près, ils prirent l'éveil et se mirent en devoir de lever le pont; or déjà l'esclave avait lancé sa jument au-delà du fossé, et coupant les cordes des contre-poids, il aida les gens de Xérès à pénétrer dans la forteresse dont ils s'emparèrent.

A l'aspect de cette forteresse, sur laquelle le temps destructeur a passé sans laisser plus de trace que celle que formerait le pied d'un oiseau, le voyageur se trouve transporté vers le passé avec une telle illusion, qu'il s'étonne de ne pas voir flotter sur ses tours le pennon au croissant, et de ne pas découvrir un turban blanc derrière chaque créneau. Aucun site ne serait mieux choisi pour la représentation d'un combat ou d'un tournoi entre Maures et chrétiens.

Pour aller à Arcos, on laisse à gauche le ruisseau endormi et la forteresse morte, dans l'enceinte de laquelle s'agitent, comme les fourmis dans un squelette, les travailleurs d'une paisible ferme. De l'autre côté de ce premier mouvement de la montagne, on traverse des plaines couvertes des plus riches moissons aussi loin que peut s'étendre la vue, et sans rencontrer ni hôtellerie, ni autre lieu de repos, on arrive à la ferme de la Peñuela, ancienne propriété des pères Chartreux, cet ordre religieux si sévère, si respectable et si respecté dans toute la contrée d'alentour.

Lorsque le terrain s'élève de nouveau, il se couvre d'oliviers qui semblent vouloir cacher l'ancienne et blanche ville d'Arcos.

Arcos paraît et disparaît alternativement à la vue du voyageur fatigué, comme si depuis le temps des Maures, ses fondateurs, elle eût conservé l'habitude des ruses de partisan; puis tout d'un coup, en passant entre deux roches élevées, on entre dans la ville dont la position frappe d'étonnement les gens les moins sensibles aux beautés de la nature et aux enchantements du pittoresque.

Un soir de l'année 184..., dans une des rues du quartier de San-Francisco, on voyait de nombreuses personnes pénétrer dans une maison de pauvre apparence d'où on avait enlevé, le jour précédent, le cadavre de celle qui en avait été la maîtresse. On se réunissait là pour le deuil avec cette rigoureuse exactitude que le peuple observe, et qui est une preuve de ses instincts de dignité et de politesse. L'étiquette et le cérémonial n'ont pas d'autres bases, ils ne sont pas des choses ridicules et superficielles dans la vie publique et dans la vie privée, comme veut le faire croire l'esprit de renversement qui agite notre siècle; le cérémonial et l'étiquette, dans la rigoureuse acception du mot, sont une action ou un acte extérieur destiné à assurer le culte des choses divines, le respect et l'honneur des choses profanes.

En entrant dans la maison, on trouvait une salle où les femmes étaient réunies; sur la droite était une autre chambre prêtée par une voisine pour la réunion des hommes.

Dans la première, soigneusement blanchie et ornée pour la circonstance, selon l'usage consacré, on voyait étendue sur le sol une nappe dans laquelle celle qui entrait jetait à mesure une ou deux petites pièces de monnaie de cuivre, destinées à payer la messe de Saint-Bernard. Cette coutume s'observe, non-seulement parmi les pauvres, mais encore parmi les gens aisés, et le produit de cette messe appartient à l'aumône. C'est un acte d'humilité en même temps que l'intention de confondre en un seul de nombreux actes de charité : si de brillantes funérailles, un riche catafalque et un superbe mausolée sont des honneurs terrestres respectés de tous, le ciel apprécie bien davantage le denier de l'aumône et la fervente prière du cœur.

Dans un angle de la salle, sur une chaise basse, était assise l'affligée ; c'était une enfant de huit ans qui, fatiguée de pleu-

rer sa mère, fatiguée de sa longue immobilité sur le siége qu'elle occupait, avait laissé tomber sa tête sur le dossier de ce siége et s'était endormie.

Le sommeil aime les enfants, et il vient à leur aide aussitôt qu'il les voit souffrir de l'âme ou du corps.

« Pauvre Lucie! dit en la regardant l'une des assistantes, parente de la défunte, combien sa mère va lui manquer!

— C'est là l'épine que la pauvre Anna portait plantée dans le cœur, dit une voisine.

— Mais de quoi est-elle morte? demanda une autre femme.

— La terre qui la couvre sait seule quel fut son mal, répondit la parente. Anna ne se plaignait jamais, et si elle n'eût été fluette comme un pauvre roseau, jaune comme la fleur du cirier, et si faible qu'un souffle l'eût fait tomber, on ne se serait pas douté qu'elle s'en allait vers la terre sainte.

— Elle est morte, dit avec véhémence une femme jeune et d'une physionomie énergique, elle est morte parce que son sang a tourné dans ses veines; tout le monde sait cela. Et qu'il n'y ait pas dans le pays un alcade qui sache serrer sa ceinture, et expulser avec les lanières du diable ces étrangères, ces femmes déhontées qui viennent ici entortiller, enivrer les hommes mariés pour leur perte et pour celle de leur maison!

— Tais-toi! Pour ces choses-là, les alcades ont des yeux de poisson, dit la parente de la défunte, de même que pour d'autres choses ils ont l'œil perçant du hibou. Mais ne crains rien, femme, elle aura ce qu'elle mérite, et si Dieu tolère, ce n'est pas pour toujours.

— Oui, répondit la première, Dieu laisse mourir les bonnes et laisse se pavaner les méchantes. Dieu s'est réservé la justice du ciel: mais il a mis la baguette de la justice sur terre entre les mains des hommes, et ceux-ci auront à rendre bon compte de l'usage qu'ils en ont fait. J'aurais bien envie de rompre sur les côtes de l'alcade celle qu'il porte à la main.

— Femme, dit une vieille, tu es plus vive qu'une étincelle de charbon de forge, tu te lances comme les taureaux, les yeux fermés: songe de qui tu parles, et souviens-toi que mauvaise plaie peut guérir et que mauvaise réputation tue; souviens-toi que la pauvre Anna s'est toujours mal portée depuis ses dernières couches; la mort ne vient pas que la maladie ne la pré-

cède, l'été l'a frappée, septembre l'a achevée; d'un moine à l'autre que Dieu nous garde [1].

— C'est bon, tante Marie, on sait que vous êtes la parente de Juan Garcia et la cousine de l'alcade, répondit la première. Ce que je puis vous assurer, c'est que mon José ne mettra pa les pieds dans le cabaret de la Léona, bien qu'il soit honnête comme Job. Vous pouvez vous en rapporter à moi, attendu que, dans la maison du savonnier, celui qui ne tombe pas peut glisser. Quoi que vous en disiez, vous qui êtes veuve et qui avez le sang caillé par l'âge, je ne retire rien de ce que j'ai avancé ; qui saute droit retombe sur ses pieds, je le dis et le redis ; on devrait la mettre en croix toute vivante, cette drôlesse, cette impertinente, cette espèce de caporal qui ressemble à une guérite, qui a la face aussi noire qu'une outre d'huile, si grêlée qu'on dirait qu'elle est tombée sur un tas de pois. Elle a plus de moustache qu'un milicien, et elle donne raison au proverbe : « De loin salue la femme barbue. »

— Et ses enfants! dit une autre; on dirait des tortues; ils sont si lourds et si empêtrés qu'on les prendrait pour un nid de mollusques.

— Et elle les trouve beaux comme des soleils, ajouta une troisième.

— Écoutez, reprit la première qui avait parlé; l'escarbot disait à ses fils : « Venez ici, mes fleurs; » et la chouette appelle les siens des bijoux d'or! A-t-on jamais vu, mesdames, continua-t-elle en s'animant, a-t-on jamais vu semblable iniquité; débaucher un homme marié, un père de famille, le perdre, ruiner sa maison et tuer sa femme à la peine! On sait cela et on le permet! dites-moi si cela ne crie pas vengeance!

— C'est pis que tuer d'un coup de poignard, cria une femme.

— C'est offenser Dieu, ajouta une autre.

— C'est un indigne scandale, continua la première. Pauvre Anna! Je ne la voyais qu'à moments perdus, mais je l'aimais bien; elle était douce comme une pâte d'amandes, elle était bonne et patiente comme la brebis entre les mains du boucher. Hommes! hommes! maudits soient tous ceux qui s'ha-

1. Dieu nous garde des accidents qui surviennent entre la Saint-Augustin et la Saint-François (du 28 août au 4 octobre).

billent les pieds devant! Jésus, notre père, n'a jamais voulu porter de culottes, et il mettait une tunique!

— Allons, ma fille, on ne remédie à rien avec des malédictions, dit la tante Marie; à rien ne sert de jeter le fiel par la bouche : prions plutôt pour l'âme de la défunte, cela lui sera plus profitable. »

Il se fit alors un silence complet; la tante Marie prit un chapelet, les autres l'imitèrent; on récita l'*Acte de contrition* et le *Credo*, puis on commença le rosaire des âmes du purgatoire. Après le *Notre Père* et à la place de la *Salutation angélique*, la tante Marie disait dix fois de suite :

« Par votre miséricorde infinie, Seigneur. »

Et les autres répondaient :

« Donnez paix et gloire aux âmes bienheureuses. »

Bientôt on n'entendit plus dans la salle des femmes que le grave murmure des prières et le soupir étouffé de la douleur.

La chambre où se trouvaient les hommes offrait un tout autre tableau : le veuf, qui était calme comme un verre d'eau et frais comme une laitue, se croyait dispensé, une fois passé le jour de l'enterrement, de toute apparence affligée; il fumait en écoutant les autres et en leur parlant comme de coutume, et comme si la mort, en entrant dans sa demeure, n'y eût pas laissé ses noirs stigmates et sa solennelle impression.

Les indifférents avaient suivi son exemple; de sorte que s'ils n'avaient pas tous porté des capes noires, personne n'aurait pu dire qu'il y avait là un deuil, c'est-à-dire un tribut d'amour et de respect à une existence terminée et à une douleur qui commençait. Seule au milieu de cette réunion, une figure était en harmonie avec l'événement qui la motivait; c'était celle d'un enfant de treize ans, fils de la défunte, et qui, assis dans un coin auprès de son père, se tenait les coudes appuyés sur ses genoux et la tête dans ses mains, pleurant sans consolation.

« Comment s'est passée la journée? demanda le veuf.

— Assez mal, répondit quelqu'un.

— Et le ciel?

— Il est nuageux; je crois que la pluie n'est pas loin, ce matin il y avait du brouillard; du brouillard à la pluie il n'y a qu'un pas.

— Le vent pourra bien dégager le ciel, dit un troisième, car

il souffle du côté du couchant; l'eau commence à devenir plus précieuse que l'argent.

— Pas tout à fait, reprit le premier; l'an dernier il n'avait pas plu avant la Toussaint, et on n'avait pas vu, depuis la création, d'année semblable ni plus complète; tous ont récolté, fermiers, métayers et laboureurs; les orges surtout étaient telles qu'une épée n'aurait pas passé au travers.

— Messieurs, dit le veuf, le mois de janvier est la clef de l'année; sans eau en janvier, point d'orge au grenier.

— Holà! voilà l'oncle Bartolo! s'écrièrent-ils tous en voyant entrer un homme âgé, petit, ramassé et vigoureux. D'où vient-il? Où avez-vous été depuis qu'on ne vous a vu ici?

— D'où je viens? des chasses de Doña Anna en ligne droite. Depuis que la guerre est finie, j'ai conservé l'habitude de faire le coup de feu, et je suis devenu rabatteur au service des messieurs. Là-bas, à Doña Anna, j'en ai vu de toutes les couleurs, de légitimes, de sang mêlé, des métis, jusqu'à des Anglais. Oh! mes amis, comme les Suisses ressemblent aux Français! De braves garçons, tout blancs, tout roses, tout rouges et tout ronds; mais quant à l'esprit, ils n'ont guère que celui qu'ils boivent; quant à la grâce, ils n'en ont aucune: ils portent les bras comme des manches de capote; ils posent les pieds comme des demoiselles de paveurs. Chaque fois que je regardais ces pieds qui ressemblaient à des bateaux, je me disais à part moi: Bonne patte et bonne oreille; cela signifie bonne bête. Pour parler ils se servent d'un jargon qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes, j'en suis convaincu. Je n'aime pas trop, moi, ces langages auxquels je n'entends rien, parce que je ne sais pas, quand on dit quelque chose, si on veut m'acheter ou me vendre. Il m'en échut un qui était grand comme une perche et qu'on nommait don Arthur. Il suait et soufflait à travers ces sables à faire compassion. Au bout d'une lieue, ces gens-là sont déjà rendus; le soleil les blesse; la chaleur les fait fondre et les démonte. Cette bonne grosse figure ronde voulait tout faire à la mode de son pays. Un jour il se mit dans la tête de se servir de mon stylet comme d'un couteau de table, et il se coupa. Il tira de sa poche une trousse comme n'en aurait pas un chirurgien-major. « Bon, » lui dis-je, « pour une piqûre d'araignée, je m'enveloppe d'un drap de lit. » Il était têtu comme un coin de rue; il voulut absolument tirer

une perdrix; j'eus beau lui dire que nous étions au temps de la défense, il tira. Son père eût été au bout de son escopette qu'il aurait tiré tout de même. Il tira donc; il manqua la perdrix et il tua une pie.

« Bon Dieu! » lui dis-je, » qu'avez-vous fait?

« — J'ai tué une perdrix, » me dit-il.

« — Mais, monsieur, ce n'est pas une perdrix, c'est une pie.

« — C'est bien, » fit-il à demi confus.

« — Non, ce n'est pas bien, » repris-je; « il est défendu de tuer les pies.

« — Et qui le défend? » me demanda-t-il en se dressant comme un lion; « j'ai mon permis qui m'a coûté 3,000 réaux.

« — Mais, monsieur, il est pour la grande chasse, compre-
« nez-vous? Mais les pies, on ne les tue pas : elles ont la vie
« sauve. Vous entendez?

« — On m'avait bien dit, » reprit-il, « que, dans ce pays
« catholique, tout le monde a des priviléges. Jusqu'aux pies
« elles-mêmes, à ce qu'il paraît? »

« Cette question était une sottise ou une raillerie; aussi je ne me gênai pas de me moquer à mon tour.

« Oui, monsieur, » lui répondis-je, » les pies ont des priviléges
« que le pape Pie leur a concédés autrefois. »

« Il tira un carnet de sa poche et prit une note, et je me dis
« dans ma barbe : « La balle est lancée, je ne l'arrêterai pas.

— Et pourquoi donc, oncle Bartolo, demanda un jeune homme, ne peut-on pas tuer les pies dans la chasse de Doña Anna?

— Parce que ce sont elles qui y ont semé les bois de pins.

— Taisez-vous donc, vous croyez que vous parlez à votre figure ronde.

— Ma foi, je le crois; s'il était trop crédule, toi, tu ne l'es pas assez; tu appartiens à la triste famille des gens qui ne croient que ce qu'ils voient. Oui, monsieur, les pies sèment les bois de pins, c'est une vérité grosse comme une maison. Elles ouvrent les pommes de pin quand c'est la saison, elles en tirent les amandes pour les manger; comme elles sont économes, elles enterrent celles qu'elles ne mangent pas, et comme elles ont la tête légère, elles les oublient, elles n'y reviennent pas et les pins germent. Si ce n'était pas là le motif, pourquoi les ducs de Villafranca auraient-ils défendu de les-

tuer, lorsqu'il y a plus de pies dans la chasse qu'il n'y a de moineaux sur une aire? Ainsi, mon ami Alonso, ne dis jamais : « Je n'en croirai rien », et sache que de deux moineaux, le plus sot est celui qui ferme le bec et non pas celui qui l'ouvre.

— Et la nuit, oncle Bartolo, que faisaient tous ces gens-là dans la chasse? demandèrent quelques auditeurs.

— Les Anglais mangeaient et buvaient; leurs seigneuries n'ont pas été créées pour autre chose. Aussi est-ce pour cela qu'ils sont si gros et si gras. Un jour, mon chasseur me dit que si je marchais tant sans me fatiguer, c'était parce que j'étais maigre, et qu'il donnerait bien mille douros ou à peu près pour être comme moi. Et je lui répondis en criant : « Que « votre grâce mange de la soupe qui raffermit les chairs, des « oignons et de l'ail qui fortifient le corps. »

— Et les Espagnols, oncle Bartolo, que faisaient-ils pendant les veillées?

— Les Espagnols! Parler à tout propos, crier à faire croire qu'ils sont creux, se quereller sur toutes les questions de gouvernement, attendu qu'aujourd'hui chacun veut commander et tout savoir. Mes amis, il n'y a plus d'Espagnols aujourd'hui comme au temps de nos guerres : alors nous étions tous unis, nous marchions tous ensemble; aujourd'hui, il n'y a que modérés et exaltés; moi qui ne suis pas exalté, si ce n'est pour mon escopette, ma femme et mes enfants, je voudrais que le diable emportât tous ces bavards. J'avais bien envie de leur dire : « Messieurs, n'oubliez pas que sagesse vaut mieux que « faconde, et que trop d'herbe étouffe le blé. »

—Oncle Bartolo, demanda un des assistants, pourquoi vous êtes-vous fait guerillero?

— Quelle question? s'écria le digne homme en regardant celui qui la lui avait faite, et en balançant son corps à droite et à gauche avec beaucoup de gravité.

— Je voulais vous demander, reprit l'autre, quand vous avez quitté votre maison et comment vous vous êtes décidé à prendre les armes?

— Ceci est une autre question, fit l'oncle Bartolo. Il était venu par ici certains ennemis à cheval qu'on appelait des cuirassiers; ma femme en avait plus de peur que du mauvais air; chaque fois qu'elle entendait les trompettes, elle me disait toute tremblante: « Est-ce qu'ils vont nous tuer? — Non, femme, »

répondais-je, « c'est pour aller à la provision. » Un jour l'enseigne vint à la maison, il avait bu un peu et il ne fut pas convenable avec ma femme. Moi qui n'ai jamais rien craint et qui m'inquiète peu de ce qui peut arriver, je lui dis : « Hors d'ici, ivrogne, et que Barrabas te dégrise. » Il tira son sabre et fit mine de me faire une entaille; j'ouvris mon couteau et d'un coup je le mis par terre. Puis, je pris ma cape et ma couverture et je gagnai au large. A Benamahona je rencontrai le père Lovillo, qui me prit avec lui.

— Le P. Lovillo, était celui qui commandait la guerilla? demanda un jeune homme.

— Oui, le P. Lovillo. Jour de Dieu! celui-là était un homme; il n'était pas bavard, non certes, et les paroles qu'il dépensait étaient courtes et bonnes. Il donnait ses coups de couteau avec l'acier et non avec la langue; ses balles étaient de plomb et non de vent. Quand il s'agissait d'attaquer l'ennemi, il nous disait : « Allons, mes fils, nos pères sont morts en défendant « leur pays; nous ne devons pas faire moins qu'eux; » et tirant son épée, il criait : « Nous allons voir qui aura du nerf. » Et il partait beau comme un saint Jacques, et nous derrière lui; il nous eût emmenés jusqu'à Paris de France. Nous ne sentions pas la faim, nous ne sentions pas la fatigue. C'était un combat sans tambour ni trompette qui faisait frissonner de peur nos ennemis, et ils n'entraient pas dans la montagne sans en sortir décimés. Ils nous redoutaient plus qu'une troupe organisée, et nous avaient surnommés les brigands de la Montagne Noire. »

En ce moment on entendit sonner l'*Angelus*; tous les hommes se mirent debout et ôtèrent leurs chapeaux.

« Récitez-nous la prière, oncle Bartolo, » dit le veuf.

L'oncle Bartolo dit la prière et y ajouta un *Notre Père* pour la défunte.

Alors on entendit éclater les sanglots de l'enfant qui était assis dans un coin.

« Arrête ces larmes, Lucas, dit le père; les hommes ne pleurent pas. Vive Dieu! voilà deux jours que tu es là à suffoquer comme une vieille; mieux vaudrait que tu fusses allé à la chambre des femmes. Que je ne t'entende plus pleurer, tu comprends?

— Juan Garcia, fit l'oncle Bartolo, tu es le premier que j'aie vu reprocher à un enfant de pleurer sa mère. Me vois-tu, moi,

avec mes années, ma vieille barbe et ma vie de guerillero ? Eh bien, je me souviens de la mienne et je la pleure : vois-tu !

— Moi, oncle Bartolo, je veux que mon fils soit un homme, répondit Juan Garcia. Ce Lucas a été élevé dans les plis des jupons de sa mère ; il n'a pas d'énergie, et je veux lui apprendre que les hommes doivent combattre les tribulations et ne pas se laisser abattre par elles. »

L'oncle Bartolo branla la tête :

« Le temps guérit le malade, dit-il, ami Juan, et non pas l'onguent. Si tu étais mort, ce ne serait pas sa mère qui reprocherait à ton fils les larmes qu'il verserait pour toi. »

Juan Garcia continua sa vie précédente, s'abandonnant plus librement encore à la femme dont les amies de la défunte avaient parlé pendant le deuil. On avait appelé cette mauvaise femme Léona, parce qu'elle était originaire de l'île de Léon, où elle avait épousé un sergent embarqué pour l'Amérique. La Léona était comme toutes les femmes qui sont méchantes, c'est-à-dire pires que les hommes de semblable humeur. C'est que dans l'organisation déliée de la femme, la délicatesse dont elle est pourvue pour le bien se tourne en raffinement pour le mal, et sa perspicacité en sagacité malicieuse.

Après avoir cherché et être parvenue à attirer à elle Juan Garcia, qui avait quelque bien, elle parvint aussi à lui rendre sa femme indifférente. Puis, poussée par cette haine et cette envie amère que les femmes perdues portent aux femmes honnêtes, elle le poussa à abandonner tout à fait la malheureuse, et même à la maltraiter. Juan Garcia était un homme faible, se laissant facilement subjuguer par la personne qu'il aimait, et en même temps, par compensation, dur, brutal et despote pour celle qu'il n'aimait pas. Il était arrivé peu à peu que la Léona lui faisait mauvaise mine, s'il ne lui apportait pas en holocauste le récit de quelque acte de dédain ou de cruauté commis à l'égard de la victime ; et celle-ci n'avait jamais d'autre tort que d'être, par sa conduite sage et par sa douce résignation, le reproche le plus patent de l'inconduite de ses persécuteurs. De tels faits sont rares dans nos campagnes, car les mœurs de nos populations se sont conservées pures. Si notre assertion nous exposait à être taxé de partialité, il nous serait facile de dire que cette pureté de mœurs peut être naturellement attribuée à la bienfaisante influence du travail et à la sainte pau-

vreté qui, dépourvue des moyens de satisfaire aux vices que l'oisiveté fait naître, ne leur fournit aucune occasion de se produire. Disons aussi que nos populations sont pénétrées des saines idées morales, des principes rigoureux de l'honneur, introduits chez elles par plusieurs siècles de catholicisme, et toujours renouvelés parmi les générations par ce saint zèle qui est le propre de la religion.

Juan Garcia était une des exceptions qui ne manquent jamais aux généralités. Certainement, ses mauvais traitements, ajoutés à la douleur et à la honte, avaient contribué à la mort de sa pauvre femme, et celle-ci cependant, comme dernière preuve d'affection et par un dernier acte de chrétienne, lui avait tout pardonné en mourant. L'âme de Juan Garcia était trop flétrie pour que cette sainte mort pût y réveiller ni la compassion, ni le remords. Ce n'était pas un homme pervers; mais il avait devant les yeux de l'âme, comme tant d'autres en ce monde d'erreur, un de ces bandeaux qui, par malheur, ne tomberont qu'au jour du jugement de Dieu, et alors la lumière de la vérité sera leur premier châtiment.

Ses pauvres enfants restèrent orphelins et abandonnés; leur abandon eût été complet, sans cette active charité des femmes du peuple qui se constituent les ferventes protectrices des délaissés et les juges sévères de l'injustice. Les voisines veillèrent sur les enfants, forcèrent le père à les entretenir et à les vêtir, lui reprochant hardiment sa mauvaise conduite et lui rappelant ses obligations avec une imperturbable fermeté.

Charité! sainte et sublime charité! bien des gens t'invoquent sans cesse, d'autres se bornent à te comprendre; quelques-uns veulent te guider, et tu conduis tous les autres. On ne te rencontre pas toujours dans les palais que t'élève la philanthropie, et tu règnes dans toute ta splendeur dans la chaumière des pauvres, fière et heureuse du denier de la veuve!

Les pauvres enfants ne pouvaient se consoler de la perte de leur mère. Isolés comme ils l'étaient, ils avaient confondu tous les sentiments de leur cœur dans la mutuelle affection qu'ils se portaient, et dans la douleur qu'ils éprouvaient.

Lucas, qui avait cinq ans de plus que sa sœur, faisait tout ce qu'il pouvait pour la distraire.

« Ne pleure pas, Lucie, lui disait-il un soir, quelque temps après le deuil que nous avons décrit, ne pleure pas! Tu ne

feras pas revenir notre mère, et tes larmes me font pleurer. Que veux-tu que je dise pour te divertir? »

L'enfant ne répondit pas.

« Veux-tu que je te chante une romance ? »

Lucie inclina la tête en signe de consentement, et son frère se mit à chanter, d'une voix douce et sonore, la simple et triste romance que nous allons transcrire:

Bon Jésus et vous Vierge sainte,
Guidez ma mémoire et ma langue,
Pour que je puisse raconter
Ce qu'à Séville il arriva :

A Séville, une digne femme
Avait deux filles qu'elle aimait;
L'une était modeste et fort douce,
L'autre vaniteuse et méchante.

Or toutes deux se marièrent
A deux frères fort différents.

Le plus jeune, ami du désordre,
Vendait tout et jouait sans cesse;
L'aîné était un travailleur
Qui ne quittait jamais les champs.

Or, les mauvais jours arrivant,
Le plus jeune vint à mourir.
Sa pauvre femme resta veuve,
Et dans une douleur profonde.

Ses enfants demandaient du pain,
Et elle, qui n'en avait pas,
S'en alla auprès de sa sœur
Et lui dit ce que je vais dire :

« Au nom du Dieu de charité,
Au nom de la mère de Dieu,
Donne-moi, ma sœur, une aumône
Et le Seigneur te la rendra !

— Va, laisse-moi, lui dit sa sœur,
Je ne puis rien pour toi, Marie.
En nous mariant notre mère
Ne m'a pas donné plus qu'à toi. »

La pauvre femme s'en alla
Toute triste et tout affligée,
Et les voisins la questionnant,
Elle répondit : « Je n'ai rien. »

Elle s'enferma dans sa chambre
Où elle avait la sainte image
De Notre-Dame-du-Rosaire,
De la Vierge mère de Dieu.

Venons maintenant au beau-frère
Qui s'en revenait du labour.
Ayant trouvé sa table mise
Il dit qu'il désirait manger.

Il prend un pain, puis il le coupe,
Et du pain s'échappe du sang!
Il le laisse, il en prend un autre,
Et la même chose arrivant :

« Qu'est-ce cela? demande-t-il;
Ma femme, d'où vient donc cela?
— D'un fait, lui répondit sa femme,
Que je n'ose pas te conter.

« Ici, ce matin, en pleurant,
Marie, ma sœur, est venue;
Elle m'a demandé l'aumône,
Et je la lui ai refusée.

— Qui refuse à sa sœur un pain
Celle-là n'eut jamais d'entrailles!
Qui refuse à sa sœur un pain,
Le refuse à la Vierge sainte! »

Alors le mari prend six pains,
Chez sa belle-sœur il les porte,
Mais il trouve la porte close,
Les fenêtres et les volets.

Et par une fente il regarde;
Il voit des cierges allumés,
Et, à l'entour de six cadavres,
Sont six anges agenouillés.

C'était sa pauvre belle-sœur
Et les cinq enfants qu'elle avait.

« Adieu, belle-sœur de mon âme!
Adieu, lui dit-il en pleurant;
Adieu, belle-sœur de mon âme!
Et vous, mes neveux bien aimés.

« Quand j'aurais tout l'or de la terre,
Je changerais bien avec vous
Qui quittez toutes nos misères
Pour le bonheur du paradis! »

— Et elle avait laissé sa sœur mourir de faim? demanda l'enfant, dont les yeux se mirent à verser d'abondantes larmes.

— Oui, ce fut une méchante femme; mais ne pleure pas, Lucie, une poésie n'est pas une réalité.

— Si cela n'était pas arrivé, on n'en aurait pas fait une romance, répliqua l'enfant.

— On l'a inventée, dit Lucas; ne vois-tu pas qu'il est impossible qu'une sœur laisse mourir sa sœur sans la secourir. Pour moi, Lucie, n'aie pas d'inquiétude, quand je serai homme et que je pourrai gagner un morceau de pain, je le partagerai toujours avec toi. Petite sœur de mon âme, tu sais bien qu'avant de mourir, notre mère t'a recommandée à moi, et je lui ai promis de ne jamais t'abandonner.

— Et tu tiendras ta promesse?

— Puisse aussi bien Dieu me réserver une place au paradis!

— Si tu m'abondonnais je te chanterais cette romance, afin de te rappeler l'engagement que tu prends aujourd'hui.

— Eh bien, soit, apprends-là. »

Et l'enfant se mit à faire réciter la romance à sa petite sœur.

Sept années passèrent de la sorte. Lucie avait alors quinze ans; elle était devenue une de ces charmantes créatures que, dans les climats chauds, on voit apparaître et disparaître en un instant. Lucas, qui avait vingt ans, s'était très-heureusement développé; c'était un jeune homme d'une figure fière, et si intelligent, si travailleur, que les propriétaires et les fermiers du pays le recherchaient de préférence à tout autre pour les travaux des champs. Les deux jeunes gens avaient sur leur physionomie le type de leur mère, c'est-à-dire le beau type andalous: la figure longue, le nez fin et aquilin, les yeux noirs grands, expressifs, la bouche petite et ornée de belles dents le front découvert et altier, l'élégance et la noblesse dans tout la tournure.

Leur père, en échange, continuait à se laisser subjuguer pa la Léona qui absorbait tout ce qu'il possédait, et qui l'avait rendu buveur et paresseux pour le dominer plus facilement. Énervé et indolent, il vendait tout ce qu'il avait pour satisfaire aux exigences de cette femme, et, semblable à un ruisseau tari, il suivait le lit qu'il s'était pratiqué lorsqu'il était vigoureux et puissant, sans avoir ni la volonté ni la force de s'en tracer un

autre. Lucas, dès qu'il avait pu travailler, avait suffi seul à maintenir la maison avec ce salaire du travailleur que Dieu semble bénir, comme il a béni les pains et les poissons distribués aux pauvres par le Christ. C'est chose admirable, en effet, qu'une piécette et quelquefois deux réaux puissent suffire à entretenir un père, une mère, généralement une demi-douzaine de robustes enfants, souvent un aïeul ou une belle-mère invalides, les vêtir tous, le père surtout, d'une manière coûteuse, payer le loyer de la maison, faire face aux dépenses des accouchements, des maladies, des chômages, et trouver encore le denier qui se donne toujours au malheureux. La raison s'y refuserait si cela n'entrait dans la catégorie de ces choses nombreuses dans lesquelles il faut voir le doigt de Dieu ou son immédiate intervention, à moins d'être irréfléchi ou volontairement aveugle [1].

Lucas, qui aimait tendrement sa sœur, la voyant complétement abandonnée par son père, s'était attribué, à son égard, cette tutelle incontestable reconnue parmi le peuple et qui appartient de droit au frère aîné à défaut du père. Cette obligation et ce droit instinctif et patriarcal ne sont écrits dans aucun code, mais ils sont gravés par la tradition dans les cœurs, et peut-être ont-ils été l'origine de l'institution des majorats.

Lucas était le type inculte de ces frères poétiques et chevaleresques que nos célèbres écrivains, Caldéron, Lope, et nos poëtes contemporains ont fait figurer dans leurs belles études

1. Il nous a semblé curieux de rechercher et de donner le relevé de ce que coûte son habillement le plus ordinaire au campagnard andalous :

| | | |
|---|---|---|
| Une cape | 6 fr. | 50 |
| Un chapeau catalan | 7 | » |
| Une jaquette de drap | 15 | » |
| Une culotte de drap | 15 | » |
| Garniture de boutons en argent | 15 | » |
| Garniture de boutons pour la jaquette | 9 | » |
| Une ceinture de laine | 12 | 50 |
| Gilet d'étoffe | 7 | 50 |
| Chemise de toile | 5 | » |
| Caleçon de cretonne | 2 | 50 |
| Souliers en veau | 5 | 50 |
| Guêtres | 10 | » |
| Chaussettes | 3 | 50 |
| Mouchoir | 1 | » |
| Total | 174 | » |

de mœurs, comme des modèles de noblesse, de délicatesse et d'honneur.

Quant à Lucie, elle était comme avait été sa mère, aimante, faible et facile à impressionner. Elle aimait son frère avec une profonde affection, à laquelle se mêlait le respect sans en diminuer la tendresse.

Un soir, dans la cour de la maison de Juan Garcia, se trouvaient réunies quelques femmes qui y habitaient.

« Vous ne savez pas la nouvelle? dit la parente de la défunte Anna; on dit que le mari de la Léona est mort: que pensez-vous de cela?

— Que la Léona va chanter victoire, répondit une des voisines.

— Parle sérieusement, femme. La chose est grave, reprit la parente d'Anna!

— Alors, que veux-tu que je te dise? j'en suis fâchée.

— Et moi aussi, et bien d'autres, ajouta en riant la troisième.

— Et moi, dit encore la parente, j'en suis bien autrement affligée, car on dit que Juan Garcia va épouser cette drôlesse de veuve.

— Femme, veux-tu te taire!

— Je ne me tais pas et je dirai plus; je dis que je n'en doute pas, parce que cette dévergondée s'en est complétement emparée, elle ne le lâchera pas.

— Ceci est bien vrai, observa une autre; elle l'a abruti à force de boisson; et elle ne se contente pas de lui donner du vin, car le vin après tout est fils légitime de la terre; mais elle lui donne de l'eau-de-vie, boisson dangereuse autant que l'est l'enfant issu de méchantes gens.

— Cet oiseau de proie lui arrache tout ce qu'il a, jusqu'à ce qu'il soit dépouillé de tout et bon à clouer à la muraille comme une chauve-souris. Elle est avide comme le désir lui-même, qui s'en va une main au niveau du sol, l'autre vers le ciel, et la bouche ouverte, afin de ne rien laisser échapper.

— Ce sera la troisième femme que Juan aura eue; elle mourra peut-être comme les deux autres, et comme les quatre enfants qu'il a déjà sous terre: mais elle a la vie dure comme la vipère.

— Tuer la Léona! c'est facile à dire! j'ai la conviction que

la mort ne l'atteindra pas, lors même qu'un siècle viendrait l'aider. Vois le choléra qui en a emporté tant de bonnes, il n'a pas approché de sa maison.

— La vagabonde a plus de chance qu'elle ne mérite! »

En ce moment arriva Lucas; c'était un samedi, et il venait passer le dimanche à la maison.

« Lucas, lui dit sa parente, sais-tu que la Léona est veuve? on dit que ton père va se marier avec elle. »

La foudre n'aurait pas frappé Lucas plus rapidement que ne le firent ces paroles; néanmoins il resta calme et répondit:

« Tante Manuela, vous rêvez tout éveillée, ou bien vous tombez en caducité.

— Ne dis pas que je suis vieille, mon petit Lucas; dis que je suis fine. On ne parle de leur âge qu'au vin et au parchemin.

— Et pourquoi vous êtes-vous tant pressée? Je n'accepte ni de vous, ni de personne ces méchants bruits.

— Alors, mon fils, fais connaître ta volonté à tout le monde. car tout le monde le dit.

— Derrière moi, qu'on dise tout ce qu'on voudra; les langues et les pensées ne sauraient être contenues par des régiments; mais devant moi que personne ne s'occupe de mon père.

— Parions, qu'il se marie, Lucas?

— Assez, tante Manuela; le proverbe dit que les meilleures plaisanteries sont les plus courtes. »

Lucas avait dans sa tenue, comme tous les hommes énergiques, quelque chose qui imposait. Les femmes se turent, et il entra chez lui.

Après être resté quelque temps avec sa sœur, à laquelle il ne dit rien de ce qui le préoccupait si vivement, après lui avoir remis l'argent qu'il apportait et lui avoir parlé gaiement et affectueusement, Lucas sortit et alla chez son voisin, l'oncle Bartolo.

Lucas savait que le vieux guerillero, autant à cause de son âge que de sa longue expérience, et parce qu'il avait été l'ami de son aïeul, exerçait une grande influence sur son père. Il ne trouva personne à qui il pût se confier plus opportunément et qui pût mieux, en intervenant dans cette affaire, dissuader Juan Garcia d'une résolution aussi funeste.

« Holà, petit Lucas, lui dit le guerillero, qui t'amène ici avec cette démarche de Catalan et cette figure de forgeron [1] ? »

Lucas lui fit part de ses inquiétudes.

Lorsque le jeune homme eut fini de parler, l'oncle Bartolo branla la tête et répondit :

« Lucas, le proverbe dit qu'entre deux pièces de bois il ne faut pas mettre les doigts; mais enfin, puisque tu me le demandes, et pour être utile à Lucie, cette douce colombe, je ferai ce que tu désires, dussé-je rompre avec ton père, ce qui arrivera certainement; mais sois bien convaincu que nous ne réussirons en rien.

— Mais, oncle Bartolo, on ne termine pas ce qu'on n'a pas commencé.

— Je t'ai dit que je le ferais ; je ne veux pas que tu puisses jamais me reprocher d'être venu me chercher et de ne m'avoir pas trouvé; mais je tiens à t'avertir que les conseils sont perdus avec les entêtés, et les parfums avec les porcs. Si tu veux que je t'exprime toute ma pensée, j'aimerais mieux avoir affaire à un sanglier de l'autre année qu'à ton père, qui est vaincu et capté par cette voleuse, comme l'est une pauvre mouche entre les pattes d'une araignée. »

Le lendemain, notre vieux guerillero alla chez son voisin, qu'il trouva malade :

« Holà, Juan, lui dit-il en entrant, comment vas-tu, mon homme ?

— Je ne suis pas trop légitime, oncle Bartolo, répondit le malade; ce vent me fait beaucoup de mal. Et vous, comment allez-vous ?

— Tout doucement, mon fils, comme un homme qui est du siècle passé, et je ne m'en plains pas trop; cheveux blancs valent mieux que lit de plumes. »

Dans sa longue carrière, ce que l'oncle Bartolo avait le moins étudié, c'était la diplomatie; aussi, sans prendre de chemin détourné, il posa nettement la question dans ces termes :

« Eh bien, venons au fait; sur le grand chemin il n'y a point de jardin. On m'a dit, et je ne veux pas le croire, on m'a dit que tu te maries ? »

1. Un pas lent et posé comme celui de tous les hommes chaussés d'espartilles; une figure sombre.

Juan fronça le sourcil et répondit :

« Si je ne l'ai dit à personne, comment peut-on vous l'avoir rapporté? »

Cette façon d'opposer une question à une autre afin d'échapper à la nécessité de répondre, est une des règles du bon sens, et le peuple en a jusqu'au bout des ongles. L'oncle Bartolo continua :

« C'est que , vois-tu, tu l'auras pensé, et il y a aujourd'hui des gens si fins qu'ils devinent ce qu'on pense. Mais, enfin, parlons net : tu y as pensé et tu vas le faire? Dis-moi la vérité.

— La vérité, répondit Juan Garcia, cherchant un nouveau subterfuge pour ne pas répondre catégoriquement; je n'ai pas fait mes Pâques cette année avec l'Église pour ne pas avoir à la dire, et j'irais vous la dire à vous! Non, certes; si je la dis, elle ne me restera pas.

— Avec toute l'adresse de ta réponse, tu me laisses voir que tu y as pensé et que tu vas le faire, répondit l'oncle Bartolo; tu ne peux plus le nier ni m'en donner à croire.

— Ce n'est encore qu'un projet à débrouiller, reprit Juan.

— Et tu sais, chrétien, ce que tu vas faire? La première condition d'une guérison, c'est de connaître la maladie.

— Mais, mon maître, il me semble que j'ai mes cinq sens en bon état.

— Oui, Juan, quatre creux et un vide. Mon fils, tu me connais, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Tu sais que je t'estime.

— Je ne dis pas non, oncle Bartolo.

— Tu sais ce que dit le proverbe : Vieux bœuf, droit sillon.

— Convenu, oncle Bartolo; nous savons la science que donnent les années; on a toujours dit que si le diable sait, ce n'est pas qu'il soit diable, c'est qu'il est vieux.

— Puisqu'il en est ainsi, tu te fieras à ma parole?

— D'accord.

— Et tu feras cas de mes conseils?

— Pourquoi une telle avant-garde, oncle Bartolo? Si vous dépensez tout en blutage, il ne vous restera rien en farine. A quelle chute me préparez-vous?

— Je veux tomber de tout mon poids pour te dire ceci, et rien de plus : Ne te marie pas, Juan Garcia!

— Voudriez-vous me dire pourquoi?

— Ne te marie pas, Juan Garcia.

— Oncle Bartolo, vous donnez des conseils semblables aux enfants trouvés, sans père ni mère. Que je ne me marie pas! La raison?

— Juan, d'une liaison ne fais pas un contrat.

— C'est pour cela même que je devrais me marier. Et si cette femme a perdu sa considération pour moi?

— Tais-toi, Juan, tais-toi, ne me dis pas de balivernes; mauvaise action n'a pas d'excuse; tu sais bien que cette femme n'a pas perdu sa considération pour toi : on ne perd pas ce qu'on n'a pas.

— Oncle Bartolo, sur mon honneur, si vous n'aviez pas des cheveux blancs, et si vous n'aviez pas été l'ami de mon père, vive Dieu!...

— Allons, homme, ne t'agite pas et ne t'emporte pas; du calme! Je ne viens pas ici pour t'irriter, ni pour te chatouiller; je viens pour la bonne fin, parce que je suis ton ami, et parce que je veux t'empêcher de faire une sottise des plus atroces. As-tu pensé que tu allais donner une marâtre à tes enfants?

— Il me semble que celle qui est bonne pour être la femme du père, sera bonne également pour être leur belle-mère; et surtout ce que je fais est bien fait.

— A la bonne heure! tu es comme mon chasseur qui, voulant tuer un perdreau, tua une pie, et dit après cela, c'est bien. Juan, considère que ces deux pauvres enfants ne pourront pas vivre sous l'autorité de cette femme, tu vas te brouiller avec eux; qui des siens s'éloigne, Dieu l'abandonne.

— Pourquoi ne voudraient-ils pas vivre avec elle? Que me dites-vous là, monsieur? Cela serait bon à voir! Où va la mer, là vont les flots, oncle Bartolo.

— Fais bien attention, Juan, que Lucas, qui a du point d'honneur, ne consentira pas à ce que sa sœur aille vivre avec une femme déconsidérée.

— La déconsidération, c'est moi qui l'ai donnée, c'est moi qui l'ôterai, entendez-vous? Lucas se gardera d'éveiller le coq tant que je vivrai. Le commandement ne se partage pas.

— Juan, songe que ton fils doit être le soutien de ta vieillesse. Ne va pas l'exaspérer.

— Je n'ai pas besoin de mon fils. J'ai assez pour me faire vivre, moi, ma femme et ma fille.

— Et qu'auras-tu pour vivre, Juan? D'un raisin écrasé il n'y a plus de vin à tirer. Est-ce que cette femme ne t'a pas déjà absorbé ton coin de terre et ton plant d'oliviers? Il ne te reste plus que ta maison, qui ira sans doute rejoindre la terre et les oliviers. Quant à gagner quelque chose, tu n'es plus bon qu'à flâner, tes reins n'ont plus de souplesse; outils mis au clou ne font rien. Et puis.... d'où vas-tu tirer des ressources? Tu t'endetteras, tu ne pourras payer, et on a beau être homme de bien, quand on doit et qu'on ne paye pas on est perdu.

— La Léona a du côté des ports un compère qui est contrebandier et qui me donnera une part.

— Cela nous manquait! s'écria l'oncle Bartolo indigné. Toi! toi! te mettre à faire la fraude! Barrabas te tente, Juan Garcia! Tu as perdu le bon sens tout d'un coup, ou tu te moques de moi. Hélas! qui fréquente les loups apprend à hurler. Ce qui est bien gagné, souvent le diable l'emporte, et lorsque le gain n'est pas légitime, le diable emporte à la fois le profit et celui qui le fait. Ne sais-tu pas cela? Venons au fait et résumons-nous, Juan; cette femme a une tache et tu ne parviendras pas à la lui ôter, ni même le roi s'il l'essayait. Elle est naturellement mauvaise, et vous ne la rendrez bonne ni toi ni l'évêque, s'il le tente. Pomme pourrie gâte sa compagnie.

— Tenez-la pour mauvaise, je ne vous en empêcherai pas. Je la trouve bonne, moi; chacun de nous est servi à son gré.

— Juan, avant de te marier, songe à ce que tu vas faire. Tu n'auras pas la jeunesse pour excuse, car tu as plus de quarante ans.

— Et plus de quarante arrobes de patience, oncle Bartolo. Jour de Dieu! j'ai cherché sans le trouver quelqu'un qui me donnât de l'argent, et j'ai trouvé sans le chercher un donneur de conseils.

— Eh bien, mon fils, tu es libre! dit l'oncle Bartolo en se levant. N'oublie pas qu'il s'est trouvé un ami prêt à t'avertir, et un homme de bon sens qui t'a prédit l'avenir. Juan, ce mariage sera la perdition de ta maison. Souviens-toi de ce que je te dis aujourd'hui; un jour viendra où il ne te restera que tes yeux pour pleurer. »

Cela dit, l'oncle Bartolo se leva et sortit.

« Mon fils, dit-il à Lucas qui l'attendait chez lui, peine perdue; je t'avais averti. Va, crois-moi, résigne-toi, ne cherche pas à heurter ta tête contre le roc; tu ne pourrais qu'y perdre; la corde, tu le sais, casse toujours par l'endroit le plus mince. Tu es le fils, Juan est ton père; il est le maître, il ne te servirait à rien de regimber contre l'aiguillon. »

Lucas, désespéré, retourna travailler aux champs, et le samedi suivant, quand il revint à la maison, il apprit que le lendemain on allait publier les bans du mariage. Il résolut de tenter un dernier effort et de parler à son père.

Nous avons déjà dit quelles froides relations existaient en le père et le fils, grâce au peu d'attention que cet homme accordait à ses enfants. En dernier lieu même, l'excellente conduite de Lucas, la bonne réputation qu'il s'était faite, avaient inspiré à Juan ce sentiment amer qui surgit chez l'homme chaque fois que dans ses relations avec un autre il a, avec la supériorité matérielle, l'infériorité morale. De ce sentiment naît une hostilité qui dégénère nécessairement en despotisme.

« Monsieur, dit Lucas à son père avec modération et fermeté, on dit que vous vous mariez.

— On ne t'a pas trompé, répondit le père.

— Je ne voulais pas le croire.

— Et pourquoi pas, voudrais-tu me le dire?

— A cause de la femme que vous allez épouser.

— Elle n'est pas de ton goût? il aurait peut-être fallu que je te demandasse un conseil?

— Non, monsieur, pas à moi, je suis trop peu de chose, mais à ceux qui savent plus et qui pensent mieux que moi.

— Ainsi il te semble, dit Juan Garcia avec une colère comprimée, que ton père a besoin de conseils?

— Oui, monsieur, répondit Lucas avec sérénité, surtout quand il a une fille encore jeune et qu'il veut lui donner une marâtre.

— On dirait que le père va donner à la pauvre enfant une belle-mère capable de la dévorer.

— Non, monsieur, non, on sait bien qu'on n'avale pas les gens comme des anis.

— Ou qui la fera travailler parce qu'elle est laborieuse elle-même; qui ne lui permettra pas de rester les mains croisées, comme la femme du greffier.

— Pas davantage, monsieur; Lucie ne fuit pas le travail, c'est l'honneur des pauvres.

— Ou peut-être encore qui la tiendra enfermée comme un chien de ferme.

— Non, monsieur, il n'est pas question de cela. Ma sœur, bien qu'élevée sans mère, est sage et n'est pas du nombre de ces jeunes filles qui passent leur vie à la porte de la rue, elle est habituée à vivre à l'ombre.

— Qu'est-ce donc alors? achèveras-tu de t'expliquer?

— C'est, monsieur, dit Lucas avec fermeté, que cette femme donne une mauvaise ombre à ma sœur, et peut la perdre. »

Juan Garcia, qui jusque-là avait contenu sa colère à grand'-peine, s'élança vers son fils, leva la main pour lui donner un soufflet, et l'atteignit sur la tête, que Lucas avait baissée au mouvement de son père.

« Dieu me garde, mon père, dit Lucas avec douleur! Pourquoi me châtiez-vous? Ai-je mal parlé? Ai-je manqué à ce que je vous dois? mon père, un peu avant de mourir, ma mère, qui est aujourd'hui au ciel, me dit : « Lucas, veille sur ta « sœur. » Je le lui ai promis, et je tiens ma promesse.

— Elle te le disait, répondit Juan, un peu adouci par le souvenir de sa femme et par le respect que Lucas lui témoignait, elle te chargeait de cela pour le cas où ton père viendrait à manquer; mais tant que je vis, qui donc peut prétendre autorité sur ma fille?

— Mon père, au nom de la très-sainte mère de Dieu, confiez-la à mes soins, je me chargerai d'elle.

— As-tu ton bon sens?

— Pour Dieu, ne nous séparez pas, je travaillerai courageusement pour elle et pour moi.

— Vous séparer! Il n'est pas question de cela. Tu viendras chez moi avec elle.

— Cela non, mon père.

— Qu'est-ce que cela? Que signifie ce non? Prétends-tu résister à ton père? Ne sais-tu pas ce que peut ma main? Cherches-tu une autre preuve de sa puissance?

— Vous êtes mon père, vous pouvez me tuer sans que je murmure et sans que je manque à ce que je vous dois; mais vouloir que je vive avec cette femme, non!

— Nous verrons, insolent!

— Nous verrons, » repondit Lucas, qui se retira vivement affligé.

Lucas avait une de ces natures nobles et délicates que la victoire trouve humbles, mais qui se retrempent dans la défaite, de celles qui ne connaissent pas la fanfaronnade dans le triomphe, ni l'abattement pusillanime dans la chute. Il avait aussi une fermeté de caractère qui dégénérait en obstination, pour ne pas dire entêtement, ainsi qu'il arrive toujours lorsque l'énergie n'est plus soutenue par la raison et lorsqu'elle est excitée par l'orgueil.

Aussi arriva-t-il que, sans qu'il manquât en quoi que ce soit à ce respect qu'il devait à son père et dont les lois sont si rigoureusement observées par le peuple espagnol, les menaces de Juan ou la tendre affection de Lucie furent sans influence sur la résolution qu'il avait prise dans cette décisive entrevue. En quittant son père, il alla chercher sa sœur, qu'il trouva pleurant. Tous deux furent longtemps sans parler, comprenant mutuellement d'où venaient les larmes de l'une et l'abattement de l'autre.

« Si notre mère rouvrait les yeux! s'écria Lucie sans préambule.

— Celle à qui Dieu a fermé les yeux n'a pas envie de les rouvrir, répondit Lucas; mais ne doute pas que du haut du ciel elle ne les ait sans cesse fixés sur sa fille. Je ne puis désormais rien faire pour toi, et quoi que j'aie tenté pour te conserver sous ma protection, je n'ai pu y réussir; c'est que, ma sœur, là où est le pouvoir d'un père, aucun autre dans le monde ne saurait s'élever contre lui.

— Et cependant, dit Lucie en pleurant, je ne puis rien faire que ce que tu me diras, car ma mère m'a recommandée à toi.

— S'il en est ainsi, reprit le frère, écoute bien ce que je vais te dire : Porte ta croix avec patience, c'est seulement ainsi que tu la trouveras plus légère. Sois un roseau à tous les vents, et sois un chêne devant le mal. Marche toujours droit, quelque rude, quelque montueux que soit le chemin; ne quitte pas la ligne droite et ne cesse jamais de regarder devant toi, car celui qui ne regarde pas en avant ne sait où il pourra s'arrêter. Ne conteste jamais le droit de celle qui va être la femme de ton père; mais comme c'est une mauvaise femme, ne fais pas de liaison avec elle et ne lui parle qu'avec réserve.

— Feras-tu de même, Lucas?

— Moi..., moi, je ferai, ma sœur, ce que Dieu me conseillera. »

Le jour du mariage de Juan on ne vit pas Lucas, et on le chercha vainement; il avait disparu. Juan Garcia fit d'actives recherches pour connaître sa retraite, et apprit au bout de quelques jours par un muletier qui revenait de Séville, qu'il s'y était engagé comme soldat. Juan s'affligea de cet acte de révolte contre son autorité, et surtout de perdre en son fils un aide utile. Puis il se consola en se voyant délivré d'un témoin sévère et toujours présent, dont l'incessante censure, semblable au brouillard, sans forme, sans voix et sans action, le pénétrait sans qu'il pût échapper à son impression.

Lucie alla vivre avec sa marraine, et il est superflu de dire combien elle eut à souffrir, surtout de la part des filles qui, étant mauvaises têtes et laides, devaient nécessairement haïr cette jeune fille sage et jolie. Lucie remplit d'abord avec une résignation absolue son rôle de Cendrillon, selon les recommandations de son frère. Puis peu à peu sa patience s'usa à ce frottement pénible, l'indignation s'introduisit dans son âme, et la haine y prit place à la suite de la souffrance contenue. Une fois, la pensée lui vint d'humilier de ses avantages celles par qui elle était sans cesse humiliée, et elle devint présomptueuse et coquette. Ainsi germent et se propagent avec une prodigieuse rapidité les mauvaises semences. Une seule suffit pour frayer le chemin aux autres et pour leur préparer le terrain.

A cette époque, vint à Arcos un régiment de cavalerie.

Le colonel, nommé Gallardo, était riche, bien né; il avait été beau garçon, et était encore un grand fat. Cette fatuité provenait surtout de ce que l'argent et l'autorité forment, autour de ceux qui les possèdent, une atmosphère d'adulation qui les enivre, les rend présomptueux et impudents. S'il en est beaucoup qui entendent ainsi l'autorité, il n'est pas surprenant qu'en certains lieux elle soit si peu aimée, si dépréciée, si vilipendée L'autorité a une importante mission : elle doit en accepter les charges avec les bénéfices, et la première est de donner le bon exemple.

Le colonel, entre autres prétentions, avait celle-ci, d'être encore dans la fleur de la jeunesse, bien qu'il fût déjà monté

en graine. Il en résultait que lorsqu'il pouvait encore paraître un jeune coq il se donnait l'air d'un vieux poulet. Il frisait sa chevelure, usant de toute l'adresse du bon perruquier qui, comme l'on sait, a le talent de faire venir des boucles là où il n'y a pas de cheveux. Il portait un corset de Paris, qui lui procurait une taille à faire envie à une sylphide. Il croyait que les conquêtes amoureuses honoraient à l'égal des conquêtes guerrières, et qu'un peu de crânerie chez le militaire, comme la coquetterie chez la femme, étaient l'indispensable condiment des deux genres. Ajoutant à tout cela une dose de vanité telle, qu'elle occupait dans son cerveau tout le vide qu'y laissaient les autres qualités absentes, le colonel Gallardo était un de ces hommes qui sont détestables sans être pervers, et ridicules sans être risibles. En admonestant ses officiers, en leur adressant, pour les inviter à une bonne conduite, l'un de ces *speech* de circonstance creux comme des calebasses, il eût été chagrin de ne pas y trouver l'occasion de leur faire entendre qu'il avait une jolie maîtresse et qu'il l'entretenait luxueusement.

Ce digne chevalier, célibataire sans doute comme tous ceux de son espèce, fut logé en face de la maison de la Léona. Les filles de celle-ci ne tardèrent pas à faire connaissance avec l'entourage du colonel. Les préludes de cette connaissance furent, comme de coutume, des couplets chantés avec l'intention évidente d'entrer en relations amoureuses.

Le colonel, de son côté, ne tarda pas à s'éprendre de la beauté de Lucie; il n'était pas homme à le dissimuler, et, hélas! Lucie n'était plus cette jeune fille modeste et prudente qui se fût offensée autrefois de démonstrations extérieures, toujours scandaleuses et toujours compromettantes.

L'illustre aspirant connut promptement l'intérieur de cette famille; et les antécédents de la belle-mère, le triste sort de Lucie, augmentèrent promptement ses espérances. Il se trompa néanmoins, car Lucie, à demi domptée par la vanité et par la légèreté, recula devant la corruption avec toute l'énergie du sang honnête qu'elle avait reçu de sa mère. Cette résistance exaspéra les filles de la Léona, qui s'étaient flattées un instant de la perdre et de se défaire d'elle en la livrant au colonel. Aussi conçurent-elles un projet qui, engagé sous forme de plaisanterie, fût de nature à produire le résultat qu'elles désiraient.

Elles se concertèrent à cet effet avec le prétendant, et le projet s'exécuta ainsi que nous allons le dire.

Un soir que Lucie, retirée dans sa chambre, s'occupait des soins de sa toilette et déroulait sa magnifique chevelure, la porte s'ouvrit tout à coup, donnant entrée au colonel, enveloppé dans son manteau, la tête couverte d'un chapeau à larges bords, et accompagné à grand bruit par les éclats de rire des filles de la Léona. A peine l'eurent-elles introduit, que, redoublant leurs rires, elles poussèrent la porte, la fermèrent en dehors et se sauvèrent. L'indignation, la terreur s'emparèrent en un instant de la malheureuse jeune fille, de telle sorte que, n'avisant aucun moyen d'éviter le danger, elle se couvrit la figure de ses mains.

Le colonel voulut essayer ses gracieusetés et ses galanteries accoutumées pour se la rendre favorable. Il s'était laissé persuader par la Léona que ce n'était pas difficile; mais il ne sut pas trouver de paroles en présence de cette douleur grave, muette et solennelle. Il existe, en effet, une telle distance entre l'infamie et l'innocence, que l'homme qui n'est pas tout à fait un malfaiteur trouve difficilement l'audace de la franchir.

« Se peut-il que je vous effraye autant, dit enfin le colonel en s'approchant de Lucie, moi qui n'ai d'autre désir que de vous plaire !

— Lucas ! Lucas ! mon frère ! cria la pauvre enfant en éclatant en sanglots.

— Je me retire, je me retire, » dit le colonel à la fois offensé, irrité et ébranlé.

Il marcha vers la porte et la trouva fermée.

« Vous le voyez, je ne puis sortir, dit-il en se retournant vers Lucie.

— Je le sais, s'écria Lucie; elles ont voulu me perdre et elles y sont parvenues. Moi, enfermée dans une chambre avec un homme, comment oserai-je maintenant regarder quelqu'un en face. Que dira Lucas, mon frère bien-aimé ?

— Vous n'êtes pas perdue, enfant, dit le colonel impatienté; je n'aime pas les tragédies et je redoute les héroïques Lucrèces. Croyez que ce que je désire le plus, c'est de m'éloigner d'ici, et, pour vous le prouver, puisque je ne puis sortir par la porte, je sortirai par cette fenêtre qui donne sur l'enclos. »

Disant cela, le colonel se drapa dans son manteau, monta

sur l'appui de la fenêtre, et sauta dans l'enclos qui n'était séparé de la rue que par une haie.

A peine eut-il posé les pieds à terre, qu'il se sentit saisi par un homme qui, aveugle de colère, l'apostropha des plus furieuses invectives. En même temps accouraient en criant la Léona et ses filles.

« Ne le frappez pas, c'est mon père! » cria de la fenêtre la malheureuse Lucie, dans la plus vive angoisse.

L'homme avait tiré un couteau; mais le colonel qui était vigoureux et qui désirait sortir de cette position difficile, sans nuire au père de Lucie et sans être connu de lui, repoussa l'agresseur avec force, le fit tomber à la renverse, courut à la haie, la franchit et disparut.

Juan Garcia se releva dans cet état de fureur qui ne connait aucun obstacle, qui ne recule devant aucun crime; il repoussa avec violence sa femme et ses filles qui cherchaient à le retenir, effrayées des résultats de leur propre ouvrage, rentra dans la maison, se dirigeant vers la chambre de sa fille.

« Lucie, Lucie, sors par la fenêtre, ton père va te tuer, » cria la belle-mère qui prévoyait une catastrophe.

Lucie entendait déjà la voix furieuse et avinée de son père qui s'approchait de sa chambre, et, hors d'elle-même, elle s'élança dans la cour.

« Sauve-toi chez le colonel, lui dit sa belle-mère sans autre intention que de la sauver, ton père ne se méfie pas de lui, c'est la maison la plus proche, et celle où tu seras le plus sûrement cachée. »

Lucie obéit machinalement, guidée par l'instinct de sa conservation, unique mobile qui prédomine dans les instants suprêmes de la vie.

Le colonel se promenait avec agitation dans sa chambre, lorsqu'il vit entrer cette malheureuse enfant, pâle comme la mort, couverte de sa longue chevelure noire, froide de terreur, inerte de désespoir.

« Vous m'avez perdue, dit-elle en tombant sur un siége, sauvez-moi au moins la vie! »

Nous devons supposer que le cœur de cet homme, si sec e si stérile qu'il fût, trouva dans cette circonstance des sentiments et des paroles qui apportèrent quelque consolation à cette malheureuse créature, forcée par la nécessité à rechercher son

appui. Mais il arriva plus, le colonel se passionna pour jeune fille qui lui apparaissait environnée de toutes ces sé tions que possèdent l'innocence, la jeunesse et l'infortune; fortune causée par lui.

De son côté, la pauvre fille, sans défense, sans appui, sans affection, ne sachant où reposer sa tête, manquant de caractère pour la résistance, manquant d'énergie pour chercher les moyens de salut, n'ayant plus ces principes sévères qui lui eussent fait préférer la misère à la honte, se laissa aimer et retenir, vaincue par ces témoignages d'un amour qui commençait en lui persuadant qu'il serait immuable et éternel.

Le colonel partit bientôt, emmenant secrètement Lucie, qui commençait à se trouver heureuse de cette atmosphère d'amour et de luxe.

L'accès de colère que Juan Garcia avait éprouvé, uni à la douleur, à la honte et au remord, produisit un tel effet sur la nature énervée et appauvrie de cet homme, dont la vie était déjà depuis longtemps un enfer, qu'il fut atteint d'une fièvre inflammatoire dont il ne put guérir.

« Oncle Bartolo, dit-il à son vieux voisin peu de jours avant de mourir, vous aviez bien raison quand vous me prédisiez le temps où je n'aurais plus que les yeux pour pleurer. Ce temps est venu ; il vaut mieux que je les ferme tout à fait sans chercher à les rouvrir. »

Deux années s'étaient passées depuis les événements que nous venons de rapporter, et cinq depuis que Lucas était soldat. Son régiment était à Cordoue, et un général récemment arrivé de Madrid devait passer la revue des corps de la garnison.

La veille du jour de la revue, Lucas était à la caserne avec d'autres soldats ses compatriotes. L'un d'eux tenait une guitare et chantait avec cette bonne humeur, cette gaieté constante du soldat espagnol qui ne se laisse abattre ni par les fatigues, ni par les privations, ni par la faim.

En ce moment rentra le piquet qui avait monté la garde chez le général et qui venait d'être relevé.

« La belle femme que la générale! dit un des soldats qui revenaient; je n'ai jamais vu de ma vie une dame plus élégante.

— Elle n'est pas sa femme, répondit un autre; tu n'as pas besoin de l'appeler une dame.

— Et pourquoi non ? les sacrements n'y font rien, répliqua le premier; mais qu'en sais-tu ?

— Ce qu'on dit. D'ailleurs, si elle était sa femme, elle ne serait pas si élégante; les gens du monde sont ainsi : ils dépensent plus pour leurs maîtresses que pour leurs femmes légitimes.

— C'est de peur qu'elles ne s'en aillent avec d'autres; ils leur donnent tout ce qu'elles désirent. Qu'en dis-tu, Lucas ?

— C'est un couteau de plomb dans une gaîne d'or, répondit celui-ci.

— L'âme de celle-là peut être de plomb ou de quelque chose de pis; mais sa personne, sur la vie des Maures de Berbérie ! est d'or plus pur que celui de la gaîne.

— Oui, répondit Lucas ; parez un bâton, on le prendra pour un beau garçon. Mon opinion, c'est qu'aucune de ces drôlesses de la vie aventureuse, avec toute leur élégance et leur courte honte, ne me semble une femme, mais bien une guenille.

— Allons ! ce Lucas tient toujours à la main la baguette de la justice. Il a pris notre casaque, mais il n'en a pas pris l'esprit. Si tu devenais roi, on t'appellerait le justicier. »

Le lendemain, cette belle et brave troupe était sous les armes; la musique jouait, et le général, monté sur un superbe cheval, suivi de ses aides de camp, arrivait au galop à la parade.

Derrière lui, à quelque distance, suivait une élégante calèche découverte dans laquelle était une jeune et belle femme richement vêtue. La voiture s'arrêta auprès de l'endroit où se trouvaient Lucas et ses camarades, à l'extrémité d'une ligne.

« Voilà la maîtresse du général, murmura le soldat qui était à la droite de Lucas ; ne t'ai-je pas dit qu'elle est belle comme un soleil ? »

Lucas leva les yeux et regarda cette femme, puis il lui prit un frémissement que ses camarades remarquèrent.

« Qu'as-tu, Lucas ? lui demandèrent-ils.

— Rien, » répondit celui-ci avec calme. De son côté, la dame de la voiture avait arrêté ses regards sur ce soldat qui se trouvait près d'elle; une exclamation de surprise et de joie s'était élancée de son cœur à ses lèvres.

« Lucas, dit à celui-ci son voisin de file, cette femme te regarde et te fait des signes. »

Lucas, pâle et impassible, ne leva pas les yeux et ne répondit pas.

« Lucas, continua celui qui avait parlé, qui est-elle? Elle te connaît, elle te fait signe avec son mouchoir; on dirait qu'elle va se précipiter hors de sa voiture. Regarde-la donc, camarade, qui est-ce?

— Je ne la connais pas, répondit Lucas.

— Par la vie du Seigneur! s'écria le camarade tout ébahi, qu'il m'arrive malheur si ce n'est pas ta sœur Lucie; regarde-la donc, mon ami, c'est elle!

— Je l'ai regardée, fit Lucas, et je te dis que je ne la connais pas.

— Mais regarde, regarde, la pauvre femme s'est mise à pleurer. Fais donc attention, elle n'est pas si difficile à reconnaître, elle n'a rien de changé si ce n'est qu'elle est plus belle. Es-tu assez aveugle pour ne pas voir que c'est ta sœur?

— Je ne la connais pas, » répéta Lucas, avec la même impassibilité.

Il y a en ce monde des hommes qui sentent profondément, mais dont la force d'âme parvient à couvrir du manteau de neige de l'indifférence et de l'impassibilité les émotions les plus violentes et les plus déchirantes. Ce sont des Mutius Scævola moraux, que nous admirons sans qu'ils nous intéressent. Nous ne pouvons aimer ce stoïcisme qui fait étalage d'une dédaigneuse indifférence, ni dans son origine, ni dans ses résultats. Pour apprécier toute chose humaine, il faut la comparer à l'idéal de l'humanité, qui est le Dieu fait homme; ces bravades nous répugnent parce que la Passion eût perdu son sublime caractère de sainteté, si le Christ eût été stoïque au lieu d'être doucement résigné.

A la voix du chef, les troupes firent quelques évolutions, à la suite desquelles elles rentrèrent dans leurs quartiers.

Lorsque les soldats se retrouvèrent ensemble, la belle dame de la calèche fut l'objet de leurs commentaires.

Les uns disaient que c'était Lucie; les autres, qui ne l'avaient pas vue d'assez près, soutenaient que ce n'était pas elle.

« Son frère nous le dira, s'écrièrent-ils tous en allant chercher Lucas. « Lucas, lui dirent-ils, cette dame si belle et si élégante, n'est-elle pas ta sœur?

— Je ne connais pas cette femme, fit Lucas. Assez de ques-

tions, camarades; je ne suis pas une montre à répétition, et je perds mon temps à vous répondre. »

Il ne s'était pas passé une demi-heure, lorsqu'une ordonnance du général vint chercher un soldat nommé Lucas Garcia et l'invita à la suivre.

Lucas obéit, tremblant d'indignation, mais sans qu'il y parût rien sur son visage.

Arrivé à une maison de belle apparence, il fut introduit dans un appartement meublé avec luxe et élégance.

A peine fut-il entré qu'une femme, enveloppée dans une riche robe de chambre en soie, se leva, jeta une exclamation de bonheur, et se précipita vers lui les bras ouverts.

Lucas la contint de la main droite en lui disant :

« Je ne vous connais pas, madame.

— Lucas ! mon frère ! s'écria la jeune femme éclatant en sanglots.

— Je n'ai pas de sœur, répondit Lucas sur le même ton qu'auparavant.

— Lucas, mon frère bien-aimé, je te dirai tout ce qui s'est passé ! »

En ce moment entra notre colonel devenu général.

« Eh bien, dit-il avec une bienveillance affectée, as-tu vu ton frère, Lucie ?

— Il ne veut pas me reconnaître ! s'écria Lucie en pleurant.

— Comment cela ? demanda le général en se tournant vers le soldat, et pourquoi ?

— Parce que cela doit être une erreur, mon général, répondit Lucas en portant à son front sa main ouverte : je suis fils unique, je n'ai pas de sœur.

— Je t'ai fait venir, dit le général, pour que tu restes auprès de moi comme ordonnance; tu apprendras à écrire, tu te feras ainsi une carrière dans laquelle tu pourras monter avec rapidité, car je sais que tu es brave et intelligent.

— Je ne veux pas apprendre à écrire, mon général.

— Et pourquoi ? demanda celui-ci en contenant sa mauvaise humeur, sans cette condition tu ne pourras avancer.

— Je ne tiens pas à avancer, mon général.

— Cela se voit ! dit le général avec un éclat de rire ironique. Quand un homme jouit d'un si brillant patrimoine, il n'est pas étonnant qu'il dédaigne le service du roi.

— Quand on ne voit pas le roi, on croit l'être, fit Lucas.

— Que désires-tu, mon frère? demanda Lucie.

— Je désire finir mon temps et retourner dans mon village.

— Qui donc t'y attire, puisque tu dis que que tu n'y as personne? reprit Lucie.

— L'amour de mon pays, fit Lucas; Dieu m'a donné pour ère la terre qui m'a nourri.

— Brave imbécile! » s'écria le général.

Lucas ne donna aucun signe d'impatience ou de colère.

« Frère de mon âme! Par la mémoire de notre mère, ne réfuse pas de me reconnaître; tu me déchires l'âme! Reste ici.

— Je ne veux être étranger nulle part, madame.

— Assez, dit le général; laisse-là cette brute; qu'il s'en aille et qu'il réfléchisse.

— Je ne pense jamais de deux manières, » reprit Lucas en saluant et en se retirant.

Lucie courut à la suite de son frère jusque dans l'antichambre, lui prit le bras qu'elle serra contre sa poitrine et lui dit d'un ton suppliant et passionné :

« Lucas, mon frère, pour l'amour de Dieu, reste! Le général m'a dit qu'il fera pour toi tout ce qui sera possible, et songe qu'il peut beaucoup.

— Honneur et profit n'entrent pas dans le même sac, » répondit le soldat avec toute la fierté de l'homme noble, et avec toute la rudesse de l'homme inculte; il repoussa sa sœur, qui tomba anéantie sur un siége.

Le frère de Lucie se dirigeait vers le quartier, les poings fermés, les lèvres serrées, et avec cette pâleur livide que la colère imprime sur le visage des hommes du midi. Cette colère le suffoquait, il ne pouvait ni l'exhaler, ni en suivre les impulsions, car cette colère lui dictait la vengeance, et Lucas ne pouvait se venger que par un crime dont il n'était pas capable. Si, à cette époque, on eût été en guerre, le simple soldat eût donné cent fois sa vie pour obtenir quelques grades qui l'eussent suffisamment élevé pour le mettre en position de demander une satisfaction à cet homme qui, après avoir séduit sa sœur, l'avait lui-même si insolemment injurié. Le lendemain, sans doute, Lucas eût arraché ses galons, les eût jetés comme des oranges exprimées, car Lucas ne tenait pas aux ornements; le faste et la grandeur n'avaient aucun attrait pour lui.

Il appréciait sa condition, il aimait les travaux des champs, il était attaché à son village et aux mœurs campagnardes, et il n'eût renoncé à aucune de ces choses avec lesquelles il sympathisait, au milieu desquelles il vivait à son aise, pour se hisser à un échelon un peu plus élevé sur lequel il eût toujours passé pour un intrus et un étranger. Une semblable qualification était antipathique à cette affection noble et instinctive qu'il portait à son pays, à sa province, à son village et à sa classe. Aujourd'hui on cherche à détruire ce noble sentiment que la nature a mis dans le cœur de l'homme; on dit au pauvre : « Monte, monte, le sommet est ta place, les points élevés sont un bien commun. » C'est ainsi que s'infiltre une vaine arrogance dans l'esprit honnête du peuple.

Aussi Lucas, qui ne pouvait remédier à cette position, souffrait horriblement du voisinage de sa sœur; fort heureusement, au bout de deux jours, le général partit pour Séville.

L'existence de Lucie s'était transformée depuis le jour où elle avait rencontré son frère et où celui-ci n'avait pas voulu la reconnaître.

Au milieu de ce joyeux sentier semé de fleurs, dans cette légère existence de papillon où elle avait été poussée par les circonstances à dix-sept ans, il lui était arrivé, en rencontrant son frère, ce qui arrive à une barque qui, voguant au hasard sans patron et sans boussole, au gré des folles brises, se heurte dans sa course contre le premier rocher de la terre ferme : la secousse avait été terrible. Lucie se disait avec perplexité :

« Où suis-je? Où vais-je? Où est le port? Qui m'attire? Qui me repousse? » Et elle regardait avec effroi autour d'elle; tout lui paraissait nouveau; tout lui paraissait étrange, tout lui semblait réprouvé et odieux. Elle retrouva dans son souvenir, que jamais elle n'avait consulté dans son ivresse, ces dernières paroles que lui avait dites son frère dans son langage inculte, laconique, mais énergique et précis :

« Marche toujours droit, quelque rude, quelque montueux que soit le chemin; ne quitte pas la ligne droite et ne cesse jamais de regarder devant toi, car celui qui ne regarde pas en avant ne sait où il pourra s'arrêter. »

Ce qui augmentait la désolation de Lucie, c'est que l'infortunée n'entrevoyait aucun moyen habile de sortir de la position dans laquelle elle se trouvait. Si elle retournait vers le

bien, elle ne trouvait aucune protection; elle en trouvait partout en persévérant dans le mal. Le défaut d'énergie de son caractère faisait qu'elle ne savait pas trouver le moyen terme, c'est-à-dire entrer hardiment dans la bonne voie sous la seule protection de Dieu, qui jamais n'abandonne celui qui le recherche avec foi, sans faiblesse et sans découragement. Ses larmes flétrissaient sa beauté, son abattement ôtait tous ses charmes à sa charmante et gracieuse physionomie. Tout cela commença par déplaire à Gallardo, puis il en fut ennuyé, et enfin il s'exaspéra. Il en résulta entre les amants des scènes violentes qui introduisirent la discorde; et la discorde, une fois qu'elle a rompu les premières digues, s'infiltre à travers toutes celles qu'on lui oppose de nouveau.

Le général fut obligé de se rendre à Madrid. Il se détermina à laisser Lucie à Séville, pensant que son séjour dans la capitale serait de peu de durée. Lucie le laissa partir sans apporter aucune résistance à cette séparation; elle était si fatiguée de la vie qu'elle menait, que toute autre situation lui paraissait préférable; puis elle était loin de posséder cette bravoure insolente, cette audacieuse hardiesse que savent mettre à profit les femmes de sa condition afin de se faire craindre lorsqu'elles ne sont plus aimées. Aussi voit-on beaucoup d'hommes se marier par crainte et qui ne l'auraient pas fait par amour; de cette sorte, ils passent la moitié de leur vie dans le scandale, l'autre moitié dans le ridicule : triste conclusion d'une existence humaine!

Le séjour de Gallardo, que les journaux appelaient *le jeune général*, se prolongea à Madrid au delà de ses prévisions. Il se trouvait engagé dans certaines combinaisons parmi les intrigues subalternes des partis politiques, jouant pour quelques-uns le rôle de bravache, et se laissant persuader qu'il était un important chef de parti.

Le général pensa avec une très-grande raison, avec un profond jugement, qu'il était temps pour lui d'entrer dans la vie positive et de servir les intérêts du pays, sans négliger les siens, cela s'entend. En conséquence de ces idées graves, le jeune chef s'abonna aux journaux, acheta des livres qu'il lut, sans se rappeler bien précisément quels étaient ceux qu'il venait de lire et ceux qui lui restaient à lire; il écrivit un mémoire sur la navigation fluviale, un autre sur la rente différée;

il fit de petits discours pour se préparer à des discours plus longs; il obtint l'approbation de ses auditeurs, et enfin il parvint à échanger son caractère d'homme léger contre une pompeuse réputation d'homme important et de citoyen grave.

Notre homme, comme on le voit, était arrivé à son apogée, surtout parce qu'entre autres sacrifices faits à la gravité, il avait pris un bon cuisinier et avait desserré le lacet de son corset.

Néanmoins, comme il y a une grande différence entre l'homme grave et un homme moral, notre héros avait encore, dans la coulisse, ses petites réunions demi-graves, et on y causait à table du discours A et du cancan B, du Concordat et du Théâtre-Royal, du ministre et de la danseuse, de l'évêque et de la chanteuse, de la couronne et de la partie de cartes. On élevait un trône à la tauromachie, on proposait une apothéose à l'industrie, et un vote de censure au luxe des neuvaines.

« Dis-moi donc, petit, lui dit un jour un de ses amis, pendant un déjeuner-dîner dans lequel le vin de Champagne s'était chargé de représenter le bon ton qui manquait à une grande partie des assistants ; et la Lucie, qu'est-elle devenue ?

— Elle est à Séville où je l'ai laissée parce qu'elle était un peu indisposée, répondit le héros.

— Sais-tu qu'elle commence à perdre un peu de son éclat ?

— A vingt et un ans, mon ami ?

— Cela n'est pas étrange, opina le fils élégant d'un capitaliste qui avait été élevé en France; quand on vit vite, à vingt et un ans on est déjà *sur le retour*.

— L'existence des camélias est comme celle des roses, elle dure un jour, se hâta d'ajouter un autre convive.

— Vous devriez mettre cette Lucie délucidée au nombre des onze mille Didons, dit le jeune élégant.

— Et la reléguer avec les modes *fanées* de l'année passée, ajouta l'autre.

— Cela ne se peut, répondit le général.

— Vieille morale espagnole ! il est probable que la belle ne compte pas trouver un Amadis de Gaule dans un général de ce siècle de lumières.

— Il y a, reprit notre héros, entre Lucie et moi des circonstances exceptionnelles.

— Conte-nous cela, petit, dit l'un des intimes; ce récit romantique nous fera savourer plus agréablement le café. »

Le général rapporta alors dans le plus grand détail l'origine et les circonstances de sa liaison avec Lucie.

« Ne voyez-vous pas, général, que tout cela était une farce habilement jouée par ces *fourbes* de campagnards, une *mystification* calculée de manière à se faire valoir, à vous effrayer, à vous intéresser en faveur de la petite, et à vous obliger à l'épouser?

— Sérieusement, Gallardo, dit un ami, en es-tu arrivé à considérer Lucie comme un cens non rachetable? Franchement, ce serait de ta part une grande sottise que de te créer un obstacle à ton avenir.

— Je ne vois pas que.... pour être député.... sénateur.... ou....

— Il ne s'agit pas de cela; tes idées politiques absorbent toute ton attention. Tu sauras que la fille du banquier don Juan de la Moneda est fort éprise de ta personne; je le tiens d'une de ses amies. »

Gallardo se redressa et passa sa main dans ses cheveux frisés.

« Sa mère est séduite par le titre de marquis de Monte Gallardo, que tu recevras, dit-on, prochainement, et son père fait grand cas de ta capacité....

— Nous nous comprenons, dit le général tout gonflé, car je sympathise vivement avec ses mérites. Acheter du 5 la veille de...!

— Il n'est pas moins épris de ton grade et de tes revenus. Tu vois, petit, que tu as là un avenir positif.

— Mais je connais à peine l'aimable et gracieuse personne qui a daigné s'occuper de moi, dit d'un air modeste le jeune général, en se promettant à part lui de serrer de nouveau les cordons de son corset.

— Elle est fort jolie, dit l'intime. Sais-tu qu'elle monte à cheval comme un cosaque?

— Oh! certes, ajouta l'élève de Paris, Athénaïs de la Moneda a la taille la plus svelte, le teint le plus pâle, les regards les plus fiers de toutes nos belles de Madrid! Elle est délicieuse!

— C'est un parti fou, sur ma foi! son père a quarante millions et elle est fille unique.

— Profite de la circonstance et épouse promptement. Son

que les jeunes filles à quarante millions sont plus capricieuses que le vent, plus changeantes que les girouettes; elles font tout ce qu'elles veulent. La raison, c'est que les parents de ces brillantes héritières, qui souvent ne savent rien de plus que l'espagnol, ont la plus grande considération pour leurs filles qui ont appris le français dans les romans de Sue et l'italien dans les opéras. Le caprice d'une jeune fille millionnaire est un éclair. Ne perds donc pas de temps, tu t'exposerais....

— A une *déception*, dit un convive en français.

— A un *désabusement*, fit un autre.

— Que pensez-vous de tout cela, mon oncle? demanda Gallardo à un vieux général qui avait perdu une jambe à la bataille de Baylen. » Notre héros cherchait à faire cette question sur le ton de la plaisanterie, il y perçait en réalité une vive satisfaction.

Le vieillard se taisait, caressant avec sa main sa moustache blanche.

« Eh bien, général, que pensez-vous? demanda un intime.

— Je pense, répondit-il, qu'il doit se marier.

— C'est clair, dit quelqu'un.

— Sans aucun doute il doit se marier, firent tous les autres.

— Entendons-nous, messieurs, reprit le vieillard; je dis, Gallardo, que tu dois te marier, non pas avec cette petite maîtresse aux millions, mais avec Lucie. »

Une clameur unanime accueillit ces paroles.

« Général, vous abusez de votre rôle de Nestor, fit le jeune élégant.

— Je propose un vote de censure, dit un convive.

— Le général s'abuse, dit l'intime; un gentilhomme de sa délicatesse ne peut conseiller à un homme dans la position de Gallardo d'épouser une femme *entretenue*.

— Oui, certes, j'ai de la délicatesse. La délicatesse est une plante qui pousse de telles racines que rien ne saurait l'arracher du sol, ni la charrue d'argent, ni le hoyau d'or qui retournent aujourd'hui le champ des idées. C'est pour cela que je conseille à l'homme qui a fait une mauvaise action de la réparer, à celui qui a perdu une jeune fille honnête de la protéger. Je le lui conseille avec d'autant plus d'instance, si l'avenir lui sourit, afin qu'il n'ait pas honte du passé. En mon temps, messieurs, on ne traitait pas les mariages dans des

conseils demi-publics; les seuls conseillers, selon les circonstances, étaient le cœur, l'honneur et la conscience. Mais, ajouta le vieillard en se levant, ma manière de voir est tout aussi hétérogène, à côté de celle que vous professez, que peu l'être ma personne au milieu de jeunes hommes. Je vous salue messieurs. Adieu, mon neveu; ne me convie pas à ta noce, s tu épouses la millionnaire aux caprices; je ne suis pas de ces fêtes-là. Si tu te maries avec Lucie, je serai ton parrain. »

En disant cela, le noble et digne vétéran quitta le salon.

« Le général, dit l'intime, a textuellement un pied dans la tombe, et il voit tout couleur de *De profundis*. Gallardo, en ce siècle positif, il faut régler son pas selon la marche de tous; le reste, c'est agir à l'antique mode et se rendre ridicule. »

Cependant les jours se suivaient et chacun d'eux amenait son événement, sa nouveauté, son intérêt et l'oubli du jour précédent. Les moyens d'existence commençaient à manquer à Lucie, sans qu'elle le fît connaître à Gallardo; car, avec le sentiment du devoir et la rougeur de la honte, Lucie avait compris l'opprobre de ses dons et la double humiliation qu'il y avait à les solliciter et à les recevoir. Elle avait vendu toutes les choses de quelque valeur qu'elle possédait et elle voyait s'approcher la fin de ses ressources.

« Que deviendrai-je? » se demandait-elle un jour, la tête tristement penchée sur la poitrine, avec plus d'abattement que d'inquiétude, avec plus d'inertie que d'angoisse. J'ai désappris à travailler, comme le marin qui aux jours de calme oublie les manœuvres. Et maintenant que tout me manque, que vais-je devenir? Que pense celui qui m'a perdue? Quand se souviendra-t-il que j'existe? »

Sur ces entrefaites, un jour entra chez elle, tenant une lettre à la main, l'hôtesse de la maison dans laquelle elle habitait.

« Elle est de Madrid, dit la dame avec un sourire gracieux Je parierais que le général annonce son retour et confirme : nouvelle qui court ici de sa nomination comme capitaine général de l'Andalousie. »

Lucie ouvrit la lettre et lut ce qui suit :

« Chère Lucie,

« Les choses ne peuvent être éternelles. L'âge fait naître des

idées sérieuses ; la vie a ses obligations ; les circonstances amènent des engagements, et la position des devoirs qui contraignent l'homme à faire des sacrifices en faveur de la *morale* et de la raison. S'ils sont douloureux, ces sacrifices sont malheureusement nécessaires.

« Ma famille a concerté pour moi un mariage qui m'assure un brillant avenir. Les choses sont arrivées à un point où il m'est impossible de m'y opposer sans offenser une famille puissante et respectable, sans compromettre la mienne, sans me causer de graves préjudices, que tu serais la première à déplorer.

« Cette nécessité dans laquelle je suis de m'établir n'a rien, je pense, qui puisse te surprendre ni t'affliger. Je pense aussi que tu ne me regretteras pas, car j'ai remarqué depuis longtemps combien peu de plaisir tu avais à vivre avec moi, et combien ma présence t'était peu agréable. Un autre peut-être occupe déjà dans ton cœur la place que j'y ai remplie! Si tu dois être plus heureuse avec lui que tu ne l'as été avec moi, j'ai assez de *philosophie* pour être le premier à m'en réjouir.

« Adieu. Il est probable que nous ne nous verrons plus, mais crois que je ne t'oublierai jamais, et si je puis te servir en quelque chose, dispose de moi. »

— Eh bien, demanda l'hôtesse avec empressement, parle-t-il de venir ?

— Non, répondit Lucie, dont les joues se couvraient de larmes abondantes; il dit qu'il ne viendra pas. »

Bien que Lucie n'éprouvât pas, à bien dire, pour Gallardo ce qu'on nomme de l'amour, son cœur, qui était aimant, s'était rempli de lui pendant quatre années de relations, et la froide insensibilité avec laquelle il se séparait d'elle ne pouvait faire moins que la blesser vivement et la frapper de douleur. Quelque odieuse que lui fût sa situation passée, la position nouvelle qui s'offrait tout à coup à elle inquiétait vivement sa timide nature. Aussi ne put-elle retenir des larmes de douleur et d'angoisse.

Le visage de l'hôtesse, son ton et ses manières avaient changé en un instant. Cette douleur l'avait confirmée dans ses soupçons : Lucie était abandonnée par son amant.

« Madame, dit-elle, la nécessité où je suis de mettre ordre à quelques affaires pénibles me force à introduire dans ma maison une règle nouvelle. J'ai décidé que je réclamerais à

l'avance le prix de mes loyers; les personnes qui sont chez moi y ont consenti, et j'espère que vous voudrez bien faire de même.

— Non, madame, répondit Lucie, attendu que je pars demain; je ne vous dois que le temps échu. »

Le soir venu, la pauvre abandonnée sortit, elle vendit ses vêtements à une fripière, paya son hôtesse, ne possédant plus que ce qui lui était rigoureusement nécessaire pour payer à des muletiers, qui portaient de l'huile à Xérès, ce qu'ils exigeaient d'elle pour la conduire jusque-là sur un de leurs mulets. De Xérès, elle se proposait de se rendre à pied à Arcos.

Le lendemain, au point du jour, elle sortit par la porte de Carmona, jetant un long et triste regard sur cette ville endormie qui a pour page le Bétis, pour bannière la Giralda, pour bouquet de fête ses orangers. Elle est à la fois joyeuse comme une campagnarde, imposante comme une reine, belle comme une jeune fille, pleine de savoir et de souvenirs comme une matrone de bonne souche, gracieuse comme une Andalouse d'aujourd'hui, digne et chaste comme une vieille Castillane.

A Xérès, Lucie se trouva seule et sans aucun appui; mais son bon ange lui fit rencontrer l'oncle Bartolo dans l'hôtellerie où elle s'arrêta. Rien ne pouvait lui causer plus douce consolation que la vue de cet ancien ami de sa famille. Elle lui raconta toute sa triste histoire, ajoutant en dernier lieu qu'elle ne savait que devenir, n'osant pas même s'offrir pour servir dans une maison.

« Ma fille, lui dit le vieux guerillero, tu t'es perdue dans la maison de cette Léona du diable; c'est pour son malheur qu'il est venu des ailes à la fourmi! Si tu avais fait rude mine à ce sans-cœur, il n'aurait pas osé agir comme il a agi. Pourquoi veux-tu qu'un monsieur aille faire des agaceries à une villageoise comme toi, si ce n'est pour se moquer d'elle?

« Enfin, ajouta-t-il en voyant couler les larmes de Lucie, ne parlons pas du passé. Lorsque le lièvre est parti, les piéges sont inutiles. Je ne suis pas de ceux qui mettent en morceaux l'arbre tombé, ou qui doublent la charge de la mule qui s'agenouille. Le repentir est un baptême, il rouvre la porte du bercail; et toi, tu te repens, puisque tu reviens courageusement à ta pauvreté. Si tu étais restée dans ces grandes villes, il n'eût pas manqué de pervers qui eussent achevé de te perdre. Viens

avec moi, je parlerai à Lucas, et j'espère qu'il te recevra ainsi qu'il doit le faire.

— Oncle Bartolo, s'écria Lucie tristement, Lucas ne me pardonnera jamais! Il a dit qu'il n'avait pas de sœur, et rien ne lui fera dire le contraire.

— Il est vrai, répondit le guerillero, que les Garcia ont la tête plus dure que des bigornes de forgeron, et que j'ai été repoussé avec perte quand je me suis mêlé du mariage de ton père, Dieu ait son âme! mais aujourd'hui, c'est autre chose. Lucas a donné des preuves de cœur, et ton père a fait une sottise. Il est plus facile de rapprocher deux êtres que lie le sang, que d'en séparer deux que le diable a unis. Nous verrons, et Dieu surtout. En attendant tu viendras chez moi: l'abondance n'y règne pas, mais tu n'y manqueras pas de bonne volonté. »

Le lendemain, l'oncle Bartolo et Lucie suivaient le chemin que nous avons décrit au commencement de ce récit. Lucie était montée sur une ânesse et le bon vieillard suivait à pied. Ils arrivèrent le soir à Arcos.

Malheureux celui qui en rentrant dans son pays natal, au lieu d'éprouver une pure et complète félicité, sent son cœur déchiré par la douleur et par la honte! Malheureux s'il trouve ses parents morts, la maison dans laquelle il est né devenue la propriété d'autrui, et sur le visage de ses voisins, de ses amis, au lieu d'un sourire de bienvenue, s'il rencontre ce froid dédain et l'éloignement qui s'adressent aux étrangers!

L'oncle Bartolo laissa Lucie chez lui, et pendant que le souper se préparait, il alla chez Lucas Garcia.

Lucas, après avoir reçu son congé, était revenu à Arcos. Il avait repris sa place parmi les journaliers, et il se conduisait de telle sorte que déjà plusieurs places et diverses occupations lui avaient été proposées. Il avait trouvé vendue la maison de son père, mais il lui restait dans cette maison une vieille parente chez laquelle il avait loué une chambre et qui prenait soin de son intérieur.

L'oncle Bartolo entra au moment où Lucas achevait de souper.

« A votre service, oncle Bartolo, lui dit Lucas en le voyant entrer.

— Merci? Bon profit te fasse. Veux-tu fumer?

— Cela ne viendra pas mal à propos. »

L'oncle Bartolo donna une cigarette à Lucas, alluma la sienne et lui dit à brûle-pourpoint, selon sa coutume:

« Lucas, mon homme, veux-tu me dire pourquoi tu ne me parles jamais de ta sœur? Trouves-tu donc qu'une sœur soit une pièce de rechange? »

Lucas, désagréablement surpris, fronça le sourcil et répondit :

« Je n'ai pas de sœur, oncle Bartolo!

— Comment?... Que dis-tu?

— Ce que j'ai dit. Je n'ai pas coutume de répéter ce que je dis.

— Laisse donc là ces airs terribles! Veux-tu bien me dire quel droit tu as de renier ta sœur, bien que sa vie n'ait pas été ce qu'elle devait être? »

Lucas était devenu pâle, et l'indignation comprimée faisait trembler son menton.

« Oncle Bartolo, dit-il en affectant l'indifférence, on a toujours dit qu'on ne compte pas avec celui qui s'en va. Laissons cette conversation.

— Je n'en ai pas envie, entends-tu? J'ai à te dire maintenant que cette figure de juge, si elle convient avec le pécheur, ne ne convient pas avec celui qui se repent. Tu comprends? Or ta pauvre sœur est repentante, et tu sais que qui pèche et s'amende à Dieu se recommande.

— Oncle Bartolo, je vous ai dit que je n'ai pas de sœur.

— Es-tu têtu, grand Dieu! Viens ici, âme de singe; comment peux-tu dire que tu n'as pas de sœur, si Dieu t'en a donné une? Lucas, me voilà ici, je ne m'en vais pas que tu n'aies pardonné à ta sœur.

— Oncle Bartolo, ne tentez pas ce que vous ne sauriez obtenir.

— Tu ressembles à ton père ; tous deux vous êtes plus opiniâtres que des bœufs. Juan Garcia et Lucas Garcia, la bonne paire pour un attelage!

— Pourquoi, monsieur, venez-vous me relancer de tous ces dictons?

— Je ne dis rien d'injuste; je ne te dis que la vérité. Toi, tu parles peu et mal, et ce que tu dis n'a ni forme ni manière. Mais revenons au fait; je n'abandonne pas si facilement la partie quand je défends la raison. Je te disais que ton entêtement es pire que celui de ton père ; car, songes-y bien, il est moins mal de s'opiniâtrer à épouser sa maîtresse que de persister à ne pas

pardonner à sa sœur; mieux vaut pécher par défaut que par excès; et s'il a manqué un point à ton père, tu en as trop de la moitié. Ta mère t'a recommandé ta sœur; vas-tu désobéir à la dernière volonté de celle qui t'a mis au monde!

— Elle m'a recommandé ma sœur, oui; mais la maîtresse d'un malotru, non.

—Tu es plus haut monté qu'un aigle, bien qu'il soit l'oiseau royal; tu prononces tes sentences comme un auditeur; tu te figures sans doute que tu en sais plus que le conseil du roi? Sache que tu fais fausse route, mon fils, et qu'il ne te convient pas d'accabler la fille de ta mère avant que Dieu ne le fasse; avec d'autant moins de raison que tu as ta part dans sa faute et dans son malheur.

— Moi, monsieur?

— Oui, toi. Pourquoi t'es-tu débarrassé de ta charge comme un mulet sauvage? Pourquoi as-tu jeté par-dessus ton épaule la recommandation de ta mère? Pourquoi, sans prendre conseil ni de Dieu ni du diable, as-tu pris le fusil, sachant que pendant six ans tu allais te trouver empétré dans la casaque et que tu perdrais de vue cette malheureuse? Tu savais bien que tu la laissais dans une maison où les mauvaises mœurs étaient établies. Et c'est ainsi qu'il est arrivé ce qui est arrivé; si tant de faucons poursuivent le héron, est-il étonnant qu'il succombe? A cela il n'y a pas de remède, et ce qui est passé est passé. Maintenant, te semble-t-il donc bien juste, lorsque ta sœur bien-aimée brise avec sa mauvaise vie, qu'elle n'ait pas quelqu'un à regarder en face?

— Elle aurait dû y penser. Il n'y a pas de montée qui n'ait sa descente.

— C'est comme cela, mon fils! Tu regardes le blessé, tu considères la blessure, tu fermes ta bourse et tu ne donnes rien! Cela s'appelle avoir des entrailles de païen pour une pauvre créature qui a été poussée à mal et qui ne savait pas ce qu'elle faisait.

— Oncle Bartolo, l'ignorance n'excuse pas le péché.

— Crois-tu donc que s'il te fût arrivé quelque malheur, si, par exemple, c'est une supposition, tu eusses volé ou commis quelque action semblable qui fût déshonorante, crois-tu que ta sœur eût détourné de toi son visage? Certes, non.

— Elle aurait eu tort. Mais la supposition est impossible,

parce que j'aurais eu soin de ne pas me présenter devant elle. Qui touche les siens de sa lèpre les rend malades et ne guérit pas, oncle Bartolo.

— Lucas, mon fils, la sentence dit : Agis avec bonne intention et non avec passion.

— Et le proverbe, oncle Bartolo, dit : Le sang bout sans feu.

— Lucas, au nom de la sainte Mère de Dieu, comment celui qui n'a pas de miséricorde peut-il en espérer un jour? Fais une bonne œuvre, et quand tu iras te coucher, fût-ce sur une natte de jonc, cette natte te semblera un lit de plumes, et tu n'y auras que de bons rêves.

— Oncle Bartolo, ne vous fatiguez pas davantage. Quand même je saurais que je me condamne, je ne veux plus entendre parler de cette infâme. Ma sœur est morte ; je n'ai plus de sœur ! Et maintenant c'est dit.

— Va, Caïn! dit en se levant le bon vieillard indigné. Dieu te montrera au doigt comme il a fait à ce mauvais frère en le maudissant. Elle vaut mieux avec sa faute et son repentir que toi avec ta vertu et ton orgueil. »

Nous ne dépeindrons pas le désespoir qui frappa Lucie lorsque l'oncle Bartolo l'informa de l'insuccès de sa démarche

« Dieu saint ! s'écriait-elle en sanglotant, c'est en vous seul que je trouverai miséricorde ! Hélas ! moi qui ai tant aimé mon frère dans les jours heureux de mon enfance, lorsque j'étais sans faute et qu'il était ma seule consolation ! Il ne savait alors que faire pour me plaire, et il me jurait de ne jamais m'abandonner !

— Allons, calme-toi, ma fille, lui dit l'oncle Bartolo : perdrix effrayée est bientôt rôtie. Qu'as-tu besoin de ce dénaturé sans entrailles ? Ne suis-je pas là ? Le toit de ma maison n'est pas si petit qu'il ne puisse t'abriter ; tu mangeras ce que je mangerai. Tu aideras ma pauvre Josepha, qui est un peu comme un vieux pot fêlé et qui n'est plus bonne à grand'chose. »

Les gens de la maison étaient couchés; Lucie veillait dans la solitude de la nuit et pleurait ce qui avait fait son bonheur passé : son innocence, sa pauvreté et l'affection de son frère. Lancée dans le vaste champ de ses regrets, la pauvre Lucie se désolait et se consolait en même temps. Elle repassait dans son esprit chacun des incidents de sa vie de jeune fille, chaque preuve d'amitié qu'elle avait reçue de son frère, chaque espé-

rance évanouie ou morte. Son chagrin et son agitation croissaient avec les ombres et le silence de la nuit.

« Que ferai-je? que ferai-je? s'écriait-elle en se couvrant figure des deux mains; je ne puis être à charge au bon vieill qui m'a recueillie, ni rester dans un pays où habite le fr qui refuse de me reconnaître et qui apprend aux autres m'outrager. Que ferai-je? Mendier si je ne trouve pas de travail Où irai-je? Où Dieu me conduira! »

Sans attendre le jour, et afin que son protecteur ne s'aperçût pas de son départ, elle ouvrit silencieusement la porte et sortit dans la rue.

Avant de quitter pour toujours ces lieux aimés, elle s'arrêta devant la maison voisine dans laquelle sa mère était morte, où elle avait passé sa tranquille enfance, où elle laissait un frère qu'elle aimait tendrement, malgré son inhumanité envers elle.

Lucas, de son côté, était agité, inquiet, exaspéré, le sommeil le fuyait, son cœur lui pesait.

Soudain il entendit dans la rue une voix douce et tremblante, chantant cette même romance qu'il avait chanté à sa sœur lorsqu'elle était enfant.

Lucas s'élança hors de son lit par un mouvement involontaire, et porta ses mains à ses oreilles comme pour les empêcher d'entendre.

La voix chantait :

Au nom du Dieu de charité,
Au nom de la mère de Dieu!
Donne-moi, ma sœur, une aumône,
Et le Seigneur te la rendra!

Lucas, qui étouffait, s'assit sur son lit et frappa des pieds le sol avec rage et douleur.

La voix continuait avec plus de lenteur et tremblant davantage :

Il prend un pain, puis il le coupe,
Et du pain s'échappe du sang!...

Lucas, respirant avec difficulté, porta ses deux mains à son visage inondé de larmes.

Et cependant la voix, entrecoupée de sanglots, chantait toujours :

Qui refuse à sa sœur un pain,
Celle-là n'eut jamais d'entrailles!
Qui refuse à sa sœur un pain,
Le refuse à la Vierge sainte!

Lucas courut vers la porte, l'ouvrit avec violence, sortit, ouvrit les bras, et Lucie s'y précipita en poussant un cri.

Le lendemain, l'oncle Bartolo disait à sa femme :

« Quand le diable s'empare de quelqu'un, il ferme autour de lui toutes les portes. Mais tant que les créatures ne sont pas condamnées d'une manière absolue, Dieu laisse un guichet ouvert dans leur cœur!



# SE TAIRE PENDANT LA VIE

ET

## PARDONNER A L'HEURE DE LA MORT

# 'E TAIRE PENDANT LA VIE

ET

# PARDONNER A L'HEURE DE LA MORT.

Je me réserve la vengeance, et c'est moi qui l'exercerai, dit le Seigneur.

*(Épître de saint Paul aux Romains.)*

---

## CHAPITRE PREMIER.

### Une tête de mort entre deux vases de fleurs.

On voyait, dans la populeuse ville de M..., une étrange anomalie qui choquait tous les étrangers, mais qui était arrivée à ne plus attirer l'attention des habitants. Cette anomalie consistait dans le triste contraste que formait, dans un des quartiers les plus élégants et les mieux habités de la ville, dans une des rues les plus fréquentées, une maison close, sale, négligée et sombre, dont l'aspect frappait la vue et affectait les sens. Les deux maisons qui la flanquaient, à droite et à gauche, étaient aussi blanches que si elles eussent été d'albâtre; leurs balcons et leurs grilles étaient peints, le fer avait été revêtu d'une couleur verte joyeuse et fraîche comme les plantes qui y étaient groupées dans leurs vases couleur de corail. Au-dessus de cet ensemble de fleurs s'élevaient les vaniteux dahlias, que la culture a tant embellis, les lilas, aussi distingués parmi les fleurs que l'est dans la société la personne qui unit la modestie à un mérite réel. L'héliotrope, qui sait tout ce qu'il vaut, et qui, par cela même, dédaigne les couleurs éclatantes, se retirait derrière les géraniums, qui ont su, par leur

apparence coquette et variée, se conquérir une belle place dans l'aristocratie de la flore. A la place de prédilection se montraient les camellias, froids, empesés, se faisant valoir, donnant le ton sans songer que la mode et la nouveauté, qui leur prêtent quelque importance aujourd'hui, peuvent les abandonner demain, et qu'ils seront d'autant plus oubliés qu'ils ne laissent pas même un parfum comme souvenir. A hauteur d'appui s'inclinaient les charmants œillets, la plus espagnole de toutes les fleurs, laissant tomber leurs jolies têtes sous l'excès de leur arome. Derrière les vitres on voyait tendus ces jolis stores formés de petits joncs verts qui viennent de Chine et sur lesquels sont peints des oiseaux étranges, des fleurs apocryphes qui semblent nés de l'arc-en-ciel et qui font ressembler les maisons à de grandes cages ou à des jardins enchantés.

Tout au contraire, la maison vide, avec ses murailles sombres, ses ferrures noires, ses volets clos, fuyant la lumière du jour et les regards des hommes, semblait exclue de la vie joyeuse et active et porter avec elle un anathème. Sur le balcon se voyaient seulement quelques lambeaux d'un écriteau que le vent et la pluie avaient détruit, et que le maître, fatigué de le renouveler, laissait dans cet état. Ces lambeaux donnaient une apparence d'interdit à cette maison sinistre et abandonnée. En un mot, cette habitation, seule et silencieuse, placée entre ces deux voisines élégantes, pouvait se comparer à une tête de mort entre deux vases de fleurs.



# CHAPITRE II.

## Conversation.

Dans l'une de ces deux maisons une aimable et charmante femme recevait un grand nombre de visites à l'occasion de sa fête.

S'adressant à l'un des cavaliers qui faisaient partie du cercle assis en face de son sofa : « Ainsi donc, lui dit-elle, vous n'avez pas encore trouvé de maison?

— Non, madame, lui répondit le cavalier, qui était étranger ; parmi celles qui m'ont été offertes, les unes sont trop petites pour ma nombreuse famille, les autres sont mal situées ; ma femme sort très-peu, et la première recommandation qu'elle m'a faite a été de lui choisir une maison bien placée.

— On ne trouve en effet aucune habitation en ce quartier, dit une personne présente.

— Mais, madame, reprit l'étranger, je viens d'apercevoir la maison voisine de la vôtre ; elle n'est point occupée, elle me conviendrait beaucoup, et vous ne m'en avez pas parlé.

— Sans doute, répondit la dame, c'est vrai ; c'est un oubli, mais nous sommes tellement accoutumés ici à compter cette

maison parmi les morts, que vous ne devez pas vous étonner que je n'aie pas cherché à la tirer de son linceul.

— Parmi les morts? Est-ce à dire parmi ce qui n'existe pas? demanda l'étranger d'un air surpris.

— C'est cela même, car personne ne l'occupe et personne ne veut lui donner l'existence.

— Et pourquoi cela; est-elle en ruines?

— Nullement; elle est en très-bon état.

— Est-elle laide? est-elle en désordre?

— Non, elle est convenable et bien distribuée.

— Quelqu'un y serait-il mort d'étisie?

— Nullement que je sache, et d'ailleurs, cette crainte exagérée, ou plutôt cette préoccupation, commence à disparaître de nos mœurs. On blanchit les murailles, on repeint les bois comme on fait toujours après une maladie quelconque, et toutes les maisons deviennent habitables tout aussitôt qu'a cessé d'y exister la victime de cette terrible infirmité, que les voyages sur mer ont seuls, dit-on, le privilége de guérir.

— Mais alors, pour quelle raison cette maison n'est-elle pas habitée? renferme-t-elle donc quelque cause d'épouvante?

— Justement, répondit la dame.

— Vous me dites cela au dix-neuvième siècle! au milieu de la splendeur de toutes les lumières! à la face de l'incrédulité régnante!

— Oui, monsieur, parce que cette cause d'épouvante est venue d'un crime, et rien n'a pu en faire disparaître l'effet, ni les lumières, ni l'incrédulité. Dans cette maison, monsieur, a été commis un assassinat.

— Je conviens, reprit l'étranger, que cela ait dû être une chose atroce pour ceux qui habitaient la maison, terrible pour les alliés ou les parents de la victime; mais il ne me semble pas que ce soit une raison suffisante pour que, avec le temps, une maison reste condamnée à être démolie ou à exister sans être habitée. Combien de temps y a-t-il que ce fait a eu lieu?

— Six ans.

— Il me semble, madame, que l'abandon de cette maison, innocente de l'attentat dont elle a été le théâtre, est une chose inouïe, une véritable anomalie à l'époque où nous sommes, et pendant laquelle, à moins d'étranges influences, la convenance et l'utilité sont le principe de toutes les actions.

— Que voulez-vous, monsieur, répondit la maîtresse de maison, nous sommes sous ce rapport un peu arriérés et no ne nous en plaignons pas. Mais l'horreur de cet assassin l'innocence de la victime, qui était une pauvre vieille femm inoffensive, le mystère qui s'est étendu sur le crime et qui le couvrira toujours ont donné un tel aspect sinistre aux lieux où il s'est commis; l'éloignement que cette maison inspire, sanctionné par le temps, est aujourd'hui si complet, qu'il ne s'est trouvé personne qui ait voulu modifier l'état d'isolement qui pèse sur elle comme une malédiction. La solitude de cette maison est comme un sceau posé sur une lettre fermée. Dieu l'ouvrira un jour, sinon devant les tribunaux des hommes, du moins devant le tribunal suprême dont il est le juge. »

En ce moment entrèrent de nouvelles visites, et la conversation fut interrompue.



# CHAPITRE III.

## Un crime.

La curiosité de l'étranger, excitée par ce qu'il avait entendu, le ramena au bout de plusieurs jours dans le but de renouer la conversation interrompue. Après les premiers compliments, il dit tout aussitôt à l'aimable maîtresse de la maison :

« Vous serez peut-être étonnée, madame, de mon insistance; mais j'éprouve le vif désir de savoir quelques détails sur le crime dont vous m'avez parlé l'autre jour, et qui paraît avoir été si effrayant que le temps, ce Saturne qui engloutit jusqu'aux pierres, n'a pu en faire disparaître les traces.

— Je vous dirai très-volontiers, lui répondit la dame, ce que je sais, c'est-à-dire ce que sait tout le monde, mais il est probable que cet événement, de si vieille date aujourd'hui, ne vous causera pas la sinistre et profonde impression qu'il a faite à tous les habitants de cette ville.

« Il y a dix ans, arriva ici et se logea dans la maison voisine, un commandant avec sa femme, trois petits enfants et sa belle-mère. Dans sa tenue, comme dans sa conduite, c'était un homme distingué; à l'affection qu'il témoignait à sa femme,

qui était très-jeune et très-simple, s'ajoutait la gravité paternelle; c'était une famille aussi unie qu'heureuse. Elle, était une colombe sans fiel, comme dit la poétique définition populaire : elle se trouvait aussi satisfaite et aussi fortunée d'avoir fixé le choix de ce digne mari, que d'être la mère des trois petits anges qui l'entouraient sans cesse. C'était le type de ces femmes exemplaires, qui n'existent que dans le cercle étroit de leurs devoirs de fille, d'épouse et de mère. Quant à la vieille dame, elle est du nombre de ces créatures que le monde, pour les classer rapidement, range sous la dénomination de pauvres femmes. Elle était très-pieuse, elle passait sa tranquille existence dans le temple, priant Dieu pour les objets de son affection, et au foyer domestique louant les objets de son culte.

« Ces deux dames étaient propriétaires dans un petit village; pour cette raison, on les appelait ici des provinciales ou campagnardes, pour parler selon l'usage français; mais, pour ma part, j'ai toujours trouvé dans cette maison une délicate urbanité, une franchise honorable et une conduite austère, sans momerie et sans prétention aux éloges. Si c'est ainsi qu'on est campagnarde, on n'a pas à rougir de l'être. J'allais souvent dans cette maison, parce que cette paix intérieure, cette félicité modeste et calme communiquaient leur bien-être à mon cœur; parce qu'une douce sympathie m'attirait vers cet homme si digne, si strict dans l'accomplissement de ses devoirs; m'entraînait vers cette gracieuse femme, qui jouissait de ses vertus comme d'autres jouissent de leurs plaisirs, et me poussait vers cette vieille, simple et aimante, qui ne faisait autre chose dans la vie que sourire et prier. Cette félicité, bien que simple et modeste, était sans doute trop parfaite pour être durable dans un monde où, par malheur, les bons eux-mêmes cessent de se souvenir du ciel quand la terre leur donne une existence agréable, et, en effet, un matin ma femme de chambre entra chez moi tout émue; sa figure était bouleversée, sa respiration haletante.

« Qu'y a-t-il, Manuela? lui demandai-je, tout effrayée.

« — Madame! un malheur..., une atrocité sans exemple.

« — Qu'est-ce donc, qu'est-il arrivé, explique-toi?

« — Cette nuit.... dans la maison d'à côté.... ne vous effrayez pas, madame!

« — Non, non, achève.

« — La vieille dame a été tuée !

« — Morte ! que dis-tu ?

« — Oui madame, assassinée, massacrée à coups de couteau.

« — Très-sainte mère de Dieu ! m'écriai-je avec horreur. Et comment? Est-il entré des voleurs ?

« — On doit le croire; mais on n'en sait rien.

« Le fait est, continua la dame, que le matin, le domestique, qui couchait dans une chambre sous le vestibule, sortit pour aller au marché. La porte de la maison, selon ce qu'il affirma, était fermée comme il l'avait laissée la veille au soir. Il était donc évident que les assassins n'étaient pas entrés par la cour. Mais quand il revint du marché il fut tout étonné de trouver la porte intérieure seulement poussée, de sorte qu'elle céda à sa pression et qu'il put entrer sans qu'il fût nécessaire que personne lui ouvrît. Quelle ne fut pas sa surprise de voir l'eau rougie dans le bassin de la fontaine de la cour ! Cette surprise devint de l'effroi, lorsque, sur le mur blanc de l'escalier, il aperçut la marque sanglante d'une main ouverte. Sans doute, en descendant cet escalier, et en se voyant couvert de sang humain, l'assassin avait eu un instant de faiblesse qui l'avait obligé de chercher un appui sur le mur; celui-ci avait conservé l'empreinte de la main homicide pour accuser le coupable et indiquer son passage. Le domestique monta tout effrayé, suivant la trace des gouttes de sang, qui, de degré en degré, lui indiquaient le chemin qu'il devait suivre pour découvrir le crime. Il arrive à la chambre sombre et écartée qu'occupait dans l'intérieur de la maison cette pauvre femme, qui jamais n'avait voulu croire au mal, parce qu'elle n'avait jamais pu le comprendre.

« La trace de sang arrivait jusqu'à la porte et s'étendait sur le sol, dont les carreaux n'avaient pas voulu l'absorber, sang liquide, encore chaud, qui semblait conserver la vie retirée au cadavre ! Celle-ci, les yeux ouverts par le sentiment d'épouvante qui avait terminé sa vie, était étendu sur le lit ; un bras, blanc et livide comme s'il eût été de cire, pendait vers la terre, comme pour attester l'abandon dans lequel se trouvait cette innocente victime.

« Le domestique, atterré, poussa des cris et courut appeler ses maîtres. Quel spectacle pour ces malheureux ! La pauvre fille tomba sur le sol comme frappée par la foudre. Le commandant

pâle et sans voix, mais plus maître de lui, fit fermer la porte de la maison, attendu que la foule accourait aux cris du domestique, et fit avertir la justice. Mais celle-ci ne trouva rien que ce muet cadavre ; elle vit des blessures sanglantes, bouches qui accusaient le crime, mais non le criminel ; et, ce qui est étrange, c'est que les soupçons, même les plus vagues, ne purent tomber sur personne, et on ne trouva pas le plus léger indice qui pût aider à suivre une trace quelconque. Le domestique couchait sous le vestibule en dehors de la porte intérieure ; cette porte, qui s'ouvrait seulement en dedans, il la trouva ouverte en revenant de la rue, ce qui faisait présumer que l'assassin s'était caché la veille dans l'intérieur de la maison, ou était entré par les toits. Cette dernière version n'était pas probable, ni même possible, si l'on considère que cette maison, celle de la comtesse *** et la mienne, forment un îlot. La servante avait passé cette nuit à la noce d'une de ses sœurs, ce qui fut attesté par tous ceux qui s'y étaient trouvés avec elle. L'autre domestique était malade à l'hôpital et n'avait pas bougé de son lit. Néanmoins on arrêta les deux premiers, et ils ne recouvrèrent la liberté qu'au bout de quelque temps.

« Vous pouvez juger jusqu'à quel point cet attentat fut effrayant, par ce fait que l'idée seule qu'on pouvait le soupçonner d'y avoir pris part frappa tellement l'imagination du domestique, qui était un honnête garçon, qu'il en perdit la raison, et que, de la prison, on le conduisit à la maison des fous. La servante fut tellement déconsidérée pour avoir été arrêtée et impliquée dans cette mystérieuse affaire, qu'elle ne put trouver une seule maison où il lui fût possible de se placer ; son prétendu la quitta, et, atteinte par l'ignominie et la misère, elle se jeta dans le désordre et se perdit.

« La ville était atterée ; la justice ne put rien découvrir ; elle ne put même recueillir des soupçons pour s'éclairer à moitié dans ces profondes ténèbres.

« Le crime avec le mystère devient effrayant, et grandit comme la peur dans l'obscurité de la nuit. La vindicte publique, indignée, criait justice, et les juges, la hache levée, ne trouvaient personne à frapper. Dieu s'était réservé le châtiment pour lui seul, et je vous répète qu'on ne sut rien alors, qu'on n'a rien su depuis et qu'on ne saura rien jamais !

— Et qu'arriva-t-il du commandant et de sa famille ? de-

manda l'étranger, vivement ému du récit qu'il venait d'entendre, et pour qui cette maison, qui lui avait paru un paria innocent, devenait un antre mystérieux et lugubre.

— Vous savez, répondit la dame en souriant, que les étrangers nous reprochent, à nous autres Espagnoles, de procéder toujours légèrement, de céder constamment à notre première impulsion et d'observer rarement cette règle d'action stricte et sévère souvent dictée par la convenance délicate, souvent imposée par un froid égoïsme. Les Espagnoles, franches et ardentes de cœur, ne réfléchissent pas quand celui-ci les entraîne. Si pour cette raison elles ont la réputation d'être tendres, courageuses et généreuses, elles sont souvent aussi inconséquentes. On appelle cela, comme disent les Français, avoir les défauts de ses qualités. Par cette raison, à peine la justice était-elle sortie de cette malheureuse maison, que j'y courus pour porter aide et consolation à mes pauvres amis.

— Non, jamais je n'oublierai, jamais ne s'effacera de mon âme l'effrayant tableau qui s'offrit à ma vue ! L'impression qu'il me causa fut telle qu'elle coûta la vie au dernier enfant que Dieu me destinait ! On ne voyait pas le cadavre, qui était encore dans cette chambre, mais on le devinait. Cétte atmosphère était glacée, la maison sentait le sang ! L'eau qui remplissait le bassin de la fontaine restait rouge comme si le filet d'eau qui la renouvelait sans cesse eût affecté de passer droit et glacé sans vouloir se mêler à elle; ou bien comme si une goutte de sang innocent, injustement répandu, eût suffi pour la troubler à toujours, de même que le crime flétrit à jamais la conscience.

« Ma pauvre amie, qui aimait tant sa mère, se tordait dans des convulsions ; en me voyant, elle put crier, pleurer et soulager sa douleur contenue ; son mari était accablé; l'épouvante semblait avoir arrêté la circulation de son sang ; son visage était d'une pâleur livide; ses lèvres étaient immobilisées par l'horreur.

« J'émmenai chez moi cette malheureuse femme. Peu de temps après, le mari, ayant obtenu son changement, ils s'en allèrent dans une province éloignée, parce qu'il leur était impossible d'habiter le pays attristé par une aussi affreuse catastrophe.

— Mais pour quelle raison fut commis cet assassinat ? demanda l'étranger.

— On dit que ce fut pour voler la victime. Le matin même, d'après ce que dit sa fille, elle avait reçu, par l'entremise d'un notaire, une somme importante; le soupçon atteignit le clerc chargé de lui remettre cette somme, et, bien qu'aucune preuve ne soit faite, le malheureux a été complétement déconsidéré. Lorsque les soupçons deviennent unanimes ils discréditent plus, bien souvent, qu'un fait probable et démontré; car, dans ce dernier cas, le coupable peut donner des explications, se disculper, et surtout témoigner du repentir et obtenir ainsi le pardon que le Dieu de miséricorde ne s'est pas réservé, et que l'homme peut aussi accorder selon les préceptes du saint Évangile.

— Votre observation est juste, répondit l'étranger, la société, qui est et qui doit être clémente après le châtiment, est inexorable devant l'impunité. C'est logique. Et depuis, avez-vous eu des nouvelles de vos pauvres voisins?

— J'en ai eu quelquefois, puis je les ai tout à fait perdus de vue. Ils se sont très-bien trouvés dans le pays où ils s'étaient retirés. Le mari a quitté le service militaire, il a entrepris plusieurs choses dans lesquelles il a réussi; et aujourd'hui il est un des hommes les plus considérés de ce pays, une notabilité, selon l'expression moderne. Il a été alcade, député provincial, et je ne sais quoi encore dans la série des grandeurs constitutionnelles. Quant à elle, elle a continué de vivre heureuse dans son existence intérieure et retirée.

— De telle sorte, dit l'étranger avec un sourire amer, que la maison a conservé l'impression qui s'est effacée dans les cœurs.

— La maison a conservé l'impression du *crime;* dans les cœurs s'est éteinte l'impression de la *douleur*. La douleur ne peut être éternelle en ce monde; ainsi l'a voulu celui qui sait ce qui nous convient. Chaque jour un nouveau soleil fait oublier celui qui a disparu la veille; chaque fleur qui s'ouvre détourne le regard de celle qui se flétrit. L'absence est un voile peu transparent; l'avenir absorbe le présent, et son ardente excitation affaiblit les impressions, de même que les rayons du soleil éteignent la vivacité des couleurs. N'accusez pas l'oubli, ce baume, cette panacée, ce doux élixir de vie que Dieu envoie aux créatures, comme il envoie aux plantes la rosée rafraîchissante; sans lui, que deviendrions-nous?

— Je ne sais, reprit l'étranger, si je dois qualifier ce que vous me dites de sublime philosophie, ou lui appliquer cette devise vulgaire : *Que m'importe !*

— Ni aussi haut, ni aussi bas : C'est une vérité simple et pratique, une de ces nombreuses dispositions de la nature contre lesquelles l'orgueil de l'homme se révolte en vain. Mais, dites-moi, voulez-vous habiter la maison? je serais très-heureuse que la présence d'une bonne et aimable famille chassât les ombres de cette funeste demeure, de même que le sourire de l'aurore met en fuite les tristesses de la nuit.

— Merci, madame, je ne l'habiterai pas. Bien que fils de ce siècle, sans préventions, le caractère positif qui le dirige n'a pu effacer de mon esprit certaines impressions. Cette maison est restée la dépositaire d'un mystère horrible; les gens de bien doivent la fuir et la laisser avec son secret, ainsi que restent seuls ceux qui ont la conscience flétrie.



# CHAPITRE IV.

## Val de Paix.

Un joli village, auquel nous donnerons le pseudonyme de Val de Paix, a choisi pour site une vallée placée au milieu des derniers mouvements d'une grande Cordillère. Un beau soleil dore ses moissons; ses jardins sont arrosés par de jolis ruisseaux; l'oranger s'y couvre de perles comme un manteau de roi; le grenadier s'y décore de grains de corail; l'amandier de guirlandes de roses; les arbres fruitiers revêtent ce blanc costume si peu durable qu'il disparaît avant la fin du printemps.

Le Val de Paix est séparé du reste du monde par les montagnes qui s'élèvent autour de lui comme de vastes rideaux que la nature déploierait autour d'un enfant préféré. Au centre, s'élève l'église, digne, sainte et tranquille. Sous le toit du laboureur, repose, à la place d'honneur, la charrue, emblème du travail, et qui donne le pain de chaque jour. Les petites filles apprennent la loi sainte, baisent la main du curé et demandent la bénédiction de leurs parents. L'esprit de notre siècle novateur a reculé devant un tel obscurantisme; il a placé

le Val de Paix au nombre des momies, l'a rayé de la liste des vivants, et lui a dit solennellement, comme à une autre Pompéia : « Que la terre te soit légère. »

Une belle soirée de printemps avait succédé à une journée d'été; la brise qui soufflait s'était rafraîchie aux neiges des cimes voisines, et parfumée au milieu des bruyères de leurs versants. Le crépuscule régnait sur la vallée; le soleil ne dorait plus que les pics les plus élevés, sur lesquels on eût dit que brûlaient d'immenses bûchers. Il n'y avait pas, dans le ciel, un seul petit nuage qui pût servir de reflet aux dernières lueurs du jour. On entendait le joyeux murmure de l'eau du ruisseau qui parcourait les jardins dans cent directions différentes. On le voyait, docile à suivre le chemin que l'homme lui traçait, tantôt entourer les tiges d'un oranger d'un cercle d'acier bruni, tantôt se répandre, comme une couche de cristal, sur un terrain nouvellement semé; puis s'arrêter incertain, attendant une direction nouvelle.

On entendait le grillon, le premier instrumentiste qu'il y eût de par le monde, se désespérant de ce que, malgré sa protestation continuelle, on ne l'ait pas déclaré le doyen de la philharmonie. On entendait le bêlement des brebis, doux comme leur nature, suave comme leur toison, triste comme le symbole de la victime que la brebis personnifie, le mugissement prolongé de la vache qui appelle sa progéniture, le bourdonnement monotone du moucheron qui vole droit devant lui sans savoir où il va se heurter. On voyait les petites hirondelles s'élever joyeusement dans l'air, poussant des cris d'appel qui faisaient dire aux petits garçons avec une fraternelle sympathie : « Voilà les enfants qui sortent de l'école. Les chauves-souris commençaient leur promenade silencieuse, tristes oiseaux sans plumes qui fuient la lumière du jour comme des pauvres honteux, et qui se demandent, devant l'incessante persécution de l'homme, si celui-ci suppose qu'elles aient usurpé l'existence qui leur vient du même créateur. Les grenouilles entonnaient leur bruyante sérénade, rustiques syrènes qui, du milieu de leurs joncs, convient aux délices du bain. Les laborieuses abeilles abandonnaient leur tâche en murmurant, parce que déjà elles rencontraient la rosée mêlée au miel des fleurs. On entendait la triste plainte de l'oiseau de nuit, semblable à cette voix mélancolique, qui parle tristement au cœur de l'homme

bien que le jour ait été brillant et que la nuit soit sereine : seule la chouette, choquée par ce concert général, quittait la vieille tour, siége de ses méditations et de ses censures, et lançait son sifflement énergique comme pour imposer silence.

Mais au milieu de toutes ces voix champêtres si remplies d'un charme indéfinissable pour quiconque sait apprécier les joies de la nature, dominait la voix sonore, modulée et expressive de l'homme. On entendait les travailleurs de la campagne qui chantaient en revenant à leurs habitations. Qui donc a appris à ces hommes? Qui leur a donné le secret de cette poésie élevée et délicate du langage, cette mélodie piquante et originale du chant? Le sentiment qui n'a pas besoin de l'art, tandis que sans le sentiment l'art est un cadavre, un corps bien constitué, mais sans âme.

Prêtons l'oreille à ce que chante ce beau garçon qui a précédé tous les autres, et dont la voix a attiré à la fenêtre une jolie jeune fille cachée derrière un rideau formé autour de la grille par les rameaux d'une plante grimpante.

Les cheveux
Qui ornent ta tête
Semblent un réseau
Tissé de fils d'or.

Ton front, c'est
Une forteresse,
Où l'amour vainqueur
Déploie sa bannière.

Tes sourcils
Si bien dessinés,
Il n'est un pinceau
Qui tracerait mieux

Tes yeux noirs,
Rayons du matin,
De la blanche lune
Font pâlir les feux.

Tes lèvres
Branches de corail,
Cachent aux regards
Tes brillantes dents.

Ton menton,
Avec sa fossette :
Je voudrais mourir
Pour y reposer.

Tes beaux bras
Sont si bien tournés,
Que les deux bras d'Ève
N'étaient pas mieux faits.

Et ta taille
Semblable au palmier,
Qui peut dominer
Tous les autres arbres.

Sous tes pieds
Il n'est pas de trace;
Où tu as passé
Il survient des roses.

Je t'ai dit
Toutes tes beautés;
Et mai peut venir,
Pour te colorer.



## CHAPITRE V.

### Un billet de logement.

Ainsi que nous l'avons dit, dans ce petit village espagnol, gothique, vieux chrétien, si joyeux cependant et si pacifiquement éclairé par la lumière de l'autel et par celle du soleil, la lumière du siècle n'avait pas encore pénétré. Au milieu des harmonies que nous venons de décrire, on n'avait encore entendu ni les harangues politiques ni les chansons patriotiques. On n'avait aucune idée de cet enrôlement volontaire qui a pour but d'aller vêtir une casaque, ni du motif pour lequel on peut prendre l'uniforme. Quel dut être donc l'étonnement des habitants arriérés du Val de Paix, quand ils virent, un soir, une troupe d'hommes, moitié paysans, moitié militaires, entrer dans le village en poussant des cris furieux de Vive la Liberté !

En voyant cette bande d'hommes armés et couverts de poussière, en entendant ce cri étrange pour eux, les habitants de Val de Paix furent consternés. Le bruit courut bientôt que c'étaient des prisonniers qui s'étaient enfuis de la prison de la capitale et qui se retiraient dans la montagne en chantant leur liberté reconquise. L'effroi fut général, mais peu à peu les

esprits se tranquillisèrent lorsqu'on entendit le bruit sévère du tambour et qu'on vit, descendant la côte en bon ordre, une colonne de soldats marchant d'un pas mesuré.

Nous devons dire que le peuple a pour les soldats qui sortent de son sein une sympathie profonde, à laquelle se mêle l'admiration et un certain sentiment de pitié. Il les considère comme des victimes, victimes vouées, sans doute, à une sainte cause, celle de la religion, de la royauté et de l'indépendance, nous voulons dire de l'indépendance du pays, et non de l'indépendance individuelle.

A l'arrivée de cette troupe, tout s'expliqua. On disait à cette époque, mais on n'en savait rien au Val de Paix, qu'il y avait dans la montagne un parti de factieux, et qu'on envoyait à sa poursuite une colonne composée de volontaires nationaux et de troupe de ligne. C'étaient les premiers qui, en entrant aussi bruyamment, avaient semé l'alarme dans le village; mais lorsque les explications eurent été données, les esprits se tranquillisèrent.

La troupe avait ordre de séjourner au Val de Paix. Elle était commandée par un capitaine, qui fut logé chez la veuve d'un riche et honorable cultivateur. Cette veuve avait un fils qui continuait la profession de son père sans rien changer aux principes qui avaient enrichi ses aïeux, et une fille de quinze ans qui était le soleil de cette modeste et vertueuse demeure.

Le capitaine, qui se nommait don Andrès Peñalta, était un homme d'assez bonne mine, mais d'un caractère mélancolique, aigri par les déboires successifs qu'il avait rencontrés dans sa carrière, ce qui n'est malheureusement pas rare dans ces temps d'agitations et de révolutions.

Néanmoins la douce atmosphère de ce foyer pacifique parut avoir une heureuse influence sur cet esprit découragé par les déceptions de l'orgueil. Il se prit d'affection pour cette jeune fille, idole de la maison et la préférée du village. Elle possédait toutes les séductions de la jeunesse et de l'innocence, et elle offrait les garanties de bonheur que promet la vertu et les garanties de bien-être qu'assurent les biens de la fortune. Ce dernier point surtout devait séduire un homme qui avait l'ambition de tenir un rang quelconque, d'être considéré, et qui en avait toujours été empêché par les circonstances.

Peñalta, avec son brillant uniforme et son air *respectable*, ainsi qu'on disait généralement dans le village, avait captivé l'admiration de tous; mais surtout celle de ses hôtesses. Aussi, le jour où il demanda à doña Mariana la main de sa fille Rosalie, la bonne dame ne put dissimuler sa satisfaction. La docile jeune fille, voyant sa mère satisfaite, ne sut pas l'être moins; les commères et les voisines firent chorus; seul, le fils de la dame se montra peu satisfait et fit une opposition ouverte à l'union projetée. Il expliqua à sa mère que leurs biens, qui consistaient en fermages et surtout en nombreux troupeaux, prospéraient à rester réunis; mais que si chacun tirait à lui, si on faisait un partage, ce serait au préjudice de tous. Il démontra, par de bonnes raisons, que sa sœur devait épouser un habitant du pays, sans sortir du village où elle avait été élevée, et dans lequel, de père en fils, ils avaient vécu tous heureux aimés et considérés. Mais rien de ces judicieuses observations ne fit cesser les illusions de doña Mariana, qui voyait avec enthousiasme le brillant avenir de sa fille Rosalie. L'opposition persistante de son fils ne servit qu'à exaspérer cette excellente femme, qui finit par lui dire que sans doute s'il s'opposait au partage du bien c'était pour avoir la meilleure part. Malgré cette injuste objection, le jeune homme persista à combattre ouvertement le mariage de sa sœur, de sorte que la mère, irritée de cette résistance et poussée par la préférence qu'elle accordait à sa fille, déclara qu'elle ne s'en séparerait jamais et qu'elle la suivrait partout où elle irait.

Ce projet de la digne veuve ne pouvait qu'être agréable au capitaine, qui l'accueillit avec empressement et l'appuya de toute son influence. Le mariage eut lieu peu de temps après, et la nouvelle famille partit.

Le ménage vécut sept ans dans une paix non interrompue, grâce au caractère angélique de la mère et de la fille, à l'absence de toute prétention de leur part, et aussi à l'étroitesse du cercle domestique dans lequel elles s'agitaient. L'existence des deux femmes se bornait à admirer le capitaine, devenu commandant, et à adorer les trois enfants nés du mariage. Hors de là, c'était de leur part la nullité la plus complète, effacées qu'elles étaient par l'orgueil prédominant du commandant Peñalta.

Triste monde que celui-ci, où l'on n'acquiert une place

qu'en la conquérant, où on ne la conserve qu'en se retranchant ! Faible et pauvre humanité qui subjugue l'homme qui s'aide modestement, et qui honore l'insolent qui s'élève ! Ce spectacle nous démontre notre infériorité humaine et suffit pour nous faire désirer cette justice supérieure qu'aucun éclat ne saurait éblouir, et pour qui aucune obscurité n'est impénétrable.

C'est là ce qui arriva pour ces deux femmes; la modestie qui acceptait, l'humilité qui cédait, la bonté qui se conformait, loin d'être appréciées comme les perles les plus fines et les plus parfaites parmi les joyaux féminins, ne servirent qu'à les faire considérer comme faibles et inertes, et à consolider chez celui qu'elles se plaisaient à respecter, le sentiment du dédain et du despotisme.

Don Andrès Peñalta, qui avait un amour-propre excessif et une envie démesurée de passer pour un homme de mérite, traitait sa femme et sa belle-mère avec considération et affection en présence des étrangers, et, comme disent les Français, se faisait *bon prince*, c'est-à-dire qu'il daignait descendre bénévolement vers les sphères de celles qui s'inclinaient devant lui. Mais dans l'intimité, il prenait sa revanche, les traitait avec hauteur et avec un souverain dédain.

Les gaucheries ou les sottises que Rosalie commettait en visite l'indignaient. Il est facile de comprendre que la pauvre jeune femme, élevée dans une ferme, ne savait rien des usages et des conventions d'une ville populeuse, ni s'habiller avec élégance, ni rester trois ou six heures dans son cabinet de toilette. Elle ne chantait pas, elle ne dansait pas, elle ne touchait pas du piano, et le sot amour-propre de son mari, mortifié de toutes ces choses, avait adopté, pour témoigner sa mauvaise humeur, un mot avec lequel il frappait et humiliait sans cesse sa pauvre femme ; c'était : « *Tu ne sais rien !* »

Il est deux choses contre lesquelles ne peut rien le despotisme injuste et malveillant : le fer qui résiste toujours avec une force égale, et le jonc qui cède sans cesse. C'est pour cela que, dans cette maison, il y avait une paix profonde : le despotisme qui la gouvernait n'y rencontrait que des joncs souples et faibles. La volonté du despote passait sur cet intérieur domestique comme la rafale de l'ouragan sur une plaine unie. Cette plaine n'était ni stérile ni désolée, elle était couverte d'une douce et fraîche verdure.

## CHAPITRE VI.

### La page d'écriture.

Pendant ce temps, les relations de doña Mariana avec son fils allaient s'aigrissant tous les jours. La bonne dame, en tout soumise à son gendre, n'acceptait pas les comptes que lui envoyait le jeune homme, qui avait continué d'administrer le bien de sa mère, resté confondu avec le sien. Se conformant à l'opinion et aux conseils de don Andrès, doña Mariana finit, après beaucoup de débats, par exiger le partage et la réalisation de sa part. Cette affaire s'était conclue peu de temps après l'arrivée de la famille à M.... Ce résultat contenta tout le monde, et la bonne dame se sentit débarrassée d'un poids énorme, en se persuadant que, par ce moyen, elle avait fait disparaître tout motif d'altercation pour l'avenir, avec son fils comme avec son gendre.

Un matin, après le retour de l'église, un homme d'affaires, qui était le fondé de pouvoirs de son fils, était venu trouver la bonne dame et lui avait remis cinq cents onces d'or, dernier payement de son bien capitalisé. Doña Mariana avait signé la quittance et, assise à côté de sa fille, elle se félicitait de la con-

clusion de cette affaire, lorsque entra l'aîné de ses petits-enfants qui revenait de l'école. L'enfant, tout joyeux, tenait à la main une page qu'il venait d'écrire et la montra à son aïeule. Celle-ci prit la page avec cet empressement et cette complaisanc qu'excitait en elle tout ce que faisaient ses petits-fils, et lut la maxime qui était écrite d'une main ferme à la première ligne et qui se répétait à chaque ligne copiée par l'enfant: *Ne compte pas sur le lendemain, tu n'es pas sûr de le voir.*

La dame regarda chaque ligne avec un air d'approbation et dit à l'enfant :

« C'est toujours la même chose, mon petit André.

—Oui, bonne mère, répondit celui-ci, toutes les lignes disent la même chose que l'exemple, moins la dernière. »

L'aïeule baissa les yeux et lut: « Fait par Andrès Peñalta, le 20 mars 1840. »

« Petit, dit la dame, nous ne sommes aujourd'hui que le 19, fête du patriarche. »

L'enfant se mit à rire et répondit :

« C'est vrai, je me suis trompé; mais qu'est-ce que cela fait? Supposons que je l'écrive demain.

—Oublies-tu si promptement les sentences que tu écris? lui dit son aïeule. N'y a-t-il pas là :

« *Ne compte pas sur le lendemain, tu n'es pas sûr de le voir?*

— Eh bien, je la corrigerai, répondit l'enfant, qui prit la page et s'en alla en courant. Un moment après il revint et la remit à son aïeule.

—Enfant! s'écria celle-ci tout aussitôt, pourquoi as-tu corrigé ces chiffres à l'encre rouge? Jésus! on dirait une date de sang!

—L'encre rouge était sur la table de mon père et elle était très-jolie, répondit l'enfant.

—Et moi, je la trouve fort laide, dit la mère; elle fait trop paraître la correction. Déchire cela, mon fils, et demain, s'il plaît à Dieu, tu feras une autre page pour ta grand'mère.

—Non, non, dit celle-ci, donne-la-moi, mon cher petit. C'est pour moi que tu l'as écrite, et tu m'y dis une chose bonne et sainte, c'est-à-dire que nous devons être toujours préparés à la mort, qui nous conduit devant le tribunal du souverain juge des âmes. Je veux la conserver comme bon souvenir et comme bon conseil. Écoute, ajouta-t-elle en prenant sur la table une

pile de pièces d'or, je suis si satisfaite de ton application et de cette page qui en témoigne, que je te destine ces vingt onces, qui t'appartiendront après ma mort. Et pour qu'on le sache, je vais écrire ma volonté au bas de cette page et y envelopper les onces. »

La bonne dame prit la plume avec laquelle elle venait de signer les quittances, et écrivit au bas de la page, au-dessous du nom de l'enfant : *« Mariana Perez lui laisse ceci en souvenir. »*

Puis elle enveloppa les pièces d'or dans le papier, les serra avec les autres dans une cassette qu'elle ferma et qu'elle emporta dans sa chambre.

C'est cette même nuit que se consomma, sur la personne de cette pauvre femme, l'horrible assassinat que nous avons rapporté au commencement de ce récit. Nous avons décrit la douleur que cette catastrophe avait causée à la pauvre Rosalie et la profonde impression ressentie par le mari, qui sans doute se repentit alors de l'existence amère qu'il avait faite à cette malheureuse victime.

La perte qui résulta pour eux de ce vol considérable, dont on ne put rien retrouver, le mystère qui entoura l'attentat malgré toutes les enquêtes et toutes les recherches, décidèrent, ainsi que nous l'avons déjà dit, le départ de cette famille pour la nouvelle résidence sollicitée par le commandant Peñalta.



## CHAPITRE VII.

### Une notabilité.

Ils avaient passé dix ans dans cette nouvelle résidence, où, dès leur arrivée, le mari comme la femme avaient reçu le meilleur accueil. Leur position s'était améliorée. Don Andrès avait hérité d'un oncle mort en Amérique; il s'était retiré du service et s'était consacré à différentes entreprises dont l'issue avait été heureuse. Il s'était mis, entre autres choses, à démolir des couvents dont il vendait à bas prix les matériaux de grande valeur. Il avait été alcade, et il était pour le moment député provincial, il était parvenu, en un mot, à être une *notabilité* et le type du citoyen moderne, c'est-à-dire grand distributeur de phrases redondantes semées de termes hétérogènes; apôtre zélé de la moralité, prosélyte fervent de la philanthropie, antagoniste arrogant des superstitions, au nombre desquelles il plaçait l'observation du dimanche et des jours de fêtes. Prêtre de la déesse *Raison*, archiprêtre de *Saint-Positif*, grand maître de prosopopée, professeur dans les nobles arts modernes du mépris et du dédain, habile architecte de son piédestal, rien ne manquait à ce type moderne qui était considéré comme le Sa-

lomon des juges de conciliation et comme le Démosthène d'une compagnie récente formée dans le but de construire un canal dont les travaux étaient fort avancés et auquel il ne manquait plus que de l'argent pour le construire et de l'eau pour l'alimenter.

Nous ne prétendons pas personnifier l'époque dans le seigneur don Andrès, mais ses influences. Il est certain que, dans un ordre de choses opposées, il aurait été la sentinelle avancée de l'intolérance, le séide de la routine, le cerbère des douanes et le douanier des innovations utiles et nécessaires.

Grâce à l'avantage dont jouissent les âmes honnêtes de ne pas se laisser abattre par la disgrâce, et d'être exemptes de sentiments violents, Rosalie avait repris son état naturel de calme et de tranquillité d'esprit, ce qui est sans aucun doute un signe de prédestination.

On aurait pu la dire heureuse, si ce n'eût été la manière dont la traitait son mari qui, chaque fois plus enorgueilli par sa bonne position, par le succès de ses entreprises et par la considération générale qu'il avait su conquérir, traitait sa pauvre femme avec une dureté et un dédain qui augmentaient tous les jours.

L'éducation de ses enfants, que Rosalie gâtait beaucoup, était le thème continuel de ses observations et une occasion de répéter son incessante injure : *Tu ne sais rien.* Souvent Rosalie pleurait en l'entendant ; souvent elle se résignait patiemment ; jamais elle ne répliquait, se faisant à elle-même cette réflexion : « Il est bien naturel que mon mari pense et dise ainsi, lui qui sait tant de choses, lorsque moi je ne sais rien que coudre et prier. »

Combien il est vrai que la vertu innée, de même que l'innocence, s'ignore elle-même. Mais le temps allait démontrer à don Andrès combien sait la femme qui sait être chrétienne, et combien sont préférables les vertus humbles aux vertus héroïques.

# CHAPITRE VIII.

## Le legs.

Un jour que Rosalie enseignait à sa fille, suave enfant comme l'avait été sa mère, tout ce qu'elle savait, c'est-à-dire prier et coudre, entra le plus jeune de ses deux fils.

« Mère, lui dit-il en lui présentant un papier, voyez donc une page écrite par Andrès lorsqu'il était petit. »

Rosalie prit le papier et lut avec stupéfaction : « *Ne compte pas sur le lendemain, tu n'es pas sûr de le voir.* »

Au bas de la page où l'on voyait, rouge et sanglante, la date du 19 mars 1840, avec ces mots : « Fait par Andrès Peñalta, » était écrit au-dessous, de la main de doña Mariana (la victime du crime mystérieux et impuni), son unique testament : « *Mariana Perez lui laisse ceci en souvenir.* »

« Où as-tu trouvé ce papier ? demanda Rosalie d'une voix si étrange et si altérée que ses enfants la regardèrent avec étonnement.

—Dans la chambre du père, parmi de vieux papiers, » répondit l'enfant.

Rosalie se leva toute livide, courut à sa chambre, poussa le

verrou, et ferma les volets pour ne pas voir la lumière du jour.

Le voile qui, pendant dix années, lui avait caché l'assassin de sa mère tombait devant ses yeux; cet horrible secret sortait de l'ombre; la victime montrait de sa tombe la date sanglante sur un document conservé avec l'argent volé, et qui ne pouvait être au pouvoir que du voleur et de l'assassin; et ce document était entre les mains de son mari!

Rosalie se laissa tomber sur un siége et cacha son visage entre ses mains. Elle resta ainsi trois heures, immobile comme la stupeur, froide comme un cadavre où le sang a cessé de circuler, muette et comme frappée de paralysie.

Pendant la première heure, elle ne pensa pas; toutes ses idées étaient confondues dans un épouvantable vertige. Pendant la seconde, le désespoir s'agita dans son âme, comme le lion dans sa loge, ne sachant par où sortir et cherchant une issue à ses rugissements. A la troisième heure, se présenta, digne et sévère, la réflexion, conduisant d'une main la modération chrétienne et de l'autre la prudence humaine, la première avec son frein, la seconde avec son miroir. Alors la chrétienne, la mère et l'épouse joignit les mains et s'écria : « C'est à vous, notre père et notre juge, qu'appartient la justice. C'est à vous qu'appartient la vengeance! »

Elle se leva vivement, alluma une bougie, brûla à sa flamme, d'une main résolue, le papier accusateur, et se jeta sur son lit.

Peu d'instants après arriva le mari; il lui demanda avec sa rudesse habituelle ce que signifiait cette porte fermée.

En entendant la voix de l'assassin de sa mère, en le sentant auprès d'elle, la malheureuse fut prise d'un tremblement d'épouvante, et elle répondit, les dents serrées, qu'elle était malade.

Le mari s'éloigna impatient; il ne lui accordait pas même le droit d'être malade.

Rosalie resta huit jours enfermée sans permettre que personne vînt la voir, pas même ses enfants, prétextant une violente douleur de tête, mais en réalité parce qu'elle craignait que le terrible secret qu'elle voulait étouffer dans son sein ne lui échappât au milieu de ses cris de désespoir.

Elle voulait, pour obtenir d'elle-même le silence, perdre ses

forces physiques en affaiblissant son corps par le jeûne et par les larmes, et conquérir des forces morales dans la prière et dans son amour de mère.

Quand elle se leva et que son mari la vit pour la première fois, il recula effrayé, et il avait raison. Les cheveux de la jeune mère étaient devenus blancs. Sur ses joues amaigries s'étendait la pâleur verdâtre de l'ictère, ses yeux fixes et enfoncés brillaient fiévreux au milieu d'un cercle brun.

« Il est certain, lui dit-il, que tu es malade et bien malade, tu dois avoir beaucoup souffert.

— Beaucoup, répondit la patiente.

— Et pourquoi n'as-tu pas fait venir un médecin? reprit son mari impatienté; *tu ne sais rien*, pas même te soigner quand tu souffres. »

La martyre survécut encore une année avec ce coup terrible dans le cœur et sans autre soulagement que la certitude qu'il était mortel.

Elle mit une année entière à descendre vers la tombe : la vie est tenace à trente ans.

¿ Mais qu'a donc votre dame? disaient à don Andrès Peñalta ses nombreux amis.

— Une ictère noire qui lui dévore le corps et l'esprit, répondait celui-ci ; les médecins lui prescrivent bien des choses, mais rien ne la soulage, et j'en ai cependant le plus grand soin. » Et quand il était seul avec sa femme, il lui disait : « Le médecin prétend qu'il ne peut deviner la cause de ton mal et que tu ne la lui dis pas. *Tu ne sais rien*, pas même expliquer ce que tu souffres. »

Enfin cette cinquième victime du crime tomba abattue. Les médecins, désorientés, à bout de ressources, se croisaient les bras. L'heure de l'éternel repos était arrivée ; le confesseur versait des larmes et prodiguait ses consolations au chevet de la mourante.

Préparée à paraître devant le tribunal de Dieu, lorsqu'elle sentit qu'il ne lui restait plus que peu d'instants à vivre, la noble victime fit signe aux assistants de s'éloigner et appela son mari.

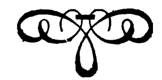
« Père de mes enfants, lui dit-elle d'une voix solennelle, j'ai su deux choses dans cette vie.

— Toi! dit le mari surpris.

—Oui.

—Et lesquelles? demanda le coupable atterré, les yeux hagards et sortant de leur orbite.

—Me taire pendant la vie, parce que j'étais mère, et p
donner à l'heure de la mort, parce que je suis chrétienne
Et la sainte martyre ferma les yeux pour ne plus les ouvrir.



# DON JUDAS TADÉO BARBO

Ce récit et le suivant, *Paz et Luz*, font partie, dans les œuvres de Fernand Caballero, d'une seule nouvelle intitulée *Una en otra*, dans laquelle leurs différents épisodes s'entremêlent sans utilité bien démontrée pour l'un ou pour l'autre. Il ne nous a pas paru que ces alternatives de scènes de la vie bourgeoise et de la vie de campagne, d'ailleurs sans aucune relation entre elles, produisissent l'effet que l'auteur s'en était peut-être proposé, et nous avons cru pouvoir rétablir chaque récit séparément.

# DON JUDAS TADÉO BARBO.

Voyez la société pour la peindre ; c'est une galerie où vous trouverez de quoi couvrir votre album.

ÉMILE SOUVESTRE.

Ce qui était vrai hier est encore vrai aujourd'hui.

CALDERON.

En 1844, vers la fin du mois de février, une énorme diligence, partie de Madrid, se dirigeait vers Séville. Elle roulait pesamment sous les efforts réunis de dix-huit chevaux de cette belle race andalouse, plus propre à porter gaillardement un cavalier qu'à traîner ces vilains châteaux ambulants, ces espèces de phalanstères devant lesquels le vulgaire s'extasie toujours.

Un député aux cortès et deux officiers supérieurs occupaient la *berline*, ce qu'on nomme en France le coupé. Dans l'intérieur se trouvaient au fond une dame âgée, sa fille, à côté de celle-ci un monsieur plus que mûr, petit, gros, à l'œil vif, au nez d'aiglon, à la face rubiconde et satisfaite ; et sur la banquette de devant, un personnage pauvrement vêtu de noir, grave et sans prétention néanmoins, qui paraissait appartenir à l'état ecclésiastique ; puis deux jeunes gens, dont l'un n'était certainement pas Espagnol. Pour connaître tous ces individus, il suffira de les laisser parler.

Les Espagnols ne se retranchent guère dans cette réserve, qui est fille de la vanité. Ils aiment le naturel, parce qu'ils sont

pleins de cordialité ; leur existence est, pour ainsi dire, transparente, sans grilles, sans verrous ; en quelque lieu qu'ils se rencontrent, ils parlent à leurs voisins, sans les connaître et sans soupçonner que la dignité des personnes puisse en souffrir. S'ils agissaient autrement, loin de s'attirer la considération ils se feraient tout simplement taxer de ridicule et d'impertinence.

Au moment du départ, la dame âgée se signa ; l'individu assis en face boutonna sa redingote noire et dit à voix basse quelques mots en latin. Un des jeunes gens alluma un cigare, l'autre quitta son chapeau et se couvrit d'un bonnet grec. Le monsieur vieux et gros dit à la jeune personne :

« Appuyez-vous sur moi, mademoiselle ; ne craignez pas de me gêner : au contraire, malgré l'âge, j'ai bon pied et bon œil. Autrefois, ajouta-t-il, quand on venait à Madrid, on faisait le voyage dans un carrosse traîné par des mulets : il durait quinze jours, aujourd'hui il suffit de quatre jours ; mais on arrive si fatigué, si rompu, qu'il faut une semaine pour se reposer. Le résultat sera le même, sans compter, bien entendu, qu'avec une voisine comme vous, on désirerait voyager éternellement, n'est-il pas vrai, messieurs?... Où allez-vous, madame?

—Nous nous arrêterons à Séville, mais pour partir pour Cadix après quelques heures de repos, répondit la dame âgée. Les médecins ont prescrit les bains de mer à ma fille. J'ai à Cadix une sœur qui s'est mariée avec le trésorier de la douane, c'est pourquoi j'ai pris cette direction, car il y a des ports moins éloignés de Madrid.

—Quelle est donc la maladie de mademoiselle?

—Ma fille a grandi beaucoup et en très-peu de mois. Cela l'a affaiblie ; les hommes de l'art craignent une consomption.

—Quelle sottise! s'écria l'interlocuteur; voilà bien les médecins! Ils ne savent même pas où se trouve le bout de leur nez ! Mariez-la. Le mariage est la panacée des jeunes filles, et mademoiselle.... pardonnez, je ne sais pas votre nom?

—Je me nomme Casta, répondit sèchement la jeune fille.

—Pour vous servir, ajouta la mère.

—Donc, comme je le disais, poursuivit le gros homme, les prétendus ne manqueront pas à la petite Casta, j'en réponds. Et vous, madame, votre nom?

—Monica Mendieta, aussi pour vous servir.

—Et Dieu pour cent ans. Seriez-vous veuve?

—Hélas! oui.... Mon époux était receveur de rentes aux Canaries; il y est mort depuis peu. »

La dame tira un mouchoir pour essuyer ses yeux pleins de larmes.

« Que le Seigneur garde son âme! madame. Après les morts viennent les vivants.

—C'est facile à dire, monsieur, mais....

—Mais quoi?... Pleurerez-vous maintenant pour les trépassés? A quoi bon! Chassez ce souvenir. Je ne me souviens de ma femme (car je suis veuf aussi) que pour lui faire dire des messes. N'est-il pas vrai, père desservant? poursuivit-il en s'adressant au personnage vêtu de noir, n'est-il pas vrai qu'il n'y a rien de mieux en ce bas monde?

—Certainement, répondit le prêtre, surtout si les messes sont demandées avec le double sentiment d'une foi vive et d'un tendre souvenir.

—Holà! vous me faites l'effet d'un curé romantique. Venez-vous aussi à Séville?

—Non, monsieur, je m'arrête à Jaen; de là, je me rendrai à ***, près de Grenade.

—Avez-vous séjourné longtemps à Madrid?

—Trois mois.

—Qu'y faisiez-vous?

—On m'a retiré ma cure pour avoir dit en chaire que tout individu lisant des livres à l'index est excommunié; on m'a pris pour un carliste.

—Vous avez cependant bien fait, observa Monica.

—Fort mal! s'empressa de dire le gros propriétaire. A quoi bon se compromettre et aller rompre en visière avec les gens qui écrivent! Ils ont la bourse vide, mais ils sont pleins d'orgueil et d'insolence. Croyez-moi, dites votre messe, mangez votre pot-au-feu tranquillement et laissez tourner le monde.

—Mais, monsieur, mon devoir, ma conscience....

—Quelle conscience? Balivernes! Vous en êtes avec votre conscience comme les autres avec leur philanthropie! Regardez-moi : je ne me mêle de rien; je n'ai ni opinion ni principes, et je m'en fais gloire. Les opinions et les principes! qu'ils soient maudits! ils ont perdu l'Espagne. Aussi, voyez, je suis libre, joyeux, gras et tranquille! Jeune homme, me prêterez-

vous votre cigare pour allumer le mien, pourvu que le tabac n'incommode pas mademoiselle Casta? eh!...

—Il m'est indifférent que vous fumiez ou que vous ne fumiez pas, répondit la jeune fille, sans regarder le vieux galant.

—Vous avez là de bons cigares! Combien vous ont-ils coûté?

—Ils m'ont été donnés par un parent.

—C'est bon marché. Allez-vous à Cadix?

—Non, monsieur, je m'arrête à Séville.

—Séville? Qui n'a pas vu Séville n'a pas vu de merveille, dit le proverbe. Et vous y allez pour votre plaisir?

—Non, monsieur, j'y vais pour remplir les fonctions de fiscal auprès d'un des tribunaux.

—Vous paraissez bien jeune pour cet emploi.... je n'entends pas dire que vous ne soyez très-capable de vous acquitter de vos devoirs.... Connaissez-vous quelques personnes à Séville?

—Beaucoup. C'est mon pays.

—Je vous adresse cette question, parce que si vous avez besoin, un jour ou l'autre, d'un bon conseil, je vous indiquerai mon avocat, un Lycurgue, plus savant que Merlin, un homme de bien, tout homme de loi qu'il est; riche et vieux comme Mathusalem: don Justo Baréa.

—Je ne manquerai pas de le voir: il est mon grand-oncle.

—Quoi! vous êtes.... ce petit espiègle de Xavier que tant de fois je fis danser sur mes genoux? Peste! comme le temps marche! Je me trompe, c'est nous qui nous en allons, ce qui est pis. Ne vous avait-on pas envoyé à l'université de Santiago?

—Oui, monsieur, et j'ai demandé à mon oncle, qui est mon tuteur, la permission de faire un voyage en France.

—Et cette permission vous fut accordée?

—Il faut le croire.

—Eh bien! mon ami commit ce jour-là une bonne sottise! Si je ne me trompe, vous avez une sœur mariée à un député qui est en ce moment à Madrid?

—Oui, monsieur.

—Ah! c'est ce qui vous a valu le poste de fiscal. On connaît son monde. Tant mieux, monsieur! Votre oncle n'exerce plus, et j'en suis fâché, car, bien qu'il sût tirer parti des affaires, on ne trouvera pas à Séville un avocat plus distingué.»

La conversation continua ainsi longtemps, le gros propriétaire s'adressa plusieurs fois au jeune voyageur assis sur la banquette en face, mais celui-ci promenait ses regards sur la campagne, à travers la portière, et semblait se soucier fort peu de ce qu'on disait. Il échangeait seulement quelques paroles en français avec le jeune Xavier avec qui il paraissait être en relations d'amitié.

Le vieux bavard ne pouvant en obtenir un mot, s'attaqua à lui directement :

« Monsieur, lui dit-il, on me nomme Judas Tadéo Barbo; je suis un riche propriétaire, un cultivateur de Xérès, pour vous servir. Et vous, qui êtes-vous? »

Le Français ne répondit pas.

« Il ne m'a probablement pas entendu, » reprit don Judas en parlant à Xavier Baréa.

Celui-ci traduisit la question à son ami.

« Est-ce que monsieur appartient à la police? » répliqua celui-ci d'un ton sec.

Baréa traduisit aussi la réponse.

« Moi, un homme de police! exclama don Judas; moi, de la police! non, monsieur, non, » continua-t-il en s'adressant au Français et en appuyant sur chaque mot.

Les Espagnols sans instruction ne peuvent point concevoir qu'on ne comprenne pas leur idiome, et, instinctivement, ils croient plutôt qu'on n'entend pas.

« Moi, de la police! quand tous les voleurs du district savent qu'ils trouveront un sûr refuge dans mes métairies. Au nom de Dieu, fiscal, mon cher Xavier, dites-lui qu'il se trompe. Que penserait-on de cette supposition à Xérès, à Cadix, au Puerto, où tout le monde me connaît? Qu'il se renseigne à la foire de Maïrena, où un poulain de ma marque se vend dix mille réaux qu'il demande aux places de taureaux de Madrid, de Séville et de Cadix, où mes taureaux se payent cinq mille réaux. On sait quel homme est don Judas Tadéo Barbo. De la police! est-ce que j'ai la tournure d'un alguazil? En France, les employés de la police ont-ils donc vingt mille sacs de blé dans leurs greniers, cinquante sacs de mille piastres dans leurs caisses, mille outres de vin de Xérès dans leurs caves, dix mille têtes de bêtes à laine.... »

Don Judas poursuivit l'énumération de son immense capital

sans produire aucun effet sur les Espagnols. Quant à l'étranger, il modifia grandement ses manières.

« Vous m'excuserez, monsieur, lui dit-il; j'ai voulu plaisanter. Je ne savais pas à qui j'avais l'honneur de parler.

—Si vous avez voulu plaisanter, à la grâce de Dieu! répondit don Judas apaisé. Personne n'entend raillerie mieux que moi.... Mais dites-moi, Casta, pourquoi riez-vous sans cesse depuis un quart d'heure?

—Est-ce qu'on ne peut pas rire en diligence, seigneur don Judas Tadéo Barbo? répondit la jeune fille sans cesser de rire.

—Mais pourquoi mademoiselle rit-elle ainsi? dit le Français à Baréa, qui avait grand' peine à se contenir.

—Je vais vous l'apprendre, interrompit don Judas comprenant la question : vous saurez que nous avons en Espagne un poisson dont la tête est fort grosse, le ventre très-large et auquel pour mon malheur on a donné le nom de barbeau. Mademoiselle trouve très-amusant et très-spirituel que le poisson et moi nous ayons le même nom.... Mais, Casta, est-ce que Barbo n'est pas un nom comme un autre? Donnez-m'en un, j'y consens. Riez, riez, cela me fait plaisir d'avoir un nom qui vaut une saynette. Oh! les femmes! ajouta-t-il en haussant les épaules, elles rient et elles pleurent avec la même facilité. Croiriez-vous que la mienne me faisait des scènes de jalousie et se mettait à pleurer comme un veau? Je ne m'en inquiétais pas plus que les hirondelles. Pour Dieu, fiscal, mon cher fiscal, ne vous mariez jamais! Souvenez-vous que notre Seigneur a consenti à tout endurer, sauf le mariage et la vieillesse.... Vous êtes heureux, vous, père curé, car vous êtes à l'abri des embûches des filles d'Ève.... On dit que c'est un beau pays que Grenade, riche et fertile?

—Le pays est riche, répliqua l'ecclésiastique, mais surtout en mines.

—Des mines! exclama don Judas, voilà ce qui trompe toujours les sots.

—Vous donnez comme un axiome ce qui n'est qu'une vulgarité. Personne n'ignore quels beaux résultats on obtient dans notre province. Dans mon village, nous nous sommes réunis quatre et, avec des ressources très-bornées, nous avons obtenu un résultat inespéré. Notre minerai est superbe, mais nos moyens s'épuisent, et je cherche des actionnaires. Il m'est dé-

montré qu'avec quelques milliers de réaux, on réalisera des bénéfices énormes. Notre exploitation est sous le patronage de *Notre-Dame de l'Espérance*, et nous lui avons donné ce nom.

—Espérance ! répéta encore don Tadéo. J'ai perdu cinquante mille réaux dans une opération qui s'intitulait *la Positive*, et j'ai juré qu'on ne m'y prendrait plus. »

En devisant ainsi, nos voyageurs arrivèrent au relais où on devait prendre le repas. Le haut bout de la table fut occupé par le député et les deux officiers supérieurs. Don Judas s'assit entre la mère et la fille ; les jeunes gens et le curé se placèrent en face, et plus loin toutes les personnes descendues de la rotonde. Parmi celles-ci on remarquait un Anglais impassible, vêtu d'étoffes quadrillées à l'écossaise, et un jeune homme à longue barbe, à longues moustaches, à longs cheveux tombant sur le collet de son paletot. Ce jeune homme affectait une gravité qui contrastait avec son âge. Il avait un air fier et résolu qui faisait paraître étrange qu'il se trouvât en compagnie de gens communs et malpropres. « Ah ! s'écria-t-il avec calme et gravité en apercevant don Judas. Oh ! don Judas (Tadéo et non Iscariote), mon cher compatriote, je ne me doutais pas que vous fussiez dans ce véhicule égoïste, qui m'a privé si longtemps de votre vue.

—Rentrez-vous à Xérès ? répondit don Judas ; tant pis pour Xérès.

—Toujours le même don Judas Tadéo et non Iscariote ! toujours aussi doux qu'un hérisson ! Allons donc, nous sommes tous les enfants de Dieu.

—Et de nos œuvres, don Pedro de Torrès.

—C'est là ce qui constitue la noblesse, don Judas Tadéo et non Iscariote ; cependant je date de la conquête de Xérès, tandis que vous.... »

Don Judas s'empressa d'interrompre.

« Je le sais, je le sais, dit-il, vous appartenez à une de nos grandes familles ; mais je croyais aussi que, d'après vos principes, vous n'y attachiez aucun prix.

—Je n'en tire certes aucune vanité. Si je me souviens de ce que je suis, c'est alors seulement que je me heurte à un don Rien qui fait l'orgueilleux et le gentilhomme. En 1255, Fortun de Torrès, un de mes aïeux, défendit les remparts de Xérès contre les rois maures de Grenade, de Tarifa et d'Algéziras.

Vaincu par le nombre, il ne voulut pas quitter la bannière qu'il portait. Les Maures lui coupèrent les mains, mais il étreignit son drapeau dans ses bras sanglants, le mordit à pleines dents; on ne put l'en séparer qu'en le mettant à mort[1]. En matière de noblesse, voilà qui est de l'or pur. Tout le reste, monsieur Barbo, n'est que cuivre doré.

— Et c'est vous, un exalté, un républicain furieux, répliqua don Judas piqué au vif, qui venez dans une hôtellerie, en public, vous vanter de votre généalogie! C'est curieux! On ne peut pourtant pas, mon cher ami, sonner et assister à la procession, il faut limer ou quitter l'établi. Vous aurait-on donné à Madrid quelque décoration ou quelque dignité au palais pour votre conversion? »

Pedro de Torrès ne répondit d'abord que par un geste de mépris; mais il reprit bientôt :

« Vous saurez, monsieur, que chaque jour plus idolâtre de la liberté et de l'égalité, je vais fonder à Xérès un phalanstère sur les plans de l'immortel Fourier.

— Un quoi?... demanda don Tadéo.

— Un phalanstère!... répéta Torrès.

— C'est probablement, reprit don Judas, quelque nouvelle junte républicaine, comme celle que vous avez formée déjà en d'autres temps avec toute cette clique dont vous étiez le chef?

— Non, ceci est une démocratie pacifique, répliqua Torrès avec le plus grand calme.

— Un établissement pacifique fondé par vous? Je ne le croirais pas si je le voyais

— Oui, oui, don Judas Tadéo, et non Iscariote, je suis à présent pour l'harmonie.

— Vous l'avez toujours été, mais quand je vous voyais à l'opéra, je pensais que la musique avait pour vous moins de charmes que les chanteuses.

— Je ne veux pas vous contredire; mais il ne s'agit plus d'opéra : il s'agit de phalanstère. Ici, tout est commun et tout est également réparti, le travail, les femmes, les enfants, l'argent ...

— L'argent!... cria don Judas; allez au diable avec votre *pharlantérne!*

1. Historique.

— Vous verrez, poursuivit Torrès sans se laisser interrompre, les effets admirables de la philanthropie, vous en serez enthousiasmé et vous nous donnerez la main.

—Je ne donnerai rien, répliqua don Judas; je n'y mettrai rien, ni mon argent, ni les pieds. Mais vous ne mangez pas, dona Monica? Il faut pourtant se nourrir, même pour pleurer son mari. Ces choux demandent à rentrer au potager. Holà! garçon, le charbon vous coûte donc bien cher! Casta, buvez donc un peu. Mon Dieu! vous ne buvez que de l'eau; rien n'est plus lourd sur l'estomac. L'eau ruine les routes royales; que doit-elle faire dans nos intestins!

— Vous n'aimez pas l'eau? dit doña Monica.

— Il serait le premier cultivateur qui ne l'aimerait pas, fit Pedro de Torrès. Un voyageur trouva jadis, sur le bord d'un fleuve, le cadavre d'un laboureur qui s'était noyé : « Voilà, s'écria mon homme, le premier qui ait eu trop d'eau. »

— Il est certain, ajouta don Judas, que chez nous chaque rayon de soleil est une sangsue qui épuise la terre, et qu'il faut force pluie en hiver pour en étancher la soif. Je ne sais pas ce qui se passe dans les autres *péninsules*, mais dans la nôtre un hiver sec est une calamité. »

Pedro de Torrès éclata, malgré sa gravité.

Il était évident que don Judas prenait l'expression de *péninsule* pour un mot générique équivalant à *pays*.

« Monsieur Barbo, dit Torrès, dans la péninsule France il pleut trop; dans la péninsule Allemagne il tombe trop de neige; dans la péninsule Angleterre il y a trop de brouillard et trop peu de soleil. Chaque péninsule a ainsi ses inconvénients. Et en l'honneur de quel saint Votre Grâce a-t-elle favorisé Madrid de son aimable présence, don Judas Tadéo, non Iscariote? ajouta-t-il.

— Ceci vous importe peu, citoyen du globe, ainsi que vous signez vos maudites proclamations, répondit don Judas irrité.

— Tout doux, ne nous fâchons pas. Quand on mange comme vous mangez, quand on est privé de cette partie du corps qui sépare la tête des épaules, c'est dangereux.

— On dit, riposta don Judas, que les bons mots ne peuvent être répétés sans perdre de leur valeur. Or, monsieur de Torrès, depuis dix ans que vous me cornez aux oreilles don Judas

Tadéo, et non Iscariote, la plaisanterie, en admettant qu'il y en ait eu, a perdu tout son esprit. Pourquoi vous fatiguer d'ailleurs à présenter cette distinction? Tout le monde sait que saint Judas Tadéo, dont on célèbre la fête le 28 octobre, est l'apôtre frère de saint Jacques le Mineur qui prêcha le christianisme en *Potamie.* »

Don Judas parlait de la Mésopotamie.

Tous les convives rirent aux éclats.

« En quoi *Méso* vous a-t-il offensé? fit Pedro de Torrès.

—Méso? répéta don Judas, je n'ai pas à m'en plaindre. Pourquoi cette question?

—Pourquoi alors l'avez-vous rayé du nombre des vivants?

—Moi? allons donc! vous êtes fou, fit Judas en secouant la tête.

—Pourquoi le bannissez-vous avec tant de cruauté? Aurait il, comme moi, le malheur d'être républicain?

—Me laisserez-vous en paix? répliqua don Judas avec impatience. Je vous affirme que je ne l'ai jamais vu, que je ne le connais pas. Mais je vous ferai à mon tour cette question : De quel droit me donnez-vous deux noms, l'un affirmatif, l'autre négatif?

— De ce droit que vous avez vous-même, et que je ne conteste point, de me nommer Pierre de Torrès et non Pierre le Cruel, ou Pierre de Torrès et non Pierre le Grand.

—Le Grand! exclama don Judas, je voudrais bien voir! Autant vaudrait dire de moi, Judas le Maigre, n'est-ce pas? »

Pendant le moment de silence qui suivit, le curé prit timidement la parole, et fit avec réserve, mais aussi avec sincérité et bonne foi, l'éloge de sa mine. Il affirma très-positivement qu'avec peu de ressources il réussirait à en centupler les produits.

« La fureur des mines s'apaise, dit sententieusement le député qui portait des lunettes pour paraître plus sérieux que son âge. Fray Gerundio s'est fort amusé de cette maladie[1].

— Mon estimable compatriote, interrompit Torrès, voulez vous que nous prenions une action à nous deux?

—Je ne partage jamais, répliqua don Judas, j'ai horreur des compagnies autant que des mines. J'ai perdu cinquante mille

1. *Fray Gerundio*, spirituelle critique de mœurs publiée au XVII[e] siècle par le P. Isla.

réaux dans *la Positive*. On se trompe une fois, seigneur du Torrès, jamais deux.

—Vous êtes défiant comme un voleur. Vous tenez à votre or comme un enrichi. Voulez-vous me prêter des fonds, je prends l'action pour moi seul?

—Je ne prête pas, même à mon père.

—Est-ce la devise inscrite autour de vos armes?

—Non, monsieur, dit Judas irrité, c'est une maxime que je tiens de votre père, qui était aussi bon gentilhomme que vous (sans être républicain, et qui ne le disait pas tant); il prétendait que prêter à un ami, c'était perdre l'argent et l'ami.

—Vous oubliez, généreux don Judas, de dire que si mon père ne *prêtait pas*, c'est qu'il donnait. Le vôtre en a su quelque chose.

—Très-bien! très-bien!... interrompit don Judas; mais en somme....

—En somme, dit Torrès pour terminer la phrase, il fit des ingrats et il s'appauvrit. Si c'est là ce que vous voulez faire entendre, je vous épargnerai la peine; je le dis sans gêne.

—Ces gens au sang bleu, murmura don Judas, se font gloire même de leur pauvreté.

—Comme une statue grecque de sa nudité, don Judas, répliqua Pedro avec dignité. Vous connaissez le dicton populaire: « Sers le riche appauvri, et ne sers pas le pauvre enrichi. » Votre argent peut s'en aller comme il est venu, don Judas, en passant en d'autres mains; mais la moitié de mon majorat, qui est inaliénable, appartiendra toujours à ma postérité.

—Pourquoi donc, monsieur, demanda don Tadéo, travaillez-vous avec tant d'ardeur à détruire les lois qui l'ont institué?

—Parce que les principes doivent passer avant les intérêts privés, répondit Torrès en reprenant le ton fanfaron et sentencieux, parce que le bien général passe avant le bien de l'individu. Ce sont là des vérités que vous ne comprenez pas. »

Xavier Baréa, qui était assis auprès du curé, lui dit en ce moment:

« Il me reste, monsieur le curé, sur mes frais de voyage, assez pour prendre une action de vos mines, je vous la demande.

—Vous m'obligez, répliqua le prêtre. Des amis à Madrid m'en ont pris deux. Je compte en placer une autre à Jaen. Avec cela, nous serons, grâce à vous, assez riches pour continuer les travaux. »

Xavier ouvrit sa bourse et compta deux mille réaux pour le prix de son action.

« Y pensez-vous, cher fiscal, s'écria don Judas, est-ce qu'on a jamais vu donner ainsi de l'argent sans demander en échange des titres, des garanties, tout au moins un reçu.

—Il fait bien, dit Casta.

—Don Judas a raison, ajouta le prêtre; je suis un ignorant en affaires de commerce. Reprenez votre argent, monsieur le fiscal; je vous enverrai votre action à Séville, et lorsque vous l'aurez reçue, vous m'expédierez la somme.

—Non, monsieur, dit Xavier, gardez-le, je vous prie et n'en parlons plus.

— L'abbé peut être un saint homme, je veux bien le croire, murmurait don Judas; mais ce n'est pas ainsi qu'on fait les affaires, Casta. Et d'ailleurs on peut mourir....

—Si monsieur le curé a besoin d'une caution, dit Pedro de Torrès, je me porte fort pour lui.

—Il vaut mieux payer ses dettes, observa don Judas, que de s'engager pour qui que ce soit.

—Est-ce que par hasard je vous dois quelque chose, saint Ladre?

— A moi? non, grâce à Dieu! Les enfants prodigues prennent pour ladres les gens qui ont de l'ordre et de la méthode; nous le savons. Mais puisque nous parlons d'affaires, avez-vous l'intention de vendre votre ferme du Grand-Mulet, qui s'enclave dans la mienne?

—Non.

—Si vous vous décidez à vous en défaire, ce que vous avez déjà fait pour les autres, souvenez-vous de moi.

—Je m'en souviens toujours quand il s'agit du *Grand-Mulet.*

—Voilà une bonne parole. Dès à présent, je vous offre la moitié de l'estimation. C'est énorme pour des biens grevés de majorats.

—Merci, vous êtes généreux. »

Torrès prit son porte-cigares et le fit circuler jusqu'aux officiers supérieurs, qui saluèrent poliment. Quand vint le tour de l'Anglais, milord ouvrit de grands yeux ronds comme des pièces de monnaie et fit un signe négatif peu aimable. Torrès poursuivit :

« Un cigare, don Judas, non Iscariote?

—Merci.

— Je vous en prie ; il est de la Havane.

—Je ne fume que des cigarettes.

— Prenez toujours le cigare et coupez-le?

—Je vous ai déjà dit merci.

—Voulez-vous me désobliger, mon très-cher compatriote.

—Vous voulez me contraindre à fumer?

—Non, mais je vous prie de prendre mon cigare qui n'est ni républicain, ni noble, ni dépensier comme son maître.

—Ta!... ta!... ta!... dit don Judas impatienté.

—Vous voyez que je m'obstine ; soyez un peu complaisant. Acceptez le cigare.

—Donnez donc ; quelle insistance! »

Pedro Torrès mit le cigarre sur une assiette et le fit passer de main en main. Casta déposa l'assiette devant don Judas.

« Ce jeune homme, dit le Français à demi-voix à son ami Barea, est un tissu d'anomalies, avec sa figure jeune et sa barbe de vieillard, sa gravité affectée et son humeur plaisante, sa démocratie et son aristocratie.

—Je le connais, répondit Xavier Baréa ; c'est un bon garçon qui veut faire le Robespierre, un mouton avec des prétentions de tigre, un étourdi jaloux de la renommée de don Juan. Tout cela est le résultat de mauvaises fréquentations, d'idées mal dirigées et mal digérées.

—Mon galant ami, reprenait Pedro de Torrès, laissez donc l'oreille gauche de votre voisine, et buvez avec moi à la prospérité de mon phalanstère.

—Je ne bois pas à ces sottises. Je bois à la prospérité de Xérès, ma patrie. Vous saurez, messieurs, qu'un de mes amis, un voyageur intrépide, m'a dit bien souvent : « Barbo, le monde est un chou, et Xérès en est le cœur. »

—Moi, s'écria le député, je me lève pour notre chère Espagne pour la paix, le commerce et l'agriculture!...

—Bravo! s'écria don Judas; mais, je ne crains pas de le dire, monsieur, tant que vous laisserez ces juntes secrètes et ces phalanstères subsister, tant que les portes resteront ouvertes à deux battants pour les carlistes, vous n'obtiendrez rien. Comment une charrue pourra-t-elle creuser son sillon si l'un des bœufs tire à gauche et l'autre à droite? Qu'on me

nomme ministre, et j'en aurais bientôt fini avec eux. J'enfermerais les uns dans leur phalanstère, les autres dans la chartreuse de Xérès qui est assez grande pour les recevoir. »

Sur ces entrefaites, le mayoral se présenta, et les convives quittèrent la table. Lorsqu'il fut près de la porte, don Judas revint sur ses pas et prit enfin possession du cigare de Pedro de Torrès, qu'il avait laissé sur l'assiette.

# LETTRE I.

**Paul Valory à Xavier Barea.**

Me voici dans ma nouvelle Thébaïde, où je peux travailler sans perdre une heure. Le temps est un capital précieux dont on ignore encore l'importance dans votre Espagne qui gâte ses enfants comme une mère fortunée.

Les travaux préparatoires de l'entreprise dont j'ai été chargé avancent rapidement.

Le pays est charmant, mais pour moi c'est un sépulcre couleur de rose dans lequel je suis enfermé, ne communiquant avec le reste du monde que par lettres. Donc, mon cher ami, je te supplie de m'écrire très-souvent. Pour exciter ton courage, je dois te dire que tes lettres me font un double bien : tu instruis un ignorant, et tu consoles un homme attristé.

Je me propose d'écrire, quand les affaires me laisseront un peu de loisir, quelques notes sur l'Espagne. Depuis mon arrivée, j'ai reconnu sans peine combien sont inexactes les descriptions qu'on nous en a faites, combien les jugements que nous portons sont loin de la vérité.

Il avait par ma foi raison ce nouvelliste français qui refusa de se rendre en Espagne, en disant que s'il y venait il ne pourrait la décrire. De cette réponse, il faut conclure que les écrivains font de votre patrie un pays en partie fantastique et en partie moyen âge ; qui est en conséquence le domaine de l'imagination seulement, ou un pays vulgaire, barbare, sans physionomie, sans civilisation, ne méritant ni étude ni description.

Ils se trompent grossièrement. Nous devons regretter que M. de Custine, M. Théophile Gautier et d'autres encore, dont le goût fait loi en France, n'aient vu l'Espagne qu'en passant, notant seulement ce qui est suffisant pour l'apprécier, mais non ce qui est nécessaire pour la connaître.

Il y a cependant bien des observations à faire, bien des notes à recueillir ; il suffit d'allonger la main pour former une gerbe Notre voyage par exemple, notre dîner au relais ne forment-ils pas un tableau plein d'originalité ? Ce grossier paysan qui prenait ses aises au milieu d'un cercle indifférent pour l'accueillir, assez moqueur pour ne pas le repousser ; ce jeune noble qui, sans convictions, sans ambition *déroge* et s'encanaille, qui se fait républicain par caprice, par oisiveté, par esprit de contradiction, pour le plaisir de la rébellion et qui réunit deux orgueils : l'orgueil aristocratique et l'orgueil démocratique, sans avoir la dignité du premier ni l'énergie du second. Et cette jeune fille si gracieuse sans coquetterie, si fière sans vanité, aussi loin de la prétention que de la timidité constamment modeste ? Ce curé naïf et confiant, ce député si complétement nul, érigeant en sentences les vulgarités les plus infimes, ne sont-ils pas également des *spécimens*, des échantillons, si vous préférez le mot caractéristique de votre société actuelle. Toi-même, qui, aux qualités qui te sont propres, réunis le bénéfice de ton éducation moderne, du fruit de tes voyages, ne représentes-tu pas cette jeunesse distinguée qui n'a laissé vicier encore ni son cœur ni son esprit ? Malgré tout, depuis que je me suis mis en rapport intime avec le peuple, je suis convaincu que là seulement est la poésie de la vieille Espagne, des chroniques et des poëtes. Les croyances du peuple, son caractère, ses sentiments, tout est marqué du sceau de l'originalité, de la poésie.

Son langage surtout peut se comparer à une guirlande de fleurs: des comparaisons délicates, des proverbes et des dictons d'une vérité profonde, des contes pleins d'esprit, des anecdotes piquantes ; des chants sublimes lorsqu'ils ont pour sujet la patrie ou la religion, des couplets spirituels.

Je voudrais le peindre toujours tel que je le vois, afin de le faire connaître à mes compatriotes.

Ne néglige pas de me donner des nouvelles de nos compagnons de voyage, si tu les revois. Parle-moi surtout de ton *vis-à-vis* ? Il me semble, mon cher Xavier, que la gracieuse

Casta n'était pas là comme une botte de paille pour tes grands yeux noirs, comme disait don Judas Tadéo.

J'attends ta première lettre avec impatience.

P. VALORY.

# LETTRE II.

**Xavier Barea à Paul Valory.**

J'ai enfin reçu de tes nouvelles. Je vois avec plaisir que ton pont va être commencé.

J'accepte avec plaisir la proposition que tu me fais : non pas que je puisse trouver pour t'écrire le moindre sujet d'étude dans les mœurs espagnoles ou dans ce peuple dont tu parles avec l'enthousiasme d'un amant pour sa maîtresse. On est toujours aveugle lorsqu'on est assis près d'une femme, et, sans s'en douter, on exalte ses mérites. Mais j'ai deux raisons excellentes de m'engager. Je veux d'abord te complaire; je veux ensuite me perfectionner, s'il est possible, dans la langue française, puisque tu veux bien être mon maître.

Je devrais commencer, mon cher Paul, par une description de Séville, telle quelle est actuellement, car ce n'est plus la Séville de mon enfance et de mes souvenirs. Il me serait très-difficile de dire si elle a gagné ou perdu. Toi et les personnes chez qui l'imagination prédomine, les hommes qui ne prennent pour juges que leurs propres sentiments, vous direz de Séville, j'en suis sûr, ce que tu peux dire à propos des vieilles églises qu'on badigeonne, que la couleur locale et la physionomie nationale disparaissent grâce à ce procuste moderne qu'on nomme civilisation, mais cette opinion ne peut se produire au grand jour sans rencontrer l'opposition de toutes ces gens qui ne connaissent plus que le bien-être matériel.

Je faisais cette remarque un soir, et un de mes amis, un homme intelligent (c'est le mot consacré), répondit après m'avoir regardé un instant: « Mon cher ami, ne faites pas de cela une conversation sérieuse, mettez-le en vers et je lirai les vers avec plaisir. »

Ceci te découvre l'état actuel de la société. Moralement, nous sommes à la hauteur de tout; matériellement, nous sommes en retard. Ils nous arrive comme à cet homme jeune dont les facultés vives et précoces se seraient développées pendant que le corps, énervé par les souffrances, épuisé par les coups et les blessures, n'aurait pu atteindre encore la force et la souplesse promises par la nature. Du reste, tu verras Séville et tu la jugeras plus impartialement que moi, qui me laisse si promptement émouvoir par mes souvenirs, et qui me laisse si facilement charmer par une utile amélioration.

.... Casta est ici, mon cher ami, je la vois, je la rencontre souvent. Tu ne saurais te figurer combien le voyage et la saison passée à Séville lui ont fait de bien : sa pâleur maladive a disparu, elle est élégante et gracieuse. Elle attire l'attention de tous et on ne parle ici que de la belle Madrilègne.

J'ai été présenté chez l'administrateur de ..., qui donne souvent des fêtes. On joue, on chante, on danse.... mais surtout elle y vient!...

Par malheur, j'ai aussi rencontré notre compagnon de voyage, don Judas Tadéo. Il paraît qu'il a ici des affaires qui le retiendront quelques jours; il obsède la pauvre Casta, qui ne sait comment s'en délivrer.

En passant devant le café del Turco, j'ai vu Pedro de Torrès prêchant ses doctrines démagogiques, et payant la dépense de tous les drôles qui l'entouraient.

## LETTRE III.

### Le même au même.

L'autre jour, j'étais chez mon oncle, ce vieil avocat dont Judas Tadéo nous avait fait l'éloge dans la diligence, la porte s'ouvrit et nous vîmes entrer.... devine qui? Don Judas lui-même. Impossible de dire à quel point ce visiteur me sembla importun.

Mon oncle le reçut comme une vieille connaissance, mais

avec un peu de cette roideur que donne le désir d'abréger une entrevue avec des personnages ennuyeux par nature et grossiers sans le vouloir.

« Combien je suis fâché, don Justo, dit Tadéo, que vous ayez fermé votre cabinet ! Je ne peux pas trouver un avocat qui me convienne ; et je viens aujourd'hui vous demander un conseil d'ami.

— Je suis à vos ordres, répliqua mon oncle.

— Vous saurez donc, poursuivit don Judas, que nous avons à Xérès une espèce de saltimbanque, un joueur, un démolisseur, un républicain, une très-mauvaise tête qui m'a pris pour but de ses lourdes balivernes. J'ai voulu le payer de la même monnaie, mais comme tous les vauriens sont de sa bande, j'ai constamment eu le dessous, et la ville entière se rit aujourd'hui de ma personne.

— Mais, don Judas, répliqua mon oncle, que voulez-vous que j'y fasse? Je ne peux que vous conseiller de n'attacher aucune importance à ces plaisanteries.

— Que je n'y attache aucune importance ! répéta don Judas. Attendez donc, attendez donc que je vous aie dit ce qu'elles sont ; si quatre-vingts automnes n'ont pas figé le sang dans vos veines, nous verrons si vous les trouvez sans importance. Il faut avant tout vous dire qu'on m'a donné la décoration de Charles III. L'autre jour, dimanche, je sors tout habillé de neuf et je prends ma croix ; j'entre dans un café ; pour mon malheur, le premier individu que je rencontre.... c'est lui, lui ! ce Pedro de Torrès, que Dieu confonde ! » Qu'est-ce que cela, s'écria-t-il dès qu'il me vit, qu'est-ce que cela, mon cher compatriote, don Judas Tadéo et non Iscariote (il me nomme toujours ainsi), depuis quand faites-vous un Calvaire de votre abdomen? »

Je tremblais de rage et de peur ; je voyais le moment où il allait me faire une scène à sa façon, mais pour ne point paraître intimidé, je me hâtai de répondre :

« Depuis que le démon me poursuit.

— Vous en êtes encore aux superstitions? Il ne manquait que ce trait à sa stupidité ! Mais communiquez-nous, don Judas, les raisons que vous avez fait valoir, pour obtenir cette croix de *mérite.*

— Je n'ai de compte à rendre à personne de mon mérite, répondis-je. Car vous, qui avez vécu en France, vous devriez

savoir que S. M. Louis-Philippe décore tous les jours des éleveurs et des engraisseurs. Enfant de Xérès, vous ne devriez pas ignorer que je suis le plus distingué des éleveurs; et que mes taureaux.... mes pouliches !...

— Ah ! eh ! ih ! oh ! uh ! répliqua-t-il en faisant une grimace à chaque exclamation. Donne-t-on aussi la croix à qui engraisse les plus gros dindons ! s'il en était ainsi, je réclamerais pour ma ménagère ! Oh ! Charles III, grand costumier de l'Espagne, si tu savais ce qu'on fait de ton institution !... Petit, petit, donne-moi ton joujou, je veux le voir !

— Laissez-moi en paix, répondis-je furieux. Nous ne sommes pas encore dans votre phalanstère où tous les hommes sont égaux. Nous sommes dans un pays où le sujet que le gouvernement récompense vaut mieux que l'individu qu'on expulse. (Je dois vous rappeler qu'il a été chassé de Madrid.) Je me flattais de l'avoir piqué, de l'avoir étourdi, je me trompais; il répliqua avec un aplomb, avec un sang-froid impertubable.

— Mon internement, respectable chevalier, est plus honorifique que votre croix qui vous range au nombre des esclaves orgueilleux, serviles et rampans.

— Servile ! esclave ! Moi ! m'écriai-je avec rage, moi qui possède un million de douros. Vous qui chantez plus haut qu'un coq, voulez-vous que je vous dise ce que j'ai fait, moi Judas Tadéo Barbo, qui n'ai pas eu le moindre aïeul tué par les Maures, moi, qui ne jette des parchemins à la figure de personne, moi qui ne regarde personne par-dessus les épaules, si ce n'est celui qui me doit et ne me paye point? Apprenez donc, gentilhomme indépendant, qu'en 1823, lorsque Ferdinand VII était à Xérès, on lui parla d'un cheval qui m'appartenait et qui, sans doute aucun, était la meilleure bête de toute l'Andalousie. Le roi voulut voir ce cheval, et en eut envie. Cela devait être. On me parla de la chose avec cette idée que je m'empresserais d'offrir mon cheval, et moi, don Judas, j'envoyai dire au roi, au roi absolu, ayant couronne au front, que la bête était au service de son maître. Voilà ce que j'ai fait, moi, en feriez-vous autant avec toute votre arrogance?

— Non! répondit l'impertinent, non ! car pour agir ainsi, il faut être né vacher, et je suis né gentilhomme. »

Il serait difficile, mon cher Paul, de traduire la sensation, que ce trait de bassesse et d'insolence produisit sur mon oncle,

ce vieillard élevé dans tous ces nobles sentiments monarchiques, généreux, courtois et chevaleresques de la vieille Espagne

Juste répliqua avec impatience :

— A quoi, don Judas, puis-je vous être utile? quel conseil attendez-vous? Les lois n'ont rien à voir dans cet échange de gros mots.

— Ce que je viens de rapporter, reprit don Judas, n'est que le préambule; vous allez savoir l'essentiel. Il y a quelques jours j'étais à l'Opéra. On donnait la *Somnambule* et je m'endormis; je fus réveillé par des éclats de rire. La toile était baissée; je me levai, on rit plus fort.... « Qu'y a-t-il donc? demandais-je à un de mes voisins, un homme très-grave. — Voyez à votre tête, me répondit-il. » Je portai la main à ma tête, et je saisis.... un énorme bonnet de grenadier!... Sur ce bonnet de papier on avait écrit en gros caractères.

JUDAS TADÉO ET NON ISCARIOTE,

RÉCOMPENSÉ PAR LE DÉFUNT CHARLES III,

POUR LA BEAUTÉ DE SES BŒUFS ET DE SES ANES.

Aux stalles on se contenait; aux premières on dissimulait; on riait bruyamment aux secondes; c'était le tonnerre tout en haut! Comprenez-vous maintenant ma honte et ma colère? Je pris ce bonnet maudit et je me dirigeai vers la loge de l'alcade; je voulus me plaindre et j'en fus pour mes frais ; peu s'en fallut que l'alcade ne me rit au nez. Mais je suis décidé, coûte que que coûte ; je me ferai rendre justice par les tribunaux; et je viens vous prier de me diriger dans cette affaire.

— Don Judas, fit mon oncle, je vous engage à chercher un avocat plus jeune, qui ait plus de nerf et plus de connaissances; je ne puis, moi, que vous conseiller d'oublier le passé, de ne plus vous exposer à l'avenir....

— Joli conseil! interrompit don Judas. Vous avez raison, vous vous faites vieux, don Justo; vous avez bien fait de fermer votre cabinet. Ainsi, vous m'envoyez me promener comme l'a fait ce roquet d'alcade modéré, qui craint de se compromettre avec un républicain. Alcade de rien, alcade modéré, j'ai bien dit, car enfin les modérés, les exaltés, les républicains et les carlistes valent autant les uns que les autres: ils sont

tous bons à mettre au même four. Voilà ce qui fait que je n'ai ni opinions ni principes ; je suis fier de le déclarer.

— Je vous ai indiqué, dit mon oncle, le seul moyen raisonnable que je puisse voir pour un homme de votre âge de mettre fin aux vexations d'un jeune fou.

— Très-bien, répliqua don Judas, je sais ce qui me reste à faire. Je couperai le bec et les pattes à cet oiseau de rapine. Je vous jure qu'il ne se divertira plus avec le fils de ma mère ! Pour m'en aller ainsi, ajouta-t-il en prenant son chapeau, c'était bien la peine de venir vous relancer ici au bout du monde, où vous végétez au milieu de vos choux.

# LETTRE IV.

**Le même au même.**

Je réclame aujourd'hui ma part d'intérêt, parce que je souffre, parce que j'ai besoin d'épancher mon cœur dans celui d'un ami. Mon cher Paul, en un seul jour j'ai été le plus heureux et aussi le plus infortuné des hommes.

Mais pour que tu n'ignores rien, laisse-moi te parler d'abord d'une *gira* à laquelle j'ai assisté.

La gira est en Espagne une de ces parties de plaisir qu'en France vous désignez sous le nom de *pique-nique*, et pour lesquelles chaque convive apporte son plat.

Traite-moi de puritain selon ton habitude. Je n'en dirai pas moins que ce genre de plaisir me déplaît souverainement.

On avait décidé que nous irions en bateau passer un dimanche à Saint-Juan-d'Alfarache, un petit village qui est tout près d'ici sur le bord du fleuve.

Nous partîmes hier à dix heures du matin. J'étais dans la barque qui portait Casta et sa mère. C'était la dernière. Nous avions à peine démarré, quand don Judas, soufflant comme un bœuf, croassant comme un corbeau, se montra sur la rive ; il fallut revenir pour le recevoir.

« C'est que, voyez-vous, criait-il, je m'étais chargé des dou-

ceurs et le confiseur ne savait comment les expédier à Saint-Juan, et j'ai eu à courir. Allons, maintenant nous y sommes tous. Rame donc, animal amphibie! Est-ce le mot propre fiscal? Prends garde à ce que je dis, s'il vient quelque retard a taire comme moi, tu te boucheras les oreilles! Bonjour, mes sieurs. Belle Casta, je suis votre serviteur très-humble. Voulez vous me faire une petite place?

— J'en suis fâchée, répondit Casta, mais, vous le voyez, il n'y a pas moyen de vous asseoir. »

Il est bon de noter que Casta était assise entre sa mère et ton ami.

— Je vois.... je vois.... dit don Judas, que la place est assiégée. Par ici on la défend, par là on l'attaque, ah! ah! ah! Je vais me mettre en face, et je formerai le corps d'observation. »

J'étais volé, mais que faire? avec quel plaisir j'aurais envoyé cet insolent prendre un bain dans la rivière!

Nous abordâmes; les domestiques nous attendaient pour nous conduire à la maison qu'on avait préparée. Elle était petite, en bas était une belle salle à manger; au-dessus, une jolie chambre avec une large terrasse donnant sur le fleuve, une vue magnifique. « Voilà Séville! m'écriai-je, ce nom seul émeut le poëte, l'historien et l'artiste. Voilà Séville avec ses vêtements mauresques, couronnée de sa grandiose et sublime cathédrale qu'on voit au loin, semblable à une sultane convertie. Séville, qui se dore de ses souvenirs et qui se parfume de la fleur de ses orangers! »

Un des jeunes gens qui m'entendit, ajouta en souriant:

« Et qui bientôt n'aura plus que ses souvenirs! grâce au vandalisme de nos jours, qui détruit tout ce qui est antique, qui efface toutes les physionomies. On lui a enlevé *sa croix de la Tinaja*.... cette vieille et sainte croix, l'ornement de la vieille Alameda.

— Le bel ornement, dit don Judas, l'on a bien fait.

— Vous ignorez, sans doute, que c'était un monument historique contemporain de Pierre le Cruel, répliqua le jeune homme, et que ces monuments sont choses sacrées dans tous les pays. Sous quel autre prétexte a-t-on démoli l'arc phénicien qui tenait à l'Alcazar? et la magnifique Croix de la Cerrajera? etc., etc.

— Bien fait, bien fait, répéta don Judas ; cela s'appelle arracher les cheveux blancs. »

Le jeune homme haussa les épaules et poursuivit en regardant Séville :

« Pauvre matrone ! reine des deux mondes autrefois ! ancienne gloire de l'Espagne ! La bohémienne t'a maudite, toi la mère des héros : « *tu seras le jouet des enfants !* » Oui, tu gémis la nuit avec tes rossignols, tu soupires avec tes doux zéphyrs et tu pleures avec tes fontaines.

— Ah ! ah ! Séville pleure ? s'écria don Judas. Ah ! oui, par ses conduites !

— Vous n'êtes guère poëte, fit Casta, en lui tournant le dos.

— Qu'est-ce que la poésie, dit don Judas ; je donne quatre cuartos à qui pourra me répondre. Le mot est creux et ressemble à l'oiseau phénix, dont chacun parle et que personne n'a vu. »

La chaleur se faisait sentir ; les dames entrèrent dans la salle, ôtèrent leurs voiles de tulle noir et se mirent des fleurs dans les cheveux. Casta roula dans ses nattes une branche de lierre et quelques roses ponceau. Ah ! Paul, qu'elle était belle !

Les convives commencèrent à jouer soit aux cartes, soit au billard. Don Judas amusait les jeunes filles en faisant une foule de tours. Casta sortit et alla s'asseoir sur un banc de briques établi à l'ombre sur la terrasse. Ce banc était en partie occupé déjà par une dame âgée qui causait affaires avec l'administrateur. Je m'assis à côté de Casta. En cet heureux moment, nous étions séparés de tout l'univers.

« Quelle magnifique vue ! lui dis-je, quel délicieux séjour que Saint-Juan ! Ne trouvez-vous pas, Casta, que les fleurs y ont un parfum particulier et plus enivrant, que les oiseaux y chantent mieux, et que le ciel sourit à l'amour ? Mais si tout cela rend le bonheur plus grand, la douleur est aussi plus vive pour celui qui souffre.

— Pourquoi penser à des joies sans bornes, répliqua Casta ? Pourquoi craindre les chagrins sans consolation ? Ne vaut-il pas mieux laisser la vie suivre son cours tranquillement comme fait l'eau de ce fleuve ?

— Si j'ai ces pensées, c'est que pour moi il n'y a point d'alternative. Je ne quitterai cette place que le plus heureux ou le plus malheureux des hommes. »

Casta sourit; elle effeuilla une rose de passion qu'elle tenait à sa main, elle en goûta le miel, puis me dit :

« Donnez-moi un douro.

— Un douro! dis-je en le lui donnant. Que voulez-vous faire?

— Nous allons jouer votre bonheur à pile ou face.

— Casta! Casta! m'écriai-je, feignez-vous de ne pas me comprendre? Craignez-vous de me désespérer par un refus?

— Pile ou face, répéta-t-elle en souriant d'un air malin et avec un gracieux sourire.

— Laissez ces airs, je vous en prie! lui dis-je en me levant. »

Casta me retint par une branche de lilas que j'avais à la main.

« Vous craignez un refus de ma mère, vous avez tort. Ma pauvre mère n'est point intéressée. »

Je fus sur le point de me jeter à ses genoux. Ces quelques mots si bons, si simples, si naturels, avaient, pour ainsi dire, fixé et éclairé notre situation. Incapable de répondre, je baisai la branche de lilas que sa main avait touchée et qui m'avait un instant retenu auprès d'elle.

Suppose, mon ami, une salle d'Opéra dans laquelle le public écoute la divine musique de Rossini dans le plus complet recueillement. Suppose qu'au milieu de cette céleste harmonie le plafond s'écroule avec fracas. Ce que les assistants éprouveraient je l'éprouvai, quand tout à coup la voix rauque de don Judas retentit à mes côtés.

« Mais où donc est la belle Casta, disait-il, elle a perdu à ne pas voir mes meilleurs tours,... mais la voici! — Mademoiselle, tirez une carte..., remarquez-la.... remettez-la dans le jeu. Je mêlerai jusqu'à demain et je retrouverai cette carte entre toutes, seulement parce que vos jolis doigts l'auront touchée. Vous, ami fiscal, abandonnez le poste, je viens vous relever; je m'empare de Casta.... vous vous en êtes assez occupé dans la barque.... à chacun son tour; je suis vieux, mais mes yeux sont jeunes.

— Allons, don Judas, s'écria l'administrateur, heureux d'échapper aux sollicitations de la vieille dame, ne faites pas comme le chien du jardinier qui ne mange plus et qui ne permet pas qu'on mange.

— Votre proverbe porte à faux, monsieur l'administrateur, répliqua don Judas, le proverbe dit aussi :

**A vieux matou tendre souris.**

Un des jeunes gens chargés de l'ordonnance du repas appela don Judas et lui dit :

« Nous allons nous mettre à table.... le majordome me dit que le dessert n'est pas encore arrivé.

— Soyez sans crainte, répliqua don Judas avec un aplomb plein d'arrogance, faites servir, le plutôt sera le mieux, le dessert sera ici quand il le faudra. »

Nous nous mîmes à table. De temps en temps don Judas jetait un regard furtif sur le chemin désert et je l'entendais murmurer : maudits Gallegos !

Le dîner touchait à sa fin ; on servait déjà les fruits, lorsqu'un grand vacarme éclata dans la rue.

« Enfin ! enfin ! s'écria don Judas, tortues du diable, Gallegos de l'enfer, entrez-vous ?

— Oui, señor, oui, señor, répondirent quatre voix de Galiciens avec cet accent particulier que nous connaissons.

— Entrerez-vous, par tous les saints du ciel, stupides automates ? »

Un Galicien, noir de poussière, dégouttant de sueur, allongea sa grosse tête coiffée d'un haut bonnet par la porte entr'ouverte : « C'est que ce que nous portons ne peut passer par là, fit-il. »

Don Judas se leva consterné. Nous nous levâmes aussi, les uns courant aux fenêtres, les autres vers la porte.

C'était un concert général de bruyants éclats de rire, au milieu duquel dominait la voix de don Judas, se disputant avec les Galiciens sur la question de savoir s'il fallait faire entrer tout d'une pièce une tarte monstrueuse, un promontoire de confitures et de sucreries. Figure-toi cinq ou six tartes de grandeurs différentes et superposées de manière à former une pyramide ; cette pyramide était couronnée d'un nougat incommensurable, sur lequel était juchée une Victoire assez grotesque tenant d'une main une bannière et de l'autre un cœur de sucre rose ; ce cœur était transpercé d'une énorme flèche empennée de plumes fournies par une des poules du confiseur.

Les degrés formés par les tartes avaient reçu les divers échantillons de la boutique. A la base, une rangée de canaris

de grandeur naturelle pleins de dragées d'anis. Plus haut, des fruits de toute espèce entourés de feuilles de papier, des pastilles, des bonbons de toute forme, des bouteilles en sucre transparent et pleines de liqueurs, des paniers garnis de dragées, des fruits caramélisés, des massepains, des meringues, des compotes, une avalanche de friandises entassées comme une armée dans un château-fort; le tout décoré de drapeaux, de fleurs artificielles de formes et de couleurs indescriptibles. Cette pyramide d'Égypte n'avait pu trouver ni plat ni plateau en proportion avec son volume; il avait fallu la dresser sur des planches et la faire porter par les quatre Galiciens au moyen de fortes cordes fixées à des brancards.

« Quel est la main qui a construit cette baraque, quel est l'âne qui a donné la mesure de cette porte? s'écriait don Judas, exaspéré par ce contre-temps qui détruisait tout l'effet de la surprise qu'il avait ménagée; il était poussé à bout par une foule de petits drôles qui cherchaient à s'emparer sans pudeur de tout ce qu'ils pouvaient atteindre malgré les coups de pieds, les coups de poings des Gallegos.

— Il n'y a pas de milieu, disaient les Galiciens, il faut agrandir la porte ou démolir le gâteau. — Veux-tu, méchant pillard, laisser ce drapeau, où je te coupe en deux comme la galette. »

Le gamin fuyait à toute jambe, une poire sous la dent, le drapeau au vent comme un trophée de victoire.

« Enfin, mon maître, quel parti prenez-vous, disait encore un des Gallegos. Il faut que nous rentrions à Séville, nous ne pouvons rester éternellement à cette porte. — Ce petit voleur! il enlève un canari et une rose. Attends un peu, attends, fils de Barrabas, je vais t'apprendre à voler quand tu ne sais pas encore faire le signe de la croix! »

Le fils de Barrabas était déjà juché sur une palissade, il avait colloqué sa rose sur son mauvais chapeau, et il montrait l'oiseau au Galicien en chantant: Quiquiriki!

« Ils me rendront fou! s'écriait don Judas en se bouchant les oreilles. Que faire, mon Dieu? que faire? Plutôt que de tout perdre avec ces créatures de l'enfer. Rompez! Gallegos; mais donnez-moi d'abord la poupée qui est là-haut, afin que je puisse l'offrir à qui elle est destinée. »

Le Galicien se dressa sur la pointe des pieds, arracha la

figurine avec son grand cœur et sa petite bannière, et la remit à Tadéo. Celui-ci, sa caricature à la main, se tourna galamment vers Casta; mais à peine eut-il jeté les yeux sur l'étendard qu'il s'écria :

« Qu'est-ce que ceci?... qui a mis cette bannière dans la main de la Victoire? Répondrez-vous, brigands? Vous moquez-vous de moi? Vous a-t-on payés pour me jouer ce mauvais tour! On vous a payés! je l'affirme.... Vous vous êtes vendus aux républicains! vous êtes aux ordres de leur chef.... vous conspirez contre moi.... Allez au diable! vous n'aurez rien!

Les Galiciens avaient écouté cette furieuse sortie la bouche ouverte, et sans y rien comprendre, sans même en deviner la cause. Mais aux derniers mots, ils se mirent à crier et à se plaindre en chœur d'une façon désespérée.

Les gamins, voyant le promontoire abandonné, redoublèrent leurs attaques avec une telle ardeur, avec de tels cris d'allégresse, que don Judas se prit à crier encore plus fort, et ce fut bientôt comme dans la tour de Babel, nous étions étourdis.

Nous payâmes les Gallegos, nous fîmes entrer le chef-d'œuvre du confiseur, à demi ruiné par le siége qu'il avait soutenu, et le calme se rétablit.

Avant de poursuivre, il faut te dire, mon cher Paul, ce qui avait si vivement irrité don Judas.

Don Judas avait mis son cerveau à la torture pour trouver une inscription galante, spirituelle et expressive à l'adresse de Casta; cette inscription devait être mise sur la bannière en question.

Il se présenta tout gonflé chez le confiseur. Le fils de celui-ci, qui allait à l'école, avait une belle écriture, et, sous la direction de Tadéo, il écrivit cette devise :

Si cela plaît à Casta,
C'est tout pour moi.

Cette dédicace, passablement grossière pour tous les autres convives, avait été soustraite très-probablement par Pedro de Torrès, qui l'avait remplacée par celle-ci :

Tu n'as besoin, Tadéo!
Afin d'affadir Casta,
De tant de douceurs sucrées.
Ta présence suffira.

Le repas fini, nous allâmes nous promener. Je m'empressai

d'offrir le bras à Casta et nous côtoyâmes la rivière.... Mon Dieu! qui a pu dire que l'olivier est triste! Nous étions là au milieu des rossignols. Nos âmes s'élevaient au ciel avec le parfum des orangers et le chant harmonieux des oiseaux !...

Nous arrivâmes, sans voir le chemin, à la belle ferme de Valparaiso.... où tout est poétique, même le nom. L'habitation domine le coteau; d'un côté une forêt d'orangers, et de l'autre un jardin, qui s'élève comme une véritable étagère de fleurs. Divers sentiers conduisent à une grotte où sourd une fontaine qui semble avoir cherché là le silence et la fraîcheur.

On y entra pour boire. Casta et moi nous restâmes les derniers. Nous allions sortir, quand la voix très-peu harmonieuse de don Judas nous fit reculer. Sans réflexion, spontanément, nous nous cachâmes derrière un massif de verdure.

Don Judas donnait le bras à une dame.

« Vous êtes plus aveugle que la nuit, doña Monica, si vous ne voyez pas ce que tout le monde constate, c'est que ce petit fiscal est amoureux de votre fille, et que celle-ci lui témoigne une préférence marquée.

— Et quand cela serait? répliqua la dame; Xavier Baréa est un excellent jeune homme qu'on estime, un jeune homme....

— Qui n'a d'autre valeur, madame, que celui de porter des vêtements taillés par Utrilla, des bottes vernies de l'Aragonais, et d'être sanglé comme une mule. Il n'a que sa place, c'est-à-dire un traitement de huit mille réaux environ. Il l'a obtenu parce qu'il a un beau-frère aux Cortès, et il le perdra quand le beau-frère ne sera plus député. Un bon parti, ma foi pour la petite Casta!

— Mais, monsieur, reprit doña Monica, Xavier a du talent, mérite....

— Le mérite! le mérite! s'écria don Judas; qu'il envoie cette denrée au marché! Il en retirera ce que cet insolent Torrès pourrait retirer lui-même de ses vieux parchemins.

— Il a de belles relations à Madrid, reprit doña Monica; à Séville, il a un oncle riche....

— Riche? comme on l'est à Séville, comme au pays des aveugles celui qui n'a qu'un œil est roi. Votre fille n'est qu'une enfant, señora, elle ne connaît pas le monde, elle ne sait pas se conduire. Il faut que vous sachiez chasser pour elle

ces moucherons qui, comme la pluie de la Saint-Jean, ôtent le vin et ne donnent pas de pain. »

Ils passèrent.

J'étais indigné, furieux ; Casta riait aux éclats.

« Je ferai voir à cet impertinent ..

— Que gagnerez-vous à cela, interrompit Casta ? nous vendre, laisser voir que nous avons entendu ! Quelle satisfaction, d'ailleurs, demander à un homme à cheveux blancs.

— Il abuse de ce privilége. Il vous aime, il vous poursuit, il est constamment sur vos pas ; et quand on aime comme je vous aime, Casta, on est jaloux....

— De don Judas ? fit-elle en riant et en battant des mains :

— Oui, Casta, répondis-je ; même de don Judas.

— A merveille, continua-t-elle, en riant toujours, vous éclipsez Othello, comme le soleil éclipse la lune.

— Je suis à plaindre. Casta, vous ne comprenez pas ma position. Savez-vous qu'il est moins cruel de congédier un amoureux que de le retenir pour le tourmenter ?

— Allons ! Xavier, ne prenez pas le ton tragique : je l'ai en horreur. Je vous promets d'éloigner, non ce moucheron, mais cette grosse mouche.

— Bien sûr ? Ayez un peu de charité ! Ne me trompez pas !

— Ayez vous-même un peu de foi ! »

En disant ces mots, Casta se mit à courir pour retrouver sa mère.

Je me promenai seul pendant quelques minutes, afin de retrouver un peu de calme. Quand je revins à Valparaiso, tout le monde était sur la terrasse en face de la maison.

Casta était assise sur un banc auprès de sa mère ; elle m'a raconté plus tard l'entretien qui s'était engagé entre elles. Le voici à peu près :

Dès que sa mère l'avait vue venir, elle l'avait invitée à s'asseoir auprès d'elle.

« Mon Dieu ! mère, quelle tendresse subite !

— Ce n'est pas cela, mademoiselle ! Depuis que nous sommes à Séville, vous manquez aux convenances, vous prenez des libertés trop grandes, et cela ne me convient pas, pas plus que de vous voir donner le bras à Xavier Baréa et causer avec lui.

— Jésus ! ma mère, et pourquoi ?

— Parce que ce jeune homme est trop familier avec toi; on en fait la remarque, et cela peut te nuire.

— Quel préjudice pourraient me causer les préférences de Xavier?

— On n'accepte pas des relations qui ne conviennent pas.

— Et pourquoi ne conviennent-elles pas?... Ah! c'est peut-être parce que Xavier n'est pas riche? qu'importe?

— Tu parles comme une enfant. Lis la comédie de Gorostiza : *Avec toi du pain et des oignons.*

— Chère petite mère, c'est quelque mère avare qui a prié l'auteur d'écrire cette comédie.

— Ne sois pas enfant, Casta. Un excellent parti se présente pour toi, et j'espère tu sauras apprécier les faveurs que Dieu nous accorde dans notre triste situation.

— Un parti brillant, dites-vous?

— Oui, ma fille, tu vivras grandement, tu auras une voiture, et on te dote de 50 000 douros.

— Jésus! interrompit Casta de son petit air moqueur, et d'où peut me venir ce merveilleux prétendant?

— C'est don Judas Tadéo Barbo.

Casta fit un éclat de rire si violent, si spontané, que la mère, voyant don Tadéo s'approcher, dit à sa fille :

« Casta, modère ce rire déplacé. »

Vains efforts, Casta ne pouvait pas se contenir.

« Enfant mal élevée! murmura doña Monica toute mortifiée. »

Le soleil était près de se coucher, et comme le crépuscule dure peu dans ce pays, nous reprîmes le chemin de Saint-Juan, où on devait danser quelques heures.

Casta prit le bras de sa mère; don Judas offrit de se placer entre la mère et la fille.

« Non, monsieur, dit Casta, non.

— Et pourquoi pas? demanda Tadéo.

— Parce que vous auriez l'air d'une cruche à deux anses.

Don Judas dut se contenter du bras de doña Monica. Je les suivis à une petite distance.

Casta laissa tomber son ombrelle, son mouchoir, son bouquet, afin de me procurer le plaisir de les ramasser. Elle cueillait des rameaux d'olivier, les gardait un instant, et me les envoyait ensuite comme des messagers de paix et de bon accord?

Elle refusa de danser et s'assit près d'une fenêtre fermée par une persienne. Je courus au jardin et je me blottis contre la persienne de manière à la voir et à lui parler sans être vu Par malheur don Judas vint s'asseoir à côté d'elle.

La mère ne tarda pas à s'endormir.

« Il paraît, dit Barbo, que la proposition que j'ai faite à votre mère, et que celle-ci vous a communiquée, je crois, a excité votre hilarité.

— Un peu, répondit Casta.

— Est-il donc bien étrange, demanda le vieux prétendant, que je cherche à devenir votre mari et à vous rendre une des femmes les plus riches, les plus heureuses de l'Andalousie.

— Certainement oui, dit-elle.

— Mille grâces pour la franchise. Me direz-vous pourquoi c'est risible.

— Par cette seule raison que vous pourriez être mon père ou mon aïeul.

— Ce qui signifie, dit don Judas avec un petit rire sardonique, que je suis trop vieux.

— Il se peut que vous ne soyez pas trop vieux, mais je suis trop jeune. Le jour où une jeune fille épouse un vieux garçon est un jour de fête solennelle aux enfers. Ce jour-là les démons de la discorde sont vêtus de satin rose.

— Cela veut dire que vous me refusez?

— C'est clair, don Judas.

— Castita, laissez-moi vous dire un conte : je crois que vous ne l'oublierez de votre vie.

On avait dit à un pauvre Galicien que, pour faire fortune, il devait aller au Mexique, un pays où il y a tant de piastres toutes frappées qu'il suffit de se baisser pour en prendre. Mon Galicien se mit en route plein d'espérance et d'illusions. Dès qu'il eut débarqué, le hasard lui fit trouver une piastre sur le port. Mais la repoussant du pied, il dit avec dédain : « Vous commencez à me poursuivre ! » Il continua son chemin, et n'en trouva pas d'autres. — Me comprenez-vous, Castita?

— Je comprends, répliqua la jeune fille, que je suis le Galicien et que vous êtes la piastre. C'est bien, mais je vous répondrai que je n'irai jamais en Amérique pour y chercher des onces. Si j'y allais, ce serait pour vivre avec les fleurs, avec les bois, les fleuves et cette belle nature.

— Ta! ta! ta! s'écria don Judas; quel enfilade de mots! Seriez-vous poëte comme ces autres...?

— Par le cœur, répondit Casta; puis, comme inspirée par une pensée subite, elle ajouta : Oui, oui, oui, je suis poëte ; mais ne le dites à personne; je ne veux pas qu'on me connaisse avant l'heure du triomphe. J'ai déjà fait imprimer quelques ouvrages; mais en empruntant le nom de mes amis. C'est ainsi, par exemple, que les poésies de Martinez de La Rosa sont de moi et non pas de lui. »

Une stupide épouvante se peignait sur la figure de don Judas.

« Vous avez composé des ouvrages? exclama-t-il. Vous avez imprimé des livres?

— J'ai aussi travaillé pour le théâtre. Mes œuvres dramatiques ont été goûtées et fort applaudies. Le répertoire moderne en compte peu de meilleures. Les *Divertissements d'un prisonnier*, qu'on attribue au duc de Rivas, ne sont pas de lui mais de moi.

— Un bas bleu! *Ave Maria!* une femme qui écrit et qui imprime. Le péché n'est pas véniel. tant s'en faut. Savez-vous, Castita, que c'est blesser les lois de la nature, et qu'une femme qui met un livre au jour, est comme un homme qui mettrait au monde un enfant. Qui l'aurait cru, en vous voyant si jeune et si jolie! Une femme qui écrit doit nécessairement être vieille, laide et décrépite.

— Ce sont des préventions, don Judas. Croyez-moi, le génie n'a pas de sexe, Buffon l'a dit, le père Masdeu l'a répété. »

Don Judas fit un geste comme pour se boucher les oreilles.

« Écoutez, poursuivit Casta, écoutez.... connaissez-vous mon Tell?

— Miguel? Quel Miguel? Le mesureur?

— Non, mon Tell, mon roman historique, mon chef-d'œuvre.

— Je ne lis jamais, reprit don Judas; cela fatigue la vue.

— Écoutez donc ce fragment et admirez mon érudition.

— Je suis comme Napoléon le Grand. Napoléon n'admirait chez les femmes que leur fécondité, répliqua don Judas sentencieusement.

— Comme vous appréciez vous-même vos vaches et vos poulinières, poursuivit Casta; mais écoutez cet extrait de mon œuvre. »

Casta voulait l'irriter, l'ahurir, le mettre hors de lui et l'obliger à quitter la place.

« Guillaume Tell était un noble montagnard écossais qui refusa de saluer le chapeau de castor que le général anglais Marborough fit clouer à un pieu à cette fin. De ce refus naquit la guerre de trente ans, dans laquelle mon héros fut vainqueur et proclamé roi d'Angleterre sous le nom de Guillaume le Conquérant; mais il souilla ses lauriers en faisant décapiter sa femme, la belle Anne de Bolen. Pour expier ce crime, il envoya en Palestine son fils Richard Cœur de Lion. Au retour de la croisade, Richard fut empoisonné pour sa dévotion à Luther, Calvin, Voltaire et Rousseau, qui formaient, en France, le directoire révolutionnaire dont la première sentence fut la condamnation et l'exécution du saint roi Louis XVI. Ce fut alors que, pour épargner à l'Espagne de semblables atrocités, Pierre le Cruel établit l'inquisition. De là lui vint son surnom. »

Rien n'est plus comique, mon cher Paul, que l'aplomb, le sérieux de Casta égrenant cette kyrielle de bêtises. La pauvre enfant, en prenant au hasard des noms et des faits historiques dans l'ordre où les présentait un souvenir d'opéra, le feuilleton d'un journal, un sermon ou un livre d'histoire, savait bien que sa relation était inexacte; mais elle ne soupçonnait pas l'énormité des anachronismes.

Don Judas resta ébahi, non pas de ces folies, mais de la profonde érudition de Casta.

« Je vois très-bien, mademoiselle, lui dit-il, qu'il n'y a qu'un des sept sages de la Grèce qui puisse prétendre à l'honneur d'être époux. Que dirait Xavier Baréa, reprit-il en baissant la voix, s'il connaissait ce ridicule?

— Il ne se posséderait plus! Il m'adorerait, répondit Casta, car il aime les arts comme tout homme de goût. Je lui ai entendu dire que Thémis est la dixième muse. »

En entendant Casta m'attribuer une proposition si étrange, il me fut impossible de retenir un éclat de rire.

« Il me semble qu'on rit dans le jardin? remarqua don Judas.

— On rit de tous les côtés, répondit Casta; au milieu de cette foule joyeuse il n'y a que nous qui soyons sans gaieté. On va dire que ma conversation vous déplaît. »

Doña Monica se réveilla et sourit gracieusement en voyant sa fille causer avec don Judas.

On donna le signal du retour.

Casta, enveloppée de châles, fut obligée de se placer dans la nacelle entre sa mère et don Judas.

La lune éclairait de ses tristes lueurs ces parages que le soleil avait illuminés le matin de ses plus brillants rayons. La musique, qui était en arrière dans la dernière barque, semblait n'être plus qu'un souvenir.

« Casta, dis-je en passant, pendant que don Judas allumait sa cigarette avant de s'embarquer, je garde la foi !

— Et l'espérance, » me répondit-elle.

Ainsi se termina cette journée si heureusement commencée. Tu peux envier mon sort et en même temps compatir à mes souffrances.

## LETTRE V.

### Le même au même.

..........................Mon domestique est venu me dire qu'un huissier était en bas pour m'inviter de la part du juge à me rendre au tribunal.

Quand j'arrivai, le juge me dit : « Avez-vous connaissance d'une arrestation qui a été faite hier à la suite d'une dénonciation que j'ai reçue. Vous connaissez probablement les personnes qui y figurent. L'accusé est un jeune homme de Xérès nommé Pedro de Torrès, il a une mauvaise réputation et il a déjà été renvoyé de Madrid ; le délateur est don Judas Tadéo Barbo, cultivateur de Xérès, homme recommandable et riche. »

Je fus indigné.

« Méfiez-vous, monsieur le juge, lui dis-je, de cette délation faite dans un bas esprit de vengeance et par un homme qui est trop nul pour avoir une seule idée ni un seul principe en politique. Don Pedro de Torrès appartient à une des premières familles de Xérès. Je le crois fou mais peu dangereux.

— Cependant, reprit le juge, l'accusation est explicite. Pedro de Torrès ne se contente pas de tenir les discours les

plus subversifs et les plus incendiaires dans les cafés et autres établissements publics, mais encore il tient chez lui un club ou réunion révolutionnaire. Que le mal se fasse par méchanceté ou par folie, mon devoir n'en est pas moins de l'empêcher. »

En cet instant comparut Pedro de Torrès. Le juge avait également fait mander don Judas.

La physionomie de ces deux hommes était la même que toujours.

La bassesse de son action ne diminuait en rien la sotte impudence de don Judas, de même que sa situation critique n'ôtait rien à Pedro de Torrès de sa stupide arrogance, ni de son calme imperturbable et dédaigneux.

« Quelle volonté despotique et arbitraire, dit-il au juge, m'a fait arrêter? Sommes-nous arrivés au despotisme musulman ou moscovite?

— Jeune homme, dit le juge, vous êtes ici non pour interroger mais pour subir un interrogatoire autorisé par les lois en vigueur et par la constitution qui nous régit. Je vous requiers de répondre aux charges qui pèsent sur vous, et d'expliquer les faits dont monsieur a été témoin. »

Le juge désigna don Judas.

Je voudrais pouvoir te peindre le regard de fier dédain que Pedro de Torrès laissa tomber sur don Judas.

Celui-ci n'en fut pas troublé.

« Et que dit *cet homme*, » demanda Torrès.

En entendant cette expression don Judas tressaillit d'indignation.

« Monsieur dit, continua le juge, que vous ameutez contre le pouvoir établi tous les vauriens, les hommes perdus et les vagabonds que vous rencontrez, en disant que le règne de l'égalité est arrivé, qu'ils valent autant et plus que ceux qui les gouvernent, que, par conséquent, ils ne doivent pas obéir mais se mettre à la place de ceux-ci, afin que chacun ait son tour.

— Il est certain, dit Pedro de Torrès, que je l'ai dit, je ne le nie pas et jamais je n'ai menti. Mes sympathies sont pour le peuple, comme celles de Fourrier, de Proudhon et d'autres grands hommes, je m'en fais gloire. Et si quelque chose ou quelqu'un pouvait me convaincre que le peuple ne doit pas

sortir de sa place, ce serait cet homme, et il désigna don Judas en faisant un mouvement d'épaule.

— Que voulez-vous dire par là? demanda don Judas tremblant de colère.

— Je veux dire, répondit de Torrès sans perdre son calme, que la sphère dans laquelle vous êtes né vous convient mieux que celle dans laquelle vous vous êtes introduit.

— Que signifie cela, bégaya don Judas suffoqué par la rage.

— Cela signifie, continua Pedro de Torrès avec le même calme, que votre père, qui était un homme de rien, ne parla jamais au mien que debout et le chapeau à la main, et que vous, qui vous êtes hissé sur vos sacs d'écus, vous osez être le délateur de son fils.

— Monsieur, répondit don Judas violet de colère, je prévois à votre conduite et à la mienne que vos fils parleront aux miens comme vous dîtes de mon père au vôtre.

— Mes fils, dit Pedro de Torrès, auront toujours assez de sang noble dans les veines et de sentiments d'indépendance dans l'âme pour parler à la reine assis et le front levé. Comment voulez-vous qu'ils s'humilient devant un Barbo? »

Le juge intervint, et Pedro de Torrès, convaincu des faits qui lui étaient imputés, reçut ordre de quitter Séville et de se rendre à Huelva.

Don Judas l'attendait à la sortie :

« Bon voyage, lui dit-il avec ironie, et vent en poupe, Seigneur de Torrès. Un *citoyen du globe* n'est exilé nulle part, et sa patrie est partout.

— Jusqu'au revoir don Judas, cette fois Iscariote et non Tadéo, répondit Pedro de Torrès sans s'émouvoir, vous pourrez faire valoir cet autre service pour que notre équitable gouvernement vous décerne une seconde croix. »

# LETTRE VI.

Le même au même.

Il m'est impossible de causer avec Casta tous les soirs; du moins je passe régulièrement à la chute du jour dans la rue qu'elle habite. Elle se tient au rez-de-chaussée et s'assied derrière la persienne. En passant je glisse à travers les lames une lettre roulée comme une cigarette, en même temps elle en laisse tomber une que je retiens au vol.

Il y a quelques jours, j'introduisis ma lettre par la persienne comme toujours; mais ce fut vainement que je cherchai celle de Casta. Comme elle ne peut écrire librement je me persuadai que je n'avais pas de lettre, et je m'éloignai sans faire attention à un gamin accroupi près de la fenêtre et qui se mit à courir comme le vent.

Une heure plus tard, j'allai à la réunion. J'étais abattu autant de ce que Casta ne m'avait pas écrit, que parce que don Judas mettait dans ses poursuites une persistance sans nom.

Je ne sais si le rôle de bas-bleu dont Casta s'est affublée n'a pu vaincre cette inclination obstinée, ou bien s'il persiste par amour-propre ou pour le plaisir de mal faire. Toujours est-il qu'il la poursuit comme son ombre, sans se laisser décourager par ses dédains et sans se désister de ses prétentions.

Je me tenais sur le balcon afin de jouir à la fois du silence et de la fraîcheur.

Casta trouva un prétexte pour se rapprocher de moi. Elle cherchait sur son piano une chansonnette andalouse fort à la mode ; *la Veste de velours*, et, tout en fouillant dans ses cahiers de musique, elle dit à voix basse sans me regarder :

« Ma lettre?

— Je ne l'ai pas trouvée.

— Mon Dieu, je l'ai jetée comme toujours.

— Je cours la chercher.

— Attendez que je ne sois plus là. »

Don Judas entrait en ce moment. Il était triomphant comme

un général romain, renversant les siéges, marchant sur les pattes du chien de la maîtresse de la maison, heurtant les personnes qui se trouvaient sur son chemin. Il alla vers l'administrateur, lui remit un papier déplié, et j'entendis qu'il en demandait la lecture à haute voix.

— Je parie, s'écria M..., que c'est le programme de quelque fête à San Lucar, à Cadix ou au Puerto, et vos taureaux y sont portés au troisième ciel; est-ce cela? Voyons.

L'administrateur lut, au milieu du plus profond silence :

« Quand on aime avec constance, on sait souffrir avec fermeté. Nous sommes jeunes, nous avons une éternité devant nous, attendons! L'attente est douce quand il s'agit du bonheur. J'ai élevé un rosier qui m'a longtemps fait désirer ses roses; quel plaisir j'avais à le soigner, à l'arroser, à le mettre au soleil! Au nom de Dieu cesse de craindre ce vieux, ce méchant!... (Il y a ici une initiale). Il m'inspire du dégoût, et autant d'horreur qu'un crapaud. Ma mère se détrompera bientôt; l'or a pu l'éblouir, mais il ne saurait la séduire. Ma bonne mère ne désire que mon bonheur! et ce bonheur, toi seul tu peux me le donner. »

Tu reconnais la lettre de Casta, celle que je n'avais pu trouver et qui avait été enlevée par ce gamin aposté sans nul doute par don Judas. Pendant cette lecture, Casta, réfugiée auprès de sa mère, pouvait à peine retenir les larmes qui envahissaient ses paupières. Je sentais le froid de la pâleur s'emparer de mon visage; je déchirais mon mouchoir..., que faire? Les circonstances me liaient les mains et m'imposaient le devoir de me taire.

Quant à don Judas, je te laisse le soin de graduer les sensations qui se succédèrent en son esprit, lorsqu'au milieu de l'ignoble plaisir d'une basse vengeance il entendit l'administrateur lire le paragraphe qui s'adressait à lui.

Bien que personne n'eût été nommé, les sourires sardoniques et les regards que don Judas adressait du côté de Casta devaient suffire pour éclairer tout le monde. En entendant le mot de *vieux*, Barbo cessa de rire; à l'épithète de *grossier*, il ouvrit de grands yeux; et quand il s'entendit comparer à un *crapaud*, il cria malgré lui : « Quelle effrontée. »

Un murmure confus de rires succéda au silence forcé qui régnait. Les dames portèrent leurs mouchoirs aux lèvres. Doña

Monica, qui commençait à comprendre, jetait sur sa fille des regards menaçants.

« Rendez-moi ce papier ! dit don Judas furieux.

— Non, répliqua l'administrateur en approchant la lettre 'une bougie dont la flamme la consuma en un instant. Il y a des noms, et bien qu'ils me soient inconnus, quelqu'un pourrait les reconnaître. Sincères et exaltés comme la jeunesse, ces doux épanchements du cœur ont besoin du secret, comme la violette a besoin de l'ombre. Ils doivent être respectés comme l'innocence.

— Oh! oh ! s'écria don Judas, c'est qu'il n'y a pas seulement là de *doux épanchements* du cœur, comme vous dites, il y a aussi quelques effronteries qui, dans mon opinion, *n'ont pas le langage de l'innocence.*

— Raison de plus, répliqua l'administrateur, pour qu'on ne sache pas à qui cela s'adresse. Croyez bien, monsieur Barbo, que je regrette la précipitation que j'ai mise à lire une lettre dont le secret ne nous appartenait pas. J'ai pris pour une plaisanterie ce qui était une honteuse indiscrétion. Je serais heureux si je pouvais exprimer mes regrets et faire agréer mes excuses aux personnes intéressées de la part involontaire que j'ai prise à cette honteuse affaire. »

J'étais hors de moi! longtemps j'avais contenu mon indignation contre cet homme odieux. La publicité donnée à ses machinations m'autorisait enfin à donner une libre issue à mes ressentiments.

J'attendis don Judas à la sortie.

« Monsieur, lui dis-je, vous saviez qui a écrit la lettre, vous saviez à qui cette lettre était adressée ? »

Don Judas regarda à droite et à gauche, et personne n'apparaissant, il se mit à trembler comme une feuille de saule. Il chercha enfin à s'excuser, il ne savait pas quel était l'auteur de la lettre.

« Remerciez Dieu, repris-je en le secouant par l'épaule, de ce que je suis assez modéré, assez gentilhomme pour ne pas briser ma canne sur les épaules d'un homme trop vieux pour pouvoir, trop stupide pour savoir, et trop lâche pour se défendre. Apprenez néanmoins que cette modération disparaîtra le jour même où je saurai que Mlle Casta aura éprouvé la moindre contrariété de votre part.

— Ne craignez rien, monsieur; il n'y a pas de danger, don Xavier.... Je pars demain matin pour Xérès. Vous devez bien comprendre que je renonce pour toujours à la main d'une jeune personne qui m'appelle crapaud. »

Le jour suivant, le seigneur Barbo partit par le vapeur *le Rapide*. Je souhaitai que le navire fût digne de son nom, et qu'il ne fît escale qu'aux antipodes.

## LETTRE VII.

**Le même au même.**

J'ai passé tout un mois sans t'écrire! Les reproches que tu m'adresses font plaisir à l'ami pour l'intérêt que tu prends à sa malheureuse situation, autant qu'au narrateur, puisque tu veux bien le remercier et le presser. Je n'ai de plaisir à rien. Tu me croiras si j'ajoute que Casta est partie! La saison des bains approche, et doña Monica l'a emmenée à Cadix. Ai-je besoin de te dire que Séville, la reine des cités pour moi, il y a quelques jours, n'est plus aujourd'hui qu'une pauvre veuve pleurant sous les cyprès. Tu souriras avec dédain du haut de ton indifférence. Peut-on comprendre les peines d'amour, les douleurs de l'absence, quand soi-même on ne les éprouve pas?

Ma bonne tante a été d'ailleurs malade, et mon oncle si préoccupé de sa femme qu'il ne l'a pas quittée un seul instant. Il n'y a pas de meilleur infirmier que lui. Je voudrais que tu usses comme moi en tiers dans cette affection profonde. Tu remarqueras, du reste, mon cher Paul, que l'Espagne, où tous les mariages se font par amour, est le pays où on voit les plus heureux couples. Chez nous les divorces sont rares, encore qu'ils soient autorisés, en certains cas, par les lois de l'État et par celles de l'Église. Chez nous, même pour l'extrême vieillesse, il n'y a pas de chambres séparées. Le *mien* et le *tien* n'existent pas. Si une infidelité est commise (ce qui est rare), on préfère presque toujours le pardon au scandale. Chez nous,

la religion, qui nous donne la bénédiction nuptiale, lui imprime une tendresse qui purifie le cœur et double ses forces.

Tu vas dire que je suis enthousiaste du mariage, parce que j'aime Casta; c'est possible. Il est certain que si Casta m'était donnée comme maîtresse, je la refuserais. Ce n'est qu'en lui donnant le titre d'épouse, en en faisant ma compagne devant Dieu et devant les hommes, que j'oserais la presser sur mon cœur et croire qu'elle est à moi.

## LETTRE VIII.

**Le même au même.**

**Cadix.**

Je ne pouvais vivre sans elle, je souffrais trop, mon cher Paul; j'ai demandé un congé de quinze jours, et me voilà à Cadix depuis une semaine.

Viens voir, mon ami, cette masse de pierre blanche immobile au milieu de cette masse d'eau bleue toujours en mouvement. Les habitants de Cadix peuvent dire que leur ville n'est qu'un sépulcre blanchi, on pourra leur répondre qu'elle renaît de ses cendres comme le phénix. Cadix a une physionomie particulière et d'un attrait infini. Sous son élégance étrangère, on reconnaît la grâce andalouse, la grâce et la vivacité méridionale. Joyeuse comme le ciel qui la couvre, active comme la mer qui l'entoure, brillante comme le soleil qui l'éclaire, animée comme une femme du monde, plaisante comme une jeune fille riche et jolie, personne ne sait mieux orner de fleurs et d'or le caducée de Mercure.

J'ai passé deux jours sans pouvoir rencontrer Casta. Promenades, théâtres, bains, tout était vide pour moi. Le troisième jour enfin, un ami à qui j'étais recommandé me conduisit au Casino. J'étais abattu, inquiet, aigri. Mesure sur cette échelle le plaisir que j'éprouve en apercevant tout à coup don Judas! Je voulais m'éloigner, fuir bien vite, mais je pensai aussitôt qu'un homme traité comme j'avais traité celui-là, quelle que fût d'ailleurs son effronterie, n'oserait pas m'aborder; que je

devais continuer à aller devant moi. Je me trompais. Dès qu'il m'aperçut, il se mit à crier : « Vous, vous ici! et depuis quand, cher fiscal? Ah! j'y suis : la corde suit le seau ; là où est le roi est la cour.... mais il convient que vous sachiez, mon petit, que les morts et les absents n'ont pas d'amis; que l'absence est la mère du désenchantement. La belle Casta a un autre prétendu, et celui-ci est, je vous le jure, une bouchée de cardinal : nous devons lui céder le pas, car il est riche comme votre serviteur, jeune et bien tourné comme vous. Son pantalon toutefois est mieux tendu. Je parie tout ce qu'on voudra que ses bretelles sont en cuir de Russie. Ses bottes sont autrement bien vernies que les vôtres; ses cheveux sont mieux bouclés; sa raie est mieux faite; et ses moustaches (je n'aime pas ce genre de moustaches), il faut convenir néanmoins qu'elles sont mieux cirées que les vôtres. Il est fils d'un Péruvien qui exploite des mines d'or à Quito; il a dans les banques plus d'argent que vous n'en avez vu réuni.... Ainsi, mon cher petit fiscal, imitez-moi, faites demi-tour à droite et retournez à Séville faire des réquisitoires. »

Que faire et que dire, mon cher Paul, à ce grossier personnage qui me craint trop pour que je puisse lui supposer l'intention de m'insulter, et qui me disait de telles monstruosités en riant, sans y attacher la moindre importance? La colère m'étouffait. « Monsieur, lui dis-je, faites de votre côté demi-tour à gauche et laissez-moi en paix!

—Ne vous fâchez pas, fiscal susceptible. Tel que vous me voyez, je crois vous rendre service, car, en somme, on est toujours bien aise de savoir sur quel terrain on marche. Un homme prévènu n'est jamais vaincu ; celui qui t'aime te dira la vérité. Caramba! cher fiscal, futur régent de Séville, vous êtes constamment sur vos échasses, et si haut qu'il est impossible de vous parler! Avez-vous hérité, par hasard, de cent mille douros ? Comme vous êtes peu reconnaissant! On a raison de dire que l'enfer est pavé d'ingrats.

—On dit aussi qu'il est pavé de bonnes intentions. Don Judas, brisons là.

— Encore un mot, et ne le prenez pas par le mauvais côté, au nom du ciel, car vous ne regretterez pas de l'avoir entendu. Je ne suppose pas que doña Mijaurée épouse son nouveau page. Papa Million n'acceptera pas pour bru la fille d'un intendant

quelconque. Je parierais mes oreilles qu'il a déjà l'œil sur une grandesse d'Espagne ; parce que, voyez-vous, ces Américains étouffent de vanité. La petite Casta aura beau faire, elle se trouvera, comme la fiancée de Rota, vêtue pour la noce, mais sans épouseur, ou comme ce Gallego qui, voulant s'asseoir sur deux chaises, tomba entre les deux. Ah! nous rirons fiscal; nous rirons à mort.... Ah! ah! oh! oh! »

Je crois que je me serais jeté sur le misérable et que je l'aurais mis en morceaux; mais tout d'un coup il se retourna vers quelques jeunes gens qui discutaient autour d'une table :

« Vous dites, messieurs, que les poésies de Martinez de La Rosa sont....

—Lyriques, répondit un des jeunes gens.

—Je ne suis pas de cet avis, répliqua don Judas.

—Que sont-elles donc? dit un autre individu fort étonné de la contradiction.

—Elles sont d'un autre.

— D'un autre! exclamèrent tous les assistants.

—Oui, messieurs, je le sais de bonne part, et pour que vous compreniez bien les ridicules prétentions de ces écrivassiers qui se disent les fils des Muses, laissez-moi vous apprendre que ces poésies si vantées, si incomparables, sont l'œuvre d'une petite fille de dix-sept ans qui ne sait même pas où elle a le nez.

—Avez-vous perdu la tête? lui dit quelqu'un.

—Je suis bien certain du fait. Il y a deux jours, j'étais chez un ami de votre grand poëte ; je vis sur la table le volume en question, et j'écrivis bien net et bien gros sous le titre : qu'il n'était pas de Martinez. »

On rit, on grinça des dents; quelques-uns, trompés par l'assurance de don Judas, furent assez naïfs pour se ranger de son côté.

Je ne sais comment aurait fini la dispute si un individu qui connaissait don Judas ne fût venu l'interrompre en disant:

« Don Judas, on est venu vous demander ici.

—Moi? fit don Judas.

—Oui, un jeune homme pâle, maigre, portant toute sa barbe. Je crois qu'il arrive de Huelva. »

Les traits de don Judas se décomposèrent; son visage s'al-

longea, ses yeux s'arrondirent comme des boules. Tu as compris comme lui qu'on lui annonçait Pedro de Torrès.

« Ayez la bonté de dire à ce jeune homme, fit Tadéo en prenant son chapeau, que je suis parti pour le Puerto où j'ai à livrer huit taureaux pour les prochaines courses.

— C'est plutôt quelque jolie fille qui vous attend, dirent en riant quelques individus qui connaissaient sa manie.

— C'est possible, riposta don Judas en gagnant la porte ; on est vieux, mais les yeux sont jeunes.... Au revoir, messieurs. »

Débarrassé de ce lourd fardeau, je pris un siége. J'avais la tête et le cœur torturés. Je n'avais pas voulu profaner le nom de Casta en m'informant d'elle ; le ressentiment me fit passer sur les convenances ; je voulais la voir avant de partir. Je voulais lui dire : « Casta, je souhaite que l'homme préféré vous aime mieux que l'homme trompé. »

Je demandai en conséquence à mon ami s'il connaissait ces dames.

« Sans doute, répliqua-t-il ; elles sont très-liées avec ma sœur qui est l'amie de la sœur de doña Monica, chez qui elles demeurent.

— Ainsi, vous les voyez quelquefois ?

— Presque tous les soirs nous nous promenons à l'Alameda. »

(Et moi qui attendais au théâtre !)

J'invitai mon ami à souper au Casino, afin de ne pas le quitter et d'avoir un prétexte pour l'accompagner à l'Alameda.

A huit heures nous y étions.

Tu ne saurais croire, mon cher Paul, combien cette promenade est enchanteresse par une nuit d'été, quand les étoiles brillent au ciel et les femmes sur la terre ; quand la brise pure et fraîche de la mer nous caresse le front comme le baiser d'une mère ; quand les vagues dorées par la lune, sous leur écume d'argent, semblent courir les unes après les autres entre les rochers, comme d'alertes bambins autour de leurs bonnes ; quand le jour se tait pour écouter les voix si douces de la nuit ; quand on retrouve la femme aimée, tendre, fidèle et courageuse.... Alors, mon ami, l'Alameda est le paradis terrestre !

Le Barbo a menti. Casta ne prête pas l'oreille au millionnaire qui la recherche. Il est certain que sa mère désire qu'elle ne repousse pas ce jeune homme, qui est du reste fort beau gar-

çon, dans une position brillante et d'un extérieur distingué. Casta reste ferme, noble, désintéressée. Elle ne conçoit le bonheur conjugal que dans l'amour, et elle m'aime.

Je la vois le soir à l'Alameda où elle va se promener avec la sœur de mon ami; mais, hélas! je n'ai plus que huit jours à passer à Cadix. Il faudra revenir ensuite à mon poste, mais j'emporterai dans mon cœur la foi dans le présent et l'espérance en l'avenir.

*Continuation de cette lettre quelques jours après.*

J'ai complétement oublié, mon cher Paul, de jeter cette lettre à la poste. Mon bonheur est égoïste. Il ne s'est occupé que de lui. Maintenant je dépose sous le même pli une lettre de don Judas et, à la suite, la réponse que j'ai faite.

Xérès, 14 août 1844.

« Monsieur et ami fiscal,

« Comme je sais que vous êtes intimement lié avec le commandant général, votre ancien condisciple (autrefois ces grands messieurs ne fréquentaient que les personnes titrées), je crois que, mieux que personne, vous qui me connaissez et qui pourriez répondre de moi, vous voudrez bien faire comprendre à Son Excellence les injustices atroces dont je suis victime.

« Voudriez-vous croire que j'ai reçu du commandant général une dépêche portant que je suis un intrigant, un traître vendu à l'empereur du Maroc. Son Excellence m'accuse d'avoir promis aux troupes cantonnées à Saint-Roch et à Algéziras une récompense très-forte si elles ne s'embarquaient pas pour l'Afrique. Moi! promettre une chose semblable! Vous savez bien que je ne suis pas à ce point l'ennemi de mon argent; vous pouvez donc jurer que le fait est controuvé.

« Dites au commandant général et répétez-lui cent fois que je suis un homme sans principes et sans opinions. Je m'en fais gloire; les opinions ont perdu l'Espagne. Je ne suis ni carliste, ni exalté, ni modéré, et moins encore maroquiste. C'est un nouveau parti qui s'est formé, mais dont, je le jure, je n'avais pas encore entendu parler. Malheureuse Espagne! il ne te manquait plus que cela! Je parie mon nez que c'est encore une invention de ces maudits républicains.

« La dépêche du commandant général me met en état d'ar-

restation et me donne la ville pour prison. Il m'est défendu de visiter mes fermes, et nous sommes au moment des récoltes! On me vole, cher fiscal, on me vole à faire frémir le ciel.

« Il est vraiment inouï de traiter ainsi un chevalier de l'ordre de Charles III, le premier éleveur de l'Andalousie! Mes taureaux électrisent le public de Madrid, de Séville et de Cadix, tant ils sont féroces et braves, tandis que je suis connu pour mes qualités diamétralement opposées.

« Vous ne sauriez vous faire une idée de la stupeur causée ici par mon arrestation. Cette stupeur n'a fait qu'augmenter quand j'ai dit que j'étais soupçonné de maroquisme. On n'y comprend rien et moi pas davantage.

« Affirmez à notre excellent et bien-aimé commandant général que je suis bon Espagnol, chrétien de vieille roche, ennemi déclaré de ce parti mahométan, que Dieu confonde; sans relations, sans correspondance avec cet empereur en pantoufles dont j'ignorais l'existence jusqu'à ce jour.

« Mon cher Xavier, chacun en ce bas monde travaille pour avoir le profit de sa peine (agir autrement serait se conduire en imbécile), je vous enverrai (si vous me tirez de ce scandaleux embarras) une pouliche perle qui vaut une montagne d'or. Vous la monterez en souvenir d'un ami qui vous baise la main et qui voudrait vous être utile.

« JUDAS TADÉO BARBO. »

*Voici ma réponse* :

« Monsieur,

« La dépêche dont vous me parlez est fausse. Votre arrestation n'est qu'une plaisanterie : vous pouvez aller partout où bon vous semblera, sans crainte que personne se mêle de vo affaires. Plût à Dieu que vous eussiez la même réserve pour celles des autres!

« Je suis, etc.

« X. BARÉA. »

Tu devines comme moi quel est l'auteur de la mystification : Pedro de Torrès s'est vengé à sa manière. Si don Judas le soupçonne, ce qui est probable, il manquera de preuves. Mais com-

ment Pedro de Torrès s'est-il procuré la tête de lettre dont il a dû faire usage? Voilà ce que probablement nous ne saurons jamais.

## LETTRE IX.

**Le même au même.**

Séville.

Me voilà de retour. Je suis plus tranquille, quoique non moins malheureux. La situation de Casta et de sa mère est très-affligeante. Ces dames n'ont aucune autre ressource que la pension de veuve, très-irrégulièrement payée. Il est tout naturel que la pauvre mère cherche à bien établir son enfant. Il y a donc beaucoup d'égoïsme dans mon amour. Sans fortune, au début de ma carrière, quelle compensation puis-je offrir à Casta? Je lui ai fait toutes ces réflexions le cœur déchiré. Sais-tu quelle réponse adorable elle m'a faite? Qu'elle avait une tante qui a attendu quinze ans, et qui est aujourd'hui la femme la plus heureuse qu'on puisse trouver en Espagne.

Hier je me promenais sur le port. Le bateau à vapeur de Cadix venait d'arriver. J'ai senti deux bras me saisir par les épaules : c'était l'ami dont je t'ai déjà parlé; il m'apportait des nouvelles de Casta.

« J'ai fait, me dit-il, le voyage pour un procès qui doit être jugé cette semaine. Je suis bien heureux de te rencontrer, car j'ai à causer longuement avec toi. Avant tout, tu voudrais m'entendre parler de certaine personne. Nous reviendrons sur ce sujet quand nous serons chez toi; qu'il te suffise pour le moment de savoir que la santé est bonne. Chemin faisant, je te raconterai une scène dont j'ai été témoin et dans laquelle ont figuré divers personnages à toi connus.

« Il y a quelques jours, j'entrai dans un café qui ne jouit pas d'une très-bonne réputation. La première personne qui frappa mes regards fut Pedro de Torrès, assis devant une table, fumant un cigare énorme, et entouré de quelques individus de mauvaise mine. J'étais debout devant une fenêtre, causant avec une personne à qui j'avais affaire, lorsque la

porte de l'établissement s'ouvrit avec fracas sous l'impulsion de ton ami don Judas Tadéo Barbo.

« Quel changement! son gros ventre avait disparu, ou plutôt il ressemblait à une voile que le vent laisse tomber le long du mât. Son visage était jaune comme un coing, ses joues pendaient flasques et molles comme ces guirlandes sculptées à la manière des artistes grecs. Son chapeau, qu'il portait constamment rejeté sur la nuque, lui était trop large et tombait jusqu'aux yeux. Don Judas marcha d'un pas ferme et s'arrêta devant Pedro de Torrès, menaçant et terrible, autant qu'on peut le paraître avec une physionomie si vulgaire.

« Que vous est-il donc survenu, cher compatriote, dit affectueusement Pedro de Torrès, je vous ai toujours vu gros, gras, jovial, Sancho Panza, et je vous vois à présent chevalier de la Triste Figure?

« — Et vous osez me faire cette question? répliqua don Judas, vous qui avez été mon bourreau, où peu s'en est fallu. Vos infamies m'ont donné une attaque d'apoplexie! Sans une saignée de dix onces, mon âme allait dans l'autre monde....

« — Sortez vite, interrompit don Pedro de Torrès, allez compléter la douzaine, vous avez encore le sang échauffé.

« — On l'aurait à moins. Sachez, messieurs, l'infamie dont j'ai été victime. » Et don Judas rappela avec animation les faits que je t'ai fait connaître.

« On rit sans mesure. Pedro de Torrès lui dit :

« Quelle sympathie entre nous? On me bannit! Vous êtes arrêté! c'est attendrissant!

« — Il en résulte que vous êtes un faussaire, un tyran et un assassin, exclama don Judas; croyez-vous que vous pourrez toujours et impunément commettre vos infamies! Il y a des lois, don Pedro de Torrès, il y a des galères. Vous verrez s'il est permis d'employer des moyens semblables pour troubler le repos d'un homme qui dort paisiblement sur un million de piastres.

« — Je respecte moins le repos d'un millionnaire sur un lit d'or, que le sommeil du pauvre couché sur la paille, répliqua Pedro de Torrès d'un ton déclamatoire. Allez, reprit-il après avoir lancé flegmatiquement la fumée de son cigare au plafond, allez imposer à d'autres avec vos piastres. L'or est un vil métal; je m'en ris comme de vous.

« — Riez, riez! mais je le jure, cette affaire n'en restera pas là! »

« Un des amis de Pedro de Torrès, un homme dont les larges favoris se reliaient à une effrayante moustache, s'approcha de don Judas, et lui dit moitié en espagnol moitié en italien :

« S'il vous faut un second, je suis à vos ordres; l'épée ou le pistolet?

« — Êtes-vous fou, hurla Barbo; moi me battre? je pense bien à cela! Vous voulez que je me fasse tuer par une balle, quand par miracle je survis à un autre assassinat! Ai-je l'air de savoir tirer le pistolet ou l'épée? Mais répondez! mes héritiers vous ont-ils payé...? Ai-je la tournure d'un spadassin...? moi, qu'on respecte et qui ai du bon sens.... moi, qui suis un des plus forts cultivateurs de l'Andalousie! Que diraient de moi, si je me battais, la reine, l'évêque et tous les gens sensés? Allez avec Dieu, monsieur, offrir vos services à un autre qu'à moi.

« — Tout délateur est lâche! dit Pedro de Torrès d'un ton silencieux.

« — Quel est le délateur? demandèrent en même temps plusieurs voix. A la porte le délateur! à la porte!

« — Je vais chez le juge, monsieur de Torrès, reprit don Judas.

« — A la porte! à la porte le délateur! crièrent encore les amis de Torrès.

« — Caramba! s'écria don Judas de plus en plus furieux. Sommes-nous au pays des Cafres?

« — C'est vous qui êtes le Cafre! A la porte le délateur! »

« Je vis que tous ces hommes allaient se porter aux voies de fait. Et bien que ton ami Judas n'ait pas mes sympathies, j'éprouvai pour lui un sentiment de pitié. Je le pris par le bras et je l'emmenai, écumant de rage et pestant contre Pedro de Torrès et ses sectateurs. »

Nous étions enfin arrivés chez moi, j'étais impatient d'avoir des nouvelles de Casta.

« Laissons ce furieux à la porte, dis-je à mon ami, et occupons-nous de ce qui seul peut m'intéresser.

« — Ces jours derniers, reprit-il, ma sœur était en visite chez doña Monica, qu'elle trouva fort attristée des dernières nouvelles des Canaries qui lui ôtaient tout espoir de recouvrer la solde arriérée de son mari. M. de Miranda, le jeune prétendant

à la main de Casta, se fit annoncer. Il était plus élégant, plus soigné que jamais. Il était accompagné d'un homme âgé quelque peu vulgaire et négligemment vêtu. »

« Il le présenta : c'était son père.

« Après les premiers compliments, M. de Miranda, le père, dit en s'adressant à doña Monica :

« — Je suppose, señora, que cette jeune personne est votre fille.

« — Pour vous servir, monsieur, reprit la mère de Casta.

« Casta cousait et ne cessa pas de coudre.

« — Je ne suis pas homme, reprit le Péruvien, à faire de longs discours. J'aime arriver tout de suite au fait. Ainsi donc, je vous demande, madame, la main de votre fille pour mon garçon. Cette démarche vous étonnera peut-être, mais l'homme propose et Dieu dispose. J'avais d'autres vues pour lui, d'autres projets; mais monsieur ne veut pas. Il est triste, malade. C'est mon fils unique, señora! et je ne sais pas le refuser. »

« Tandis que le vieux Miranda parlait, Casta avait rougi et pâli tour à tour.

« Doña Monica ne se possédait pas de joie; elle répondit précipitamment par quelques paroles courtoises, regardant sa fille avec inquiétude.

« Casta restait impassible et cousait toujours. »

« Tu ne trouveras peut-être pas, mon cher Paul, chez les jeunes Espagnoles élevées dans le monde, cette innocence aveugle, cette timidité tremblante, cette circonspection exagérée des jeunes filles du Nord. L'Espagnole a l'esprit trop pénétrant, le caractère trop énergique, une imagination trop vive, l'âme trop grande pour s'enfermer dans cette enveloppe de soie. De même qu'une princesse se rit du costume de bergère dont on l'affuble, nos belles compatriotes dédaignent d'affecter la naïveté enfantine dont elles ne comprennent pas l'attrait.

« Au lieu de ce doux voile rose dont les vierges du Nord se couvrent le front, l'Espagnole se pare de son orgueil; elle ne s'humilie pas, elle se redresse. Par orgueil elle n'est pas coquette, parce qu'elle dédaigne les hommages qui ne flattent pas le cœur. L'Espagnole confie à son orgueil le soin de sa vertu, cela fait qu'aucune femme ne comprend comme elle la

dignité de la femme. Et elle fait ainsi des Espagnols les hommes les plus passionnés, les plus galants, les plus délicats, les plus respectueux du monde.

« — Mon fils, dit le vieux Miranda après avoir regardé Casta, est un garçon dont on n'a pas besoin de faire l'éloge, on voit ce qu'il est. Il me semble, doña Monica, que sans nous laisser aveugler par la partialité, nous aurons de beaux petits enfants.... Que cousez-vous là, Castita ?

« — Une robe de guingamp, répondit-elle.

« — Laissez là ce travail, dit le jeune Miranda, vous ne coudrez plus désormais, et vous ne porterez plus de robes de guingamp.

« — J'en porterai toujours c'est la toile que je préfère.

« — Et si votre mari ne voulait pas vous permettre d'autres robes que des robes de soie ?

« — Cela n'arrivera pas répliqua Casta d'une voix ferme, je ne pense pas à me marier. »

« Cette brusque déclaration abasourdit le Péruvien. Son fils regarda Casta avec angoisse en se croisant les mains. Doña Monica pâlit en criant : Casta ! Casta ! Et ma sœur lui dit à l'oreille : Au nom du ciel, Casta, ne parlez pas à la légère ; réfléchissez avant de vous prononcer.

« Casta continuait sa couture sans lever la tête.

« — Qu'est-ce que cela ? reprit le père Miranda après un moment de silence ; mon fils est refusé.... Mon fils ! mon fils ! le meilleur sujet de Cadix, un garçon que j'ai fait élever à Londres et à Paris, l'unique héritier de ma fortune, un gentilhomme de Sa Majesté !...

« — Et qui, par conséquent, dit Casta avec un petit sourire moqueur, possède la clef d'or avec laquelle on ouvre toutes les portes. N'est-il pas vrai ?

« — Mademoiselle, répliqua le père Miranda, devenu rouge de colère, quelles sont vos intentions. Comptez-vous sur l'infant don Francisco ou sur l'infant don Enrique ?

« — Je n'aspire à rien d'aussi haut, répondit Casta avec calme. Je ne demande que du bonheur. »

« M. de Miranda fils se leva, et dit avec dignité :

« — C'est assez, mon père, retirons-nous.

« — Très-bien ! mon fils, très-bien ! nous trouverons partout de jolies filles qui s'estimeront heureuses de tes hommages.

Mais un mari comme toi ne se rencontre pas tous les jours. Ne t'inquiète pas. Le roi meurt, vive le roi. »

« Quand ils furent partis, la pauvre doña Monica ne contint plus sa douleur; elle se plaignit de sa fille, elle pleura beaucoup. Casta et ma sœur s'efforcèrent inutilement de la calmer.

« — Voulez-vous, disait la jeune fille à sa mère, que je sois une mauvaise femme, en épousant un homme lorsque j'en aime un autre? Voulez-vous que je devienne malheureuse en épousant un homme que je n'aime pas? »

« En ce moment de confusion survint don Judas, comme s'il fût tombé du ciel.

« — *Ave Maria!* dit Casta étonnée. Par où êtes-vous entré?

« — Quelle figure de chasse-mon-hôte, Castita! Je suis entré par la porte, comme tout honnête homme, au moment où sortaient le Péruvien et son fils. Mais, mon Dieu! que se passe-t-il ici? Qu'avez-vous, doña Monica, mon amie? avez-vous été mal reçue comme moi?

« — Oui, monsieur, et c'est ma fille, dit doña Monica éplorée, ma fille, don Judas, qui creuse ma tombe et qui va m'achever.

« — Non, chère dame, je ne suis pas mort, moi, quoi que fasse encore ce brigand de Pedro de Torrès, avant que le diable se charge de lui et de tous ses amis.

« — Croiriez-vous, don Judas, que ma fille, cette folle, cette obstinée....

« — Croiriez-vous, doña Monica, que cet infâme faussaire....

« — Vient de repousser le plus bel avenir.

« — Vient, au moyen d'un ordre fabriqué par lui, de me tenir en prison un mois entier?

« — Une fille sans fortune!

« — Un homme de mon importance!

« — Il faut être aveugle.

« — Il faut être un effronté coquin.

« — Elle pleurera de regret toute sa vie.

« — J'espère bien le même sort pour Pedro de Torres.

« — Elle se repentira, mais trop tard.

« — C'est justement ce que j'ai dit à ce barbu.

« — Don Judas! croirez-vous que Casta a refusé le jeune Miranda!...

« — Miranda! refusé! exclama don Tadéo Barbo en laissant

tomber sa canne. Au fait, dit-il en se redressant, de quoi m'étonnerais-je? n'ai-je pas été refusé? »

« Casta s'approcha de don Judas, et rappelant l'entretien qu'elle avait eu avec lui à Saint-Juan, elle lui dit :

« — Je veux vous raconter l'histoire d'un autre Gallego. Celui-ci est plus extravagant et plus stupide que le vôtre, car après avoir trouvé une piastre qu'il laissa sur le sable, il mit le pied sur une once d'or et ne daigna pas la ramasser.

« — Votre anecdote prouve, mademoiselle, que la fortune est non pas pour qui la cherche, mais pour qui la rencontre; elle prouve peut-être aussi que vous avez plus d'esprit que de jugement, car enfin il faut être bien dépourvue de raison pour repousser les meilleurs partis et s'éprendre d'un petit fiscal de male-mort. Mais je savais bien qu'une femme savante qui écrit des livres n'est bonne à rien, et ne sait pas se conduire, elle ambitionne *la gloire*. C'est la marotte de quiconque fait imprimer un ouvrage. Et qu'est-ce que la gloire. Ils ne savent pas, mais ils courent après elle en disant qu'elle est au-dessus de tout, et que l'or est un vil métal! l'or.... ah! ah! ah! un vil métal! Comment voulez-vous qu'il y ait seulement un atome de bon sens chez la personne qui a pour l'or un pareil mépris? Ce n'est pas possible.

« — Je ne vous comprends pas, répliqua doña Monica piquée, vous nous parlez de livres, de gloire, vous dites que Casta n'est bonne à rien parce qu'elle refuse de se marier contre son gré, et parce qu'elle aime un jeune homme plein de mérite, jeune, distingué, qui n'a contre lui que sa pauvreté. Cet amour est un malheur; mais personne, excepté sa mère, ne peut reprocher à Casta de manquer de jugement, personne n'a le droit de se plaindre d'elle.

« — Holà! dit don Judas, voilà le torrent qui arrive! Vous approuvez ce caprice de votre fille, je n'ai plus rien à dire. On voit bien que vous avez toujours suivi ce système. Dieu vous garde! Avec plus d'orgueil que l'empereur de Maroc, que Dieu confonde, Casta, il ne vous arrivera rien de bon.

« — Je n'ai qu'un orgueil, répliqua Casta, c'est d'avoir assez de bon sens et de raison pour savoir distinguer, bien que jeune encore, ce qui *reluit* de ce qui vaut réellement. Martinez de La Rosa, ajouta-t-elle avec grâce et malice, dit que c'est la vraie philosophie.

« — La vraie philosophie! sainte Vierge du Pilar de Saragosse! »

« Don Judas prit son chapeau et se sauva à toutes jambes. »

## LETTRE X.

Le même au même.

J'ai reçu ta lettre, mon cher Paul, et je vois que tu ne comptais pas sur la mienne.

Tu dois comprendre, mon cher ami, après ce que je t'ai écrit à propos de Casta, que si mon amour doit s'élever jusqu'à l'adoration, le chagrin que j'éprouve à considérer mon humble position est aussi on ne peut plus cruel. Pour toute consolation je n'ai que des espérances incertaines et très-éloignées. Je suis réellement à plaindre, mon ami, je suis plus abattu et plus découragé que jamais.

Si je t'écris aujourd'hui, ce n'est pas seulement pour te complaire et pour causer avec toi, c'est aussi et surtout pour trouver quelque distraction à mes chagrins....

## LETTRE XI.

Le même au même.

Paul, mon cher Paul, si tu crois qu'il est sur la terre un omme plus heureux que moi, tu te trompes. Dans une demi-eure, je pars pour Cadix. Je ne puis t'en dire davantage, mon pouls bat, le cœur m'étouffe.

La lettre ci-jointe t'apprendra tout. Adieu, je t'embrasse de tout cœur; je voudrais pouvoir embrasser l'univers.

XAVIER.

Lettre de Don Bernardino Bueno à Xavier.

Mon cher monsieur et maître,

Il y a environ huit mois, nous voyagions ensemble par la même diligence. Vous vous rappelez peut-être que tout le monde se moqua de la mine dont je parlai, et que seul vous avez pris une action.

Je n'ai pas voulu vous parler de cette affaire avant le jour où mes espérances se réaliseraient. Ce jour est arrivé; c'est avec une satisfaction bien sincère que je vous écris.

Nous avons extrait une quantité énorme de minerai, l'argent qui s'y trouve est dans la proportion de....

J'ai réalisé une somme de.... Il vous revient pour votre part, quatre cent mille réaux que je remets chez M.***, de Grenade, à votre disposition.

Comme je suis peu ambitieux et que je n'aurai jamais besoin de tant d'argent, je fais construire une chapelle à la Vierge avec la part qui me revient.

On m'a chargé de vous offrir un million de réaux pour la moitié de votre titre. La personne qui voudrait l'acheter vous supplie de répondre sans retard.

Faites-moi le plaisir de dire à nos compagnons de voyage, si vous les voyez, que bien souvent on s'est trompé en fondant de grandes espérances sur les mines, mais que de temps en temps aussi on réussit. Dites-leur surtout qu'on ne se trompe jamais en accordant sa confiance et son estime à un homme d'honneur.

Je suis, etc. BERNARDINO BUENO, curé de....



# PAZ ET LUZ

# PAZ ET LUZ.

(PAIX ET LUMIÈRE.)

SOUVENIRS D'UN VIEIL AVOCAT.

Don Justo, mon oncle, qui a renoncé depuis longtemps au barreau, s'est retiré dans une petite maison qu'il a fait bâtir auprès du faubourg de Saint-Jean d'Acre, dans un quartier très-solitaire. Cette maison, qu'il a arrangée *con amore*, afin d'y finir ses jours, est, comme il le dit lui-même, un *nécessaire* anglais, c'est-à-dire qu'elle renferme, en petit et dans un étroit espace, tous les conforts et les commodités d'une habitation de Séville.

Le *patio*, de petites dimensions, est dallé en marbre; la galerie est ornée avec beaucoup de goût. Au centre murmure une petite fontaine sortant de la base d'une pyramide de la grandeur d'un pain de sucre. Autour sont des pots de fleurs, grands comme des tasses de chocolat, avec des pensées, du basilic et du réséda. Derrière la maison se trouve un grand jardin, dont mon oncle fait son Éden et ma tante son arche de Noé. Une magnifique treille se développe sur la façade. Ma tante fait des sacs en filet, et son époux les garnit de laiton, pour en couvrir les plus belles grappes, et les défendre des attaques furieuses des guêpes acharnées. De temps en temps on organise de grandes chasses auxquelles j'ai été souvent forcé de prendre part. Mon oncle, le Nemrod des guêpes, ouvre la marche, portant une canne d'une longueur exorbitante; ma tante le suit avec une chandelle allumée et une provision d'étoupe. Un domestique, Galicien et ridicule, forme l'arrière garde, portant une énorme

massue du style de celle que l'on met dans les mains d'Hercule.

Lorsqu'on rencontre une grappe qui n'a pas participé à l'honneur du filet, et qui, par conséquent, est couverte d'une armée ennemie, mon oncle allume à la chandelle une poignée d'étoupe ajustée au bout de sa canne; on aperçoit la grappe, comme Sodome, enveloppée par les flammes, et le sol se couvre de cadavres et de moribonds. Le domestique, avec sa massue, tombe sur les mourants, comme Samson sur les Philistins, ou comme saint Jacques sur les Maures. Le carnage est épouvantable, et les héros triomphants se retirent pour aller se reposer sur leurs lauriers.

Vous verrez dans le jardin, ici, un carré de violettes, entouré de choux qui ressemblent à d'affreux nains gardant des princesses enchantées; là de magnifiques orangers, l'arbre aristocratique, avec leurs feuilles de velours et leurs fleurs d'hermine, sous lesquels ma tante place des nattes de palmier, afin de recueillir les fleurs qui tombent et qu'elle fait vendre à la pharmacie. D'énormes mûriers formeraient une grotte sombre et fraîche, si le porte-massue n'avait ordre de les dépouiller de leurs feuilles pour les vers à soie de ma tante. Dans le bassin nagent de jolis petits poissons rouges et jaunes, en compagnie des radis et des laitues qu'on y met rafraîchir jusqu'à l'heure du dîner. Dans un magnifique myrte, un rossignol chante un concert avec des dindons qui font la roue lorsqu'ils nous voient venir. A côté est un laurier sur lequel un merle siffle divinement pendant qu'au pied de l'arbre une poule annonce à grands cris qu'elle a pondu un œuf pour le souper de mon oncle.

Quand je vois ces contrastes réunis, je ne puis m'empêcher de sourire, et cependant cette description te donne une idée assez complète des mœurs actuelles de Séville.

Mon oncle dîne à deux heures, et fait sa sieste jusqu'à quatre. A cinq heures je vais le voir, et j'y reste jusqu'à l'heure de la promenade; je le fais parler le plus qu'il m'est possible. Fort heureusement le plaisir de conter, si général chez les vieillards, et le besoin d'activité pour son esprit, la loquacité familière à l'avocat, font qu'il ne refuse rien au vif intérêt avec lequel je l'écoute et au soin minutieux que j'apporte à l'interroger. Sa mémoire est si fidèle et si exacte, son récit si animé, que j'oublie en l'écoutant les séductions qui m'attirent au dehors

# I

L'autre jour la conversation tomba sur le bonheur et le malheur.

« On ne saurait croire, me dit mon oncle, avec quel acharnement le malheur s'attache à certaines familles et les poursuit de génération en génération. Est-ce quelque faute d'un des ancêtres qui pèse ainsi sur ses descendants? Est-ce prédestination ou fatalité?... Qu'on cherche à l'expliquer au point de vue chrétien ou païen, la chose n'en existe pas moins. Dès ma première jeunesse j'ai connu une famille marquée de ce cachet incompréhensible du malheur; j'ai été témoin et souvent acteur dans ce long drame, et j'en conserve un souvenir si douloureux, une impression si déchirante que j'évite autant que possible d'y penser.

« J'étais bien jeune, j'avais à peine vingt ans, quand mon père, qui ouvrait la chasse, m'emmena avec lui à Dos Hermanas, petit village qui, comme tu le sais, est à deux lieues d'ici. Nous nous arrêtâmes à la ferme d'un de ses amis, et il m'envoya aussitôt avertir un chasseur de profession qui les accompagnait toujours et qui dirigeait la chasse.

« Je connaissais beaucoup cet homme, car il venait souvent à notre maison à Séville avec sa femme que ma mère aimait beaucoup.

« L'oncle Antonio Ortega était un petit homme sec. Il parlait peu, il agissait lentement; mais il était infatigable et faisait huit lieues dans un jour sans s'en apercevoir. Il y avait en lui une sorte de paralysie morale et physique qui faisait un contraste frappant avec la vivacité, la pétulance et la loquacité de sa femme. La tante Juana était petite et mince; elle avait le cœur d'une tourterelle avec le jugement et la finesse d'un étudiant; toujours gaie et joyeuse, toujours prête à plaisanter, elle était aimée et recherchée de tous. Ils étaient tous les deux les plus honnêtes gens du monde, honorables, généreux et ayant des sentiments nobles et chrétiens. Pendant les longues années

que je continuai de les voir, ils ne se départirent jamais de ces vertus.... Mais continuons, tu apprendras à les connaître dans la suite de mon récit.

« Lorsque j'arrivai à la maison de l'oncle Antonio, je trouvai sur le seuil de la porte une jeune fille. Elle était enveloppée dans une mantille de laine d'une couleur orange, garnie d'un petit ruban de velours noir, telle que la portaient alors les femmes au lieu de châle qu'elles portent maintenant.

« Cette mantille la cachait de telle façon que l'on ne voyait que son front et ses yeux noirs comme le velours de sa mantille; elle était appuyée sur le battant de la porte; ses pieds, petits et bien chaussés, étaient croisés l'un sur l'autre, et l'un d'eux touchait à peine le sol de la pointe. Elle tenait ses bras sous sa mantille pour les abriter. Cette attitude lui donnait un petit air hardi et fier assez général chez les femmes espagnoles.

« A mon arrivée elle ne se dérangea pas, elle ne dit pas une parole; elle me lança seulement, de ses yeux noirs, un regard si altier qu'une reine aurait pu le lui envier.

« Votre père? lui dis-je.

—Il n'est pas ici.

— Où est-il?

— Je ne sais pas.

—Quand viendra-t-il?

—Je ne sais pas.

—J'ai à lui parler.

— Cherchez-le.

—Mais où le chercherai-je?

—Et que sais-je?...

—Sachez, lui dis-je, piqué de sa sécheresse, que je ne viens rien lui demander....

—Il n'est ici ni pour ceux qui apportent ni pour ceux qui demandent. »

« Je lui tournai le dos et j'allais m'éloigner quand arriva sa mère. Juana n'avait rien des manières hautaines de sa fille. Je n'ai jamais vu de femme plus naturellement aimable, plus prévenante et plus désireuse de se rendre utile et de plaire.

« Soyez le bienvenu, don Justito! cria-t-elle dès que je pus l'apercevoir. Votre père est-il arrivé? Vous allez chasser demain? Mon Dieu! et Antonio qui n'est pas encore de retour!

Il est allé loin, le pauvre homme! jusqu'à la rivière, à la recherche de poules d'eau; mais il ne peut tarder à revenir. Entrez, entrez; reposez-vous. « Anica, pourquoi n'as-tu pas fait entrer monsieur? »

« Mais quand sa mère se retourna, Anica avait disparu

« Juana parut surprise, regarda à droite et à gauche et dit à demi-voix :

« Voyez la petite finaude! Mais c'est ce diable de Serrano qui la domine sept fois plus que ne le pourrait faire la règle d'un couvent.

— Quel Serrano, tante Juana?

— Son amoureux, son amoureux, don Justo. Malheur à lui! Il est plus jaloux que Mahomet.

— Elle va se marier?

— Ils voudraient se marier, mais son père ne le veut pas, ni moi non plus.

— Et pourquoi?

— Parce qu'il veut l'emmener à Zahara, dans la montagne de Ronda, et nous ne voulons pas nous séparer d'elle.

— Oui, mais ça n'est pas une raison, tante Juana, pour les empêcher de se marier s'ils s'aiment. N'en est-il pas d'autre?

— Non, monsieur; c'est un bon garçon, jeune, de bonne mine, de bonne famille et qui est bien à son aise. Il n'y a pas un mais contre lui.

— Alors, tante Juana, il n'y a rien à dire.

— Il y a à dire, reprit-elle, que son père ne veut pas, et que l'oncle Antonio, avec son air à moitié éteint, quand il a dit non, est plus entêté qu'une mule.

— Tante Juana, l'oncle Antonio perdra son procès....

— Je le lui ai déjà dit; mais savez-vous ce qu'il me répond? que j'encourage la petite. Mais le voilà. Entre donc vite, Antonio! On dirait que tu es gêné dans tes souliers. Allons donc! marche! Quelle tortue! Tu mourras le jour où tu te presseras, c'est moi qui te le dis. Voilà don Justito.... Voyez! six poules d'eau! Quelle belle chasse! Acceptez-les, don Justito; emportez-les pour votre souper. »

## II

« Une année s'était écoulée depuis la partie de chasse dont je t'ai parlé, lorsqu'un jour je vis entrer dans l'étude de mon père la tante Juana et son mari, tous les deux en grand deuil.

« La pauvre femme se mit à pleurer amèrement, tandis que son mari baissait la tête pour cacher ses larmes.

« Qu'est-ce qu'il y a? dit mon père en se levant pour aller au devant du couple affligé.

— Comment! dit la tante Juana, ne savez-vous pas?...

—Non, quoi? Mais venez, » dit mon père qui voulait les soustraire à la curiosité des passants, et il les conduisit à l'appartement de ma mère où je les suivis.

« Quand ma mère eut fait boire un peu d'eau à la pauvre femme et que l'accès de douleur qui la suffoquait se fut un peu calmé, elle nous fit le récit suivant mille fois interrompu par ses larmes et ses sanglots :

« Il y a un an que ma fille, ayant enfin obtenu le consentement de son père, se maria avec son amoureux qui l'emmena à Zahara.

« Nous avions souvent de leurs nouvelles; ils étaient parfaitement heureux et leurs affaires allaient très-bien. Ils avaient établi une petite boutique que mon gendre approvisionnait dans ses voyages à Séville. Ma pauvre Anica était au moment d'accoucher. Un jour qu'elle était assise travaillant à sa layette, derrière son étalage, elle vit entrer dans la boutique un mendiant étranger. Il était horrible à voir. Ah! señor, on me l'a décrit tant de fois que je pourrais vous le dépeindre. Il était grand; ses cheveux, rudes comme du crin, se hérissaient sur sa tête comme les poils du sanglier ; ses yeux enfoncés et son nez aplati donnaient à son visage l'aspect d'une tête de mort. Il portait un vêtement de toile grossière entièrement déchiré et retenu autour du cou par une grosse ficelle. Ses jambes, rouges et enflées, étaient entourées de chiffons tachés de sang. Arrivé en face de ma fille, il s'arrêta, ouvrit la bouche, poussant en même temps

une sorte de rugissement sourd et inarticulé. Elle vit alors qu'il n'avait pas de langue. De quelle manière ou par quel accident en avait-il été privé? Était-ce un châtiment ou une vengeance? C'est ce que l'on n'a jamais su.

« A sa vue, ma fille éprouva un tel saisissement qu'elle resta atterrée; mais le mendiant ayant répété son cri lamentable, elle se leva précipitamment, entra dans l'arrière-boutique où elle ouvrit vivement et avec bruit un tiroir dans lequel elle mettait l'argent qu'elle gagnait dans son commerce, prit une pièce de monnaie, rentra dans la boutique pour la donner au mendiant, mais celui-ci avait disparu.

« Ma fille s'étonna de cette disparition subite; elle ouvrit la petite porte de l'étalage et sortit dans la rue, mais elle eut beau regarder de tous les côtés, elle ne vit pas le pauvre. « On dirait que la terre l'a englouti, pensa-t-elle; peut-être est-il entré dans la maison de quelque voisine. »

« Elle retourna à sa place, mais soit que la vue de cet homme fût réellement effrayante, soit par un effet de son état, l'horrible aspect de ce mendiant la poursuivit comme une affreuse vision.

« Elle passa la journée agitée et fiévreuse, répétant sans cesse : « Mais, mon Dieu! par où cet homme a-t-il passé? »

« Son mari rentra le soir. Certainement elle ne s'était jamais trouvée plus heureuse qu'en ce moment, en voyant à son côté un jeune homme si beau et si fort, qui, d'une main, retenait un mulet rétif et effrayé, et de l'autre soutenait une charge de dix arrobes.

« Sa maison avait une autre porte près de l'entrée principale, par laquelle passaient ses mules qui, en suivant une sorte de couloir long et étroit, arrivaient à la cour de la maison, où se trouvaient les écuries.

« Dans l'arrière-boutique, qui servait aussi de cuisine, il y avait un petit escalier carrelé, qui conduisait à l'étage supérieur. Cet étage était divisé en deux parties : l'une était la chambre à coucher des deux époux, l'autre servait de grenier.

« Quand mon gendre eut pansé ses mules, il se mit à souper avec sa femme; mais ce repas, si gai d'ordinaire, se passa tristement. Ma pauvre fille ne pensait qu'au mendiant et ne parlait que de lui. Elle était si effrayée qu'elle tressaillait au moindre

bruit; elle jetait autour d'elle des regards inquiets et se pressait contre son mari.

« Anica, tu es folle, lui dit celui-ci en riant. Est-ce donc le premier mendiant muet, laid et repoussant que tu aies vu de ta vie? Il pourrait effrayer ton enfant quand il sera né, mais qu'il fasse peur à une femme raisonnable, c'est vraiment absurde.

—C'est parce qu'il a disparu comme une vision, répondit ma fille.

—Il a disparu à tes yeux. Il est clair qu'il est entré dans une des maisons voisines ou qu'il s'est mis dans quelque coin pour se reposer. Allons, femme, allons nous coucher; demain tu ne penseras plus à ce malheureux. »

« Ils montèrent et se couchèrent. Mon gendre, qui était fatigué, ne tarda pas à s'endormir.

« Depuis que ma fille était au moment d'accoucher, elle mettait une veilleuse sur une table près de la porte. La pauvre enfant ne pouvait dormir. Elle récita toutes ses prières; quand elles étaient finies elle les recommençait, mais elle avait toujours devant les yeux la figure du mendiant et son hurlement sourd résonnait encore à son oreille.

« Ainsi se passèrent trois heures. Le silence le plus profond régnait dans le village; car, à la campagne, le travail du jour assure pour la nuit un repos parfait.

« Le coq ne chante pas, pensa Anica, et il doit pourtant être minuit. Mon Dieu! quand viendra le jour, comme un ami cher et longtemps attendu? Quand paraîtra le soleil du bon Dieu? »

« Bientôt il lui sembla entendre un léger bruit à la porte; son cœur bondit dans sa poitrine. Elle s'approcha de son mari en lui serrant le bras avec une force convulsive. Mon gendre, qui se sentit gêné par cette étreinte, se plaignit dans son sommeil et se retourna vers la porte sans se réveiller. En ce moment, cette porte s'ouvrit lentement et sans bruit, et ma fille, que la terreur avait, pour ainsi dire, pétrifiée, vit s'avancer la tête horrible du mendiant. Celui-ci regarda la chambre avec attention, vit le lit et souffla la lumière.

« Ma fille entendit ses pas s'approcher du lit. L'instinct de la conservation se réveilla en elle, fort et énergique. Elle sauta du lit en bas, et, se glissant comme une couleuvre, elle se dirigea vers la porte. Elle entendit un coup! Très-sainte vierge!

c'était un coup de poignard qui traversait la poitrine de son mari! Elle tomba la face contre terre en poussant un gémissement. L'assassin l'entendit et fit un pas vers elle, mais, en cet instant, mon malheureux gendre, dans les angoisses de l'agonie, se jeta à bas du lit en criant : « Que Jésus me protége! je suis mort! »

« Ici, la pauvre mère ne put continuer : ses sanglots l'étouffaient. L'oncle Antonio se cachait le visage avec son grand chapeau. Ma mère pleurait à chaudes larmes; quant à mon père et à moi, nous n'étions guère moins émus.

« Ah! quelle infamie! quel monstre! s'écria mon oncle; n'aurait-il pu les voler sans les assassiner?...

—Par malheur, répondit la pauvre mère, ils avaient leur argent dans leur chambre, et mon gendre n'était pas homme à se laisser tranquillement voler. Le monstre, continua-t-elle, alla vers sa victime et la rejeta sur le lit. Ma fille put alors arriver jusqu'à la porte; elle se précipita dans l'escalier, courut dans la rue en poussant des cris désespérés, et elle vint tomber mourante sur le pas de la porte d'une voisine.

« En entendant ses cris d'angoisse, les hommes du village se levèrent et arrivèrent armés de ce qui leur tomba sous la main : escopettes, faucilles, bâtons et couteaux. Ils purent ainsi s'emparer du malfaiteur, qui renouvelait alors ses hurlements, non plus déchirants, mais furieux et menaçants, et brandissant le poignard qui était encore dégouttant du sang de sa victime.

« Pendant ce temps, ma pauvre fille, dans le délire d'une fièvre mortelle, au milieu des convulsions d'une atroce douleur, expirait en donnant le jour à deux anges qui sont entrés dans cette vallée de larmes sous de terribles auspices.... »

« La douleur de la pauvre femme redoubla lorsqu'elle eut fini ce cruel récit, tandis que la consternation qu'il avait produite en nous glaçait sur nos lèvres toute parole de consolation.

« Messieurs, dit enfin la malheureuse mère, j'abuse de votre pitié en vous racontant si longuement une aussi triste histoire. Je vais vous dire le motif qui nous porte à venir vous déranger et vous demander une faveur.... Le criminel a été conduit à Ronda où son procès s'instruit. Il y a deux jours une femme se présenta chez nous. Cette femme est la sienne.

—De l'assassin, du misérable? demanda mon père.

—Oui, monsieur; elle est venue nous demander un acte fait

par un avocat, signé par trois *escribanos*, par lequel nous accordons notre pardon. Elle en a besoin pour la défense de son mari.

—Et vous voulez?... dit mon père.

— Que vous nous rendiez le service de le lui envoyer, répondit la tante Juana.

—Et vous accordez le pardon, oncle Antonio? demanda mon père en se retournant vers le vieillard.

—Eh quoi, monsieur, répondit-il, est-ce qu'il est permis de refuser le pardon?...

—Et si nous le refusions, ajouta la tante Juana, comment oserions-nous dire tous les jours à Dieu : « Pardonnez-nous comme nous pardonnons? »

# III

« En 1800, quatre ans après la visite que nous avait faite ce bon ménage, éclata l'épidémie que nous appelons la grande épidémie. Mon père était mort; moi, je m'étais marié, et je me réfugiai à Dos Hermanas pour fuir le fléau.

« Mon premier soin en arrivant fut d'aller voir la tante Juana. C'était le soir. Jamais, mon neveu, je n'oublierai le ravissant ta bleau qui s'offrit à ma vue en entrant chez elle.

« La tante Juana tenait sur ses genoux ses petites-filles presque nues, qu'elle faisait prier. Murillo ne peignit jamais deux petits anges plus merveilleusement beaux. Elles se ressemblaient beaucoup. Leurs cheveux noirs et frisés encadraient leurs visages roses et tombaient sur leurs épaules en grosses boucles. Elles tenaient leurs grands yeux noirs fixés sur leur grand'mère, et, pendant que leurs petites bouches vermeilles répétaient sa prière, leurs petites mains étaient croisées sur leur poitrine arrondie, et leurs petits pieds sans chaussure ressemblaient à des touffes de roses.

« Quand elles eurent achevé leurs prières pour leurs parents, la tante Juana continua de prier à voix basse, regardant alternativement ses enfants et une image de Notre-Dame, sous la protection de laquelle elle paraissait les mettre.

« Pendant ce temps, les yeux des enfants se fermèrent, leurs longues paupières frangées de cils se baissèrent, leurs petites mains retombèrent gracieusement à leurs côtés, et leurs têtes s'appuyèrent sur le sein de leur grand'mère. Elles étaient endormies. Je ne pouvais détourner mes regards de ce tableau enchanteur. La tante Juana baisa le front des enfants et les porta dans l'alcôve. J'entrai alors.

« Je vous observais, lui dis-je ; je vous ai entendue prier.

— J'espère, répondit la bonne femme, que Dieu aussi nous aura entendues.

— Quelles jolies petites jumelles, quel saisissant groupe vous formiez !

— Deux roses dans un vieux vase de terre, répondit-elle en souriant. Venez-les voir, continua-t-elle. Elle prit la lampe et me conduisit à l'alcôve ; elles se tenaient embrassées ; comme il faisait chaud, elles étaient à peine couvertes, je demeurai ravi.

— Bénissez-les, me dit la tante Juana ; on ne doit jamais regarder un enfant sans le bénir. Quel sera leur sort, continuat-elle en soupirant, hériteront-elles du malheur comme elles ont hérité de la beauté de leurs parents ?

— Quelle idée, tante Juana ! Pourquoi ne pensez-vous pas plutôt qu'elles seront heureuses comme vous l'êtes, vous et l'oncle Antonio ?

— Que la volonté de Dieu soit faite ! dit la pauvre vieille ; mais ne les regardez pas davantage. On dit que cela fait mal à un enfant de le regarder si longtemps pendant son sommeil. »

« Je te dis cela, mon neveu, ajouta mon oncle, parce que, lorsque l'on parla tant de magnétisme, je me rappelai souvent cette croyance répandue parmi les femmes du peuple.

« Le lendemain je conduisis ma femme chez la tante Juana pour lui montrer les deux adorables petites filles. Elles s'appelaient Paz et Luz. Luz était plus vive et plus éveillée; Paz, plus douce et plus timide.

« Je n'ai jamais vu, disait Juana, deux êtres plus semblables de traits et plus différents de caractère. Quand Luz rit aux éclats, Paz se contente de sourire ; quand Luz crie et trépigne, Paz pleure en silence ; Luz court et chante, Paz ne quitte pas sa place, et on ne l'entend pas ; Luz dit toujours à sa sœur :

Marche! Paz répond : Attends! Luz est un grain de piment, Paz est une fleur de mauve. Leur grand-père, qui est fou de ces enfants. les appelle : Lumière du Jour et Paix du Ciel. »

## IV

« Vers l'année 1814, je fus gravement malade. Un jour que, déjà en convalescence, j'étais assis au soleil dans un fauteuil, c'était alors l'hiver, je vis entrer Juana. Sa vue me fit grand plaisir; elle n'avait jamais oublié d'envoyer savoir de mes nouvelles, et, ayant appris que j'étais convalescent, elle venait s'assurer par elle-même de l'amélioration de ma santé.

« Tante Juana, lui dis-je, comment sont nos chères jumelles.

— Luz, don Justo, répondit la grand'mère, est belle et robuste, Dieu lui a donné de la santé pour deux; Paz est mince et délicate, bien que l'on ne puisse dire qu'elle ait aucun mal, mais notre médecin qui est très-savant.... comme vous savez.

— Oui, oui, don Gaspar, celui qui fait saigner ceux qui ont rêvé d'une chute.

— Précisément, don Justo, parce qu'il dit que l'impression est la même, et souvent plus forte dans le rêve que dans la réalité. Eh bien! comme je disais, don Gaspar croit que Paz est menacée d'une maladie de cœur. C'est pour cela qu'il faut lui éviter tout exercice violent et toute émotion forte, ne l'ennuyer, ni ne la contredire en quoi que ce soit. Heureusement qu'elle a la douceur d'un ange, car, sans cela, qui pourrait résister à toutes ses petites caresses? Elle est comme un bijou dans du coton, et elle ne fait que coudre et broder. Tout l'ouvrage de la maison retombe sur Luz, mais celle-là dans un clin d'œil a tout mis en place. Elle est grande, robuste et fraîche comme l'aurore.

— Et elles ont des amoureux? demandai-je.

— Ah! señor, y a-t-il un soleil sans rayons ou une fillette sans amoureux? Elles en ont, don Justo, et cela me pèse sur le

cœur aussi lourdement qu'une meule de moulin. Pour vous mettre au courant de tout cela, je vais vous conter ce qui s'est passé ce matin. »

« Juana me fit un long récit que je te redirai avec ses propres paroles, parce qu'il m'amusa tant alors que je ne l'ai jamais oublié.

« Tu sais qu'à moitié chemin de Séville à Dos Hermanas la route descend dans un petit vallon. Elle vient se rafraîchir près d'un torrent qui se promène en hiver, mais qui, en été, reste endormi sur son lit de cailloux. Il est si transparent et si calme, que son existence serait complétement ignorée, n'étaient les rayons du soleil qui, en s'y reflétant, le font ressembler à un brasier sans flammes. A droite, sur une éminence, se dresse le château moresque d'une terre que le roi don Pedro donna à doña Maria de Padilla et qui est encore appelé aujourd'hui doña Maria. En face de ce grand souvenir historique, au fond de la vallée, est une venta peinte en rouge, jaune et bleu comme un arlequin. Le voyageur campagnard y trouve tout ce qui suffit à sa sobriété : de l'eau, du vin, du pain ; en hiver, des oranges ; en été, des raisins.

« Au delà de la venta, la route s'élève sur une colline sablonneuse jusqu'à ce qu'elle arrive à Buena-Vista, hauteur bien nommée, puisqu'en face d'elle on aperçoit Séville dans la plaine, baignant ses pieds dans le fleuve et la tête appuyée sur un lit de fleurs d'oranger. Au matin, cette côte était gravie par trois êtres qui, depuis bien des années, étaient aussi unis que les doigts de la main.

« Le premier était un petit vieux sec, et souple comme une bande de cuir ; le second, une petite vieille, agile et vive comme un écureuil ; et le troisième, une vieille ânesse, pesante et lourde, mais encore vigoureuse, qui allait sans broncher d'un pas grave et uniforme comme le balancier d'une pendule ; quant aux notions qu'elle avait jamais pu avoir du trot et du galop ce n'étaient plus maintenant pour elle que des souvenirs de jeunesse confus et presque effacés.

« L'air était si pur, si calme, si tiède qu'il semblait imprégné d'opium par le bien-être et le calme qu'il produisait physiquement et moralement. La petite vieille, en croupe derrière son mari, s'était endormie, bercée par le mouvement lent et uniforme du pas de sa monture, quand tout à coup elle fut ré-

veillée par ces paroles que son mari lui adressa d'un ton grave.

« Croyez-vous donc décidément, vous autres, que Dieu ne m'a donné des yeux que pour embellir ma figure?

— Non, certainement, ils ne sont pas assez beaux pour cela, répondit celle qui était ainsi interpellée.

— Eh bien! pensez-vous que je les aie pour rien?

— On te les a donnés pour voir.

— Bien, c'est là ce que vous ne devez pas oublier?

— Et à propos de quoi vient cette sortie qui m'a réveillée de mon petit somme comme le fera la trompette du jugement dernier.

— Pour t'avertir, Juana, que rien ne m'échappe.

— Non, rien, si ce n'est pourtant les perdrix et les lapins quand tu vas à la chasse.

— Ne fais donc pas l'ignorante, rusée commère! Ce que je te dis et te répète, c'est que rien ne m'échappe.

— Ce qui m'échappe, à moi, c'est la patience; m'expliqueras-tu le sens de tes paroles qui promettent tant et qui finiront, comme la montagne, par accoucher d'une souris?

— Tu fais semblant de ne pas me comprendre, tu fais la sotte, toi qui pourrais compter les poils du diable! Eh bien! puisqu'il faut te mettre les points sur les i, je te dirai que les promenades de Marcos Ruiz et la guitare de Manuel Diaz, dans ma rue, ne me conviennent nullement.

— Et qu'y puis-je faire s'ils se promènent et chantent dans la rue qui n'est pas a toi, mais au roi? — N'as-tu pas eu, toi aussi, tes vingt ans, ne t'es-tu pas promené sous la fenêtre des jeunes filles?

— Je n'ai jamais été que sous la tienne, tu le sais de reste, Juana. Mais vous autres femmes, vous faites semblant de ne pas voir les amoureux, comme fait pour les ivrognes le curé qui a des vignes.

— Eh bien! pourquoi ferai-je autrement si les enfants s'aiment?

— Et vous croyez que ma permission ne doit être comptée pour rien dans tout cela?

— On te la demandera quand le moment sera venu.

— Au diable pareil moment! Dès à présent je le dis, et avant que les enfants ne s'engagent tout à fait, je ne le veux pas.

— Et pourquoi ne veux-tu pas? Qu'as-tu à dire de Manuel Diaz, qui est un garçon comme on en voit peu, qui soutient sa mère et ses frères et qui gagne bien sa vie.

— Oui! Et que va-t-il chercher entre la prison et le bagne? Il fait la contrebande et court la grande route. Il ne me convient pas.

— Bien. Et quel péché mortel est-ce donc que de faire la contrebande.

— C'est voler, femme, c'est voler le gouvernement.

— Et le gouvernement ne nous vole-t-il pas lui, avec ses droits et ses contributions? Tu sais le proverbe : Que celui qui vole un voleur gagne cent ans d'indulgence.

— Je ne veux pas répondre à tes finesses; vous autres femmes, vous êtes capables d'embrouiller les idées d'un chrétien comme un écheveau de soie. Je ne dis qu'une chose, c'est que je ne veux pas d'un contrebandier pour gendre; et que cela suffise.

— Et que penses-tu reprocher à Marcos Ruiz, le muletier, qui possède les meilleurs ânes de Dos Hermanas et qui gagne sa vie honorablement à la face du ciel?

— J'ai à dire que ses ânes sont bons, mais que, comme je ne marie point ma fille avec les ânes, mais avec lui, c'est lui qui doit me convenir, et il ne me convient pas.

— Caramba! Antonio Ortega! Que veux-tu donc? Par ma foi, tu es plus difficile qu'un duc! De ce train-là, tu feras bien de mettre tes filles dans un bocal. Et veux-tu me dire pourquoi Marcos Ruiz ne te plaît pas?

— Je ne veux pas m'allier avec cette race de gens que l'on appelle Caïn. Son grand-père a tué son père. Marcos est querelleur et il joue du couteau. Je ne le veux pas; là-dessus, *ite, missa est*. N'en parlons plus. Tu sais que mon tribunal est sans appel. »

« Juana, bien qu'elle fût vive et sujette à s'emporter était soumise aux coutumes inviolables de son pays, où le mari gouverne patriarcalement et en maître absolu. Elle ne pensa donc pas à discuter une décision arrêtée; elle était, en outre, bonne, douce, elle aimait tendrement son mari, et comme elle savait qu'il avait en partie raison, elle se contenta de lui répondre :

« Tu es plus aigre aujourd'hui qu'un citron vert et l'on ne saurait discuter avec toi....

— C'est précisément ce que je souhaite, » répondit l'oncle Antonio.

« Ils se turent; mais Juana, que cette dernière phrase avait impatientée, se mit à chantonner à demi-voix :

Quand Dieu créa le hérisson,
Il était de mauvaise humeur.
Voilà pourquoi cet animal
Porte une aussi douce toison.

« L'oncle Antonio, qui était mal disposé et encore sous l'impression de la victoire qu'il avait remportée, ne voulut pas laisser le dernier mot à sa femme, et d'une voix cassée et tremblotante, il fredonna le couplet suivant :

De l'une des côtes d'Adam,
Un beau jour Dieu créa la femme,
Voulant ainsi donner aux hommes
Un os à ronger à loisir.

« Mais peu après ils furent si absorbés dans leurs pensées, qu'ils ne virent pas du côté du fleuve le ciel se couvrir de nuages comme d'un manteau. Ce fut seulement quand des gouttes de pluie tombèrent sur leurs visages qu'ils s'aperçurent que le temps avait tout à coup changé. Juana sauta légèrement à terre, se couvrit la tête de ses jupes et se mit à courir vers la venta de Guadaira, qui était tout près. Le vent qui soufflait l'aidait à courir, en relevant son jupon de laine jaune, si bien qu'elle montrait ses jambes un peu plus qu'il n'était convenable.

« Juana, cria l'oncle Antonio d'un air indigné, as-tu donc perdu toute honte ? Tu montres tes jambes et tes jarretières, Juana, ma femme !... »

« Il est bon de dire qu'il ne passait une âme en ce moment, et Juana continua à courir sans faire attention aux cris de son mari. Celui-ci, renonçant à inspirer à sa femme la modestie convenable, fit hâter le pas à Fragata, ainsi s'appelait l'ânesse, bien qu'elle n'eût jamais vu la mer, en lui donnant de grands coups de pied. Il rabattit les bords de son chapeau, l'attacha sous le menton avec son mouchoir pour que le vent ne l'emportât pas, se couvrit de sa mante en passant la tête par l'ouverture qui était au milieu, et continua sa route pas à pas, en murmurant : « Femme sans vergogne ! Maudite ânesse ! Cha-

cun de tes pieds pèse dix livres, mais ceux de ta maîtresse sont légers comme des plumes.... Tu n'es bonne, Fragata du diable, qu'à porter du fumier, et vous êtes faites à vous deux pour damner un chrétien !... »

« Pendant ce temps, la tante Juana était arrivée à la venta, où il y avait plusieurs voyageurs que l'orage avait obligés de venir s'y réfugier. Le premier que Juana aperçut était un homme entre deux âges, robuste et agile. Il était simplement vêtu, mais tout ce qu'il portait était bon et très-propre, quoique éloigné de tout ce luxe élégant et joli que l'Andalou aime tant à étaler. Sa bonne et joviale figure portait l'empreinte de l'honnêteté, et, à son accent, on le reconnaissait pour un Galicien.

« Cet homme était Juan Mena, fermier d'un riche propriétaire de Dos Hermanas. Son maître avait généreusement récompensé ses longs et fidèles services; il l'avait aidé, et Juan Mena était maintenant fort à son aise, et surtout fort aimé. Quand il vit venir Juana, il alla au-devant d'elle avec une grande cordialité. Tout le monde aimait et recherchait la bonne femme, car on la trouvait toujours serviable, gaie, aimable et causante.

« Tante Juana, lui cria-t-il dès qu'il l'aperçut, comment, toute seule ! Et où est l'oncle Antonio ?...

—Il vient avec son âne, répondit-elle; ils sont aussi pressés l'un que l'autre. Regardez-les ! les voilà qui arrivent la tête, les oreilles et les yeux baissés : ils ressemblent à un saule pleureur.

—Un verre de liqueur, tante Juana, un petit verre d'anisette pour le rhume que vous auriez pu attraper ? dit Juan Mena en lui présentant le verre.

— J'ai toujours entendu dire, reprit-elle en recevant le verre qui lui était offert, qu'il est peu poli de refuser le premier et malhonnête d'accepter le second. »

« En ce moment arriva l'oncle Antonio, trempé et de très-mauvaise humeur.

« Oncle Antonio, lui dit Juan Mena, lequel, comme tous ses compatriotes, avait une irrésistible et malheureuse passion pour faire le plaisant sans y réussir (imitant les Andalous avec autant de succès que l'âne de la fable copiait le petit chien), oncle Antonio ! allons donc ! vous êtes là baissant la tête et les ailes comme une poule mouillée ! Seriez-vous par hasard de sucre que vous redoutez tant l'eau ?

— Vous, señor Juan Mena, qui avez une bonne mule manchoise, vous pouvez rire; mais vous en perdriez vite l'envie, si vous voyagiez avec une vieille femme et une vieille ânesse. Elles suffiraient à elles deux pour pousser à bout sainte Patience. Job lui-même n'y résisterait pas! Elles m'ont tellement désespéré que je suis prêt à me briser la tête contre ce mur....

— Prenez garde à vous, l'hôte! dit Juana, il va renverser votre mur, qui n'est certainement pas aussi dur que sa tête!...

— Que vous êtes heureux, señor Mena! reprit l'oncle Antonio en secouant son chapeau; que vous êtes heureux de n'avoir ni vieille bourrique, ni femme, ni enfants!...

— Il ne sait ce qu'il dit, messieurs; il est plus vain et plus orgueilleux de ses filles que le roi ne l'est de sa couronne.

— Et, ma foi, il a bien raison! reprit Juan Mena, car le ciel ne possède pas deux étoiles comme celles-là; et il n'y a pas de rosier sur lequel fleurissent de semblables roses. Comme je m'appelle Juan Mena, si l'une d'elles vous gêne, je m'en charge, et ce qui est dit est dit, oncle Antonio. »

« L'oncle Antonio et Juana ouvrirent de grands yeux, car Juan Mena était un parti comme ils n'auraient pu l'espérer pour leurs filles.

« Antonio avec ses petits yeux éteints lança un regard à Juana qui semblait lui dire :

« Va te promener, toi, avec ton Caïn querelleur et ton contrebandier du diable! »

« Il allait répondre à Juan Mena, mais sa femme le prévint.

« Faites qu'elles y consentent, dit-elle; quant à Antonio et à moi, nous dirons un oui gros comme une maison. »

« L'orage étant passé, les voyageurs se remirent en route. L'oncle Antonio essaya de persuader à sa femme qu'il fallait absolument que ce mariage s'arrangeât.

« Ne cherche pas, lui dit-elle, à entrer en renversant la porte; souviens-toi que la douceur vaut mieux que la force; laisse faire le temps. Rapporte-t'en à moi : on fait plus avec une cuillerée de miel qu'avec une arrobe de vinaigre. »

« Ils arrivèrent à Séville et ils entrèrent par la porte de Saint-Ferdinand. Selon la coutume andalouse, on leur faisait mille plaisanteries au passage. Juana, avec sa vivacité et sa loquacité, ne pouvait s'empêcher de répondre, ce qui mettait au désespoir le sérieux et grave Antonio.

« Voilà, dit une gitana, Mathusalem, sa femme et l'ânesse de Balaam que l'on avait crus morts.

— L'ânesse de Balaam parlait, ma fille ; retiens donc ta langue, si tu veux la laisser prouver qu'elle est ressuscitée, répondit Juana.

— Voilà, dit un maçon, une Trinité de nouvelle invention !

— Oui, mais qui ne fait pas un tout, comme le font en toi, mon fils, la laideur, la sottise et l'effronterie.

— A-t-on jamais vu une vieille plus frivole et qui fasse moins d'honneur à ses cheveux blancs ! dit Antonio. Vas-tu donc, bavarde, répondre à toutes les sottises que tu entendras ?

— Et pourquoi aurais-je le don de la parole, un des plus beaux dons du Seigneur, si ce n'est pour m'en servir ?

— Et le Seigneur sait si tu abuses de ses dons ! dit Antonio en soupirant.

— Cet âne succombe sous le poids, dit un étudiant ; il porte *sæcula et sæculorum*.

— Ce sera le terme de la sottise, mon fils, répliqua Juana. »

« L'oncle Antonio indigné donna à l'ânesse un grand coup de talon pour accélérer sa marche et l'accompagna d'un coup de bâton.

« Ne frappez pas ainsi le pauvre animal, don Pedro le Cruel ! ajouta l'étudiant ; il n'a rien fait.

— Et qui plus est, repartit la tante Juana, il n'a rien dit : avantage que n'ont pas tous les ânes.

— Maudite soit ta langue, bavarde simpiternelle ! s'écria Antonio exaspéré.

— Allons, allons, ne te fâche pas, Antonio ; je ne soufflerai plus mot. Je tiendrai ma langue plus tranquille que l'ânesse sa queue.

— Que je voudrais qu'on les changeât de place ! » murmura Antonio.

« Ils arrivèrent à la cathédrale, Juana descendit, se mit un voile sur la tête, et entra pour prier la Vierge des rois, qui est dans la magnifique chapelle de Saint-Ferdinand. Antonio mena l'ânesse à l'écurie.

« Quand Juana eut finit ses dévotions, elle vint me voir. La pauvre femme acheva son récit, en me disant qu'elle était fort inquiète, qu'elle n'avait jamais vu son mari plus décidé et plus

résolu, et qu'elle prévoyait que ses petites-filles résisteraient au désir de leur grand-père.

« Moi, disait-elle, je ferai tout mon possible; mais quels sont les discours et les arguments assez forts pour convaincre et persuader deux têtes folles et deux jeunes cœurs de dix-huit ans amoureux? Ah, don Justo! puisque vous venez au village pour vous rétablir, vous pourriez peut-être bien, à l'aide de cette langue dorée qui sait si bien convaincre les juges à l'audience, ramener mes enfants à l'obéissance, car leur grand-père a raison; et d'ailleurs, quand même il se tromperait.... il est leur grand-père. »

« Peu de temps après, nous allâmes à la campagne. Tu ne peux imaginer, mon neveu, à quel point ces jeunes filles étaient devenues belles! Luz était grande et avait les belles formes d'une Diane, ses yeux étaient brillants et son regard plein de vivacité, ses lèvres de corail laissaient entrevoir deux rangées de dents d'une blancheur éclatante, son maintien était fier, sa tournure très-élégante.

« Paz était petite, sa taille mince était un peu courbée en avant, comme si elle eût été fatiguée; elle penchait la tête de côté comme si elle n'eût pu soutenir le poids de sa belle chevelure; ses mains étaient blanches et fines comme le jasmin, ses yeux avaient le noir mat et la douceur du velours, ses lèvres étaient deux feuilles de roses qui en s'entrouvant laissaient voir des perles. Malgré tout ce qu'il y avait de différent entre elles, elles se ressemblaient toujours, comme ressemble le ruiseau au torrent, une douce étoile au soleil éclatant, et la voix sonore de la trompette à la douce répétition de l'écho.

« Ainsi que me l'avait demandé la tante Juana, je mis en jeu toute mon éloquence pour les amener à obéir à leurs parents. Luz me répondit, avec un geste gracieux de dédain, que si Juan Mena ne trouvait pas une autre femme qu'elle, il pourrait bien rester garcon toute sa vie. Paz pleura beaucoup, et me dit que si on essayait de la séparer de Manuel Diaz, elle entrerait au couvent.

« Voyez-vous ça, don Justo, me dit la tante Juana, voyez-vous ces oiseaux qui veulent voler quand ils n'ont pas encore des plumes. Celle-ci est un poulain indompté auquel il faut un bon frein. Celle-là, avec son petit air doucereux, désobéit à son

père avec la plus grande audace. Mais il n'y a pas de danger, je ne les perds pas de vue, et bien habile sera celle qui m'en remontrera. C'est bon, c'est bon, quand elles parleront à leurs amoureux, c'est à moi qu'elles auront affaire.

— Ils ne veulent pas, dit Luz, que je me marie avec Marcos Ruiz, parce qu'un de ses ancêtres a tué son frère. Ce fut sans le vouloir, don Justo. Mais en admettant même que ce fût un méchant homme et qu'il l'eût fait avec intention, s'ensuit-il que Marcos doive ressembler à son grand-père? Ah, mon Dieu! Tenez, écoutez : un jour, le père de mon grand-père était en route, monté sur un âne; il passa près d'un ruisseau dans lequel l'âne devait boire. Pendant ce temps, son maître regardait l'eau dans laquelle le soleil se reflétait comme dans un miroir, tout à coup le ciel se couvrit de nuages. Ah Jésus! Jésus! s'écria mon bisaïeul tout effrayé, mon âne a bu le soleil. Depuis lors on l'appela Bebe Sol. Le mauvais surnom lui resta, et aujourd'hui ils appellent mon grand-père Bebe Sol, et vous, mère, la Bebe Sol, et nous deux les Bebe Solillas.

— Ne la croyez pas, ne la croyez pas, don Justo, c'est une invention. A-t-on jamais vu une pareille insolente! Oser dire que son grand-père a un surnom.

— Vous le savez très-bien; mais continuons. Est-ce une raison parce que mon bisaïeul était un sot, pour que mon grand-père le soit?

— Ne vous le disais-je pas, don Justo, que cette petite rusée est capable d'en remontrer au diable? Sainte Vierge! quelle audace et quelle ingratitude! car sachez, don Justo, que dans le village personne ne leur donne d'autre nom que celui que leur donna leur grand-père quand elles étaient petites, *Paix du ciel* et *Lumière du jour*. Depuis qu'elles ont des amoureux, elles ne sont plus les mêmes. Luz, Luz, les mains me démangent pour te secouer la poussière.

— Don Justo, dit timidement Paz, ils ne veulent pas que je me marie avec Manuel Diaz, un si bon garçon et qui m'aime tant, et cela parce qu'il fait un peu de contrebande! Cela ne vaut peut-être pas la peine d'en parler, tante Juana. Eh bien, on m'a dit à moi, continua Paz, qu'à Madrid et dans d'autres grandes villes, il y a des gens très-haut placés qui font la contrebande, et beaucoup de riches et de puissants qui lui doivent leur fortune.

— A cela, je te répondrai, lui dit sa grand'mère, ce que répondit la manola de Madrid à celui qui demandait pourquoi on allait pendre un criminel qui passait dans la rue : parce qu'il a *volé un peu*. Sache donc que pour tout, il faut être riche, même pour voler, et surtout, petite bavarde, que ton grand-père dort avec sa propre conscience et non avec celle d'un autre. »

« Ce même soir, Antonio partit pour une chasse qui devait durer plusieurs jours. J'ai su depuis ce qui se passa cette nuit-là.

« Juana, assise près du brasier avec ses petites-filles, récita le chapelet. Quand elle eut fini, la douce chaleur lui donna sommeil, et elle ne tarda pas à s'endormir profondément. Un coup de sifflet fort et aigu se fit entendre. Luz fit un mouvement pour se lever, mais sa grand'mère entr'ouvrit les yeux, et dit, avec beaucoup d'à propos : *Sicut erat in principio et nunc et semper.*

« Luz resta assise en fermant les yeux et croisant les bras. Bientôt après, une voix claire et sonore chanta le couplet suivant :

Si c'est un grand pin, je l'abats;
Pour un peuplier, je le courbe;
Si c'est un taureau, je l'apaise;
Sur toi, enfant, je ne puis rien.

« Luz se leva, se dirigea sur la pointe du pied vers une des fenêtres et l'entr'ouvrit sans bruit.

« La lune donnait en plein sur sa figure rose et sur ses yeux brillants. Un dialogue rapide s'établit entre elle et un homme appuyé sur la grille de la fenêtre.

« Cet homme grand et bien fait, à la taille flexible, à la tournure ferme et élégante, au large front, au regard altier, à la bouche dédaigneuse, était Marcos Ruiz le muletier.

« Voilà huit jours que tu n'es venue à la fenêtre.

— Mon père ne veut pas.

— Et pourquoi? Ai-je quelque signe de malédiction sur la figure?

— Non, mais il dit que tu te sers trop du couteau.

— Le couteau, c'est notre éventail à nous. N'y a-t-il rien de plus?

— Si, il dit que tu es d'une mauvaise race, qu'un de tes an-

cêtres a tué son frère, et que pour cela, vous autres, vous êtes appelés Caïns.

— Ton grand-père ne sait pas ce qu'il dit; ce n'est pas vrai, et si nous avons un surnom, n'en a-t-il pas un lui, aussi bien que chacun de ses voisins?

— Je le sais bien; mais que puis-je faire?

— Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il veut que tu te maries avec Juan Mena. Pourquoi tant de détours. Est-ce vrai ou non? Et s'il le désire, qui l'empêchera? Et toi tu te marieras, trompeuse?

— Es-tu fou ou bien te moques-tu? Moi, moi, me marier avec ce Galicien; cela serait joli!

— C'est que si cela arrivait, Luz, toi et lui vous auriez sujet de vous souvenir de Marcos Ruiz?

— Des menaces! Si mon père t'entendait, il dirait que tu lui donnes raison.

— C'est que je t'aime, Luz; c'est que je ne veux pas te perdre; que je suis jaloux et que je ne veux pas que tu sois à un autre qu'à moi.

— Je serai ta femme, je veux l'être parce que je t'aime et non parce que tu me menaces. Entends-tu? »

« Paz qui, pendant ce temps était restée pensive, la tête baissée, au côté de sa grand'mère endormie, avait entendu une voix claire, suave et triste qui chantait d'un air mélancolique cette charmante chanson populaire :

On me dit que tu te maries,
Ce bruit court dans tout le village;
On verra dans le même jour
Mon trépas et ton mariage.
Pauvre de moi!

La première fois qu'à l'église
On viendra publier ton nom,
Ce sera pour mon pauvre cœur
Un déchirement sans égal.
Pauvre de moi!

Le second avertissement,
C'est moi qui vais te le donner:
Puisque tu veux te marier,
Sache donc que je veux mourir.
Pauvre de moi!

Puis, après ton troisième ban,
Va demander, je t'en supplie,
Un prêtre à San Antonio
Pour me donner l'extrême-onction.
    Pauvre de moi!

Et lorsqu'on te demandera
Si tu l'acceptes pour épouse,
Un prêtre, auprès de mon cercueil,
Viendra chanter le *libera*.
    Pauvre de moi!

Le même jour on te mettra
Ton costume des jours de fête,
Et je recevrai pour linceul
Un vêtement de Franciscain.
    Pauvre de moi!

Et pendant tout ce jour de fête
Tous tes parents t'entoureront,
Et moi j'aurai pour compagnie
Quatre cierges auprès de moi.
    Pauvre de moi!

On garnira ton lit de noces
De draps de toile de Hollande,
Tandis que sur mon corps glacé
Coulera un lit de chaux vive.
    Pauvre de moi!

A la messe de mariage
Ton cher mari tout près de toi,
Daigneras-tu dire pour moi :
« Que Dieu ait pitié de son âme! »
    Pauvre de moi!

Si tu viens près de mon tombeau,
Plusieurs années après ma mort,
Tu peux m'appeler par mon nom,
Mes ossements te répondront.
    Pauvre de moi!

« En entendant les premières strophes, Paz se mit à pleurer pendant les suivantes, elle s'agita indécise; mais aux dernières, elle ouvrit la fenêtre. La lumière de la lune donna sur son visage pâle et baigné de larmes, semblable à un lis couvert d rosée.

« Un jeune homme à l'air distingué, aux traits délicats, au aintien gracieux et fier, l'attendait, c'était Manuel Diaz.

« Tu ne veux déjà plus me parler, Paz?

— On me l'a défendu, Manuel.

— Défendu! et pourquoi?

— Parce que tu fais la contrebande.

— Que Dieu me protége! et quel mal y a-t-il? Ton père ne sait-il pas que c'est pour nourrir ma mère et mes frères?

— Si, il le sait; mais il dit que la fin ne justifie pas les moyens, Manuel.

— C'est bien, Paz, j'abandonnerai la contrebande. Mais ne restes pas sans m'ouvrir la fenêtre, je ne puis vivre sans cela.

— Vraiment, tu ne feras plus la contrebande, jamais?... Oh! comme je voudrais que ce fût vrai! Mais mon père dit que la contrebande est comme le jeu, qu'elle attire, et qu'une fois qu'on y a pris goût, on y retourne toujours.

— Crois-tu à ma parole? Eh bien, je te la donne. Avec ce que j'ai mis de côté, j'achèterai des bœufs et une charrette, et je gagnerai ainsi ma vie.

— Vraiment Manuel, dès aujourd'hui?

— Dès aujourd'hui, non. J'ai promis au patron de l'aider à mettre en sûreté quatre charges de tabac qui sont cachées près d'ici, et je tiendrai ma promesse. Je ne le laisserai pas dans l'embarras.

— Du tabac, grand Dieu! Manuel, Manuel, pour l'amour de la sainte Vierge n'y vas pas!

— Je dois tenir ma parole, Paz, cela te prouvera que je fais ce que je promets, et désormais tu pourras être tranquille. Mais ne dit-on pas que Juan Mena t'a demandée?

— Il ne sait pas que je t'aime.

— Et s'il s'y obstine?

— Je ne consentirai pas.

— Paz, Paz! tu es si douce, si incapable de résister. Si on te persuade, si on te fait changer?

— Ne crains rien. Ont-ils une autre raison de te refuser que ta contrebande? »

« Tandis que les jeunes filles parlaient chacune à son amoureux, la tante Juana se réveilla tout à coup; elle se passa la main sur les yeux, les ouvrit tout grands, puis voyant vides les chaises de ses petites-filles, elle leva la tête et les aperçut chacune

à leur fenêtre, un genou sur le rebord, la pointe d'un pied légèrement posée à terre, le corps penché en avant et la main placée sur le volet pour le fermer promptement au moindre signe d'alarme.

« En Espagne, les femmes du peuple, bien que leur amour maternel soit tendre, passionné et enthousiaste, croient pourtant qu'il n'y a pas de leçon qui profite, si elle n'est gravée dans la mémoire à l'aide d'un coup bien appliqué.

« Aussi, quand la tante Juana les eut bien vues l'une et l'autre : « Bien, bien, dit-elle, à merveille! Je vous y prends, friponnes! » Et se levant sur la pointe du pied, elle s'approcha de Luz, qui ne s'aperçut de sa présence que par une bonne tape qu'elle reçut sur l'épaule.

« Luz ferma vivement la fenêtre, puis, se retournant vers sa grand'mère qu'elle dépassait de la tête, elle prit la main qui la frappait :

« Chère petite grand'mère, fit-elle, vous allez vous faire mal à la main; pourquoi me frappez-vous?

— Tu me le demandes, scélérate, quand je te surprends à la grille!

— Ma petite mère, je regardais la lune qui a l'air d'un soleil; tenez, voyez, » dit-elle en ouvrant la fenêtre toute grande.

« Tante Juana mit le nez à la grille, mais elle ne vit personne.

« Et tu crois me tromper, bonne pièce; ne sais-je pas que Marcos Ruiz court comme un cerf. » Elle se tourna vers Paz, mais celle-ci avait entendu sa grand'mère, et elle était revenue, en baissant la tête, s'asseoir près du brasero.

« Voyez, voyez la petite dissimulée qui a l'air d'avoir encore toute l'innocence du baptême, et qui attrape sa grand'mère! »

« Juana leva alors la main, mais Paz croisa les siennes en disant : « Mère, il m'a dit qu'il ne ferait plus la contrebande. »

« Juana laissa retomber son bras. « Bien, s'il en est ainsi, dit-elle, arrange-toi avec ton père. »

« Le lendemain de cette scène, arriva au village un détachement de soldats; l'officier qui le commandait fut logé dans la maison que j'habitais. Je le fis inviter à souper avec moi.

« Je suis venu, me dit-il, parce qu'on nous a dénoncé une fraude de tabac. »

« Un pressentiment m'avertit que quelque malheur était ar-

rivé, aussi ne fut-ce pas sans émotion que je demandai à l'officier s'il avait saisi quelque contrebande.

« Non-seulement la contrebande, mais encore les contrebandiers, » répondit-il.

« Je posai sur la table d'une main tremblante le verre qu j'allais porter à mes lèvres.

« Il est impossible, continua l'officier, de mettre fin à la fraude dans un pays où les fraudeurs sont des hommes braves jusqu'à aimer le danger; intelligents, habiles, infatigables, aventureux, qui disparaissent et se cachent comme des couleuvres, et où aucune idée ignominieuse n'est attachée à ce métier. Mais il y a parmi les prisonniers un jeune garçon qui m'inspire beaucoup de compassion!... Il a l'air honnête et il paraît honteux, on voit qu'il n'est pas coutumier du fait. Depuis que nous l'avons pris, il est resté la tête baissée, sans prononcer une seule parole. Dès que nous fûmes arrivés à la maison de ville, une femme à l'air maladif, avec des yeux égarés, à la respiration haletante, vint tomber à mes pieds en criant d'une voix brisée par la douleur : « Je suis sa mère! » Elle était suivie d'une jeune fille de douze ans et de deux petits garçons. Quant au jeune homme chez lequel la honte avait jusque-là contenu toute démonstration de douleur, à la vue de sa mère, il tomba à la renverse, et sa tête frappa lourdement sur les dalles. Je me hâtai de m'éloigner, ne pouvant rien pour adoucir cette infortune.

« Et à quoi sera-t-il condamné? demandai-je avec angoisse.

— A huit ou dix ans de bagne.

— Sa vie entière perdue! m'écriai-je, sa mère morte de chagrin et de misère, sa sœur et ses frères mendiants ou perdus!

— Et que puis-je faire? me dit l'officier; j'ai l'ordre formel d'emmener les prisonniers à Séville.

— Oh! monsieur, repris-je sans écouter ce qu'il disait; n'y a-t-il aucun moyen?...

— Que moi je fasse une contrebande d'une autre espèce, en laissant fuir un prisonnier? Vous ne savez donc pas que cela aurait pour moi le même résultat que vous déplorez tant pour ce malheureux. »

# V

« En 1822, j'allai pour quelques jours chasser à Dos Hermanas : huit années s'étaient écoulées et avaient apporté de grands changements dans la famille dont je te raconte les malheurs.

« La douce Paz, après avoir amèrement pleuré son amour perdu, avait cédé aux instances de ses parents, et s'était mariée avec Juan Mena. Luz avait épousé sans leur consentement Marcos Ruiz le muletier.

« L'oncle Antonio et la tante Juana étaient une seconde édition corrigée et augmentée de Philémon et Beaucis, j'allai les voir tous.

« Paz toujours douce et modeste, faible et délicate, vivait dans une sorte de luxe champêtre dont son mari, qui se mirait en elle comme dans un miroir, prenait plaisir à l'entourer.

« Ils avaient une bonne et grande maison dont la porte était remplie de fleurs et de plantes grimpantes. La salle ne se distinguait de celle des autres habitants aisés du village que par une excessive propreté. Les carreaux de faïence qui recouvraient le sol paraissaient vernis à force d'être frottés, les murs étaient blancs comme la neige, les rideaux ne leur cédaient en rien; en face de la fenêtre était une petite table d'acajou sur laquelle il y avait une statue de la Vierge avec son piédestal ordinaire représentant des têtes d'anges ; des deux côtés on voyait deux grands verres de cristal remplis de fleurs.

« Paz simplement habillée d'une robe rayée violet et blanc, et ayant au cou un fichu de mousseline, brodé par elle, était assise sur une petite chaise basse près de la fenêtre entr'ouverte et cousait.

« En me voyant elle sourit, car dans un tranquille intérieur la vie avait si peu marché pour elle, qu'elle était toujours la même jeune fille douce et simple que j'avais connue.

« Elle me parla de son mari avec une tendresse mêlée de respect et de reconnaissance. Dans le cours de la conversation, je me risquai à lui dire : « Et Manuel Diaz, l'avez-vous oublié? »

« Une légère rougeur colora son visage et elle me répondit : « Je me souviens de lui à l'église pour prier pour lui.

— Est-il mort ? demandai-je.

— Pour moi, oui, » répondit-elle.

« Puis, un instant après, elle ajouta : « Pouvez-vous croire, don Justo, que l'on a dit à cet infortuné, avant son départ, que c'était mon mari qui l'avait dénoncé. Mon pauvre Juan qui a soigné sa mère, qui a payé les frais de son enterrement et de sa maladie lorsqu'elle mourut peu après la condamnation de son fils. C'est un contrebandier qui l'a trahi et qui ensuite en a accusé mon mari.

— Quelle infamie ! » m'écriai-je.

« En cet instant, Juan Mena entra avec son fils. « Diégo, me dit-il après m'avoir salué cordialement, en me présentant un bel enfant de six à sept ans.

— Il ressemble à sa mère, n'est-ce pas, et il fait bien, car moi je ne suis pas beau.

— Oh ! non, s'écria Paz, il doit ressembler à son père en tout. En tout, entends-tu Diégo ? »

« L'enfant sourit, baissa la tête en signe d'assentiment, puis il regarda son père avec une indicible expression de tendresse.

« Il était touchant de voir cet enfant ainsi placé entre ces deux amours : celui de son père actif et fort comme la lumière du soleil, celui de sa mère calme et doux comme la lumière de la lune.

— Nous n'avons qu'un chagrin, continua Juan Mena, c'est celui que nous cause la position de notre pauvre sœur Luz. Marcos Ruiz lui a toujours rendu la vie amère par sa jalousie, mais enfin il gagnait sa vie, et sa femme et ses enfants ne souffraient pas de la faim. Mais depuis qu'il est devenu aveugle....

— Que dites-vous ? aveugle !... m'écriai-je.

— Eh oui, señor, et de la goutte sereine à laquelle il n'y a pas de remède. Depuis lors, Dieu sait ce qu'ils souffrent ! Sa jalousie est devenue une maladie d'esprit qui lui dévore le cœur comme la gangrène. Nous faisons ce que nous pouvons pour eux, mais Luz, qui est plus orgueilleuse qu'une reine, ne veut rien accepter de moi. Dieu sait les ruses que Paz imagine pour lui venir en aide, et encore n'y réussit-elle que par le moyen de tante Juana. Mais admirez son courage et sa force, tous les jours, qu'il pleuve ou qu'il vente, elle va à Los Palacios, à deux

lieues d'ici, et elle en rapporte du tabac qu'elle revend avec un petit bénéfice. Et son mari par jalousie veut lui ôter jusqu'à cette dernière ressource. Chaque soir, à son retour, il lui fait une querelle.... Nous savons tout cela par les voisins, car elle ne se plaint jamais. Voilà quelle est sa vie.

— Non, son purgatoire, dit Paz en s'essuyant les yeux.

— Quelquefois, reprit Juan Mena, nous l'attrapons, n'est-ce pas, Diégo ? Pas plus tard qu'hier je fus avec Diégo voir les chèvres. Je dis au chevrier : « Remplis-moi cette cruche de lait, tu feras moins de fromages aujourd'hui. » Revenus à la maison, je le donnai à la servante, lui ordonnai de prendre du riz et du sucre, et de nous faire un plat de riz au lait comme pour un régiment. J'envoyai ensuite Diégo chercher ses cousins, moi j'allai prendre tante Juana, qui a soin des deux plus petits et qui est gourmande comme toutes les vieilles femmes. Quand ils furent tous ici, je donnai à chacun sa cuiller de bois, et je mis le plat sur une petite table basse. « Allons, dis-je, enfants, au nom de Dieu, mangez et tâchez de ne pas tout prendre ! » Comme ils étaient heureux ! n'est-il pas vrai, Diégo ?

— Et nous, comme nous étions contents, n'est-ce pas, père ?

— J'allai ensuite chercher Paz, mais ma femme se mit à pleurer en voyant avec quelle avidité les pauvres petits anges avalaient le riz. Elle est si bonne, ma Paz, ma Paz du ciel ! C'est à ce titre qu'elle est entrée dans cette maison, et telle elle y est restée.... Aussi je l'aime,... je l'aime tant, don Justo, que je voudrais la mettre dans un reliquaire d'or. Voyez-vous, pourvu qu'elle et mon Diégo aient du biscuit à manger, je me contenterais de pain noir toute ma vie. »

« En m'éloignant de ce tableau de bonheur et de vertus domestiques, je me rendis chez Luz. Je vis Marcos. Ses grands yeux noirs étaient ouverts et sans expression, comme ceux des figures de cire. Son regard, qui ne se répandait pas au dehors, semblait se concentrer sur tout ce que son imagination soupçonneuse et défiante créait pour lui de visions fausses et fantastiques, aussi éloignées de la vérité que de la raison. C'était un spectacle déchirant.

« Ainsi, vous ne voyez rien ? lui dis-je.

— Non, monsieur, me répondit-il d'une voix sourde. Pour

moi il n'y a plus que la nuit. Y a-t-il encore une lumière du jour? Oui, elle existe, mais je ne la vois pas!

— Vous n'êtes pas heureuse, dis-je à Luz quand elle vint me reconduire jusqu'à la porte.

— Comment pourrais-je l'être en voyant un homme de moins de trente ans, auquel Dieu a retiré la vue sans lui donner le repos de la tombe?

— Il vous tourmente, Luz, il est jaloux?

— Qui a dit cela? » s'écria-t-elle en me jetant un regard fier et mécontent.

« Je me tus.

« Ces deux femmes jeunes et belles étaient, chacune selon leur nature, leur caractère et leur position, deux types également tranchés et admirables.

« Paz si blanche, si suave, si délicate et si retirée, ressemblait à une de ces châtelaines aériennes et languissantes du moyen âge gardées dans le velours et le duvet de cygne au fond de leurs châteaux inaccessibles, comme les représentent, dans les keepsakes, les peintres de la patrie d'Ossian. Tandis que Luz, cette femme altière et décidée, qui marche d'un pas ferme et agile, le teint doré par le soleil, la tête haute et le front orgueilleux que ne peut courber le malheur, était le type d'une de ces statues d'amazones fondues en bronze doré par un sculpteur de talent et de la force de Benvenuto Cellini.

« Un jour, j'étais assis dans la cour de la ferme, je regardais sur la façade une treille qui, dirigée par le jardinier, formait autour des fenêtres ces arabesques de branches et de feuilles que les dessinateurs entrelacent avec tant de grâce. Mon domestique, qui arrivait de Séville où je l'avais envoyé, disait au fermier :

« C'est vrai, Miguel, je suis venu aujourd'hui plus tard qu'à l'ordinaire; mais j'ai été retenu à la venta de Guadaïra par une rencontre que j'y ai faite.

— Quelle rencontre?

— Un homme qui m'a amusé avec un chapelet de questions.

— Et quelle espèce d'individu était-ce?

— Un homme de pauvre apparence; ses habits étaient vieux et déchirés; une de ses jambes avait une marque rouge; mais il était jeune et de bonne mine.

— Que t'a-t-il dit?

— Il a commencé par me demander si j'allais à Dos Hermanas. Je lui ai dit oui.

— Connaissez-vous les gens du village?

— Oui, car j'y vais souvent.

— Connaissez-vous la famille de la tante Juana Ortega?

— Comme mes deux mains.

— Une de ses filles est-elle mariée avec Marcos Ruiz?

— Oui, et l'autre avec Juan Mena le fermier. »

« L'homme sauta du banc sur lequel il était assis, comme s'il eût été mordu par une vipère.

« C'est donc vrai! » murmura-t-il entre ses dents.

« En entendant ces paroles, continua mon oncle, mon sang se glaça dans mes veines. Je n'avais pas de doutes. L'homme qui avait parlé à mon domestique était Manuel Diaz, Manuel qui revenait du bagne, après y avoir subi sa condamnation, Manuel, sous l'influence d'une fausse conviction, croyant que Juan Mena était son délateur. Malheureux qui, pendant huit ans, avait réprimé sa colère et sa jalousie, qui, pendant huit ans, avait traîné sa chaîne, supporté l'ignominie, la faim et le travail, ayant toujours présent à l'esprit l'impunité de son ennemi et le bonheur de son rival. En arrivant, il recevait tout d'abord la confirmation de ses soupçons, il acquérait la conviction que celle qu'il avait aimée avait été la récompense aussi bien que le motif de la délation dont il avait été la victime. Cette pensée me fit trembler.

« Mon domestique reprit : « Qu'est-ce que vous grommelez-là entre les dents, l'ami? lui dis-je.

— Rien. »

« Puis, bientôt après, il me demanda : « Connaissez-vous la famille de Manuel Diaz?

— Le forçat? »

« L'homme fit un mouvement si brusque qu'il ébranla la table et les bancs.

« Oui, dit-il, et sa mère?

— Morte. »

« Il resta muet et devint blanc comme la cire; je pensai qu'il souffrait et je lui demandai :

« Êtes-vous malade?

— Non, répondit-il; ce n'est rien, un mal de cœur qui passera. Mais, dites-moi, et sa sœur?

— Sa sœur? repris-je en riant.

— Sa sœur! cria-t-il en me saisissant par l'épaule et en me secouant avec force comme un fou.

— Eh! lui dis-je, quel chien enragé vous a mordu, ou sur quelle herbe empoisonnée avez-vous marché? Quel droit avez-vous de me faire des questions, et moi quelle obligation ai-je d'y répondre, et surtout quand vous me venez parler de filles perdues? »

« L'homme me lâcha; il était livide, ses lèvres tremblaient, il rugissait comme un taureau; il fit brusquement le tour de la chambre, et sortit.

« L'hôte et moi, nous nous regardâmes.

« Il est ivre, lui dis-je, ou bien fou, » répondit-il.

« Un instant après, il rentra; il paraissait plus calme.

« Moi, qui ne voulais que m'en aller, je me levai pour sortir; mais il me retint.

« Pour l'amour de Dieu, me dit-il, répondez-moi. Et ses frères?

— L'un est soldat, l'autre a disparu; on ne sait pas ce qu'il est devenu.

— Merci, me dit-il, d'une voix sourde.

— Allez-vous à Dos Hermanas? lui demandai-je.

— Oui, je vais y payer une dette »

« Il emprunta à l'hôte son escopette, en lui laissant en gage un reliquaire d'argent. Celui-ci ne fit aucune difficulté de la lui donner, parce qu'il croyait qu'il avait peur qu'on ne lui volât l'argent qu'il portait pour acquitter sa dette. Nous avons fait route ensemble pendant quelque temps. A moitié chemin, il me demanda si Juan Mena avait toujours sa vigne près de l'Hoyo del Negro.

— Oui, et une autre à côté qu'il a achetée. Il y va tous les jours. »

« Il me quitta en disant qu'il voulait courir après un lièvre qui venait d'entrer dans un bois d'oliviers. Je crois que cet homme est un peu fou. »

« O mon Dieu! faites que j'arrive à temps, » m'écriai-je, courant précipitamment vers la maison de Paz.

« Je la trouvai calme comme toujours, assise sur une chaise basse près de la fenêtre.

« Et votre mari, Paz? lui criai-je.

— A sa vigne, don Justo, répondit-elle, de sa douce voix.

— Je vais à la vigne, Paz; il faut que je lui parle à l'instant même. « Y a-t-il une mule à l'écurie? »

« Elle leva la tête et me regarda avec surprise.

« Juan va venir à l'instant, me dit-elle; voici l'heure.

— Une mule, un cheval, vite, vite; il faut que je lui parle.

— Mon Dieu! dit Paz avec son même calme, que vous êtes donc pressé, don Justo!

— Paz, m'écriai-je, il y a huit ans que Manuel Diaz est au bagne. Un homme est arrivé aujourd'hui qui s'est enquis de Juan Mena qu'il appelle un délateur. Cet homme, Paz, avait une escopette.

— Oh! très-sainte vierge de la miséricorde! Allez, allez, don Justo, je vous suis. »

« Elle voulut se lever, mais ses forces l'abandonnèrent et elle retomba sur sa chaise, pâle comme un linge.

« Au même instant, la porte s'ouvrit; plusieurs hommes entrèrent, ils portaient dans leurs bras un enfant couvert de sang, qu'ils posèrent sur le sol.

« Jésus Maria! s'écria Paz en tombant à genoux devant l'enfant. Ce sang....

— C'est le sang de mon père, dit l'enfant d'une voix sourde et calme.

— Et ton père?

— Tué!

— Par qui?

— Je ne sais pas. C'est un homme qui est sorti de derrière une haie en lui disant: « Juan Mena, il n'y a pas d'engagement « qui ne se tienne, ni de dette qui ne se paye. » Puis il leva une escopette. « Ne tue pas mon fils! » s'écria mon père. Le coup partit!... »

« La malheureuse femme tomba le visage contre terre en poussant un cri aigu.

« Tu ne connais pas cet homme? dis-je à l'enfant.

— Non; mais d'ici à cent ans, entre cent assassins, je reconnaîtrai celui de mon père. Je le retrouverai, oui je le retrouverai! car il l'a dit lui-même: « Il n'y a pas d'engagement qui « ne se tienne, ni de dette qui ne se paye. »

« La stupeur dans laquelle l'horreur et l'effroi avaient plongé l'enfant se dissipa peu à peu pour faire place à la douleur; ses

membres tremblèrent, des cris sortirent de sa poitrine oppressée; il déchira sa chemise avec des gestes désespérés, en disant : « Voyez, voyez, c'est le sang de mon père ! c'est le sang de mon père !... de mon père !... »

« Paz ne survécut que peu à cette catastrophe. Elle n'avait ni la force physique ni la force morale suffisantes pour la supporter. »

Le souvenir de cette scène émut tellement mon oncle qu'il ne put continuer, il me fit signe de le laisser seul.

## VI

« Tous ces événements tragiques qui se réunissent les uns aux autres comme une chaîne dont chaque anneau est un meurtre, pourraient sembler avoir été inventés à plaisir. Plût à Dieu, reprit mon oncle, qu'il en fût ainsi ! mais en fait de malheurs et de souffrances, la réalité dépasse l'invention, et le destin a des complications et des surprises que l'imagination la plus fertile ne saurait créer. Pour que ce que je te raconte soit vrai et possible, il faut certainement toute l'énergie des peuples du midi. Il faut que la civilisation moderne n'ait en rien affaibli les passions bonnes ou mauvaises de l'homme; il faut qu'un instinct primitif le pousse et lui crie qu'il a le droit de se faire justice lui-même; qu'il ait une force de caractère que le temps ne puisse affaiblir, ni la raison calmer, qui grave l'injure dans son cœur d'une manière ineffaçable, comme avec un fer chaud, et que, croyant en Dieu, il sacrifie son éternité, comme il sacrifie sa vie présente avec détermination et courage, à l'impérieux besoin de se venger. Par malheur, les lois ne jugent que le crime, je voudrais, que l'on jugeât aussi les causes qui l'ont fait commettre. Souviens-toi aussi que les événements que je te rapporte, loin de se suivre promptement, ont eu entre eux de si grands intervalles, qu'ils ont remplie ma longue vie. Maintenant je continue.

« Quelque temps après, un jour que je sortais pour me rendre

à l'audience, en arrivant à la porte de la rue, j'entendis un si grand bruit de voix et de cris que je m'arrêtai incertain sans oser avancer ni reculer.

« Je vis alors une femme suivie par d'autres qui ne pouvaient ou n'osaient l'atteindre. Cette femme était livide, ses cheveux blancs tombaient en désordre sur ses épaules, ses yeux étaient égarés, elle se déchirait la poitrine avec ses ongles. Tantôt elle levait les bras et les yeux vers le ciel comme pour lui demander secours, tantôt elle les laissait retomber vers la terre comme si elle la conjurait de s'entr'ouvrir sous ses pas pour l'engloutir. Cette image terrifiante, d'une douleur sans égale, passa près de moi quand déjà sa voix brisée ne pouvait plus former d'autre son qu'une espèce de râle inarticulé. Une foule compatissante la suivait en gardant ce morne silence qu'une grande infortune sait souvent imposer même au plus bas peuple.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda la servante qui s'était mise à la fenêtre. Une des femmes qui suivait cette malheureuse en pleurant, répondit :

« On vient de condamner son fils à mort ! »

« Je rentrai chez moi, cet horrible spectacle m'avait bouleversé. Mais quel fut mon étonnement lorsque je vis des groupes se former devant ma porte et pénétrer chez moi à la suite de l'alcade de Dos Hermanas !

« Que vous arrive-t-il, messieurs, et en quoi puis-je vous servir? lui dis-je.

—Nous venons, don Justo, répondirent-ils, vous prier de nous faire une protestation que nous signerons tous, pour la présenter au tribunal....

— Et que demandez-vous?

— Que l'exécution que les juges viennent de décréter, avec clause qu'elle doit avoir lieu à l'endroit même où le crime a été commis, ne soit pas accomplie.... Nous ne voulons pas d'exécution à Dos Hermanas, c'est une ignominie, le village sera déshonoré !... Mettez que les innocents ne doivent pas payer pour les coupables, et ajoutez, que nous sommes tous résolus à abandonner Dos Hermanas si la sentence s'y exécute.

— Mais qui donc va être mis à mort, demandai-je, quel crime a été commis ?

— Ne le savez-vous pas? N'avez-vous pas vu passer cette malheureuse?

— Quelle malheureuse?

— Sa mère!

— De qui?

— De Marcos Ruiz.

— Qu'a-t-il fait, grand Dieu?

— C'est lui qui est le criminel.... l'assassin.

— De qui?... de qui?...

— De sa femme, de la pauvre Luz! »

« Je tombai anéanti sur une chaise en me couvrant le visage de mes deux mains. D'un des regards rapides qui dans un moment d'angoisse et de douleur semblent traverser et illuminer le passé avec la rapidité et la clarté de l'éclair, je vis ces deux pauvres créatures, nées avec une égale beauté, condamnées à souffrir une même infortune, toutes les deux victimes de l'homme qu'elles avaient aimé. Je les revis à quatre ans beaux anges qui dormaient et priaient entre les deux effroyables catastrophes, celle de leur naissance et celle de leur mort. Je les vis à dix-huit ans belles, jeunes, jumelles par la beauté et par l'infortune, aimant et croyant au bonheur, confiantes dans ces hommes qui les aimaient et qui devaient être leurs bourreaux.

« Au fond de ce tableau était la pauvre mère! la pauvre Juana qui avait tendu la main à la vie comme à une amie, et que la vie avait battue et brisée de son pied de fer.

« Un païen se serait révolté contre un pareil destin; comme chrétien, je ne pouvais qu'adorer sans les comprendre les décrets de la Providence.

« Après m'être un peu calmé, je demandai des détails, et voici ce que j'appris :

« La jalousie, qui comme un volcan souterrain embrasait et consumait Marcos Ruiz, non-seulement l'avait rendu misanthrope et cruel, mais avait fini par le rendre insensé. Il avait trente ans cet homme; il aimait sa femme avec passion et cette femme était parfaitement belle. Il doutait de tout, le pauvre infortuné. La vérité ne pouvait arriver à son esprit, car la jalousie aveuglait son âme et la maladie ses yeux. Il était plein de force, de volonté, de vigueur et d'énergie, et cette force, cette volonté, cette énergie enchaînées et concentrées le suffoquaient.

« Il avait dit à sa femme : « Je ne veux pas que tu ailles à Los Palacios. »

« Sa femme avait haussé les épaules.

« Et je dois te laisser mourir de faim, » avait-elle répondu Elle y retourna.

« Ce jour-là, les voisins virent Marcos Ruiz aiguiser un couteau.

« Le soir sa femme entra : elle donna à souper à ses enfants e se coucha. Elle était si fatiguée qu'elle ne tarda pas à s'endormir. Son mari, lui, ne dormait pas. A minuit, Marcos prit le couteau qu'il avait caché sous son oreiller, il s'approcha de sa femme pour s'assurer qu'elle dormait :

« Tu ne retourneras pas à Los Palacios ! dit-il d'une voix sourde en lui enfonçant d'une main ferme et assurée le couteau dans la poitrine. On n'admirera plus ta beauté même après ta mort, » continua-t-il en lui labourant le visage du haut en bas.

« Elle ne fit pas un mouvement et ne poussa pas une plainte.

« Marcos Ruiz avait la main sûre, le coup avait été bien donné.

« La mort de Luz fut comme ses autres douleurs, solitaire, silencieuse, secrète entre elle et Dieu.

« Marcos s'assit au chevet du lit et attendit.

« Le jour venu, les enfants se levèrent et se mirent à jouer en chemise à la porte. Les voisins parlaient, chantaient, riaient. Marcos Ruiz impassible était resté à la même place

« Petits, dit la tante Juana, arrivant à la porte, mes enfants, j'apporte un pain gros comme un melon, et un melon aussi gros que vous ; allons déjeuner. Et votre mère?

— Dans la chambre.

— Quoi ! elle n'est pas levée? Luz ! Luz ! tu n'as pourtant pas l'habitude de rester au lit.

— Et Luz? dit la pauvre mère à Marcos qu'elle trouva tranquillement assis.

— Éteinte comme la lumière de mes yeux, répondit Marcos d'une voix caverneuse. »

« Tante Juana se précipita vers le lit. Quel spectacle! « Dieu du ciel ! miséricorde ! miséricorde ! cria-t-elle, et elle tomba en murmurant : Caïn ! Caïn ! »

« Je n'ai pas besoin d'ajouter, continua mon oncle après un moment de silence, que je ne pus, ni ne voulus interrompre, que Marcos Ruiz fut pris et condamné à mort. Rien ne put faire non plus que la pauvre vieille, la tendre mère qu'on avait reportée

chez elle ne fût, elle aussi, frappée à mort. Il m'est pénible, même après tant d'années, de m'arrêter sur ces tristes souvenirs! Malgré cela, avant de mourir, l'excellente femme m'écrivit une lettre que j'ai toujours conservée comme l'expression de son âme douce et élevée, et le résumé de cette pure et malheureuse vie. Prends-la et lis-la, mais rapporte-la-moi demain, car je la conserve comme une relique et ne veux pas m'en séparer.

« Señor don Justo,

« Cette lettre qu'écrit pour moi le sacristain, Dieu l'en récompense! vous est destinée, à vous, que j'ai trouvé toujours prêt à me rendre service, pour vous demander une dernière faveur. C'est que, avec les six réaux que je vous envoie, vous fassiez dire une messe à mon intention à Notre-Seigneur, secours des affligés, à l'église du Sauveur, pour qu'il daigne m'accorder une bonne mort. Je voudrais qu'elle fût dite le vendredi, jour de sa glorieuse mort, et j'espère que c'est ce jour-là que le divin Sauveur me rappellera à lui.

« Je veux aussi, don Justo, vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour nous, et vous dire mon dernier adieu, le premier que je dis avec plaisir.

« Malgré tous mes efforts, don Justo, pour ne pas être engloutie par cette mer de sang et de larmes qui a été ma vie, j'ai été entraînée. Ce dernier coup m'a accablée; l'assassinat de ma Luz m'ouvre le tombeau. Depuis la mort de mon Antonio, je n'ai jamais ri, mais je vivais pleurant et priant. Pauvre Antonio! Depuis que la vue et la force lui avaient manqué, et qu'il ne pouvait plus chasser, il était devenu triste comme un oiseau des champs mis en cage; il s'est éteint doucement comme la lumière du jour quand s'approche la nuit. Si le Seigneur, dans sa miséricorde infinie, n'était venu dans ma pauvre demeure, personne n'aurait su qu'un chrétien allait comparaître devant le tribunal divin. Avant de mourir, il me dit : « Juana, tu vois « ce qui est déjà arrivé, et tu verras ce qui arrivera encore avec « ces deux hommes que j'ai voulu éloigner dès qu'ils s'approchè- « rent de nos filles! Cela t'enseignera femme, que dans la volonté « d'un père, même lorsqu'il a moins de raison que ceux qui lui « doivent obéissance, il y a l'inspiration du ciel et la sanction « de Dieu. » Je me mis à sangloter.

« Ne pleure pas, Juana, me dit-il, prie. Je prierai aussi là-haut pour toi. La prière est le lien qui unit les vivants et les morts. »

« Puis après m'avoir ainsi parlé, il s'endormit pour ne plus se réveiller que dans le sein de Dieu.

« Je suis donc restée la dernière et seule! Je n'ai aucun des miens pour me remettre à la terre.... Une main étrangère me jettera la chaux qui doit consumer mon corps! Je vais prier Dieu pour ceux qui m'ont fait tant de mal, mais je n'oublierai pas mes bienfaiteurs et surtout vous, don Justo, car la reconnaissance est encore plus douce que le pardon.

« Vivez de longues années, don Justo. La vie est bonne, pourtant je ne voudrais pas la recommencer. La mort avec un prêtre au chevet du lit et un crucifix à la main n'a rien d'effrayant, croyez-le, et surtout quand tous ceux que l'on aime sont allés devant, on ne souhaite pas de rester en arrière.

« Dites à la señora que je prie pour elle et demandez-lui de me recommander à la Vierge des rois pour laquelle j'ai toujours eu tant de dévotion, et qui tant de fois, d'un regard m'a arraché des larmes. Sainte mère! Elle aussi est restée seule.

« Vous voyez don Justo que je suis une bavarde comme le disait mon Antonio, et que je radote avec un pied déjà dans la tombe.

« Le sacristain n'a plus de papier.

« Souvenez-vous quelquefois de la pauvre vieille et priez pour elle.

« TANTE JUANA. »

## VII

Peut-être vaudrait-il mieux que cette histoire s'achevât avec la lettre de la tante Juana. Ce n'est ni ma faute ni celle de mon oncle si elle se prolonge. Il ne cherche pas à produire de l'effet ni à suivre une règle ; il me raconte ce qui est arrivé, pour me prouver comment le malheur persiste, comme par héritage, dans certaines familles. Quand j'écrirai une nouvelle, je la conduirai à mon goût et selon mon caprice ; aujourd'hui, je donne ce qu'on m'a donné et comme on me l'a donné.

Je fus quelques jours absent de Séville. Lorsque je retourna voir mon oncle, il reprit de lui-même ce triste récit :

« Il y a environ quatre ans, je vis un jour entrer chez mo' l'oncle Anda-mucho [1].

« L'oncle Anda-mucho était un montagnard d'Aracena ; i était âgé de soixante ans, grand, robuste, jovial et de bonne mine. Le genre de vie qu'il menait lui avait donné son surnom : il était muletier et commissionnaire ; il avait de bonnes mules qui lui servaient à porter à Séville des salaisons et autres produits de la montagne et à rapporter tous les assortiments des boutiques d'Aracena. Depuis nombre d'années, au commencement de l'hiver, il nous apportait notre provision de jambons et de saucisses ; en été et en automne, il était aussi dans l'usage de nous fournir de poires et de pêches. Je ne fus donc pas étonné de le voir, mais ce qui me surprit, c'est que cette fois il était accompagné d'une très-jolie fille de dix-sept ans environ. Ses traits étaient si fins et si délicats, sa peau si blanche et si fraîche qu'on l'eût prise pour une enfant, si ses yeux noirs, profonds et fiers n'eussent révélé la femme, la femme espagnole, qui se croit reine, non parce qu'elle est belle, jeune et intelligente, mais parce qu'elle est femme.

« Comment donc, lui dis-je, oncle Anda-mucho, vos mules aujourd'hui ont une charge plus légère que votre provision ordinaire, plus belle que vos poires et plus délicate que vos pêches.

— Oui, répondit le montagnard, et qui me donne plus à faire que toutes les autres charges ensemble.

— Sachez, don Justo, que cette petite est ma filleule. Ses parents vivent à Aracena ; ils sont très à leur aise et n'ont pas d'autre enfant qu'elle, aussi ils ne savent que faire pour la gâter. Son père l'aime à la folie, aussi elle fait ce qu'elle veut de tout le monde, y compris son parrain qu'elle traîne après elle partout où il lui plaît d'aller. Elle a souhaité de venir à Utrera, chez une tante, sœur de sa mère, pour la fête de la Vierge de Consolation, et il m'a fallu l'y conduire. Elle y est restée un mois, et vous allez savoir ce qui y est arrivé et le motif pour lequel nous venons vous demander conseil sur ce qu'il faut faire dans cette circonstance. »

1. Qui marche beaucoup.

« Alors, entre le parrain et la filleule, ils me contèrent ce qui suit :

« Pastora, la montagnarde, ou la fleur de la Sierra, comme elle était appelée à Utrera, était venue voir sa tante. Le soir, elle s'asseyait devant la porte de la maison avec ses cousines et d'autres jeunes filles. Beaucoup de jeunes gens passaient devant elles avec le joli costume, la tournure élégante et le regard vif, intelligent et hardi des Andalous. Ils regardaient la jolie montagnarde, mais celle-ci détournait son joli visage avec plus de dédain que de modestie.

— Vraiment, dit une de ses cousines, Pastora fait fi de tous. Dis-moi, Pastora, est-ce qu'à Aracena les garçons sont des séraphins?

— Je ne les ai pas même regardés, répondit Pastora.

— Est-ce que tu veux te faire religieuse? dit l'une.

— As-tu jeté les yeux sur un marquis? dit une autre.

— Vous n'avez pas deviné, vous autres, dit l'aînée des trois sœurs. Pastora en a remarqué un, et je sais qui c'est....

— Que dis-tu là? s'écria celle-ci, dont les joues s'étaient colorées d'un vif incarnat, soit par impatience, soit par pudeur ou dissimulation. Quel est celui que mes yeux regardent, car à moi ils ne me l'ont pas dit?

— Qui est-ce? qui est-ce? Nomme-le.... crièrent à la fois toutes les jeunes filles.

— C'est un jeune homme qui dans sa vie n'a levé qu'une fois les yeux, et cela pour regarder Pastora.

— Bien, bien, c'est Diégo le silencieux, celui qui est venu de Dos Hermanas. À la bonne heure! Tu as eu bien du pouvoir, Pastora, si tu t'es attiré un regard de ses yeux, mais tu seras bien plus habile si tu peux aussi arracher un sourire à ses lèvres! Son père a été assassiné et sa mère en est morte de chagrin. Il était bien petit alors, mais ce double malheur a eu une telle influence sur lui qu'il a toujours été depuis soucieux, mélancolique et plus retiré en lui-même qu'une tortue.

— Ne savez-vous pas, reprit la cousine, que le feu amollit les pierres dans les fours à chaux?

— L'amour pourra avoir le même effet sur Diégo.

— Enflamme-le, Pastora, enflamme-le! Cela en vaut la peine, il est jeune et joli comme un saint Sébastien....

— Et vous, dit Pastora, vous avez des visions comme saint Jean.... Je ne connais pas plus ce Diégo silencieux qu'il ne me connaît lui-même.... Laissez-moi tranquille, si vous ne voulez pas que je me fâche. »

« Quelques jours après cette conversation, on se prépara pour la fête de la Consolation. La Vierge dite de la Consolation est dans une chapelle située au milieu d'un bois d'oliviers, à quelque distance d'Utrera.

« La tradition raconte que cette Vierge, dont l'image primitive est à Xérès, fut apportée par des marins parmi lequels il s'en trouvait un du nom de Adorno, de l'illustre maison de Monte-Gil. Ils étaient sur le point de périr dans une tempête épouvantable, lorsqu'ils se mirent à genoux et se recommandèrent à la sainte Vierge. Au même instant les vagues se calmèrent, et ils virent qu'elles s'entr'ouvraient respectueusement pour faire place à une image de la Vierge que d'autres vagues portaient et poussaient doucement à côté de l'embarcation. Les marins la reçurent avec respect et reconnaissance, et, à leur arrivée, ils la transportèrent dans une charrette à Xérès. Les bœufs qui la traînèrent moururent dès qu'on eut déchargé la sainte effigie.

« On lui bâtit une chapelle et un autel dans le couvent de Santo Domingo. Le devant de l'autel était en argent aussi bien que la charrette et les bœufs qui servent de piédestal à la Vierge, qui est petite. A Xérès on a pour elle une grande vénération, et cette dévotion est si ardente que, quoi qu'on fasse, elle ne s'éteindra pas.

« L'image vénérée à Utrera porte à la main, en mémoire de son origine, un navire d'argent.

« Pour faire ce pèlerinage, on avait donné à Pastora un vieil âne qui, à cause de sa couleur noire, était appelé Mohino. Mohino fit tout ce qu'il put pour faire comprendre que cette promenade matinale n'était pas de son goût, mais ce fut en vain. On lui mit la selle sur le dos et on la serra de manière à lui faire faire contre son gré quelques entre-chats ou cabrioles avec ses pieds de derrière. Pastora sauta légèrement sur sa monture, et Mohino, de plus mauvaise humeur que jamais, baissa la tête, laissa pendre ses oreilles comme deux sacs vides, jeta un dernier regard langoureux à son écurie, soupira et suivit en silence la caravane

« Lorsque l'on fut arrivé, on attacha les chevaux aux oliviers et on laissa les ânes paître en liberté. Mohino alla, comme les autres, à quelque distance, puis, après un instant de réflexion, il leva la tête, dressa ses deux oreilles, arrêta ses grand yeux impassibles sur l'endroit où étaient ses maîtres, examina ce qui s'y passait, puis, bien sûr que tous étaient entrés dans la chapelle, il se retourna d'un air indifférent et, sans rien dire à ses compagnons, il reprit à petits pas le chemin du village.

« Pendant ce temps, Pastora et ses amis avaient entendu la messe, fait leurs prières, déjeuné sur l'herbe sèche et parfumée en chantant et en riant. Ils virent avec peine les rayons du soleil, déjà obliques, traverser les feuilles étroites des oliviers.

« Allons, il est temps de retourner à Utrera, dirent les mères. La nuit marche plus vite que les ânes, elle nous attrapera en route. »

« Les hommes se mirent à la recherche des montures.

« Eh ! Mohino ! Mohino ! viens donc, bourrique ! Maudites soient tes longues oreilles qui ne te servent pas même à entendre qu'on t'appelle, Mohino !

— Rien !

— Mon Dieu ! dirent les femmes, comment faire ? Comment Pastora retournera-t-elle au village ? »

« Tous les hommes qui avaient été à cheval à la Consolation avaient amené en croupe leur mère, leur femme ou leur sœur.

« Messieurs, dit un jeune garçon, j'ai trouvé un moyen. Diégo Callado[1] est ici; il n'a amené personne en croupe, lui : il est toujours seul.

— Diégo ! Diégo ! crièrent les garçons en courant vers l'endroit où il était, l'âne du père Blas a trouvé qu'il valait encore mieux revenir à midi que de porter une jolie fille comme Pastora. La fleur de la Sierra est passée de la cavalerie dans l'infanterie; il faut absolument que tu la prennes en croupe. »

« Le jeune homme à qui ils s'adressaient fut si interdit et si confus, qu'une vive rougeur s'étendit sur son visage, quand il répondit d'une voix hésitante :

« Mon cheval ne peut porter personne en croupe. »

« Un des jeunes gens fit trois pas en arrière, s'élança et sauta

1. *Callado* signifie silencieux.

légèrement sur la croupe du cheval. Le noble animal, fougueux et doux tout à la fois, ne fit pas un mouvement.

« Allons, dit un autre, cela te va comme un gant à la main, et cela déridera ta figure refrognée.

— Vraiment, dit un second, il y a des hasards qui ont un air de providence.

— Tu feras dire une messe à la vierge de consolation, dit un troisième, parce qu'elle t'a consolé.

— Celui qui n'a pas faim, Dieu lui remplit ses greniers.

— Tu gagnes le gros lot sans avoir mis à la loterie.

— Tu feras dorer les fers de ton cheval. »

« Tandis que toutes ces plaisanteries passaient et se croisaient aux oreilles de Diégo comme des fusées, les jeunes gens avaient placé Pastora sur le cheval. Celle-ci, qui ne se doutait pas de l'embarras de Diégo, ni de la résistance qu'il avait faite, s'établissait commodément, arrangeait ses jupes, prenait d'une main le mouchoir attaché à la queue du cheval, et passait l'autre sans façon autour de la taille de Diégo, s'appuyant sur le cœur du jeune homme, qu'une émotion inconnue faisait battre fortement.

« On se mit en marche, et bientôt le beau cheval de Diégo fut en avant de tous.

« Diégo Mena, qui, dans le village, était seulement connu sous le nom de Diégo le Silencieux, surnom que lui avaient valu sa taciturnité et la solitude dans laquelle il vivait, était arrivé à l'âge de vingt-six ans sous l'influence de l'horrible catastrophe qui semblait avoir paralysé tous ses sentiments, et les avait concentrés sous la double impression du chagrin et de l'horreur. Il était resté si seul dans le monde, que rien n'était venu interrompre ce tête-à-tête avec sa douleur et sa tristesse.

« Diégo était comme un arbre dont la séve a été glacée par le froid de l'hiver, et qui, dépouillé, triste et sombre, n'a pas l'air de vivre. Mais, à peine fut-il en contact avec cette belle jeune fille, si pure, si suave, si pleine de vie, qu'il lui sembla qu'une douce et vivifiante brise de printemps venait ranimer son existence. Aux rayons de ce soleil de vie et d'amour, il tressaillit, ses feuilles s'entrouvrirent, ses fleurs s'épanouirent, et l'arbre se vit dans toute la force de la vie, dans toute la beauté et le luxe du printemps.

« Ils restèrent longtemps silencieux, Diégo dit enfin :

« Resterez-vous encore longtemps ici?

— Un mois.

— C'est bien peu.

— Cela paraîtra bien long à mon père.

— Il y en aura peut-être d'autres qui désireront votre retour?

— Non, pas que je sache.

— Vous n'avez pas d'amoureux?

— Moi, non.

— Ils n'ont donc pas d'yeux à Aracena?

— Et si moi je n'ai pas d'oreilles?

— Êtes-vous bien difficile?

— Oui et non.

— Ce n'est pas une réponse, ou plutôt ce sont deux réponses qui se contredisent.

— Est-ce que cela vous intéresse?

— Peut-être.

— Cette fois vous ne me faites ni une ni deux réponses; vous ne m'en faites aucune.

— Êtes-vous bien pressée de dire non?

— Vous, vous ne l'êtes guère d'obtenir un oui.

— Y a-t-il de l'espérance dans l'incertitude?

— L'incertitude, c'est le purgatoire.

— Me connaissiez-vous?

— Oui, et vous aussi me connaissiez.

— Qui vous l'a dit?

— Un ami qui ne trompe pas.

— Cet ami me dit, à moi, que je ne puis plaire; je suis si triste!

— Et moi, je suis si gaie que je ne devrais pas plaire à celui qui ne l'est pas.

— Plût à Dieu qu'il en fût ainsi!

— Moi, je ne le voudrais pas!

— Alors vous voulez me plaire?

— Est-ce que les étoiles n'aiment pas à briller?

— Vous voulez être mon étoile?

— Je ne *veux* rien, mais je suis ce que je suis.

— Non, je ne veux pas vous choisir sans que vous y consentiez.

— Le consentement ne se demande pas; il se mérite.

— Comment?

— Cela ne se dit pas, cela se devine. »

« Ils arrivèrent. « Il y a, dit Diégo, très-ému, une fenêtre ans la cour de l'oncle Blas qui donne dans la petite rue ; l'ouvrirez-vous ?

— Nous verrons.

— Rien qu'une espérance ?

— Voyez donc, et il n'est pas content ! dit Pastora en sautant de cheval. Merci, Diégo. Il faut avouer que votre cheval marche bien.

— Beaucoup trop vite, Pastora. »

« Pastora le salua de la main, et entra en courant dans la maison.

« Diégo s'éloigna, emportant le ciel dans son cœur.

« Quelque temps après, l'oncle Anda-Mucho vint chercher sa filleule. Il était gai, plaisant et parleur : il sut bientôt, en interrogeant les jeunes filles et les jeunes gens, l'amour de Pastora.

« Ainsi, Pastorilla, lui dit-il un jour, il paraît que tu fais « manger du fer à Diégo le Silencieux[1]. »

« Pastora fit un gracieux geste d'impatience, et répondit :

« Seriez-vous par hasard l'enchanteur Merlin, où bien avez-vous des yeux de chat pour savoir qui le soir s'approche de la fenêtre et qui l'ouvre dans l'obscurité ?

— Et vous-même croyez-vous avoir touché le chapeau de ce Merlin, qui rendait les gens invisibles ? Mais tu as toujours été mystérieuse comme une petite cassette. Eh bien ! qu'y a-t-il d'étonnant à ce que Diégo le Silencieux soit amoureux de Pastora, la fleur de la Sierra, qui est plus jolie que les piécettes ?

— Jolie ! Vous voulez vous moquer, parrain ?

— Tu n'es pas jolie, petite ?

— Non.

— Mais tu plais à Diégo ?

— Cela provient de ce qu'il vaut mieux être en bonne grâce que d'être gracieuse.

— Et alors tu plais ?

— Que Dieu me protége, parrain. Pourquoi me tourmenter par tant de questions ?

— Mon enfant, c'est par affection, par intérêt pour toi. J'ai

1. Allusion aux conversations à travers la grille.

déjà pris des informations. Diégo le Silencieux est parfait; il n'y a rien à lui reprocher. Ainsi, tu peux lui dire que moi, ton parrain, je me charge de parler à ton père.

— Non, cela ne peut être, répondit Pastora.

— Quoi! qu'est-ce qui ne peut être, dit Anda-Mucho, extrêmement surpris, car en Espagne, dans le peuple surtout, c'est une chose si simple, si naturelle et si sûre, qu'un jeune homme ne devienne amoureux d'une femme qu'avec l'intention de l'épouser, que le vieux parrain ne sut que penser.

— Vous savez, reprit Pastora, que son père a été tué par trahison.

— Oui, oui, interrompit le parrain : mais quel rapport y a-t-il entre la mort du père et le mariage du fils?

— C'est qu'il a juré de ne pas se marier, de ne pas chercher à être heureux, ni à vivre tranquille jusqu'à ce qu'il ait accompli les devoirs d'un fils, jusqu'à ce qu'il ait rencontré et livré à la justice l'assassin de son père.

— Bon, bon, s'écria l'oncle Anda-Mucho, si c'est là que tu veux en venir, nous sommes frais!

— C'est comme s'il faisait le vœu de ne pas se marier.

— Après plus de vingt ans, comment croit-il pouvoir retrouver cet homme que personne ne connaît. Ce misérable est mort, ou bien il est au bagne; et d'ailleurs se fiera-t-il à sa mémoire d'enfant de sept ans, pour reconnaître, après tant de temps, un vaurien qu'il a à peine vu? Allons, allons, Pastora, ton amoureux est fou, ou peu s'en faut.

— Que voulez-vous, parrain; il n'y renoncera pas, rien ne peut le convaincre. Il dit qu'il est lié par un vœu, et que son honneur y est engagé. Il se désespère, mais il ne cède pas.

— Nous venons donc, reprit l'oncle Anda-Mucho, vous prier, don Justo, de parler à Diégo et de tâcher de le dissuader de sa résolution insensée. Nous savons que vous vous intéressez lui, et qu'il a pour vous beaucoup de respect et de déférence, parce qu'il sait combien ses parents vous estimaient. C'est là, monsieur, une manie qui fera son malheur et, qui pis est, celui de ma petite. Le marier est l'unique moyen de le sortir de cette pensée de vengeance dans laquelle il se renferme comme un hibou dans un cimetière. Cherchez un théologien qui le relève de ce vœu téméraire fait par un enfant dans un transport de douleur, vous ferez du bien, comme toujours, à ceux qui

ont recours à vous, don Justos, et vous essuierez les petites gouttes de pluie qui sont tombées sur cette rose. » En disant cela, il prit dans ses mains rudes la charmante petite figure toute baignée de larmes de sa filleule.

« Je promis de faire tout ce que je pourrais pour remplir leurs désirs qui me paraissaient justes et raisonnables.

# VIII

« Quinze jours après la conversation que je t'ai rapportée, l'oncle Anda-Mucho partit d'ici pour Aracena emmenant, avec lui Diégo Mena.

«Comme c'était pendant l'été, ils se mirent en chemin à six heures du soir; ils traversèrent la plaine du côté de Triana, en suivant la route royale de l'Estrémadure. Au coucher du soleil, un peu de fraîcheur, douce émanation de la nuit qui approche, se répandit sur la terre; tout prit alors un aspect doux et calme. La fatigue causée par la chaleur diminua, et un bien-être général se fit sentir.

« La longue file de mules qui marchaient l'une devant l'autre, s'avançait avec la régularité d'une pendule. Les clochettes qui étaient attachées à leur cou faisaient entendre un son monotone et grave, que des milliers de grillons accompagnaient de leur chant aigu et sonore. Ces différents bruits avaient le charme indéfinissable et poétique de tout son monotone entendu de nuit dans la campagne. En Andalousie on aime beaucoup les grillons; on les vend sur les marchés aux fleurs, dans des petites cages, et l'été, pour qu'il ne manque rien à un balcon, il lui faut le rideau de soie écrue, les vases garnis de plantes grimpantes, l'alcaraza[1] d'eau fraîche et pure, et le grillon qui chante pendant la chaleur.

« Sur une des mules qui marchaient en tête, était le garçon qui servait l'oncle Anda-Mucho. Ce jeune homme, excellent ca-

1. Vase de forme mauresque qui conserve l'eau fraîche.

valier, était couché sur la mule, de telle manière que sa tête appuyée sur celle de l'animal ne faisait qu'un avec elle, comme les camées antiques qui, vus d'un côté, représentent une tête de mule, et de l'autre celle du roi Midas.

« Il chantait d'une voix claire et harmonieuse, sur un de ces charmants airs populaires, les couplets suivants :

Le ciel le plus pur, le plus bleu,
C'est le beau ciel d'Aracena;
Et c'est pour cela que ses femmes
Y ont un regard lumineux.

Le ciel possède la lumière,
La mer les perles, le corail;
Les fleurs possèdent la beauté;
Ton visage réunit tout.

Rose et jasmin sur ta figure
Réclament leur place à l'envie.
Avec l'amour règne la rose,
En son absence, le jasmin.

« La musique et la poésie viennent du cœur; l'intelligence, l'art, le génie même ne peuvent que polir et perfectionner leurs inspirations. La poésie se rencontre dans le peuple, belle et riche, parce que la pauvreté ne désillusionne pas comme la société. Dans les champs, l'imagination a son libre essor, et n'est pas renfermée et avilie comme dans les villes où elle est en contact avec le vice et la misère qui lui coupent les ailes.

« L'oncle Anda-Mucho, assis sur sa mule, laissait pendre ses jambes couvertes de guêtres de drap noir, et faisait une cigarette avec un grand calme. Diégo Mena, qui le précédait, se désespérait de n'aller qu'au pas.

« Ayez patience, disait le vieux muletier; votre beau cheval ferait bien dix lieues en six heures, mais après il ne pourrait plus continuer, et nous en avons vingt à faire. Les mules les feront sans ralentir le pas et presque sans se reposer. Laissez-les tranquilles; elles savent où sont les mauvais passages, et elles connaissent le chemin comme je connais mes deux mains.

« La nuit était venue quand ils arrivèrent à la venta de la Pajanosa. Ils quittèrent là la route royale, et suivirent un sen-

tier étroit et si couvert de broussailles qu'on ne le voyait que sous les pieds des mules.

« Peu à peu tout sembla plus solitaire et plus agreste : le sol devint pierreux, et le silence plus absolu ; car la faible brise d'une nuit d'été ne pouvait agiter les feuilles épaisses, dures et épineuses des liéges et des chênes verts.

« Ils marchèrent ainsi toute la nuit sans que les mules donnassent signe de fatigue. A dix heures du matin, ils arrivèrent à une venta solitaire, la seule habitation qu'ils eussent rencontrée, et qui était à peu près à la moitié de la route. Cette venta est située dans un fond, entre deux petites collines, autour desquelles serpente un de ces mille ruisseaux dont la sierra est couverte comme d'un filet d'argent. En face de la venta, un ravin permet à la vue de s'étendre jusqu'au castillo de las Guardas ; et derrière la maison, se trouve un petit vallon au milieu duquel un pin étend son vaste ombrage sur quelques vaches paresseusement couchées. C'est au fond de ce vallon que se promène lentement le petit ruisseau. Au milieu d'une petite île s'élève un vieux saule pleureur, si couvert de lierre qu'on ne peut dire si ses branches s'abaissent par tristesse ou par amour pour le ruisseau qui les caresse ; ni si c'est la vieillesse ou le poids de ce lierre qui les courbe jusqu'à terre.

« Nos voyageurs n'étaient point des hommes à admirer les beautés des paysages. Aussi après avoir déchargé et pansé leurs mules, ils déjeûnèrent avec du pain et du saucisson, et après avoir bu, ils s'étendirent sur les couvertures de leurs mules et s'endormirent profondément.

« A deux heures de l'après-midi Diégo fut le premier qui se leva. Voyant ses compagnons encore endormis, il sortit et s'assit devant la venta. Non loin de lui était une petite fille de sept ou huit ans assise sur des branches de jara comme une reine sur son trône. Elle arrachait à la jara ses fleurs blanches et s'en faisait une couronne. Une odeur délicieuse, parfum que les élégantes de la cour pourraient envier pour leurs boudoirs, embaumait l'air. Diégo demanda à l'enfant d'où venait cette odeur.

« Ma mère, répondit-elle, allume son four, et cette odeur doit venir des branches qu'elle y brûle. Ne saviez-vous pas que la jara sentait aussi bon. Elle sent ainsi parce qu'elle sue du sang comme Notre-Seigneur. Ses fleurs ont cinq feuilles blanches, et chaque feuille a une tache rouge et sanglante comme les plaies

du Sauveur, les voyez-vous, dit-elle en s'approchant de Diégo, et en lui donnant une fleur. Regardez, il y en a cinq. »

« Diégo prit la fleur et la regarda longtemps. Comme si elle avait été dessinée par un peintre, il y avait une blessure sanglante sur chaque feuille. Chose étonnante! cette petite fleur suave et parfumée, fascinait son regard, enflammait son imagination, et lui causait un sentiment d'horreur et d'épouvante. A côté de lui, au contraire, la petite fille la contemplait avec amour et complaisance.

« Tu es heureuse, lui dit Diégo, toi qui ne vois de blessures « que sur des fleurs! si tu les voyais sur le sein de ta mère, que « ferais-tu à ceux qui les lui auraient faites? »

« L'enfant resta un instant pensive, puis elle répondit :

« Le Seigneur a pardonné, cela nous enseigne que nous devons pardonner aussi.

— Tu n'aimes pas ta mère! dit Diégo en se levant brusquement.

— Plus que vous n'aimez votre père, » répondit la petite, en s'éloignant d'un air piqué.

« En ce moment l'oncle Anda-Mucho parut sur la porte de la venta, bâillant et s'étirant de façon à la remplir tout entière.

« Ce Nicolas, dit-il, dort comme un mort. Je l'ai réveillé « deux fois, mais inutilement. Debout, Nicolas, debout! le « temps passe et le chemin reste à faire. »

« Un quart d'heure après, le long cordon noir que formaient les mules, serpentait comme une immense couleuvre sur le sentier capricieux qui faisait mille détours, ne pouvant suivre la ligne droite à cause des accidents du terrain. Les chênes, les châtaigners, les liéges, les noyers, dans toute leur force et leur vigueur, formaient déjà de véritables bois; les ruisseaux se multipliaient bordés partout de lauriers-roses, qui formaient audessus d'eux des berceaux comme pour conserver leur fraîcheur.

« Après avoir passé le village de Val-de-Florès, et celui de la Higuera, ils aperçurent enfin Aracena. Aracena est bâtie en forme de demi-lune au pied d'une montagne élevée. Dans le temps des Maures, il y avait un immense et formidable château sur ce rocher, aujourd'hui c'est là qu'est le cimetière dont le premier monument funèbre est le squelette tombé du château guerrier. Une église à l'aspect saint et pacifique a succédé à cette masse menaçante.

« Vous voyez cette hauteur qui semble causer avec les nua-
« ges? dit l'oncle Anda-Mucho. Eh bien, c'est ici le cimetière.
« Les morts ne descendent pas à la terre, mais ils y montent.
« Les Maures y avaient un si grand château que lorsque les
« chrétiens venaient les attaquer tous les gens du village pou-
« vaient s'y renfermer. Un jour le chef chrétien envoya dire au
« Maure de lui livrer le château. Le Maure répondit en se mo-
« quant qu'il vînt s'en emparer et qu'il l'attendrait à souper.
« En entendant ces paroles, les chrétiens s'irritèrent, prirent
« leurs armes et le chef leur cria : « Eh bien, mes braves, al-
« lons souper. » (*A la cena*). *A la cena*, répétèrent-ils tous en
« montant à l'assaut. Il fut si vigoureusement donné, qu'ils
« prirent le château, et restèrent maîtres du village qu'ils ap-
« pelèrent de leur cri de guerre : *A la cena*, nom qui avec le
« temps s'est changé en Aracena. »

« Diégo Mena dont la timidité augmentait à mesure qu'ils approchaient, était troublé et prêtait peu d'attention aux connaissances historiques dont faisait parade l'oncle Anda-Mucho.

« Vous m'assurez donc, lui dit-il, que je serai bien reçu?

— Caramba, répondit Anda-Mucho, je voudrais savoir où vous ne le seriez pas! Mon ami, en ce monde il ne faut pas avoir tant de défiance de soi-même. Ne connaissez-vous pas le proverbe : Reste vilain qui se croit tel. Allons donc, s'ils seront contents, je le crois, ma foi, bien! Ils savent déjà par moi que vous êtes jeune, de bonne mine, de bonne famille, et que vous êtes bien à votre aise. Il faudrait vraiment qu'ils fussent bien difficiles, s'ils ne s'accommodaient pas de Diégo Callado.

— Je ne m'appelle pas non plus Diégo Callado. Je m'appelle Diégo Mena.

— Cela revient au même, répondit le muletier, moi je m'appelle Curro Moreno, et personne ne me connaît que sous le surnom d'oncle Anda-Mucho. Vous pouvez lever la tête, vous êtes un fiancé comme il y en a peu.

— Oncle Anda-Mucho, vous me regardez d'un œil trop favorable.

— Et Pastora?

— Pastora.... bien. Celle-là m'aime, et celui qu'on aime paraît toujours beau.

— Bien, bien, Diégo. Le frère Modesto n'a jamais fait son chemin. Du courage, et ne faites pas l'enfant. »

« Dès qu'il furent arrivés, l'oncle Anda-Mucho envoya annoncer leur venue à la famille, et nos voyageurs après s'être rasés et habillés avec le soin que comportait la circonstance, se dirigèrent vers la maison de Pastora.

« L'oncle Anda-Mucho précédait triomphalement Diégo, dont la jolie figure et le bon air attiraient l'attention de tous ceux qui le rencontraient : il paraissait plus troublé qu'une jeune fille de quinze ans.

« L'oncle Anda-Mucho, disait l'un, ne se serait pas mêlé de cela, si son protégé ne devait pas lui faire honneur.

— Oncle Anda-Mucho, lui disait un autre, les jeunes filles vous feront des neuvaines comme à saint Antoine, si vous apportez souvent de semblables chargements.

— Oncle Anda-Mucho, ajouta un jeune homme, au premier voyage, au lieu de pantalons, apportez des jupes.

— Fais en sorte qu'elles veuillent venir, répondit le vieux et jovial muletier. »

« Ils arrivèrent ainsi à la maison des parents de Pastora. C'était une grande et bonne maison. A droite de l'entrée, il y avait une salle avec deux petites alcôves parallèles : des chaises de paille, au dossier droit et élevé, étaient rangées autour de la chambre ; une grande table de noyer, rendue noire et brillante par les années, s'appuyait à l'un des murs et supportait une énorme lampe à huit becs qui brillait comme de l'or. En face de la porte de la rue, en raison de l'inégalité du sol, quelques degrés donnaient entrée dans la cuisine dans laquelle on se tenait habituellement. Une immense cheminée en occupait le fond, et une énorme quantité de jambons, d'andouilles, de boudins et de saucisses pendaient au plafond pour y être enfumés. Une porte s'ouvrait sur une basse-cour où se trouvaient le four, la buanderie, les écuries et les autres dépendances de la maison.

« Quand ils entrèrent, toute la famille et avec elle l'alcade était réunie. En voyant tant de monde, le pauvre Diégo ressentit un pénible sentiment de gêne. Pastora cachée derrière sa mère, se sentait aussi embarrassée, non pas qu'elle fût, comme lui, naturellement timide ; mais parce que l'amour aime le mystère comme le rossignol aime la nuit, et parce que dans toutes les

classes de la société, l'amour est d'une délicatesse telle qu'un regard le trouble, un compliment l'irrite, une plaisanterie le blesse, une vulgarité le révolte.

« Diégo et Pastora échangèrent pourtant un regard qui leur donna tant de bonheur que leur embarras en fut diminué et que leur position leur sembla plus tolérable.

« Et mon compère, où est-il? demanda Anda-Mucho, voulant avant tout présenter le futur à son beau-père.

— Il va venir, répondit sa femme, il n'était pas ici quand vous nous avez avertis de votre arrivée; nous ne vous attendions pas si tôt.

— C'est que j'avais un bon muletier, dit l'oncle Anda-Mucho, en montrant Diégo. »

« En cet instant, on entendit le pas d'un cheval; peu après entra un homme encore jeune. On lui fit place, et il s'avança tenant d'une main ses besaces, et de l'autre son escopette.

« Voici votre fils, José Ramos, dit Anda-Mucho tout joyeux et relevant la tête d'un air fier, vous trouverez, je pense, que Pastorilla a bon goût.

— Qu'il soit le bienvenu dans ma maison, répondit José Ramos, et prenant sa fille par la main, il ajouta : Voici ma fille, elle est à vous, puisqu'elle vous aime. C'est tout ce que j'aime le plus au monde! Que Dieu vous bénisse comme je le fais, moi votre père. »

« Diégo fit un pas en avant, leva la tête qu'il tenait baissée depuis que l'oncle Anda-Mucho l'avait pris par la main, et regarda l'homme dont les paroles l'avaient ému.

« Son regard se fixa sur lui sans qu'il pût l'en détacher. Une pâleur mortelle couvrit son visage, et ses yeux parurent agrandis par l'épouvante.

« Dites quelque chose, lui dit à l'oreille Anda-Mucho, vous « êtes trop timide, et cela devient trop fort; ils vont croire que « vous êtes muet. »

« Diégo Mena demeurait immobile, et l'expression de son visage causait un étonnement général.

« Par le dieu Bacchus! dit l'oncle Anda-Mucho ennuyé, voyant que tout le monde se réunissait surpris autour d'eux; par le dieu Bacchus, que voyez-vous dans la figure de notre bon, honorable et cher voisin José Ramos pour être ainsi changé en statue comme la femme de Loth?

— Je vois, dit Diégo d'une voix sourde, sans détourner son terrible regard du père de Pastora; je vois.... l'assassin de mon père! »

« Un cri général fut suivi d'un profond silence.

« Qu'osez-vous dire? s'écria enfin Anda-Mucho. Êtes-vous fou? est-ce un accès de délire?

— Qu'on jette hors de chez moi cet insolent imposteur, cria la femme de José Ramos.

— Imposteur, dit Diégo avec une agitation convulsive; regardez-le, et voyez s'il ose me démentir. »

« José Ramos avait baissé la tête sur sa poitrine et restait appuyé sur son escopette.

« Diégo, dit le muletier voulant l'emmener, vous perdez la tête; vous avez une manie qui vous dérange le cerveau. Ne voyez-vous pas tout ce qu'il y a d'extravagant et d'absurde à vouloir reconnaître, après plus de vingt ans, un homme que vous n'avez fait qu'entrevoir quand vous étiez si petit.

— Je l'ai dit alors, s'écria Diégo Mena, exalté jusqu'au délire, d'ici à cent ans, entre cent assassins, je reconnaîtrai celui de mon père, et lui-même aussi l'a dit. N'est-il pas vrai que vous l'avez dit en dirigeant votre escopette sur le sein de cet homme honorable : « il n'y a pas d'engagement qui ne se tienne, ni de dette qui ne se paye?»

« En entendant ces paroles, José Ramos laissa tomber l'escopette sur laquelle il s'appuyait, et serait lui-même tombé par terre, si son vieux compagnon et d'autres parmi les assistants ne l'eussent soutenu dans leurs bras.

« Vous le voyez, poursuivit Diégo toujours hors de lui, il ne peut pas soutenir l'accusation. Alcade, au nom de la loi, je vous somme de l'arrêter. Vous tous, soyez témoins qu'il n'a pas pu nier son crime. N'est-il pas vrai, assassin de Juan Mena que, reconnu par son fils, tu t'avoues coupable? »

« José Ramos restait anéanti.

« Au nom du Dieu de vérité, moi, le fils de Juan Mena, je te « le demande, as-tu tué mon père? »

« José Ramos, réunissant toutes ses forces, leva vers le ciel son pâle visage, croisa les mains, et dit d'une voix ferme :

« Oui, je l'ai tué.

— Sainte Vierge! cria sa femme cachant son visage dans ses mains.

— Oui, pauvre femme, tu as été trompée; mais tu le sais, ce n'est pas moi qui t'ai demandée. Tu sais que j'ai refusé quand ton père m'offrit, à moi, son pauvre serviteur, de devenir son fils. Ce n'est que quand ton amour déçu faillit te conduire au tombeau que j'ai consenti à m'unir à toi et à te rendre heureuse. J'ai tenu ma parole, femme, au moins ai-je fait tout ce que j'ai pu pour la tenir! Mais il ne m'était donné d'effacer le passé, et ce passé, c'était, grand Dieu!... un crime et le bagne!

— Un forçat! un forçat! » murmura sa femme, et elle tomba sur sa chaise comme une masse inerte. Les autres femmes l'entourèrent.

« Oh! emportez-moi d'ici, emportez-moi, et cachez-moi jus-
« qu'au fond de la terre, leur dit-elle. »

« On l'emporta évanouie.

« Revenue de sa première stupeur, Pastora, comme une lionne, se jeta sur son père, lui mit la main sur la bouche, en lui disant:

« Taisez-vous, taisez-vous, mon père!... Vous vous calomniez; vous vous perdez! Vous, mon révéré, mon tendre, mon adoré père; non, vous n'avez jamais fait, jamais pu commettre une mauvaise action! Tu mens, tu mens vil calomniateur, il n'a pas tué ton père!

— Ma fille! fille de mon cœur, dit José Ramos, je ne puis mentir! Oui, c'est moi qui, poussé par mon désespoir, ai tué son père; parce que *lui*, *son père*, m'avait perdu, et avec moi toute ma famille; parce que *lui*, *son père*, m'avait enlevé la femme que j'aimais d'un amour sans bornes! Mais depuis lors, je n'ai eu ni un jour heureux ni une nuit tranquille. Dans mes entretiens avec Dieu, je lui disais que mon bonheur était usurpé. Je l'ai toujours considéré comme un prêt que je devais rendre le jour que Dieu assignerait. Je savais que moi aussi j'avais une dette à payer, que la justice divine réclamerait. Le jour est venu, je suis prêt. Allons, continua-t-il en s'adressant à l'alcade, emmenez-moi et jugez-moi promptement.

— Non, non, cria Pastora, vous ne l'emmènerez pas! Non, non, c'est impossible; cela ne sera pas, j'en mourrais! Ne savez-vous donc pas qu'il est le meilleur entre les bons, le père des pauvres, le modèle de toutes les vertus? S'il a ôté la vie à celui qui lui avait tout enlevé, pourquoi serait-il plus criminel que celui-là qui lui fit encore plus de mal? Si par une injustice

il fut envoyé aux galères, pourquoi en serait-il déshonoré comme s'il eût été coupable? Mon père, j'effacerai les traces de vos chaînes avec mes pleurs et mes caresses.»

« Pastora s'était jetée à genoux, elle entourait de ses bras les pieds de son père, qu'elle couvrait de baisers et de larmes.

« Ma fille, lui dit celui-ci en la relevant et en la pressant sur son cœur. O ma fille! douce et unique fleur qui ait fleuri sur le sentier aride de ma vie! tu as été mon seul bonheur, ma joie et ma gloire; fleur divine qui devrait briller au ciel entre les étoiles, et que moi misérable je flétris par le déshonneur.

— Diégo!... Dié....go! cria la malheureuse enfant en sanglotant.

— Diégo, dit à son tour le vieux parrain avec des larmes aux yeux et dans la voix, ayez pitié d'elle! renoncez à votre poursuite, dites qu'une ressemblance vous a induit en erreur. Voyez l'intérêt général qu'il inspire; renoncez-y, pour l'amour de Dieu, renoncez-y! »

« Diégo, à qui son amour avait fait oublier un instant sa douleur et sa haine, souffrait maintenant d'une manière cruelle et profonde, et il répondit d'une voix sourde :

« J'ai juré de venger la mort de mon père!

— Diégo, dit Pastora s'arrachant des bras de son père, et tombant aux genoux de son fiancé, puisque tu as tant aimé ton père, tu dois savoir combien j'aime le mien. Par tout ce que tu as souffert, ne me condamne pas à des douleurs mille fois horribles. Diégo, mens par générosité puisque l'honneur empêche mon père de mentir.

— A-t-il eu pitié de sa victime innocente? dit Diégo en détournant la tête pour ne pas voir le visage de Pastora.

— Assez, ma fille, dit José Ramos en la relevant : la vie ne vaut pas une bassesse.

— Va donc! cria Pastora se relevant droite et fière, altière et belle en sa douleur comme une Spartiate. Sois riche et heureux, puisque tu as échangé les plaisirs doux et purs de l'amour pour les jouissances trompeuses de la vengeance. Va, et puisque tu n'a pas eu de pitié, puissent Dieu et les hommes te la refuser ici-bas et là-haut. »

« Le même soir, on instruisit le procès de Manuel Diaz, connu sous le nom de José Ramos. Dans son interrogatoire, il avoua

son nom et son crime, il ajouta qu'après avoir commis le dernier, il avait erré pendant quelque temps dans la montagne, se nourrissant de glands. Un jour, il trouva près d'un torrent débordé le corps d'un homme noyé. Cet homme avait jeté son chapeau sur la rive opposée, dans ce chapeau il y avait un passe-port qui portait le nom de José Ramos, pauvre montagnard de Soria qui venait à Aracena chercher de l'ouvrage. Il le prit et mit à la place celui qui lui avait été donné à Ceuta. Cet homme fut enterré dans le village voisin comme Manuel Diaz, forçat libéré. Pendant ce temps, Manuel Diaz arrivait à Aracena, et sous le nom de José Ramos entrait en service dans la maison de son beau-père ; il s'y conduisit de manière à se faire estimer de tous et aimer de la fille de son maître sans l'avoir cherché ni désiré.

« Dispense-moi, mon neveu, des détails qui me restent à te donner. Qu'il te suffise de savoir que Manuel Diaz, accusé de meurtre prémédité sur un homme sans défense, ainsi qu'il l'avoua lui-même, fut condamné à mort et exécuté.

« Quand on l'amena à Séville, sa fille, que la famille avait enfermée, craignant que sa douleur exaltée ne la poussât à quelque excès, s'enfuit en se jetant du haut d'un mur au risque de sa vie, et suivit son père à pied. Son parrain, qui courut après elle, la trouva à moitié chemin, étendue sous un arbre, les pieds ensanglantés et à demi-morte de désespoir, de fatigue et de besoin.

« Il la mena à Séville. Je la reçus dans ma maison, mais malgré tous nos soins pour adoucir l'horrible impression d'un malheur qu'on ne lui pouvait cacher, elle ne put le supporter. Ses nerfs ébranlés lui causèrent une épilepsie incurable, et on dit qu'il est difficile aujourd'hui de reconnaître Pastora la montagnarde, la fleur de la sierra, dans la pâle et misérable épileptique que l'on appelle la fille du justicié.

« Quant à Diégo qu'un remords terrible et un chagrin cuisant de son amour détruit avertirent trop tard qu'il avait mal fait, il perdit la raison, qui chez lui était déjà altérée. Tu peux le voir à San Marcos[1] où il est et où il te racontera qu'on veut le faire bourreau malgré lui. Là, ses gardiens le frappent et les visiteurs se rient de lui, se faisant ainsi les exécuteurs d'une partie de la

1. Maison de fous à Séville.

malédiction qu'a prononcée sur lui l'innocente victime de son inexorable ressentiment. Il expie les fausses idées de justice et le mauvais orgueil qui lui avaient fait croire qu'il était l'instrument d'une vengeance réservée à Dieu seul. »



# PLUS D'HONNEUR QUE D'HONNEURS

# PLUS D'HONNEUR QUE D'HONNEURS.

---

## CHAPITRE PREMIER.

La Sierra-Morena traverse le midi de l'Espagne depuis la frontière du Portugal, où ses premiers contre-forts dominent le cours du Guadiana, jusque vers les sources de ce fleuve et les plaines deux fois célèbres de Montiel, auprès des limites des provinces de la Manche et de Murcie. Dans ce long parcours, la montagne sépare l'Andalousie de l'Estrémadure, et enveloppe de ses beautés sauvages la ville de Llerena, sur la route qui conduit de Cadix à Mérida.

Non loin de cette route et sur les versants qui se déroulent du côté de l'Estrémadure, on voyait, un matin, suivre la pente d'un chemin pierreux, un groupe qui marchait d'un pas lent et mesuré. Ce groupe se composait de trois hommes couverts de leurs capes, et celles-ci, comme dans les occasions solennelles, tombaient droit des deux côtés du corps ainsi que des robes de deuil. Devant ces hommes descendait un mulet portant sur son dos un petit cercueil blanc et bleu couvert de fleurs. Les trois hommes se taisaient; leur silence n'était interrompu que par les douces plaintes d'un ruisseau qui descendait la côte avec eux, comme s'il eût voulu escorter un frère le long de son dernier chemin. La brise soupirait tristement, comme affligée de voir finie une existence qui n'avait été qu'un souffle comme elle; par moments, le rossignol lançait dans l'air une

cadence mélancolique, comme un sanglot de son cœur harmonieux, et le pas lourd et régulier du mulet, semblable au pendule d'une horloge, marquait le temps et mesurait la distance.

Arrivés au champ de repos du village, ce village était la Higuera, les hommes creusèrent une fosse et y descendirent ce cercueil blanc et bleu qui renfermait le cadavre d'un pauvre ange endormi, pendant que les cloches de l'église voisine souhaitaient la bienvenue à ce favori que Dieu rappelait à lui.

La première pelletée de terre qui tomba sur le cercueil rebondit comme si elle avait été repoussée, et produisit un bruit sourd auquel répondit un gémissement. Ce gémissement sortait des entrailles du père : il venait d'amener dans le saint lieu le dernier survivant de ses trois fils.

Dès que fut terminée leur pénible tâche, les trois hommes s'en retournèrent en silence, l'un conduisant le mulet par la bride. Au pied de la côte, celui-ci dit au père de l'enfant :

« Allons, Juan, monte ici. »

Juan fit avec la tête un signe négatif.

« Tu ne veux pas? reprit le premier, qui était un muletier jovial et causeur, eh bien! laisse-le; ce que tu ne veux pas, un autre le voudra. J'y monterai, moi; tu sauras que

Pour les côtes qui montent
Il me faut mon mulet;
Les côtes qui descendent
Je les monte tout seul.

Précédés du muletier monté sur son mulet, nos hommes arrivèrent à Valdeflorès, pauvre petit hameau qui n'a de joli que son nom et qui se trouve isolé, au milieu d'un bouquet d'arbres, sur un plateau de peu d'étendue, entre deux jolis coteaux. Sur l'un s'élève le chemin qui conduit à Aracena; sur l'autre descend le sentier qui mène à la Higuera.

La maison dans laquelle ils entrèrent était, comme le petit nombre de celles qui composaient le hameau, construite en pierres sèches sans aucun lien, sans nul enduit, et couverte d'un toit en ajoncs. L'intérieur, comme celui des granges du Nord, se composait d'une seule et vaste pièce. Sur le devant était un foyer construit pour brûler du bois, et qui servait à la fois de cuisine, de point de réunion et de salle à manger. Aux

deux côtés de l'âtre s'étendaient des espaces formés par des cloisons en briques, et qui servaient de chambres à coucher et de greniers. Du côté opposé étaient des crèches pour les bestiaux, des perchoirs pour les poules, et de la paille fraîche pour tous ces animaux qui, dans les campagnes, sont les compagnons constants et bienfaisants de l'homme, toujours ingrat envers eux.

« Allons, allons, entrez, entrez, cria, en les voyant venir, une femme vive et de bonne mine qui les attendait sous l'auvent de la porte. Ne voyez-vous pas qu'il pleut et que vous allez mouiller vos bonnes capes?

— Ce n'est rien, dit le muletier, qui se nommait l'oncle Bastien : quelques gouttes, pour abattre la poussière.

— Oui, mais chaque goutte amène plus d'un litre d'eau. Ne voyez-vous pas le ciel, comme il s'est couvert? Que nous annonce-t-il?

— Ce n'est qu'une menace et rien de plus. Tant que le temps ne se fâchera pas, il ne pleuvra pas. Nous n'en avons que faire, et Dieu, qui pense à tout, a oublié l'eau.

— Allons, dit la femme, arrivez; le dîner est prêt, et on va le servir. Juan, ajouta-t-elle en s'adressant au père, Stéphanie est là, et le diable s'est emparé d'elle : elle pleure, puis elle recommence; les sanglots se succèdent comme les perles du rosaire. Va la voir, et sermonne-la un peu pour qu'elle mette fin à ces larmes qui offensent Dieu. »

Le mari entra dans la chambre, l'oncle Bastien alla attacher son mulet à la crèche, et Marie-Joséphine, la femme qui avait parlé, après avoir reçu et plié la cape du troisième homme, qui était son mari, dressa sur la table un rustique repas selon que l'exigeaient les circonstances et l'usage, en témoignage de gratitude pour les personnes qui honorent de leur présence et de leur concours les vivants et les morts.

Ce repas consistait en un ragoût de viande de bouquin, assez bonne à manger dans la montagne, accompagné de boudin, de porc salé et de légumes; puis venait un plat d'olives, un autre de pâte frite entourée de miel, et une cruche de vin.

« Enfin, dit Marie-Joséphine lorsqu'ils furent réunis, je suis venue à bout de vous faire arriver tous, moins l'oncle Bastien, qui se met en extase lorsqu'il fait la conversation avec ses mules.

— Marie-Joséphine, toi qui sais plus que le devoir, dit le

joyeux vieillard après s'être assis à table et s'être signé, ignores-tu que toujours les muletiers arrivent les derniers? La raison, je vais te la dire. Un jour que la divine Majesté donnait audience, vinrent les prêtres, et ils lui demandèrent une bonne vie; le Seigneur la leur accorda. Après eux arrivèren les moines, qui demandèrent la même chose; le Seigneur leur répondit qu'ils venaient trop tard et que cette faveur était donnée à d'autres. Alors ils demandèrent une bonne mort, et le Seigneur la leur octroya. Enfin survinrent les muletiers; ils demandèrent une bonne vie. Il est trop tard, dit le Maître. — Eh bien! Seigneur, une bonne mort. — Trop tard aussi, fit Dieu le père, tout cela est demandé et accordé. Il en résulte que depuis ce jour-là les muletiers n'ont ni une bonne vie ni une bonne mort, et ils arrivent toujours tard. Stéphanie, ajouta-t-il en s'adressant à la mère du pauvre enfant, mange, femme, mange. Un estomac vide ne console pas le cœur. Si tu pleures tes fautes autant que tu pleures la mort de ce petit ange, ton salut est assuré, femme.

— Mon enfant! s'écria la pauvre femme, quand je le mis au monde on aurait dit une fleur! Vous, oncle Bastien, qui avez un petit fils bien venant, né en même temps que mon enfant, vous ne savez pas ce que souffre l'arbre quand on lui arrache sa fleur!

— L'ange gardien a emporté cette chère fleur dans un jardin où elle ne sera ni brûlée par le soleil, ni tuée par la gelée. Si ton bon ange eût fait cela pour toi quand tu es née, tu n'aurais pas eu tant de peines ni versé tant de larmes.

— C'est vrai, oncle Bastien.

— Eh bien donc, pourquoi sangloter, créature? A quoi bon lâcher la bride à tes chagrins? Cela ne te convient pas à toi qui es bonne et patiente et qui n'es pas capable de fouetter un chat.

— Hélas! reprit la pauvre mère, si je n'avais pas donné ces maudites soupes à mon enfant, il ne serait pas mort: les soupes me l'ont tué.

— Tais-toi, femme, tais-toi, fit l'oncle Bastien: combien d'autres qui meurent sans manger de soupe! Il faut toujours qu'on cherche des excuses à la mort. Aussi on raconte que la Mort ne voulait pas être la Mort, et elle demanda nettement à la divine Majesté de la dispenser de cette charge, qu'il ne lui plai-

sait pas de remplir. « Et pourquoi? lui demanda le Père éter-« nel. — Seigneur, parce qu'on va me haïr et m'accuser de ty-« rannie. — Calme-toi, lui dit le Seigneur, je te promets que tu « seras disculpée. » Tu le vois bien, ajouta-t-il, rien n'est plus vrai. Cette fois, ce sont les soupes; d'autrefois, ce sont médecins : on dirait que la Mort ne saurait entrer sans qu lui ouvre la porte. Marie-Joséphine, la bonne femme, ne donne pas davantage de citrouille; quand on en mange, on pas de sang pendant trois jours. Donne-moi du pain : le pain les pieds soutiennent l'homme. Juan, continua le muletier en s'adressant au père, je te dirai que j'ai parlé à ton maître pour voir s'il voudrait venir à ton aide : « Seigneur don José, ai-je fait, il n'y a pas d'homme sans homme. Votre Grâce devrait bien tendre la main à ce pauvre Juan Martin, qui est un bon parmi les gens de bien, et un solide travailleur. Dieu lui a envoyé plus de plaies qu'il n'y en a eu en Égypte, et le besoin, parlant avec le respect que je vous dois, Seigneur don José, s'est logé dans sa maison. Son mulet est mort d'une tranchée; sa femme a été à la dernière extrémité; ses deux fils ont été emportés par la petite vérole, et pour comble, il a été arrêté trois mois pour s'être cassé un bras en éteignant le feu qui avait pris à la maison de Votre Grâce. »

— Certainement, que j'ai été malheureux, dit Juan Martin; tout m'a mal tourné. Que faire à cela? Job, ajouta l'excellent homme en se tournant vers Stéphanie, a bien autrement souffert, lui qui avait une méchante femme. Souviens-toi que tous les jours nous disons à Dieu dans notre prière : « Que votre « volonté soit faite. »

— Et que répondit don José? demanda Marie-Joséphine.

— Ce qu'il répondit? rien! Il me tourna le dos et me laissa la honte à la figure. Mais je ne me tins pas pour battu. « Tu-« dieu! seigneur, ajoutai-je, si Votre Grâce était le soleil, elle « n'éclairerait personne! » Ceci lui résonna aux oreilles comme une cloche fêlée; il se retourna vers moi et me cria de cette voix qui lui est particulière et qui ferait penser qu'il est creux : « C'est dire alors que je suis un avare! — Je ne prétends pas « que Votre Grâce le soit, répondis-je, mais elle le paraît, et j'ai « recueilli en Portugal un proverbe qui dit qu'il n'est pas éton-« nant qu'on prenne pour un loup celui qui se revêt de la peau « du loup! »

— Hélas ! que faire ? s'écria Marie-Joséphine, ce misérable, qui est capable de mettre un cadenas à l'eau du puits, a de la vanité par boisseaux.

— Et il a de l'argent, fit le frère de Juan Martin. C'est un monsieur très-considérable.

— Il pourrait l'être, reprit l'oncle Bastien. S'il était un monseur bien légitime, est-ce qu'il prendrait ce ton et cette dureté ? Moi qui compte plus d'années que je ne voudrais, je connais ces gens-là ; ce sont des riches de fraîche date, nés de la poussière de cette terre. Mon père, son âme soit en paix ! connut dans sa jeunesse l'aïeul de celui-ci, lorsqu'il arriva on ne sait d'où. La fortune lui envoya bon vent, et la monnaie lui vint à la pelle. Lorsque celui-ci eut hérité, il fit un sot mariage; mais si la femme était noire, l'argent était blanc. Puis il prétendit, puisqu'il venait de la montagne où tous sont nobles, qu'il avait le droit de prendre le *don*, et il se le planta avec toute la grâce du monde. De là vint qu'ici on lui a donné le surnom de don José I<sup>er</sup>, comme s'appelait le roi qui nous est venu jadis avec les Français

— Est-il donc vrai, oncle Bastien, demanda Marie-Joséphine, que tous les gens de la montagne soient nobles ?

— Pourquoi, répondit le muletier, le seraient-ils plus que toi et moi, qui sommes bien nés et de sang pur, grâces à Dieu ? Nous ne pouvons être tous riches et nobles, de même que tous ne peuvent être bien portants, beaux et forts. Il faut de tout dans le monde, et il y a toujours eu des pauvres et des riches. Tu sais bien que

Les arbres mêmes dans les bois
Ont des chances bien différentes ;
Dans l'un on taillera un saint,
L'autre devient charbon et cendre.

« Les riches et les nobles légitimes, cela leur vient de naissance. Vous savez que les apôtres demandèrent un jour au Seigneur la permission de lui amener leurs fils et que le Seigneur l'accorda. Ils présentèrent alors les aînés et les mieux vêtus ; le Seigneur les vit et leur fit des présents. Quand les autres fils, les plus jeunes et les moins bien vêtus, surent cela, ils voulurent y aller aussi. Les apôtres retournèrent alors auprès du Seigneur ; mais celui-ci leur répondit :

« Non, ceux-là doivent rester pour servir leurs frères ; sa-

chez que les uns naissent pour servir, et les autres pour être servis. » Et pour en revenir à ce que nous disions, je t'apprendrai encore pourquoi ces fous de la montagne sont si infatués de leur prétendue noblesse, et je te parle de ceux qui, comme toi et moi, sont du nombre des enfants mal vêtus des apôtres. Quand le roi d'Espagne vint dans la montagne, ces rustres se figurèrent que la meilleure manière de saluer Sa Majesté et de lui exprimer leur vénération, c'était de se prosterner le visage contre terre, et ils firent ainsi. En voyant cette sottise, le roi se mit à rire et leur dit : « *Levantaos*, *galgos*, levez-vous, chiens couchants. » Ils se figurèrent que le roi avait dit : *Levantaos, hidalgos*, et depuis lors ils se persuadent qu'ils sont nobles.

— Et c'est pour cela que ce José I[er] a plus de fumées à la tête qu'un infant d'Espagne, s'écria Marie-Joséphine avec rage : il fait l'important et il est plus lourd qu'une pile de faïence de Triana, plus rude qu'un néflier vert, et si indigne qu'il n'est pas capable d'offrir à de pauvres gens, si malheureux qu'il les voie, ce qu'il donne sans marchander à son chien, l'abri et la lumière.

— Tais-toi, lui dit son mari, et méfie-toi de ta mauvaise langue : elle va trop vite et il lui arrivera malheur.

— Au diable! répondit la femme, tu es plus muet qu'un poisson et tu ne parles que pour me faire de la morale! Cela me manquait! Je ne pourrai donc plus rien dire? Ni toi ni l'étoile du matin ne me ferez courber la tête, entends-tu?

— Jérôme, dit le muletier au mari, quand les hommes sont sages, les paroles des femmes leur entrent par une oreille et sortent par l'autre.

— Non pas, répondit Jérôme avec flegme, elles ne sortent pas, parce qu'elles n'entrent pas.

— Écoute, Marie-Joséphine, reprit l'oncle Bastien, si tu veux vivre heureuse et faire bon ménage, souviens-toi de la chanson :

Mets de la graisse à tes essieux,
Juanillo, ton chariot grince.
Même aux choses inanimées
Il faut des soins et des caresses.

— Allez donc, répliqua la femme, vous êtes comme votre saint, tout hérissé de flèches.

— Marie-Joséphine a quelque chose en dedans contre don José, pensa le joyeux vieillard. »

L'oncle Bastien touchait juste. Marie-Joséphine était montée contre José Ier. Pour apporter la lumière sur ce qui va suivre, nous ferons connaître au lecteur la cause de cette indignation.



## CHAPITRE II.

Lorsqu'on tuait le porc chez le puissant don José Sanchez, celui qu'on surnommait Jos I$^{er}$, Marie-Joséphine allait d'ordinaire y prêter son concours. Trois mois avant l'époque où commence ce récit, elle avait été appelée par don José dans son cabinet. Dès que la porte fut fermée, il lui demanda si elle voulait se charger de nourrir un enfant, moyennant un salaire de cinq douros par mois. Marie-Joséphine était récemment accouchée, elle était robuste, elle saisit avec joie cette occasion profitable pour son ménage, et accueillit la proposition. Peu de jours après, par une nuit obscure, un homme frappa à sa porte et, sans entrer, lui remit un enfant en lui disant qu'il se nommait Gabriel. Depuis trois mois elle le nourrissait et recevait ponctuellement la rétribution promise; mais il y avait peu de jours, lorsqu'elle s'était présentée à Aracena pour recevoir le quatrième, don José lui avait dit que les fonds qui lui avaient été remis étaient épuisés, qu'il n'en avait pas reçu d'autres, et qu'il la laissait libre de discontinuer la nourriture de l'enfant, de le déposer à l'hospice, ou d'en faire ce qu'elle voudrait.

Il est facile de se figurer la tempête que soulevèrent ces paroles dans le cœur de Marie-Joséphine : une lutte vive et violente s'engagea entre son amour de nourrice pour cette pauvre

créature délaissée et son caractère intéressé. Il ne s'agissait pas seulement pour elle de continuer une double nourriture plus pénible à mesure que les deux enfants allaient grandir; mais ensuite elle allait se trouver, sans plus de ressources, avec un second enfant, lourde charge pour d'aussi pauvres gens. D'un autre côté, comment abandonner ce petit ange qui lui souriait dans son berceau? Elle n'osait s'arrêter à cette pensée. C'est à cette époque que mourut le fils de sa belle-sœur, et Marie-Joséphine conçut le projet que nous la verrons mettre à exécution à la fin du repas où nous avons laissé réunis les acteurs de notre récit.

« Je ne m'imagine pas, dit l'oncle Bastien à Marie-Joséphine, pour quel motif tu te montes ainsi contre José Ier; car enfin tu es à ton aise, et tu sais tirer de l'eau même de l'endroit où il n'y a pas de source. On prétend que par le moyen de l'enfant que tu élèves, tu sais le contraindre à des générosités qui ne lui sont pas habituelles.

— Tout cela est un indigne mensonge! s'écria la nourrice; je le répète, c'est un mensonge effronté. Le ladre ne m'a jamais donné que ce dont nous sommes convenus. Je veux que ce faux témoignage puisse étrangler celui qui l'a porté!

— Voyons, voyons, quel mal y aurait-il à cela? Il est certain que ton avoir va grandissant, tout comme pousse le riz.

— Grandissant? oui, il grandit comme la queue du singe. La vérité, c'est que j'en sais tirer parti. Écoutez, oncle Bastien, quand je me suis mariée, mon mari m'apporta une dette de trente douros, ce que coûta notre noce; et depuis il nous a fallu jeûner. Mais tout de même, au bout de l'an, je ne devais rien à personne, si ce n'est mon âme à Dieu.

— C'est le miracle de Mahomet : on l'avait mis au soleil et il se trouva à l'ombre. A cette époque, tu habitais avec ta mère; mais depuis, qui est-ce qui t'a fait riche, qui t'a remise sur l'eau?

— Pour que vous soyez bien convaincu du bien qui est entré ici avec cet enfant, vous saurez, oncle Bastien, que je veux le donner à Stéphanie, attendu que je ne puis plus le nourrir. Ma fille en souffre et moi aussi, les voilà qui grandissent tous deux, et j'en suis épuisée. J'ai dit à Stéphanie que c'est une chose dangereuse que de se faire passer le lait brusquement; la Gertrude du moulin en est morte. Cela doit lui convenir; qu'en dis-tu, Juan?

— Moi, répondit celui-ci, je laisse ma femme libre de faire ce qu'elle voudra ; seulement, je lui rappellerai le dicton : « C'est se mettre un tison au sein que prendre enfant qui « n'est pas sien. »

— Allons donc ! cria Marie-Joséphine, vas-tu te rebiffer quand je te fais un cadeau?

— Si le juif s'est pendu, murmura le muletier entre ses dents, c'est qu'il y trouvait son compte.

— Mais, dites-moi, fit Marie-Joséphine, vous, l'oncle Bastien, qui en savez plus qu'un vieux soldat, n'avez-vous donc pu découvrir de qui cet enfant est le fils?

— Tu te figures que je sais beaucoup, Marie-Joséphine ; mais je te dirai comme la chanson : « Que t'apprendrai-je que « tu ne saches pas? »

— Moi, je ne sais rien. J'ai eu beau employer l'adresse avec don José, je n'ai rien pu tirer de ce rusé qui est plus cuirassé qu'une tortue. Tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai essayé a été en pure perte. Mais vous qui savez si bien affirmer ce que vous ignorez, je suis convaincue que vous connaissez quelque chose et que vous ne voulez pas le dire.

— Encore une fois, je l'ignore : on ne le sait pas et on ne le saura jamais.

— Vous vous trompez, oncle Bastien, la vérité perce toujours, lors même qu'on cherche à la cacher dans les profondeurs de la terre.

— Alors donc, reprit le muletier, ne te tourmente pas, ne t'agite pas, tu finiras toujours par être au fait. Mais voici le fin mot : tu en sais d'ordinaire plus que toutes les couleuvres, y compris celle qui s'est glissée en contrebande dans le paradis, et tu te désespères de ne pouvoir découvrir ce que tu désires tant connaître; c'est une démangeaison de curiosité.

— Vous avez entrepris aujourd'hui de me mettre en colère, oncle Bastien, dit Marie-Joséphine ; mais vous voilà comme celui qui veut et ne peut pas, entendez-vous bien?

— Ah ! Dieu ! s'écria tout à coup Stéphanie, et moi, avec mon chagrin, qui ai oublié de porter à dîner à l'oncle Mathias ! Donne-moi cette cuiller, Marie-Joséphine. »

Marie-Joséphine alla prendre la cuiller de buis, qui lui tomba des mains.

« Mauvais signe, fit l'oncle Bastien. Eh bien ! ajouta-t-il en

voyant Stéphanie remplir une assiette, comme tu en mets ! L'oncle l'Aumône n'est pas à plaindre, il aura la panse bien garnie.

— Tant mieux, répondit l'excellente femme, on ne met pas la marmite tous les jours, à la maison; laissez le pauvre homme en profiter et en prendre à sa faim. »

L'oncle Mathias, qu'on surnommait l'oncle l'Aumône, était un pauvre vieillard maigre, déguenillé et un peu hébété, que Juan Martin et Stéphanie avaient recueilli chez eux par charité, un jour qu'il était malade, et qui ne les avait plus quittés. Le pauvre homme ne savait comment témoigner sa reconnaissance de cet acte charitable, et pour faire du moins preuve de bonne volonté, il s'empressait à rendre tous les petits services qui étaient en son pouvoir. Le principal de ces services consistait à balayer avec un balai de branchage le sol terreux de la maison, et il s'en acquittait à la perfection.

« Tenez, oncle Mathias, dit Stéphanie, voici votre assiette, votre viande et un morceau de boudin.

— Dieu te les paye, répondit l'oncle Mathias, qui usait, pour tutoyer sa bienfaitrice, de la prérogative dont jouit la vieillesse dans les campagnes ; — Dieu te les paye, il est bon payeur. Tout ce que tu donnes te profitera; pour soi travaille, qui fait le bien.

— Oncle Mathias, dit Stéphanie en se mettant à pleurer amèrement, vous n'avez jamais voulu venir vous mettre à notre table, et quand mon premier-né vivait, c'était lui qui vous portait votre dîner. »

Le pauvre, qui aimait les enfants et qui avait aimé surtout celui de ses bienfaiteurs, se prit à son tour à pleurer abondamment.

« Ils s'en vont, dit-il, et moi je reste.

— Oncle Mathias, reprit Stéphanie, Dieu sait ce qu'il fait. Les rudes coups qui frappent le cœur sont des avertissements; la longue vie est une charge que nous devons supporter avec patience.

— Dieu me garde! disait pendant ce temps l'oncle Bastien, à ceux qui étaient restés à table. Quel changement pour ceux qui ont connu l'oncle l'Aumône au temps jadis, lui si brave et si jovial ! Comme il a baissé ! On dirait maintenant un tas de cendres. Juan, tu as fait une œuvre de charité en le recueillant: que serait-il devenu sans toi?

— Ce qu'il serait devenu? répondit Juan, le toit et la sépulture ne manquent à personne.

— Mathias, continua le muletier, était et a toujours été l'image de la misère; c'est pour cela qu'on l'a surnommé l'Aumône. Il venait d'être licencié après la guerre contre la France; sa femme mourut en mettant au monde un enfant. Le pauvre nourrit le petit comme il put, avec mille peines, le portant de maison en maison, partout où on élevait des enfants. Quand il eut grandi, il le menait avec lui demander l'aumône, et il allait ainsi de ferme en ferme et d'habitation en habitation. Il était ainsi connu de tout le monde; toujours en gaieté, il donnait du cœur aux travailleurs. Aussi, partout où il allait, ceux-ci le faisaient asseoir à leur table, et, comme il était le plus ancien, on le priait de dire la bénédiction. Son fils devenait un mauvais drôle à mesure qu'il grandissait; il aimait le travail comme le diable aime la croix. Alors tous, d'un commun accord, dirent au père que lui, qui était vieux et qui avait été estropié pendant la guerre avec les Français, il trouverait toujours bon accueil et cuiller mise sur table; mais, quant à son fils, que le nourrir ainsi sans rien faire, c'était encourager sa paresse, et qu'il valait mieux le mettre en demeure de chercher sa vie.

« Le père en parla à son fils; mais celui-ci n'en fit aucun cas. Le proverbe a bien raison de dire que le maître bienveillant fait le valet respectueux; il en est de même des fils avec les pères : dans ce monde indigne, celui qui se fait miel, les mouches le mangent. L'oncle Mathias avait laissé pousser les ailes à ce méchant oiseau, et quand il voulut les lui couper, ce n'était plus possible. Un jour tous deux arrivèrent à la porte d'une métairie à l'heure du repas; mais, avant de se faire voir, le père cacha son fils derrière un pailler et entra seul. — Arrivez donc, oncle l'Aumône, lui crièrent les ouvriers, quand ils l'aperçurent; mettez-vous à table, et dites-nous la bénédiction. Le rusé vieillard entra, se mit à table, fit le signe de la croix, et dit : « Au nom du Père et du Saint-Esprit. » — Eh bien! lui dirent les travailleurs, qu'est-ce que cela, oncle l'Aumône, perdez-vous la tête? et le Fils? pourquoi donc oubliez-vous le Fils? L'oncle Mathias se mit alors à crier : « Ho! le fils, viens-« t'en; ces messieurs te demandent. » Tous se prirent à rire, et le garçon se mit à table comme de coutume.

« Mais comme le père persistait à faire travailler son fils,

voilà ce que fit ce pain perdu : il s'en alla, et depuis ce moment personne n'eut vent de lui. A partir de ce jour, le pauvre oncle Mathias tomba tout à plat; le malheureux avait mis toute sa vie et toute son affection dans ce mauvais sujet qui lui avait coûté tant de peines, et c'était lorsque celui-ci pouvait le payer de tout ce mal, lorsqu'il aurait dû devenir le soutien de son père, qu'il se débarrassait de ses obligations et disparaissait sans dire mot. On a dit de Paquiro Montès qu'il a été mis au monde par une vache, on peut dire aussi de ce maudit qu'il a été enfanté par un serpent.

Quelle est donc, mes amis, la femme
Qui fut la mère de Judas?
Comment se trouve-t-il des mères
Pour enfanter de tels vauriens!

— C'est, répondit Marie-Joséphine, parce que les enfants que les femmes mettent au monde sont les fils des hommes.

— Oui, reprit l'oncle Bastien, qui jamais ne recevait une balle sans la relever et la renvoyer,

Les hommes, c'est le démon,
Répètent toutes les femmes;
Et toutes elles demandent
Que le diable les emporte.

« Allons, continua-t-il en se levant de table, Dieu te garde, Juan : l'ombre s'élève sur la montagne et ma maison n'est pas près d'ici. Adieu, Stéphanie! fit-il à celle-ci en la rencontrant auprès de la porte, tu sais que je suis un vieux chien, ne prends pas cet enfant, je te le conseille, c'est un impôt viager. Il n'y a d'autre enfant aimable que l'Enfant-Dieu; souviens-toi que mieux vaut un *peut-être* qu'un *je n'y avais pas pensé.* »

Le joyeux vieillard monta sur sa mule, que l'oncle l'Aumône lui avait amenée, et s'éloigna en fredonnant :

Je tiens à mourir en chantant,
Puisque je suis né dans les larmes;
Je ne veux pas prendre pour moi
Toutes les peines de ce monde.

Cependant Marie-Joséphine était allée chercher l'enfant qu'elle élevait, et l'avait mis entre les bras de Stéphanie. Cette

excellente femme le prit en sanglotant. Le pauvre enfant lui rappelait son fils, dont les petits yeux s'étaient fermés pour ne plus s'ouvrir, dont la petite bouche ne cherchait plus le sein de sa mère, dont le berceau restait vide, et dont les petits vêtements pendaient abandonnés sur un séchoir d'osier, sans qu'une main soigneuse vînt brûler au-dessous, sur un réchaud de braise, la populaire lavande destinée à les parfumer. Stéphanie regarda son mari, mais celui-ci se penchait sur la lumière en allumant un cigare, sans vouloir paraître influencer la détermination que sa femme allait prendre. Stéphanie le comprit, et, pressant l'enfant dans ses bras, elle lui présenta le sein : de ce moment, elle l'adoptait pour son fils.

« Tu n'as pas de mère et moi je n'ai plus de fils ; nous ne pouvons vivre tous deux, moi sans un enfant à qui je donne le lait de mon sein qui déborde et l'amour de mon cœur qui m'étouffe, et toi sans des bras qui te portent, une poitrine qui te nourrisse et un amour qui te soutienne et te veille la nuit comme le jour. Viens donc, toi que tous repoussent et pour qui personne, pas même toi, ne demande secours. Viens : tu mourrais, pauvre petit, sans savoir que tu meurs, comme tu vis sans penser que tu as trouvé le premier et le plus doux des trésors de la créature, un cœur de mère ! Pauvre ange abandonné ! Si Dieu notre Seigneur vous a faits si faibles, c'est qu'il n'a pas jugé possible que la femme vous abandonnât jamais. »

Elle ne disait pas cela, la digne femme; mais son visage ému, ses larmes, la tendresse avec laquelle elle pressait le pauvre enfant sur sa poitrine, parlaient d'une manière plus expressive que nos froides paroles écrites.

L'oncle Mathias, appuyé sur son balai de branches, considérait ce groupe d'amour et de charité; il murmura de sa voix cassée :

« Sois bénie, Stéphanie ! Et Dieu te bénira ; pour soi travaille qui fait le bien. »



## CHAPITRE III.

Quatre années plus tard, nous retrouvons Stéphanie, assise sur une chaise basse auprès de la porte de la chaumière, tenant dans ses bras un enfant qu'elle cherche à endormir. C'est une petite fille née depuis peu. En face d'elle, et en dehors de la porte, est l'oncle Mathias, occupé à fabriquer un sifflet de paille d'orge pour Gabriel, l'enfant adopté. Celui-ci, sans être précisément beau, est gracieux et précoce ; son regard, très-attentif, est fixé sur le travail du vieillard. L'oncle Mathias, solitaire dans la vie, aime cet enfant avec tendresse. L'amour paternel, si gravement froissé dans le cœur du pauvre homme, y a laissé de profondes racines qui cherchent un nouvel aliment. Le vieillard et l'enfant se taisent, absorbés par ce jouet. La scène est intime et tranquille, comme la vie de ceux qui la forment.

Une voix s'élève et Stéphanie chante cette romance douce et triste de *La mère*, que peu de personnes peuvent entendre sans une vive émotion :

Dieu bénit les petits enfants,
Les enfants qui dorment ;
Il assiste aussi, le Seigneur,
Les mères qui veillent.

Viens dans mes bras, mon doux enfant,
Les bras de ta mère ;

Pauvre petit, que ferais-tu
Si tu me perdais?

Ainsi chantait la sainte Vierge
A son fils aimé:
Cher enfant béni de ma vie,
Pardonne aux pécheurs.

Les pécheurs aux portes du ciel
Vendent des souliers,
Pour chausser les bons petits anges
Qui vont les pieds nus.

Pendant que Stéphanie chantait, l'oncle Mathias avait achevé le sifflet et l'avait donné à Gabriel. Celui-ci, plein de joie, courut vers sa mère en sifflant et ne cessant de siffler que pour chanter, de sa voix naïve et sur un rhythme monotone, le refrain que voici :

Siffle, siffle donc, sifflet,
Notre orge est sur le guéret;
Maintenant qu'il est jaunet,
Bien mûr et bien rondelet,
On le bat, et puis on met
Toute la paille en paquet
Dans l'auge du bourriquet.
Si tu ne siffles, sifflet,
Prends bien garde à mon stylet.

« Tais-toi, enfant, fit Stéphanie, ne vois-tu pas que tu vas réveiller ta sœur? »

L'enfant se réveilla, en effet; elle souleva vivement sa petite tête et, en voyant son frère, elle se mit à rire joyeusement.

« Quel bon sommeil a ce petit ange de Dieu, dit la mère en s'asseyant sur ses genoux. »

La petite fille tendit ses mains vers Gabriel; celui-ci s'approcha, entoura l'enfant de ses bras et l'embrassa.

« Comme ils s'aiment, dit l'oncle Mathias en les contemplant avec tendresse, on les dirait frère et sœur!

— Ne le sont-ils pas? répondit Stéphanie avec un accent convaincu.

— Dieu te garde, Stéphanie, dit l'oncle Bastien en paraissant à la porte. Jean n'est-il pas ici.

— Non, mais il ne tardera pas, fit la jeune femme; asseyez-vous et reposez-vous.

— Je viens un peu à la hâte, mes mules sont en avant sous la conduite d'André, mon petit-fils, qui a neuf ans; voyez quel brave garçon? En vérité, reprit-il en regardant les enfants, ceux-ci croissent comme des perfections : ma filleule est charmante. Dieu la bénisse! J'ai la main heureuse.

— C'est vrai; mais je crois que vous n'avez pas bien récité le *Credo* quand ou l'a baptisée, car je ne connais pas de créature plus turbulente.

— Plains-toi, femme : est-ce que tous les enfants ne sont pas turbulents! Mais dis-moi, depuis que tu as pris l'enfant, est-ce que don José I^er ne t'a rien donné?

— Que m'aurait-il donné? Le bonjour? Cela sans peine.

— Est-il un misérable plus déhonté!

— Notre temps de souffrance est passé; aujourd'hui, Dieu soit loué, nous n'avons pas besoin de lui. Depuis que nous avons hérité de mon oncle la pièce de terre que nous avons ici et la maison d'Aracena, nous n'avons besoin de rien, grâce à Dieu.

— Ce n'en est pas moins une indignité de la part de ce mauvais homme qui impose des charges aux gens et ne s'en met pas en peine. Et dire qu'il a été tout dernièrement à Madrid; il en est revenu, et, le croirais-tu? il en est revenu avec une croix.

— Et comment a-t-il obtenu cette distinction?

— Demande cela à Miguel Canas, qui a servi : il a vu le monde, il fait des vers comme un poëte, et il a fait en l'honneur de la décoration de don José un couplet que je vais te dire :

Vous vous figuriez au village
Qu'on mettait en croix les voleurs;
Aujourd'hui c'est un autre usage :
On pend la croix sur les voleurs[1].

1. Traduction textuelle :

Cuando en oscuras andaban las naciones,
Colgabanse á las cruces los ladrones,
Desde que se encendieron tantas luces,
A los ladrones cuélganse las cruces.

— Tu sais, reprit le muletier, que ce misérable, à la mort du père de sa femme, eut l'habileté de dépouiller complétement son beau-frère. Lorsque celui-ci se vit près de mourir, il fit appeler notre homme et le notaire qui avait aidé à sa ruine, et les fit asseoir de chaque côté de son chevet sans leur dire une parole. Comme ce silence se prolongeait, don José demanda au mourant pourquoi il l'avait fait venir. « C'est, répondit le beau-« frère, que j'ai voulu mourir, comme le Seigneur, entre deux « larrons. »

— Adieu, Stéphanie, je n'attends pas davantage. Oncle Mathias, adieu. »

Et le joyeux vieillard s'éloigna lestement.

De nombreuses années se succédèrent. Les habitants du hameau de Valdeflorès ne les comptaient pas.

Gabriel était un homme ; dans l'expression de sa physionomie il y avait une force sereine, une décision tranquille, une dignité bienveillante qui captivaient promptement l'intérêt et l'affection, tenaient en respect l'indiscrétion et la mauvaise plaisanterie. C'est ainsi qu'il avait été promptement garanti des allusions humiliantes que ses compagnons d'enfance s'étaient permises, sur sa naissance, avec cette persistance qui semble prouver que la cruauté est un instinct naturel à l'homme. Mais cependant l'insultante épithète de bâtard n'avait pas laissé d'atteindre son oreille ; elle avait froissé cette âme élevée et cette noble nature développées sous l'influence des lois inflexibles qui dirigent, au sujet de l'honneur, les sentiments du peuple espagnol. Élevé par Juan Martin, type parfait de ces hommes honorables et fiers qui ne savent pas transiger sur semblables matières, Gabriel connaissait toute la force, toute l'autorité de ces lois. Aussi s'était-il glissé dans son esprit une teinte de tristesse qui l'avait rendu réfléchi et concentré. Son âme délicate avait compris en même temps combien il était redevable à cette excellente famille qui lui dispensait par charité et par affection, à mains pleines et de tout cœur, ce que lui refusaient ses parents inconnus. Il professait pour Juan Martin le respect le plus profond, l'amour le plus dévoué pour l'excellente femme qui l'avait nourri de son lait ; il eût élevé un autel au premier, il eût voulu placer l'autre dans un reliquaire, sur son cœur. Un seul sentiment pouvait contre-balancer celui qu'il vouait à ses parents d'adoption : c'était un amour

profond pour la charmante Anna, la douce, la gracieuse fille de Stéphanie. De son côté, celle-ci aimait Gabriel avec tout l'abandon, toute la tendresse propres à son exquise nature féminine.

Juan Martin et Stéphanie avaient donné la plus grande preuve de l'attachement qu'ils portaient à Gabriel en vendant une maison dont ils avaient hérité à la ville pour le racheter de la conscription. Il ne leur restait que le champ, dans lequel Gabriel travaillait avec ardeur et assiduité, comme s'il eût voulu payer de la sueur de son front les sacrifices dont il était l'objet.

Il y avait des jours où la suave harmonie et le calme qui régnaient dans cette demeure ne préservaient pas complétement de tout souci l'âme de Stéphanie. Sa belle-sœur Marie-Joséphine, qui appartenait à la grande famille des gens qui se mêlent de tout, lui disait qu'Anna et Gabriel s'aimaient, et que si l'origine de cette affection n'avait pas de date, on ne pouvait prévoir non plus comment elle se terminerait.

« Eh bien, dit un jour Stéphanie, quel mal y aurait-t-il à cela?

— Oh! Stéphanie! Es-tu folle ou te moques-tu de moi! N'as-tu donc pas de honte! Prends garde que Juan Martin laisse sa fille épouser un bâtard!

— Gabriel est si bon! C'est un de nos plus habiles travailleurs; il a tout seul soutenu la maison lorsque mon pauvre Juan a eu la fièvre maligne; devons-nous le repousser et commettre une mauvaise action?

— Je m'en vais pour ne pas te voir, s'écria Marie-Joséphine avec impatience. N'as-tu donc pas fait assez pour lui? Ce qu'il fait, n'est-ce pas son devoir? »

Cette conversation avait causé à la pauvre mère une profonde tristesse. Elle passait les nuits sans dormir; priant Dieu, du fond de son âme, de mener les choses à bonne fin, et voyant bien qu'elle n'avait pas autre chose à faire. Elle ne voulait rien dire à son mari : son caractère doux, tolérant et timide lui faisait préférer le hasard à l'initiative.

Un matin, c'était la veille de Saint-Jean, l'oncle Bastien vint chez Stéphanie qu'il trouva seule.

« Dieu te bénisse, ma fille, dit-il en entrant.

— Et vous aussi, oncle Bastien; comment allez-vous?

— J'ai eu une douleur dans ce bras; c'est la sœur aînée de

celle que j'ai eue l'an passé dans cette jambe. Ces souvenirs me sont restés de l'époque où j'ai eu la fièvre quarte ; ils sont les avant-coureurs de la fin dernière ; mais celle-ci peut venir quand il lui plaira ; je ne la crains pas, avec un bon père à mon chevet. Quant à présent, je ne suis pas trop mal. Et la petite?

— Elle est allée avec les jeunes filles du hameau cueillir des fleurs dans la campagne. »

Dans la montagne d'Aracena, les jeunes filles vont, la veille de Saint-Jean, faire provision de fleurs; elles les font bouillir et se font des ablutions avec cette infusion, non pour être belles, mais pour conserver la santé. Si dans cette naïve préoccupation traditionnelle il y a moins de grâce et de coquetterie à rechercher la santé que la beauté, il y a assurément plus d'innocence et de bon sens.

« Et Juan Martin? demanda le muletier.

— Il est au champ avec Gabriel.

— Ce que j'ai à dire, reprit l'oncle Bastien, je voudrais vous le dire à tous deux ; mais comme je deviens tous les jours plus vieux et que je suis comme le pain qui durcit en vieillissant, je ne puis faire des pas comme autrefois. Aussi, pour ne pas recommencer un autre jour le chemin, je vais te raconter mon affaire, et tu la communiqueras à ton mari. Ma visite a donc pour but formel et direct de vous demander votre fille Anna pour mon petit-fils André. André est un des plus braves garçons du monde, vous le savez : il habite sa maison, il est fort indépendant, il n'a besoin ni de servir un maître ni d'aller travailler à la terre. Quand je m'en irai, et cela ne tardera pas, car je sens déjà mes jambes qui me quittent, tout ce que j'ai sera pour lui. Ainsi donc, mon André est un prétendu des plus convenables, et je viens avec grand plaisir chercher ici sa prétendue, parce qu'elle est ta fille, Stéphanie, et parce qu'on a toujours dit : « Choisis la toile pour la trame, et la fille à cause de la « mère. »

A cette ouverture de l'oncle Bastien, Stéphanie se sentit alarmée, comme le marin à qui le baromètre a annoncé la tempête et qui la voit surgir à l'horizon. Elle se troubla et put à peine répondre,

« Oncle Bastien, dit-elle, savez-vous si les enfants s'aiment?

— Ne t'ai-je pas dit que si je suis venu, c'est parce qu'André lui-même me l'a dit?

— Soit, mais Anna?

— Si l'autre me met en campagne pour la demander, c'est qu'il sait pouvoir le faire sans avoir à craindre un refus.

— Ah! mon pauvre oncle Bastien, je crains bien qu'il ne lo rencontre.

— Pourquoi cela? Anna est-elle amoureuse?

— Je le crois. Je n'ai pas de certitude, mais j'ai des doutes qui m'ont tenue plus de quatre nuits éveillée.

— Mais de qui?

— Je crois que c'est de Gabriel.

— Très-sainte Vierge! d'un .... enfant trouvé!

— Si elle l'aime, oncle Bastien, qu'importe son origine? Est-ce que je n'aurais pas aimé Juan quand même il l'eût été?

— Mais ton père ne t'eût pas laissé te marier, pour que tu n'eusses pas un fils sans aïeul, et Juan Martin fera de même, entends-tu?

— Et c'est là ma peine! s'écria la bonne et tendre mère des deux enfants.

— Ta peine! ta peine! fit l'oncle Bastien avec impatience.

— Voulez-vous donc que je voie pleurer mes enfants et que je ne pleure pas avec eux? Un brave garçon comme Gabriel, qui n'a pas son pareil au monde!

— Quant à cela, il n'y a rien à dire, reprit le muletier, Gabriel n'est pas un étourdi; c'est un garçon sensé et capable, tout le monde s'accorde pour le dire. Aussi il est bon pour tout, excepté pour devenir le mari de ta fille, attendu que lorsqu'il s'agit d'une alliance, ce qu'on considère le plus, c'est le sang; et il ne suffit pas qu'il soit bon, il faut encore qu'il soit pur. Tout cela, Juan te le dira aussi bien que moi, lui qui connaît le point d'honneur. Mais vous autres, les femmes, en fait de point vous ne connaissez que ceux que vous faites dans nos chausses. Vois-tu bien, Stéphanie, il n'y a que toi qui protége ces amours, et, toi, tu serais capable de laisser les poules te manger ton blé sans leur dire : Holà!

— Oncle Bastien, je n'ai rien protégé.... »

Stéphanie se tut, parce qu'elle vit paraître à la porte Anna, tenant son tablier relevé et rempli de fleurs. On ne pouvait voir un plus charmant tableau. La nature avait répandu à pleines mains ses perfections sur cette simple villageoise, et l'on ne savait si l'on devait admirer de préférence sa taille élégante,

ses traits fins et parfaitement réguliers, ou la grâce enfantine et modeste qui accompagnait chacun de ses mouvements.

La mauvaise humeur de l'oncle Bastien se dissipa à la vue de cette gracieuse apparition, comme la neige fond à la venue du soleil.

« Holà! dit-il en voyant entrer Anna, qu'on dise encore qu'il n'y a pas de jolies filles au village! Vive Dieu! aussi vrai que j'en compte trois fois vingt et dix encore, si je n'avais que vingt ans, nul autre que le fils de mon père ne cueillerait cette corbeille de roses. Tu as un air de princesse, une taille de Catalane, la démarche d'une Aragonaise et le frais visage d'une montagnarde.

— Allons, vous voulez vous moquer d'une pauvre villageoise, dit Anna en souriant.

— Villageoise, oui, certes! Villageoise est la poule, et le renard la croque. Sache donc que je ne suis pas le seul à qui cette petite personne paraisse autre chose qu'un fétu de paille. Je suis venu pour te demander, et celui qui m'envoie est un charmant amoureux, un garçon complet, comme il y en a peu. Il est robuste comme un chant d'église, haut comme une tour; il a des forces à céder, et il lui en restera encore. Pour être joli de figure, il ne l'est pas, mais qu'importe? Le bœuf et l'homme sont créés pour faire peur. »

La pauvre Anna, en entendant ces paroles, avait perdu ces belles couleurs qui, à son entrée, rivalisaient avec celles des roses qu'elle portait; le doux sourire avait fui de ses lèvres, comme les papillons s'étaient enfuis du calice des fleurs, et ses beaux yeux regardaient sa mère avec angoisse.

« Oncle Bastien, dit celle-ci, ce que vous faites là n'est pas d'usage et n'est pas convenable : on ne prend pas ainsi les couleurs aux joues des jeunes filles en leur parlant de mariage; cela ne se fait qu'avec les parents. Ne voyez-vous pas que vous l'humiliez?

— Allons donc! est-ce qu'on mortifie les jeunes filles en leur proposant un prétendu? Écoute, Stéphanie, tu deviens vieille et tu oublies tes quinze ans. Au fait, Anna, reprit le vieillard sans se laisser intimider, veux-tu de mon petit-fils André? C'est un brave garçon, de bon naturel et d'une droite origine; il te fera honneur partout, et il te tiendra dans ta maison plus heureuse et plus paisible qu'une sainte dans une niche. »

Anna baissa ses yeux qui se remplissaient de larmes.

« Oncle Bastien, dit la mère accourant au secours de sa fille. pourquoi la tenez-vous ainsi comme saint Laurent sur son brasier? Vous voyez bien qu'elle ne veut pas?

— Femme, répondit le muletier, veux-tu laisser chacun négocier ses affaires comme Dieu le lui conseille? Avant d'aller dire à mon petit-fils : N'y pensons pas, je veux au moins essayer de pouvoir lui dire : Ce n'est pas impossible. Eh bien! Anna, que réponds-tu? »

Anna resta muette, immobile, sans se plaindre et sans résister, comme étaient dans son tablier, les douces et fraîches filles d'avril.

« Je n'aurais pas pensé, fit alors le muletier avec cette rudesse et cette hardiesse que lui donnaient sa position d'aïeul d'André et d'ami de Juan Martin, que la fille de dignes parents, élevée avec soin et mesure, pût donner à son honnête famille le chagrin de la voir dédaigner l'un des premiers garçons du village et leur faire l'affront de vouloir épouser un bâtard. On appelle cela, tête folle, ne pas avoir de honte au visage. »

A ces dures paroles, Anna, cette suave créature dont la mère était si douce et le père si dévoué, qui jamais n'avait entendu ni un mot élevé ni un reproche, se sentit si honteuse et si cruellement frappée, qu'elle laissa tomber son tablier pour se cacher la figure de ses deux mains, et elle-même se jeta en sanglotant sur une chaise, entourée de ses fleurs qui jonchaient le sol comme frappées par la même douleur.

« Oncle Bastien! oncle Bastien! s'écria Stéphanie en courant vers sa fille dont elle entoura la tête de ses deux bras, quel droit avez-vous de parler de cette manière à la fille de mes entrailles et de lui déchirer le cœur? Est-ce raisonnable? est-ce digne d'un ami? Dire à cette pauvre âme qu'elle n'a pas de honte, et cela parce qu'elle ne veut pas se marier avec votre petit-fils! Aurait-elle donc moins de honte et moins de conscience à l'épouser parce qu'il a quelque chose, sans l'aimer, et à laisser là celui qu'elle aime parce qu'il est malheureux! Anna, ma vie, mon cœur, ne pleure pas, non! »

La bonne Stéphanie mêlait ses larmes à celles de sa fille, qui avait caché sa tête dans le sein de sa mère.

L'oncle Bastien, qui avait un bon cœur et qui aimait vivement la mère et la fille, resta muet, tout peiné et tout contrit

de l'effet qu'avait produit sur ces douces natures féminines sa brusque sortie. Il se hâta de dire, confus et repentant :

« Allons ! ne pleure pas, petite ! Pour l'amour de Marie très-sainte, ne pleure pas ! Ce que j'ai dit n'est qu'un mot en l'air; c'est la langue qui a parlé et non la volonté, ne le prends pas au sérieux. Fais ce qui te conviendra et mets que je n'ai rien dit. Les choses seront mieux de la sorte. Je ne puis nier qu'André ne soit pas bon à grand'chose ; il a une forte tête peut-être, mais pas de moelle dedans, et cela se voit. Ce barbare aurait mieux fait de s'entendre avec toi plutôt que de m'envoyer chercher de la laine pour être renvoyé tondu. Ainsi donc tu feras bien de dire à cet imbécile de passer au large. Voyons ! ne pleure pas; allons ! c'est fini. Que veux-tu que je fasse encore? Veux-tu que je demande à ton père de te marier à Gabriel? Écoute bien : je te jure par ceci, dit le muletier en se prenant la barbe, celui qui ira parler à ton père pour que vous vous épousiez, ce sera moi, avec la bouche que voici. Dieu en a enlevé la garniture; mais il y est resté une parole persuasive. Allons, voyons, Anna, Stéphanie, faisons la paix, et le diable s'en aille aux enfers ! Allons, filleule, relève cette jolie figure : ton affaire est en bonnes mains, et si l'oncle Bastien n'y amène pas ton père, le prêtre Jean des Indes lui-même n'en sera pas capable. Celui qui payera les frais de tout cela, ce sera cette grosse bête d'André ; il n'a pas pensé à tout. »



## CHAPITRE IV.

Lorsque l'oncle Bastien vit arriver Juan Martin, il se disposa à remplir sa promesse, et il y mit le zèle empressé des gens qui se repentent. Stéphanie avait emmené dans sa chambre sa fille affligée, Gabriel prenait soin des mules, de sorte que Juan Martin et le muletier restèrent seuls, et la conversation suivante s'engagea tout aussitôt entre eux :

« Ne te semble-t-il pas, Juan, que tu ferais bien de marier tes enfants ?

— Que me dites-vous là, oncle Bastien ?

— Ce que j'ai dit.

— Puisque vous savez bien que cela ne peut être ; pourquoi cette question de but en blanc ?

— Mais pourquoi ne veux-tu pas ? Il y a des choses qui sont claires comme la lumière du jour. Qu'as-tu à opposer à Gabriel, qui est un garçon de grande valeur, si ce n'est qu'il est enfant trouvé ?

— Mais je ne dis rien.

— Cela se voit ; et comme tu es un personnage, tu recherches un gendre qui ait un sang titré ; tu veux un *don*. Mais vois-tu, mon fils, par les temps qui courent, quiconque a une chemise blanche et vingt réaux dans son gousset peut se donner un *don* gros comme la maison, par exemple, don José I<sup>er</sup>.

Les titres et les qualités se prennent comme des numéros à la loterie : une excellence vaut deux sous, une seigneurie vaut deux maravédis ; le titre le plus légitime, c'est celui d'oncle : il ne s'octroie pas ni ne s'achète, on le doit aux cheveux blancs.

— Oncle Bastien, vous vous accrochez aux branches. Vous savez du reste que Juan Martin n'est pas un imbécile ; mais vous savez aussi qu'il a hérité d'un bon sang, et qu'il n'y veut pas de moucheture, pas plus que de mauvaise nuance dans sa race ; et, à moins que vous ne teniez à marcher hors de la ligne droite, vous ne nierez pas que je n'ai raison.

— Parbleu ! tout le monde a raison, la raison est la chose la plus répandue ; elle court les grands chemins ; mais j'ai à te dire, Juan, que Gabriel est un garçon complet et que tu ne trouveras pas facilement un gendre de meilleure apparence.

— Oncle Bastien, pour m'apparenter, je ne regarde pas seulement aux branches, je regarde aussi le tronc.

— Allons, cher homme, laisse là ce tronc et ces branches, et considère que ces enfants sont amoureux. Quel remède trouves-tu à cela ?

— Rêvez-vous tout éveillé ? Comment voulez-vous qu'ils le soient ?

— Je te dis que cela est. Et maintenant songe que si tu t'obstines à ne pas les laisser marier, tu vas les rendre malheureux ou bien tu les pousseras à te désobéir.

— Vous savez ce que l'on dit, oncle Bastien ? Gabriel ni Anna ne cesseront jamais de respecter la puissance paternelle, ils ne manqueront jamais à leur croyance « que tous doivent honorer Dieu dans le ciel, le roi sur la terre et le père dans la maison. »

— Ami, tout cela est aujourd'hui du despotisme pur, et n'est plus en usage dans ce siècle civilisé, dit le vieillard en souriant.

— Laissez-moi avec toutes ces raisons, reprit Juan Martin ; ces choses-là sont bonnes à dire à don José Ier.

— Écoute Juan, pense donc que si tu t'entêtes à ne pas vouloir, comme Gabriel est aimé de tout le monde, on va se mettre à te harceler et tu seras comme le lièvre que tout le monde poursuit.

— Oncle Bastien, celui qui laboure droit, personne ne lui retire sa charrue. Personne n'a jamais eu rien à faire de mes os et personne n'en fera rien, si ce n'est le fossoyeur lorsque je serai mort ; entendez-vous ?

— Bêtises, Juan. Avec ta pureté de sang et ta renommée, tu es plus haut monté que les étoiles. Qui est-ce qui saura, dans la suite des temps, si l'aïeul de tes arrière-petits-enfants a connu ou n'a pas connu son père?

— Les papiers le disent. Sans l'acte de baptême, qu'est-ce qu'un homme? voulez-vous me le dire? Il est de pire condition que les animaux de bonne race dont le fer a marqué l'origine.

— Pourquoi, homme de Dieu, t'acharnes-tu à rendre malheureux ces pauvres enfants? Fais attention, Juan, qui veut un cheval sans tache va à pied toute sa vie.

— Je vous ai dit que je ne veux pas de taches dans le sang que mes pères m'ont donné pur; je ne veux pas me faire montrer au doigt.

— Alors, je n'ai rien dit. Tu n'es pas d'ordinaire aussi terrible, Juan. Allons, mon homme, rends-toi à la raison, au désir de tous, et consens.

— Oncle Bastien, dit Juan d'une voix grave et décidée, Jésus n'a pas quitté sa croix, je ne quitterai pas mon opinion.

— Alors adieu, Juan. Non, dit le muletier en se levant avec un mouvement d'impatience, tu veux te donner plus de dignité qu'un grand, tu raisonnes plus qu'un marquis. J'en suis tout abasourdi. Tu veux parler comme un roi, tu te figures que tu es infaillible comme le saint-père, et tu n'es ni roi ni pape; mais un entêté taillé dans le même bloc que ma mule. »

Cela dit, le muletier s'en alla trouver Stéphanie.

« Quand on le ferait faire à Paris, en France, dit-il, on ne trouverait pas un entremetteur de mariages heureux comme moi Me voilà parti avec mes poches pleines de *non*. Anna, ton père est plus net qu'un coup de fusil, et sans appel tout comme un conseil de guerre. Il n'y a pas d'ingénieurs capables de dresser leurs batteries mieux que je ne l'ai fait; mais chaque chose que dit Juan Martin prend aussitôt racines, et si à la fin il a raison, que veux-tu faire, ma fille? il faut baisser les oreilles et se tenir tranquille. Pour moi, je m'en vais comme Barrido, repoussé avec perte et penaud. »

Anna se remit à pleurer.

« Que veux-tu, ma fille, reprit l'oncle Bastien, les choses ne tournent jamais comme il nous semble qu'elles devraient arriver. Elles se présentent en ce monde, comme les cornes dans un sac, toutes en pointe. »

Gabriel s'aperçut bien qu'Anna avait pleuré. C'était un incident si nouveau et si étrange dans la tranquille et pacifique existence de cette famille, qu'il sentit son cœur comprimé par un triste pressentiment. Cependant lorsque la maison fut endormie et que Gabriel sortit doucement et sans bruit pour aller s'entretenir avec sa bien-aimée à sa fenêtre, celle-ci, avec cette délicatesse qu'inspire l'amour, sentant plus vivement les coups portés au cœur de la personne aimée que ceux qu'elle recevait elle-même, ne dit rien au jeune homme de ce qui s'était passé. Elle motiva ses larmes et son abattement sur la demande qu'avait faite l'oncle Bastien et qui, pouvant être accueillie par ses parents, lui causait de vives inquiétudes.

« Tes parents voudraient te marier avec André, dit Gabriel.

— Je ne le veux pas; ils en sont fâchés, et c'est là la cause de mon chagrin, répondit Anna.

— Et ils ne veulent pas que tu te maries avec moi!

— Nous attendrons jusqu'à ce qu'ils le veuillent.

— Et que gagnerons-nous à attendre? demanda Gabriel avec chagrin.

— Nous ne nous séparerons pas.

— Dois-je donc être la croix sur laquelle tu vas clouer ta vie et souffrir?

— Souffrir par amour n'est pas souffrir, Gabriel.

— Ma pauvre Anna!

— La fleur n'est pas à plaindre si on ne l'éloigne pas du soleil qui la fait vivre.

— Anna! Et si l'on cherche à t'éloigner de ce malheureux, étranger de tant de manières à ta famille, l'oublieras-tu, ou bien lui seras-tu constante?

— Je le serai tant que tu le seras; et si tu cesses de l'être, je le serai encore. T'aimer est mon courant. Et toi, Gabriel, seras-tu ferme dans ton affection?

— Anna, la mer a ses marées, la lune ses décours, le vent ses inconstances : tu sais bien que mon amour est profond comme la mer, mais sans marées; élevé et triste comme la lune, mais sans déclin; pur et persévérant comme le vent, mais sans caprices. »

Ce qui venait de se passer causa à Gabriel un profond chagrin et le fit réfléchir sur sa position et sur ses devoirs. Jamais, dans ses amours avec Anna, ces amours qui chez tous deux

avaient devancé la réflexion, jamais ne lui était venue à l'esprit cette terrible pensée, qu'un pauvre bâtard ne pouvait ni ne devait s'offrir pour gendre. Un remords aigu pénétra dans son âme, lorsqu'il considéra avec quelle imprudence il avait uni à son sort le sort de cette jeune fille.

Le résultat des pénibles pensées de Gabriel fut le désir de connaître son origine; et comme il savait que don José Sanchez était le seul qui pût l'éclairer à ce sujet, il se détermina à aller lui parler. Il espérait qu'étant si directement intéressé, il pourrait inspirer à ce rude et indifférent arbitre de son sort plus de confiance que les personnes qui avaient fait avant lui la même tentative.

Le dimanche suivant, il mit ses meilleurs vêtements et prit le chemin d'Aracena.

Mais avant d'introduire Gabriel auprès de la personne qu'il était si désireux de rencontrer, donnons d'abord une idée d'elle. Il y a aujourd'hui dans le monde tant d'individus de cette nature, que nous n'apprendrons rien à nos lecteurs. Qu'y a-t-il d'ailleurs de nouveau sous le ciel? Dans le monde matériel, il y a l'application de la vapeur; dans le monde moral, nous voyons toujours et partout les mêmes masques sous des costumes différents, tournant toujours dans le même cercle vicieux.

Don José Sanchez, — l'oncle Bastien nous a déjà conté sa biographie peu intéressante, — était un homme vulgaire, physiquement et moralement. Il appartenait à une classe abondante que nous pourrions appeler les *chauves-souris*, c'est-à-dire des êtres fort laids qui ne sont ni des oiseaux, parce qu'ils n'ont pas de plumes, ni des quadrupèdes, parce qu'ils ne sauraient fouler notre sainte terre. Ils se sont arrangé des ailes avec lesquelles ils ne sauraient s'élever, et alors ils volent lourdement entre le jour et la nuit, entre les deux sphères céleste et terrestre. Ils appartiennent à cette espèce connue de mammifères qui, selon les récits de certains voyageurs, sucent le sang des malheureux qu'ils trouvent endormis. La seule différence entre ces deux classes de chauves-souris, la classe humaine et la classe animale, c'est que la dernière, plus sensée, sachant qu'il ne lui est pas donné de chanter, ne le tente pas, tandis que l'autre s'y essaye avec la plus étrange audace. Leurs croassements discordants s'entendent aussi bien dans les régions élevées et publiques que dans les parages bas et

obscurs. Il ne manque pas d'oies, d'oisons ou de paons qui s'extasient à les écouter, mais les oiseaux les fuient et les hiboux eux-mêmes les invitent à se taire.

Don José Sanchez était le type le plus complet de cette espèce. Sa structure était grossière et carrée; il avait les pieds et les épaules tellement larges, que leur maître semblait tout préparé à recevoir un fardeau, comme l'est un piédestal pour recevoir une statue. Il avait le visage dur, brut, sombre et sans sourire, comme s'il eût été sculpté dans une pierre grossière et non polie. Ses cheveux, épais et coupés très-courts, étaient mêlés de blanc et de noir et se tenaient droits comme les crins d'une brosse à souliers ; ses sourcils étaient si grands et si fournis, qu'on eût dit des sourcils postiches de carnaval, et sous leur ombre se cachaient des yeux sans éclat et sans expression. Ses regards étaient durs lorsqu'il essayait de les rendre arrogants; investigateurs, lorsqu'il cherchait à les faire pénétrants, et ils devenaient timides en présence des supérieurs, lorsque don José eût voulu seulement être aimable.

Don José n'avait pas même la dignité de son orgueil; il ne le témoignait que par des grossièretés spontanées et par des duretés préméditées. Sentant tout ce qui lui manquait pour être à la hauteur de ces autres notabilités hibrides plus civilisées, qui savent tenir leur cuiller et leur fourchette et laisser passer devant elles leurs visiteurs, il était humble avec tous les étrangers; il s'entourait, autre Jupiter, des nuages de la modestie; il prenait l'apparence, l'organe, le regard et l'attitude d'un mendiant. Mais aussi il se dédommageait de cette éclipse de sa prépondérance et de cette sourdine mise à son langage habituellement sec et décidé, lorsqu'il revenait à son village et au milieu de ses inférieurs. Avec ceux-ci il affectait la hauteur la plus irritante, le dédain le plus cruel; au grand dépit des braves gens de nos campagnes, fort peu accoutumés à semblable procédé, et qui se disent, dans leur langage proverbial, qu'il n'y a plus rude couche qu'une couche de bois brut.



# CHAPITRE V.

Don José était dans son bureau : on y conduisit Gabriel lorsqu'il demanda le maître. En entrant, Gabriel vit, près de la porte, un pauvre vieux jardinier, qui présentait une requête au nabab du lieu.

« Seigneur alcade, lui disait-il, moi et les autres qui occupons les terrains autour de l'étang de Vallellano, nous sommes tous perdus.

— Quelle est cette histoire? que puis-je y faire? répondit le *Bondo Cani*.

— Seigneur, nos jardins sont bornés par les pâturages communaux. Votre Grâce a décidé que ces pâturages seraient loués dorénavant. Ils ont été pris à ce titre par le fils de Votre Grâce et par les autres jeunes messieurs du pays, qui veulent en faire une chasse et qui les ont fait clore. Ils ne permettent à âme qui vive d'aller y tirer un coup de fusil, et les lapins y ont pullulé de telle sorte, qu'ils dévorent tout ce que nous semons. Nous sommes perdus et désespérés.

— Terminons. Que voulez-vous? Au fait.

— Seigneur, est-il permis qu'après avoir mis dans la terre toutes nos peines, toutes nos sueurs, tout notre sang, cela ne serve qu'à engraisser des lapins pour les jeunes messieurs? Faut-il que tant de malheureux, avec leurs femmes et leurs en

fants, périssent pour le divertissement de ceux qui ont loué ces biens de propres, auparavant la propriété de tous les habitants? Au nom de la sainte mère de Dieu, seigneur alcade, obligez ces messieurs à chasser ou à laisser chasser.

— Il ne manque plus que cela! répondit don José avec hauteur; si les lapins vous gênent, ajouta-t-il en tournant le dos au pauvre homme, mettez-leur des muselières. »

Le vieux jardinier s'en alla désespéré. « Quand le communal était à tout le monde, murmurait-il, c'était une bénédiction pour le pays; aujourd'hui qu'il est loué et enclos, c'est notre perdition. »

Don José qui venait d'affermer la régie des eaux-de-vie était tout absorbé dans ses calculs; il était retourné s'asseoir devant son bureau, il avait repris sa plume et faisait ses comptes, sans s'apercevoir de la présence de Gabriel.

« Seigneur don José, dit celui-ci,

— Un autre! fit la digne autorité sans lever la tête. Promptement, parce que je n'ai pas de temps à perdre; et pour que tu n'en perdes pas non plus, je te préviens, si tu l'ignores, que je ne prête pas et que je ne donne ni ne reçois d'engagement. Maintenant va! »

Gabriel possédait ce caractère espagnol fort et digne que l'impertinence ne saurait intimider, et cette intelligence précise qui ne se laisse pas embarrasser par les raisonnements et moins encore par les déraisons.

« Seigneur, répondit-il avec calme, plutôt vous m'expédierez, plutôt je cesserai de vous déranger. Il y a un peu plus de vingt-deux ans, vous avez confié à Marie-Joséphine Moreno, pour le nourrir, un enfant nouveau-né.

— Eh bien? Viens-tu me dire qu'il est mort? C'est une petite perte. »

Gabriel éprouva un mouvement de colère et d'indignation dont il fut un instant suffoqué, puis il reprit sur le même ton :

« Non, seigneur, il n'est pas mort. Cet enfant est devenu un homme, et il est en votre présence. »

Don José, qui jusqu'à ce moment n'avait fait aucune attention à son interlocuteur, se retourna vers lui, le corps penché, la main appuyée en arrière sur le bras de son fauteuil. Il regarda Gabriel fixement, sans remuer les lèvres, sans donner

aucun signe d'intérêt; puis, revenant à sa position précédente, il reprit sa plume et se remit à écrire en disant avec la plus grande indifférence :

« Eh bien?

— Je viens, répondit Gabriel, vous demander de me dire quels sont mes parents.

— Je ne le sais pas, » fit rapidement don José, avec ce ton aigre et hostile qu'il mettait à dire tout ce qui pouvait humilier ou blesser. Puis, voyant Gabriel silencieux et douloureusement surpris :

« Je t'ai dit, ajouta-t-il, que je n'en savais rien; que veux-tu de plus?

— Vous ne le savez pas? demanda encore Gabriel avec abattement.

— Je ne le sais pas, » fit de nouveau cet homme cruel, qui persistait, par réflexion, dans le mensonge criminel qui s'était d'abord échappé de ses lèvres.

« Cela n'est pas croyable! » murmura Gabriel atterré, puis il ajouta d'une voix ferme : « N'avez-vous pas payé les premiers mois de mon éducation? Vous me portiez donc quelque intérêt?

— Maudit soit l'intérêt! reprit ce porc-épic; on t'a jeté à ma porte, je t'ai recueilli, j'ai payé par compassion quatre mois de nourrice. Il me semble que j'ai fait assez, et si tu en trouvais beaucoup qui voulussent t'entretenir l'un après l'autre pendant quatre mois, tu pourrais passer doucement la vie. Pour ma part, je ne compte pas faire davantage.

— Je ne viens pas, répondit Gabriel avec hauteur, vous demander de m'aider; j'ai des bras, monsieur, et celui à qui Dieu donne des bras est à l'abri de la honte de l'aumône. Je viens vous demander une chose qui vous coûtera peu et que vous me devez en bonne conscience, que je vous prie et vous supplie de me donner au nom des souffrances du Christ : une indication quelconque sur mon origine.

— Nul ne peut donner ce qu'il n'a pas, répondit don José avec impatience. C'est assez : maintenant laisse-moi en paix; je ne suis pas du lin pour être ainsi pressé et broyé. »

Puis prenant un ton magistral et sentencieux, il termina par cette allocution morale et philosophique :

« Sois un homme probe et honnête, sois le défenseur zélé

des droits sacrés du peuple et de la liberté de la patrie, et tu seras le fils de tes œuvres, la plus honorable des origines. Pour le reste, que tu sois fils d'un bourreau ou d'un duc, d'un mulâtre, d'un grand, de l'amour ou du mariage, psssssst! qu'importe? »

A ces paroles qui lui parurent une cruelle plaisanterie, Gabriel sortit sans saluer, poussant violemment la porte qui se ferma avec bruit.

« Le diable soit de l'impertinent lourdeau! » fit don José Ier en remplaçant son ton déclamatoire par un grotesque grognement.

Gabriel rentra désespéré. Mille projets et mille idées traversèrent son esprit.

« Non, disait-il, je ne serai pas le serpent qui tromperai les bienfaiteurs qui m'ont réchauffé dans leur sein. Je m'en irai, je me ferai soldat, c'est la carrière d'un homme de cœur. »

Mais ces résolutions fléchissaient devant la douleur qu'elles causaient à Anna, lorsque Gabriel les lui communiquait.

« Gabriel, s'écriait-elle, réfléchis à ce que tu veux faire, car ton départ m'ouvrira le tombeau. Tu veux t'en aller et tu dis que tu m'aimes! Pour prouver que l'on aime il ne faut pas toujours le dire, mais souffrir beaucoup.

— Anna, répondait Gabriel, il est un sentiment plus impérieux chez l'homme que l'amour, c'est le devoir.

— Ton devoir est de songer à moi, Gabriel, » répliquait Anna.

Gabriel passa plusieurs jours dans cette lutte terrible, disculpant toujours son père, même lorsqu'il sentait avoir le plus à se plaindre de sa rigueur; puis, tombant dans un profond abattement, lorsqu'il se voyait au milieu de cet océan d'amertume sans espérance à aucun point de l'horizon.

Un jour de fête, la famille était réunie autour de la table; Gabriel n'avait pas mangé, et Stéphanie fixait ses yeux pleins de larmes sur la pâle figure de son fils, lorsque parut tout à coup le seigneur don José Sanchez, avec un énorme chien en avant-garde, et à l'arrière-garde un humble alguazil.

« Sa Grâce ici? dit Juan Martin en se levant sans précipitation pour aller recevoir l'alcade.

— Où est-il? où est cet enfant que je vous ai donné à élever? répondit don José en soufflant; où est le fils de mon meilleur et de mon plus cher ami? »

Juan Martin se plaça de côté pour que don José pût voir Gabriel, qui, adossé à l'un des poteaux qui soutenaient le toit, considérait avec dédain l'air agité de l'homme important. Il y avait tant de froideur et de dignité dans l'attitude noble et modeste en même temps de Gabriel, que la pétulance de l'ami de son père en fut promptement calmée.

« Mon enfant, s'écria celui-ci, en essayant d'abord une excuse de diplomate, le secret qu'exigeaient les circonstances m'a contraint de m'éloigner de toi en apparence, afin de détourner tout soupçon; mais crois bien que je ne t'ai jamais perdu de vue. J'ai toujours éprouvé pour toi le plus vif intérêt : seulement il m'a fallu le dissimuler.

— Et vous avez réussi, interrompit Gabriel avec un amer sourire. Mais dites-moi, dites-moi bien vite qui est mon père, qui est ma mère?

— Ton père, répondit don José, est le général Labrador, qui vient de m'annoncer son arrivée à Madrid.

— Et ma mère, où est-elle?

— La pauvre femme est morte en te donnant le jour. Ton père, qui était compromis dans une affaire politique, fut obligé de fuir de Séville; sa femme, qui était une épouse accomplie, ne voulut pas se séparer de lui. Ils passèrent par ici pour gagner le Portugal, je les reçus dans ma maison, où tu naquis.

« Ton père ne pouvait t'emporter avec lui; il te laissa près de moi en me recommandant de veiller sur toi, ce que j'ai fait avec toute la prudence possible. Je n'avais rien appris de lui depuis cette époque et je le croyais mort, lorsque sa lettre est venue me combler de joie et me permettre de lever le voile que la prudence m'avait forcé de tenir baissé. Il me charge de t'envoyer vers lui sans retard. Pars donc, afin qu'il voie que j'ai rempli la mission qu'il m'avait laissée et que, grâces à moi, il peut être fier d'avoir un fils de belle venue. »

Il serait difficile d'analyser les sensations que ces révélations produisirent chez les personnes présentes : c'était un mélange de contentement et de douleur, deux sentiments également violents et profonds.

« Il partira, je le perds; mais Dieu le conduit, il sera heureux, pensait le digne Juan Martin, » sans songer à remarquer que cet homme qui avait si indignement abandonné l'orphelin s'attribuait, à son détriment, l'honneur de l'avoir élevé.

« Il va partir, le fils de mon âme ; il oubliera ma pauvre fille ! Pourquoi, mon Dieu, l'appelez-vous à tant de grandeur ? »

Ces idées passaient comme de noires ombres devant les yeux pleins de larmes de Stéphanie.

L'oncle Mathias tomba sur un banc en murmurant :

« Lui aussi s'en va ! »

Anna s'était retirée dans sa chambre ; son cœur aimant n'avait compris et bien défini qu'une chose et il s'était senti déchiré comme par un poignard, c'était l'absence ! Elle s'était laissée tomber sur son lit, et elle répétait, au milieu des sanglots :

« Il s'en va ! il s'en va ! »

Gabriel seul, bien que digne et se contenant, se sentait complétement heureux.

« Gabriel, mon fils, continua don José, rien ne t'empêche de partir demain. Tu diras à ton père que j'ai mis à ta disposition mes propres chevaux et mes propres serviteurs. Tu vois que je ne manque ni de zèle ni de ponctualité à obéir à ses ordres. N'est-ce pas bien ainsi ? »

Gabriel fit de la tête un signe d'assentiment.

Un instant après, voyant que tous étaient trop émus pour faire suffisamment attention à son importante personne, don José battit en retraite, précédé de son chien et suivi de son humble alguazil.

Le père de Gabriel était en effet un ancien ami de don José. Cette amitié datait de fredaines commises de compagnie à l'époque de leur première jeunesse. Lorsque le premier, compromis à Séville dans un acte de rébellion contre l'autorité, fut obligé de passer en Portugal, il se réfugia dans une habitation de don José, où naquit son fils et où sa femme mourut. Le fugitif confia l'enfant aux soins de son ami, avec une petite somme dont il put se départir, et continua précipitamment sa fuite.

Lorsque fut épuisé le dépôt resté entre les mains du riche avare, celui-ci, comme nous l'avons vu, abandonna complétement le fils de son ami, qui se trouva recueilli par l'infinie charité de ces pauvres gens du peuple. Plus de vingt années s'étaient passées, et dans le cœur de don José, devenu fossile par sécheresse, il ne restait pas un souvenir de cet ami de sa jeunesse, quand il reçut une lettre de celui-ci datée de Madrid. L'ami ne faisait pas sa monographie : il disait seulement que s'étant distingué sur un point quelconque de cette malheureuse

Amérique, fille de la pauvre Espagne, il revenait de ce champ d'asile, de cette terre promise des aventuriers, avec un titre de général, peut-être problématique, mais avec un capital en billets de banque qui était positif.

Il espérait, ajoutait-il, que don José avait eu soin de l'éducation de son fils, qu'il trouverait en celui-ci un bon patriote, et il demandait qu'on le lui envoyât promptement.

Nous avons vu comment don José s'était acquitté de cette mission avec zèle et ponctualité, considérant surtout que sa liaison avec un général reçu à la cour pouvait lui être d'une grande utilité; et c'était en effet pour lui un nouveau motif d'importance. Don José entrevit des honneurs et des distinctions dans les riants horizons de ses espérances.

Ces joyeuses pensées occupaient le retour du seigneur Sanchez, et sans qu'il s'en aperçût se faisait la nuit. Puis la lune se levait, cette ennemie du bruit qui étourdit, de l'éclat qui éblouit. Elle grandissait dans un ciel pur comme elle, éclairant tout ce que sa lumière pouvait atteindre, doucement et mélancoliquement, comme le fait le souvenir.

La porte de la maison de Juan Martin s'ouvrit; Gabriel en sortit et vint frapper doucement à la fenêtre d'Anna. La fenêtre s'ouvrit sans bruit; mais avant que Gabriel pût distinguer la figure de celle qu'il aimait, des sanglots lui annoncèrent sa présence.

« Ne pleure pas, Anna, lui dit-il, tu me déchires l'âme.

— Ne pas pleurer lorsque tu t'en vas! répondit-elle.

— Ne serais-je pas parti, si j'avais dû être soldat?

— Sans doute, mais tu serais revenu.

— Peux-tu croire que je ne reviendrai pas, Anna?

— Je le crains.

— Et pourquoi, dis-moi, pourquoi?

— Parce que ton père ne voudra pas te laisser revenir.

— Pourquoi penses-tu cela?

— Parce que c'est un seigneur haut placé.

— Si cela était, ce que je ne crois pas, nous aurions à voir.

— Je n'ai pas de chagrin si tu dois revenir.

— Je reviendrai.

— Quand?

— Lorsque j'aurai ma majorité, si je ne le puis auparavant. »

Anna balança sa jolie tête et dit en recommençant à pleurer:

« D'ici là tu m'auras oubliée!

— Le penses-tu? demanda Gabriel assombri.

— Oui, comme la chanson :

Avec moi tu prétends lutter,
Dit un jour le temps à l'Amour;
Ce fol orgueil dont tu te berces,
Je saurai bien t'en corriger.

— Alors, si tu ne crois pas à la durée de mon amour, dit Gabriel avec tristesse, croiras-tu du moins à ma parole, Anna?

— Jure-moi donc que tu ne m'oublieras pas?

— Ma promesse ne te suffit pas?

— Non, je veux avoir Dieu pour garant et les anges pour témoins!...

— Eh bien, je te jure, fit Gabriel d'une voix émue, de n'aimer que toi, de n'avoir d'autre femme que toi : je te le jure par les seins qui nous ont nourris tous deux, par le sang que Jésus a versé pour nous! Et si je ne tiens pas mon serment, puisse mon ange gardien, qui m'écoute, m'abandonner pour toujours. Et toi, Anna, puis-je me fier à toi?

— Si tu le peux? comme en la foi qui sera ton salut, Gabriel! et, si je t'oublie, puisse la Vierge des Douleurs, lorsque je l'appellerai ma mère, me répondre : « Je ne te connais pas! »

Gabriel partit le lendemain.

« Adieu, mon fils, lui dit Juan Martin en le reconduisant; je n'ai pu t'apprendre comment on fait dans les grandes villes, où l'on trouve des livres et des maîtres en abondance, où l'on peut faire des études savantes; mais je t'ai donné la croyance chrétienne que j'avais reçue de mon père et cela suffit pour faire d'un homme un homme de bien. C'est là le premier but en ce monde, et ceux qui ont la croyance chrétienne peuvent aller la figure découverte et non le chapeau rabattu sur les yeux. Ne crois pas, mon enfant, ce que te diront plus de quatre imbéciles qui ont appris leurs doctrines dans le français et dans l'anglais, que les faits de Dieu ont vieilli : ils ne vieillissent jamais, attendu que Dieu naît à chaque heure; il ne mange ni ne boit, mais il juge ce qu'il voit. On dit encore que le mensonge ne gagne rien à être jeune et que la vérité ne perd pas pour être vieille. Pour parler plus net, mon fils, aie pour principe que lorsque l'honneur et le profit ne tiennent pas dans le même sac

il faut s'en tenir à l'honneur. Le profit sans honneur est bon pour les vilains, et pour être accompli l'homme a besoin de deux choses : l'honneur sans tache et la conscience sans atteinte; et maintenant aie cette autre maxime toujours présente :

Dès en venant à la vie
Nous cheminons vers la mort;
Il n'est rien qui tant s'oublie
Et qui soit plus assuré.

« Voilà toute la science que je puis te donner, Gabriel; ne l'oublie pas : si simple qu'elle soit, elle est fille des enseignements de Dieu et peut-être plus légitime que les théories des docteurs. Ceux-ci ont condamné le Juste, pendant que les simples pasteurs étaient les premiers à l'acclamer, et que de grossiers pêcheurs étaient ses premiers disciples. Ce ne fut pas sur un de ces puits de science que le Seigneur fonda sa sainte Église, mais bien sur un pauvre pécheur repentant; et non à cause de sa science, mais à cause de son dévouement et de ses larmes.

— Père, répondit Gabriel, deux choses dureront dans mon cœur autant que ma vie et n'en sortiront qu'avec elle : l'enseignement que j'ai reçu de vos paroles et de vos actions, et la reconnaissance que j'ai pour vous. Et maintenant, père, que j'ai un nom et une origine, je vous demande un bienfait qui mettra le comble à tous les autres : voulez-vous me donner Anna pour femme?

— Mon fils, répondit Juan Martin, je ne puis pas, je ne saurais consentir à te lier. Tu vas entrer dans une vie nouvelle, et avant peu de temps toutes les choses te paraîtront d'une autre manière que maintenant.

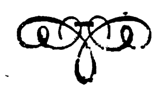
— Les choses, père, ne changent pas comme vous le pensez; pourquoi voulez-vous que je change?

— Je ne dis pas cela, mais que, sans changer de sentiment tu peux changer de manière de voir. Tu arriveras à reconnaître qu'Anna serait bien étrangère pour les hauteurs où tu vas vivre, et je ne veux pas que nulle part ma fille soit regardée par-dessus l'épaule, lorsqu'elle peut rester dans la maison paternelle, où elle est considérée à l'égal d'une princesse. Et puis, mon fils, le passereau ne vit et ne chante tout à l'aise que dans la vallée où il a son nid.

— C'est ainsi que je pense, s'écria Gabriel avec passion : je

suis le passereau, ma vallée est Valdeflores, et j'y reviendrai; aussi bien Dieu me prête vie et vous donne la santé!

— Laissons l'avenir dans les mains de Dieu, Gabriel, répondit Juan Martin. Le temps fait tout sans l'aide de personne; reviens ou ne reviens pas, tu recevras toujours en partant la bénédiction de ton père de la campagne. »



## CHAPITRE VI.

Gabriel arriva à Madrid. L'entrevue du père et du fils ne fut pas et ne pouvait être cordiale, et les laissa tous deux, comme on doit le supposer, fort peu satisfaits l'un de l'autre.

Gabriel exprima respectueusement à son père son désir de retourner aux champs, dans lesquels il avait été élevé et pour lesquels il avait tant d'affection. Son père se mit à rire, et Gabriel ayant insisté, le général lui imposa silence avec toute l'autorité paternelle et le despotisme le plus acerbe. « Quelle différence, se dit Gabriel, avec mon père Juan Martin ! »

Une fois que cette pensée se fut glissée dans l'esprit du jeune homme, il tenta en vain de l'en chasser, et chaque nouvelle entrevue la fit surgir plus claire et plus motivée.

« Quel lourdeau stupide, incivilisé et ignorant! pensait le père avec mauvaise humeur; quelle éducation lui a donnée ce paysan de Sanchez ! C'est un tronc d'arbre à dégrossir! »

En conséquence de ces réflexions, le général donna des maîtres à son fils, et lui fit suivre assidûment des cours qui profitèrent admirablement. Gabriel était peu expansif, très-ami de la retraite; sa mémoire était sûre, il avait l'intelligence vive, un caractère réfléchi : il se livra à l'étude avec autant de plaisir que de profit.

Il faut ajouter à cela que Gabriel trouvait peu d'affection chez

son père, peu d'attrait et encore moins de séduction dans le cercle masculin au milieu duquel il se trouvait placé, peu de charme dans les plaisirs creux et bruyants du monde ; en un mot, il était en opposition de goûts, d'habitudes et d'idées avec tout ce qui vivait avec lui. Il se concentra dans ses études et y consacra toute son activité ; il y mit tout son plaisir et le but de toute sa vie. Et c'était pour lui un grand bonheur, car, dans le milieu étrange et répulsif où il se trouvait, sa position fût devenue intolérable. Il résulta de tout cela que Gabriel vécut dans un système d'isolement et de retenue qui laissa le père et le fils complétement étrangers l'un à l'autre.

« C'est un sauvage, disait le général à ses amis en parlant de Gabriel ; il est sans activité, sans nerf ; ses maîtres cependant disent qu'il a une grande intelligence, beaucoup de mémoire, qu'il comprend facilement et qu'il a un grand désir de s'instruire ; mais il porte cet amour de la science au point de le mettre tout entier dans ses livres, et il est devenu tout à fait apathique, ce qui est le pire malheur qui puisse arriver à un enfant du XIX^e^ siècle. Je désespère de le voir jamais devenir un membre actif, exalté et enthousiaste de notre régénération politique et morale ; mais j'espère au moins qu'il contribuera, avec la plume, à renverser ce vieil édifice social élevé par la barbarie et l'ignorance, et dont les seuls produits sont l'Inquisition, qui nous a perdus, et les ordres religieux qui nous ont abrutis. »

Le général se plaisait à nourrir son fils d'enseignements de cette nature, parmi lesquels ces paroles, qu'on appelle creuses, jouaient un rôle important.

Trois années environ se passèrent de la sorte, au bout desquelles le général dit un matin à son fils :

« J'espère bien que tu ne penses pas à prolonger cette odieuse vie de philosophe insociable et de savant muet : tu ne supposes pas que je te permettrai de continuer à végéter comme tu l'as fait jusqu'à ce jour à mes dépens. »

Gabriel qui, comme nous l'avons dit, possédait une parfaite sérénité comme qualité dominante de son caractère, répondit au général :

« Je m'étais justement proposé, monsieur, de vous parler à ce sujet. Je viens d'accomplir vingt-cinq ans, et je crois que je puis commencer à penser par moi-même à mon sort futur.

— Penser par toi-même! s'écria tout assombri cet antagoniste du despotisme, dont la bouche dessina un sourire froid et méprisant; voyons donc, voyons ce que Sa Seigneurie a pensé dans les sphères élevées de son abstraite intelligence?

— Vous vous souvenez, reprit Gabriel avec calme, que, lorsque j'arrivai ici, je vous dis que je ne voulais pas franchir les limites de l'éducation que j'avais reçue. Je vous dis que je désirais rester dans cette sphère tranquille dans laquelle j'avais été élevé. Vous n'avez pas voulu répondre à mon désir, vous avez voulu cultiver mon entendement et me faire acquérir quelque savoir, croyant que cela changerait mes idées et modifierait mes inclinations. Je vous ai obéi comme à mon père et à mon seigneur; mais maintenant que les livres m'ont instruit, je vous répète, avec le calme de la réflexion, les mêmes paroles que je vous ai dites en arrivant.»

Le général fut si surpris de ce langage de son fils, qu'il ne trouva d'abord pas de réponse. Gabriel, profitant du silence de son père, continua:

« Je ne voudrais cependant pas vous déplaire : aviez-vous d'autres intentions sur moi?

—Pouvais-je ne pas les avoir et ne pas les supposer chez toi? s'écria le général suffoqué. Pouvais-je penser que tu voudrais suivre tes basses inclinations et tes vues mesquines, et qu'après t'avoir gardé trois ans avec moi en cherchant à te mettre au niveau des hommes de ta classe et de ta position sociale, en m'efforçant de redresser tes tendances vulgaires et d'éclairer ton entendement, je te verrais à cette heure aussi lourd, aussi rustique, aussi gauche que le jour où tu es venu? A quoi donc t'ont servi tes livres et tes études?

—A beaucoup, monsieur, à beaucoup. Elles m'ont servi à confirmer, à fortifier, à raffermir ma persuasion instinctive que les bases et la source d'une vie bonne et heureuse sont une âme honnête, une existence naturelle et simple; que la réunion de ces trois choses forme la pratique de ces phrases d'éloquente morale et de ces aspirations esthétiques, qui dans votre monde ne sont que des théories. Ce que j'ai appris m'a démontré que l'éducation la plus complète n'enseigne pas autre chose, et « qu'il y a dans l'accomplissement d'un devoir, si simple, si modeste qu'il soit, plus de grandeur véritable que dans cette philosophie

de laquais qui consiste à nier ou à déprécier tout ce qui rehausse la nature humaine [1]. »

— Que viens-tu me parler de devoirs! dit le père avec vivacité; quels sont donc ces devoirs, pour toi?

— Monsieur, vous savez qu'il existe une femme qui a nourri de son lait, avec une tendresse maternelle, le pauvre enfant abandonné; vous savez qu'il y a un homme qui a élevé, enseigné et fait homme le pauvre délaissé, et qui a vendu la moitié de son mince avoir pour l'affranchir d'être soldat. Ce que vous ne savez pas, c'est qu'ils ont une fille unique, la douce sœur de ma triste enfance.

— Et tu l'as séduite? dit le général en souriant.

— Vous seul, mon père, pouvez me supposer infâme, sans que je relève comme je le dois une semblable injure! Je l'aime et lui ai donné ma parole de l'épouser.

— Paroles d'enfant que le vent emporte! Si tu ne l'as pas séduite, je ne vois pas que tu aies rien dit qui, de loin ou de près, ait quelque chose de commun avec ce grand mot de *devoirs.*

— Je vous dirai, monsieur, ce que j'entends par devoirs, moi qui ai été élevé par le peuple : je ne veux pas parler du peuple que vous avez illustré, mais de cet honorable et noble peuple des champs, vivant entre le ciel et cette terre fleurie qui nous porte et nous alimente. Je fais partie de ce peuple pacifique qui traverse la vie sans autre pilote qu'un prêtre, sans autre enseignement que la loi de Dieu, sans autre interprétation philosophique, matérialiste ou épicuriste de notre passage en ce monde, que cette simple et chrétienne définition : *Vivre pour travailler, mourir pour se reposer.*

— Assez, assez de musique céleste! dit le général.

— Vous avez bien défini ce que je viens de dire, reprit Gabriel. Le peuple espagnol s'est fait un code d'honneur dont les lois sont pour moi d'imprescriptibles devoirs.

— Et comment, demanda le général d'un ton d'amère dérision, comment s'exprime le code auquel tu te réfères d'un to magistral pour t'encanailler?

— Monsieur, répondit Gabriel d'une voix ferme, ce code veut que l'ingrat soit appelé *mal né.* »

1. Jules Sandeau, *Madeleine.*

Le général leva les épaules.

« Ce code, continua Gabriel sur le même ton, veut qu'à l'homme qui fait un serment et qui manque à sa parole, il soit appliqué sur le front, avec un fer chaud, ce mot : *infâme.* »

Le général fit un geste d'impatience.

« Il veut encore que celui qui ment à une femme et qui la délaisse après lui avoir donné parole de mariage, soit montré au doigt et appelé *indigne.* »

Le général voulut parler, mais Gabriel continua sans se laisser interrompre.

« Enfin, monsieur, ce code d'honneur et de conscience châtie ceux qui abandonnent dans leur vieillesse le père et la mère qui les ont élevés, et il permet qu'on leur crache au visage. »

En entendant ces dernières paroles, le général devint pourpre comme si un cordon lui eût serré la gorge, puis il pâlit et arrêta sur son fils un regard fixe et investigateur. Tous deux restèrent ainsi quelques instants, le général tremblant, troublé comme la faute, Gabriel sévère et calme comme l'innocence.

En voyant le sang-froid modeste du jeune homme, le père contint son agitation et murmura entre ses dents : « Non, non, il ne le sait pas ; qui aurait pu le lui apprendre? » Puis, reprenant son arrogance et sa hauteur, il dit à son fils :

« Avant tout, dis-moi, as-tu considéré à quoi tu t'exposes en te déclarant en guerre ouverte contre moi?

— Monsieur, fit Gabriel avec une modération soutenue, pourquoi me menacez-vous? En quoi puis-je vous avoir offensé? Ne m'avez-vous pas enseigné que l'homme est libre? Ne m'avez-vous pas répété mille fois qu'il ne doit se soumettre à rien, se courber devant rien? Pourquoi donc, moi qui ne désire autre chose à l'heure de ma majorité que pouvoir disposer modestement de mon sort et m'acquitter de ce que je considère comme un doux devoir de conscience et de cœur, pourquoi n'aurais-je pas cette liberté?

— Trêve à ces poétiques radotages, à ces extravagances romantiques, dit le général en frappant du pied le sol, et parlons raison. J'ai traité de ton mariage avec la fille de Sanchez qui, non-seulement donnera une bonne dot si nous pouvons lui faire obtenir une place qu'il désire, mais encore assurera à son gendre la majorité des votes dans le district de X.... pour la députation.

— Député, moi, monsieur ! Vous vous moquez !

— Pourquoi ne le serais-tu pas ?

— Pourquoi ? Ai-je la position, la fortune, le savoir, l'expérience, la popularité, la considération nécessaires ?

— Laisse là ces théories et ces redondances : sois homme positif, sinon on se moquera de toi. Sois député, il te sera facile de conquérir une bonne position. J'espère que ce brillant avenir te sourira.

— Non, monsieur, dit Gabriel d'une voix ferme et sévère.

— Comment, insensé ! tu refuses tout ? Et pourquoi ?

— Puisque mes raisons précédentes, sans doute à cause de leur humble origine, n'ont pas à vos yeux force suffisante, je vous dirai un mot qui fut la devise d'une illustre maison française[1], et dont j'ai fait, si humble que je sois, le régulateur de ma vie. Il m'aidera à accomplir mes devoirs aussi fermement que je refuse résolûment tout ce que vous m'avez proposé ; ce mot, c'est « *plus d'honneur que d'honneurs.* »

— Sors de ma présence, et que je ne te revoie de ma vie ! cria le général, rompant les digues de sa colère contenue.

— Vous voudrez bien au moins, avant de m'éloigner de vous, dit Gabriel d'un ton respectueux, me donner votre consentement, sans lequel je ne prendrais aucune résolution.

— Je te promets, répondit le général en sortant de la chambre, mon oubli le plus entier, mon dédain le plus complet ; tu peux être certain que pas un denier de ce que je possède ne parviendra jamais à tes indignes mains ! »

Gabriel fit tout aussitôt les préparatifs de son départ. Il vendit tous ces objets de luxe qui lui avaient été indispensables pour se tenir au niveau de la mode ; il vendit ses vêtements, ses armes, tout ce qu'il possédait, en un mot. Le produit de cette vente, ajouté à ce que son père lui avait donné pour faire face à ce qu'on appelle les nécessités de la jeunesse élégante et les exigences du bon ton, tout cela réuni forma une somme dont il fut étonné. « Sans doute, se dit-il, si la vanité n'avait pas créé le luxe, il eût été imaginé par l'humanité ; elle eût trouvé ce moyen d'ouvrir une vaste issue à la fortune des riches et des puissants et de la répandre sur les arts, sur l'industrie, sur le commerce, au profit des classes laborieuses ; mais pourquoi

1. La maison de Grignan.

tous prétendent-ils à ce luxe, la prérogative des opulents? Le luxe est une livrée de la vanité, indigne d'un homme noblement indépendant, il est déplacé chez l'homme sérieux qui appartient à une classe moyenne ou dont la fortune est médiocre. »

En se parlant ainsi, Gabriel jeta avec dédain l'élégante robe de cachemire dont il était couvert, et sortit avec une joie intime d'une armoire le simple vêtement campagnard avec lequel il était arrivé à Madrid. Quand il l'eût revêtu, il respira avec bonheur, et s'écria :

« Libre! libre! Je suis libre avec toi, libre comme Dieu veut que soit l'homme! libre d'ambition, libre de charges, libre de mauvaises passions, libre d'engagements, libre de remords!... libre comme le nuage qui vole, comme l'oiseau qui chante, comme le cœur pur qui s'élève vers Dieu!... Je préfère le silence au tumulte, la paix à la lutte, l'obscurité aux splendeurs de la ville!... »



## CHAPITRE VII.

La nuit se faisait. La nature et les éléments avaient passé sans effort du calme au sommeil, comme le juste passe de la vie à la mort. Les feuilles des arbres, toujours inquiètes, toujours prêtes à murmurer, se tenaient immobiles et silencieuses comme si un sylphe malicieux les eût magnétisées. Le silence était absolu et on eût pu croire que l'atmosphère, devenue compacte et cristallisée, ne recevait plus aucun bruit et n'en transmettait plus aucun. De temps en temps, seulement, les parfums des cistes apportaient comme un souvenir de ses amies les fleurs des champs à Anna, qui était assise auprès de la porte toujours ouverte de la rue, appuyant sa tête contre le montant. Anna levait les yeux vers la lune, qui était pâle sous les dernières lueurs du jour, comme l'était la jeune fille sous les douleurs de l'absence. Celle-ci chantait d'une voix attendrie, sur un mode doux et lent, une triste cantilène :

La lune chaque soir m'apporte
Un souvenir de mon amant;
Hélas! l'étoile du matin
Ne m'annonce plus que des peines.

J'aime mieux t'attendre toujours
Tout une année et puis bien d'autres,
Et ne pas boire amèrement
La coupe de l'espoir trompé.

Voilà le soleil qui se couche,
Disent les douces fleurs des champs;
Il est parti celui qui donne
La vie et les belles couleurs.

Je voudrais bien pouvoir mourir
Et entendre mon glas funèbre;
Puis voir venir auprès de moi
Celui qui disait : Dieu te garde !

Anna aperçut alors l'oncle Mathias, qui, assis en dehors de la porte, penchait vers elle le haut du corps afin de mieux entendre sa chanson. Le bon vieillard comptait plus de quatre-vingt-dix ans, il s'était conservé sain et dispos, comme si Dieu eût voulu prolonger le souvenir d'une bonne œuvre et récompenser la charité qui avait recueilli ce pauvre homme.

Anna, qui savait combien l'oncle Mathias aimait Gabriel, sourit en rencontrant son regard triste et sympathique; non d'un sourire joyeux, mais d'un air doux, de ce sourire qui, semblable au saule dans un paysage, embellit et attriste à la fois la physionomie. Puis, pour mettre en contact plus direct l'affection que tous deux portaient à l'absent :

« Reviendra-t-il ? » lui dit-elle.

Mathias, qui se rappelait combien il avait aimé sa femme, qui était morte, et son fils qui l'avait abandonné, répondit en branlant sa tête blanche.

« Hélas ! ma fille, ceux qui meurent ne sauraient ressusciter; ceux qui s'en vont ne reviennent pas ! »

Alors les larmes lentes et douces, filles de la mélancolie, qui tombaient le long des joues d'Anna, firent place à des larmes abondantes, filles de la douleur, qui coulèrent à flots pressés.

« Il ne reviendra pas ! s'écria-t-elle, et c'est vous qui le dites? Je vois bien qu'il n'y a foi et espérance que dans l'amour. Il reviendra, oncle Mathias; il reviendra; j'ai là, dans ma poitrine, un prophète plus sûr que vous. »

Stéphanie, qui était occupée aux soins de sa maison, revint en ce moment et entendit les dernières paroles d'Anna.

« Fille de mes entrailles, lui dit-elle, pourquoi te confier à des rêves et attendre une chose impossible? Comment veux-tu que Gabriel, qui est le fils d'un homme important, puisse

revenir parmi nous autres campagnards? C'est vouloir être aveugle. Fille de mon âme, sois raisonnable et renvoie de ton esprit ces vaines pensées. Gabriel, qui est au milieu de tant de grandeurs, là où est la reine, comment veux-tu, innocente, qu'il se souvienne de toi?

— Vous ne connaissez pas Gabriel, ma mère.

— Je ne le connais pas! Et n'est-ce pas moi qui l'ai mis au monde?... Non, je ne l'ai pas mis au monde, mais je l'ai nourri de mon lait. Écoute, Anna, ma fille, fût-il, comme il l'est, meilleur que le pain, plus noble que l'or, plus juste que le payement de Dieu, il ne saurait maintenant revenir dans notre monde, on ne peut pétrir dans la même huche le pain du roi et le pain pour la ferme. Comment veux-tu que cela soit? Il a plu à Dieu de nous ôter un fils, à toi un fiancé; nous n'avons qu'à nous soumettre, et, afin d'avoir moins de chagrin, aie toujours présent à l'esprit ce que dit la loi chrétienne :

Supporte avec plus de courage
Ce qui doit t'affliger le plus;
Tu sais que la plus rude lime
Vaut mieux pour polir le métal.

Cela dit, Stéphanie, qui avait invoqué toutes les forces de sa faiblesse pour encourager sa fille, s'arrêta sentant les larmes de son cœur étouffer les paroles sensées de sa raison.

A ce moment entra Juan Martin, qui revenait du village.

« As-tu vu don José, t'es-tu informé de *lui?* lui demanda sa femme avec anxiété.

— Je l'ai vu, répondit le mari, j'ai vu ce don José plus orgueilleux qu'une girouette et plus rude qu'un rocher. Il allait monter à cheval pour se rendre à la Higuera y poursuivre un pauvre malheureux et s'emparer d'une châtaigneraie offerte en hypothèque. Je lui ai parlé de *lui*. « Il va bien, il va bien, me « dit-il, mais que vous importe à vous autres? Vous êtes-vous « par hasard figuré que je suis la partie sanitaire de la *Gazette*, « placé là pour vous donner à tout moment des nouvelles de la « santé des gens? Toutes choses ont leur terme, et vous en avez « fini avec Gabriel. Si vous venez pour que je demande à son « père le prix de son éducation, vous pouvez aller frapper à une « autre porte, attendu que ce que vous réclamez personne ne « se chargera de le réclamer pour vous : ces commissions-là

« on les fait soi-même, et, de ma vie, je ne me suis chargé que « de mes propres affaires. Ainsi donc, adieu; tu peux bien ne « plus revenir et que ta femme ne vienne pas non plus. Les « femmes, quand elles s'y mettent, sont comme les tiques : « personne ne viendrait à bout de s'en débarrasser. »

— Jésus! s'écria Stéphanie, il a dit cela?

— Oui! et je l'ai écouté sans me fâcher, répondit Juan Martin. A qui parle ainsi il n'y a rien à répondre : ce serait comme si on voulait laver les pieds d'un âne. Mais il m'a encore dit autre chose, ajouta le père d'Anna en dissimulant son émotion. Il était à cheval et il rendait déjà la main, lorsqu'il me cria : « Juan Martin, j'oubliais de te dire que don Gabriel Labra- « dor va se marier. »

A ces mots, Stéphanie poussa un cri, Anna fit entendre un gémissement, Juan Martin soupira douloureusement en regardant sa fille, et l'oncle Mathias murmura de sa voix brisée :

« Ceux qui s'en vont ne reviennent pas!

— Je ne le crois pas, » s'écria Stéphanie avec angoisse.

Malgré ce qu'elle avait dit à sa fille, la pauvre femme conservait en son for intérieur l'espoir du retour de Gabriel, espoir qu'elle se cachait à elle-même. Puis elle cherchait à ranimer la pauvre Anna, que la surprise paralysait comme la glace paralyse un ruisseau, que la douleur faisait pâlir comme la mort blanchit un cadavre.

« Je ne le crois pas, répéta-t-elle avec véhémence. Gabriel reviendra ; il est impossible qu'il ne revienne pas!

— Stéphanie, dit Juan, qui comprit que l'intention de la mère était de consoler la fille, n'essaye pas de soigner ce qui ne comporte pas de soins; il faut aussi, pour guérir, savoir trancher ce qui n'est pas sain. Gabriel ne viendra pas, il faut bien qu'on le sache et qu'on le dise; et se figurer autre chose, c'est perdre son temps. Vous figurez-vous, innocentes, que lors même qu'il le voudrait, ceux qui l'entourent le laisseraient revenir? Ne voyez-vous pas que ce dont vous vous bercez n'a pas le moindre fondement. »

Juan se tut, et on n'entendit plus que les sanglots d'Anna, et les baisers que la mère imprimait sur le front de sa fille en la serrant dans ses bras.

Depuis un moment, l'oncle Mathias, assis, comme nous l'avons

dit, en dehors de la porte, fixait ses regards sur deux cavaliers qui passaient entre les arbres sur le chemin de la Higuera. Ces cavaliers se dirigeaient d'un pas rapide vers la maison de Juan Martin.

« Stéphanie, disait celui-ci à sa femme avec un profond sentiment, nous avons un fils de plus au cimetière. Anna, ma fille, tes amours n'ont pas eu de bonheur; oublie-les.

— Quoi, fit Stéphanie avec cet élan sympathique de la mère et de la femme, l'oubli se vend-il donc pour qu'on puisse l'acheter quand on en a besoin?

— Oui, oui, Stéphanie, répondit Juan, il se vend et on peut l'acheter. Dieu le dispense, l'acquéreur est la ferme volonté, la monnaie est la prière.

— Juan, cela est facile à dire!

— Et cela se fait, bien qu'il en coûte un peu plus de peine que de le dire. Te paraît-il donc plus raisonnable et plus chrétien de te désoler ou de nourrir des espérances impossibles? L'impossible, c'est le retour de Gabriel.

— Le voici! c'est lui! cria tout à coup l'oncle Mathias avec une vigueur et une énergie surnaturelles pour son âge et pour sa faiblesse physique. »

Mais avant qu'aucun de ceux qui étaient dans la maison eût le temps de faire un mouvement ni de dire une parole, un jeune homme s'était élancé par la porte et avait pris Juan Martin dans ses bras avec une ardente passion. Stéphanie serrait contre son cœur sa fille Anna, qui succombait sous les secousses de tant d'émotions diverses. L'oncle Mathias, qui s'était dressé, était retombé sur son banc en levant au ciel ses mains tremblantes et ses yeux éteints.

Seul, don José Sanchez, qui était entré à la suite de Gabriel, restait complétement indifférent et impassible en présence de cette scène émouvante.

« Et moi qui ne savais rien de sa venue, se disait-il à lui-même pendant que personne ne faisait attention à Sa Seigneurie; sans nul doute ils ont voulu me surprendre. Je revenais de la Higuera, ne songeant à rien, lorsqu'ici près, à l'entrée du village, je suis rejoint par un cavalier; je le regarde, c'était lui. Mon ami ne m'a rien écrit de ce voyage, mais enfin, entre parents, les compliments ne sont pas d'obligation. En passant par ici, il aura voulu voir Stéphanie, et il s'est élancé comme une

flèche. Au fait, elle l'a élevé, et on dit qu'on aime bien sa nourrice. Mais, ajouta-t-il à haute voix, nous ne pouvons nous arrêter ici, Gabriel : il se fait tard, et, bien qu'il y ait clair de lune, il ne me convient guère de faire route de nuit. »

Gabriel, pendant ce monologue, s'était jeté au cou de sa mère, qui entourait de ses bras son fils bien-aimé. Il se retourna vers don José :

« Partez si vous voulez, lui dit-il, je ne vous retiens pas.

— Comment, dit celui-ci tout étonné, ne viens-tu pas avec m i, chez moi?

— Non, monsieur, répondit Gabriel; je reste ici.

— Ici? s'écria le richard en s'assombrissant; cela ne peut être : cela ne serait pas convenable, dès que tu as dans le bourg 'a maison de ta future famille.

— La maison de ma famille passée, présente et future est celle-ci, dit Gabriel.

— Mon ami, reprit avec impatience le seigneur improvisé, te joues-tu de moi? Parlons net; ne viens-tu pas ici pour te marier?

— Oui, monsieur.

— Bien; ma fille ne va-t-elle pas devenir ta femme?

— Non, monsieur; voici celle qui sera ma femme, » répondit Gabriel en lui montrant la pauvre Anna toute ravie et toute honteuse, et dont les joues souriantes, couvertes de larmes, ressemblaient à des roses épanouies par le soleil et baignées par les larmes de l'aurore.

Le dépit, la colère, l'humiliation ne produisirent jamais sur une mauvaise nature l'effet que ces paroles firent sur l'orgueilleux Sanchez. Ses yeux lancèrent des éclairs, sa barbe trembla, sa poitrine, cette mer de fiel inaccessible à toute émotion tendre, noble ou généreuse s'agita, et la respiration en sortit en sifflant comme celle d'un quadrupède pourchassé.

« Tu dédaignes ma fille? » demanda-t-il au bout d'un instant avec un sourire contraint et altier.

Et ses paroles sortirent avec le bruit sec et heurté d'une crécelle.

« Non, monsieur, je ne dédaigne pas votre fille; mais je remplis un devoir que la raison m'impose, que la reconnaissance me prescrit et que mon cœur m'inspire.

— Tu méprises mon bien? continua don José sur le même ton.

— Cela, oui, répliqua Gabriel avec dédain.

— Et tu refuses mon alliance? reprit le noble montagnard avec une ironie marquée et avec encore plus de roideur.

— Je n'en fais pas plus de cas, dit Gabriel, que vous ne vous êtes inquiété du pauvre orphelin abandonné que recueillit Juan Martin.

— Alors, fit don José avec hauteur, avec cette vile satisfaction qui procure la vengeance au méchant qui l'exerce, alors reprit-il, pour rabattre ces vaines fumées que tu rapportes de la capitale, où il paraît que ton père est aujourd'hui un grand seigneur, pour te faire courber devant moi avec confusion cette tête orgueilleuse, sache ce que j'avais juré à ton père de cacher éternellement à tout le monde : tu vois ce vieillard décrépit et misérable entretenu par la charité? tu vois ce sale mendiant, l'oncle l'Aumône? c'est la noble et brillante souche de votre illustre race, c'est ton aïeul, et ton père est le vaurien de fil qui l'a abandonné.

— Grand-père! mon grand-père! cria Gabriel en courant vers le pauvre vieillard tout tremblant, qu'il serra dans ses bras. Oh! mon bon vieux père! je comprends pourquoi, dès l'enfance, mon cœur me poussait vers vous avec tant d'affection. Don José, combien vous avez été cruel de ne me l'avoir pas dit plus tôt! »

Puis, revenant vers Juan Martin et le pressant dans ses bras, le cœur soulevé par les sanglots, il lui dit à mots entrecoupés.

« Père! père! mon cœur ne suffit pas à contenir la reconnaissance que je vous dois! Vous avez adopté l'orphelin délaissé, vous avez recueilli le vieillard abandonné; vous étiez pauvre, et un jour, même, vous vous êtes trouvé avec la faim, parce que vous vouliez que ni l'enfance ni la vieillesse ne fussent sans aliments! Vous l'avez fait sans espérer une récompense, sans compter sur une compensation, sans rêver un laurier, et seulement par charité chrétienne.

— Gabriel, dit Juan en rendant à son fils ses étreintes, ne me fais pas venir la rougeur au visage; les éloges mérités fatiguent; s'ils ne sont pas mérités, ils causent la honte. Rien de tout cela n'est bon pour moi, et si tu as des remercîments, qu'ils soient pour cette femme qui t'a nourri.

— Je ne lui dis rien à elle, père, je ne trouve rien : les

mères et notre ange gardien nous comprennent sans que nous parlions. »

Don José étouffait de colère à voir qu'il n'atteignait pas son but de rendre à Gabriel l'humiliation qu'il en avait reçue. Alors, s'adressant avec hauteur au pauvre oncle Mathias :

« Oncle l'Aumône, lui dit-il, quel est votre nom, si vous en avez un autre ?

— Monsieur, répondit le vieillard, laissez faire ceux qui m'ont surnommé l'Aumône; je m'appelle de mon nom Mathias Vega.

— Eh bien ! poursuivit l'agresseur acharné, votre fils abandonna le nom de son père, soit parce qu'il était connu de la police, soit pour dissimuler sa basse origine, et il s'est fait faussement appeler Labrador.

— Qu'importe, dit le pauvre père cherchant à disculper son fils, si depuis il a bien porté ce nom ?

— Rien n'empêchera votre petit-fils, si bon lui semble, de se faire appeler Archange. Je me laisserais plutôt couper la tête que de commettre semblable félonie. Moi, je suis..... je suis José Sanchez, par terre et par mer. »

Don José Sanchez par terre et par mer s'en alla gonflé de rage.

« Ne t'irrite pas, ne t'emporte pas, dit Stéphanie à Gabriel d'un ton suppliant.

— Que je ne m'emporte pas ? répondit le jeune homme, croyez-vous, mère, que si méchant, si méprisable que soit un homme, il ait le pouvoir de me mettre en colère lorsqu'il ne peut pas même me faire rire ? Mais, ajouta-t-il en regardant Anna et en s'adressant à sa mère, à quand la noce. »

Stéphanie resta muette et tourna les yeux vers son mari.

« Gabriel, dit celui-ci, qui comprit l'embarras de sa femme, tu sais qu'ici il n'y a pas grandes ressources, que rien n'est prêt pour votre trousseau, ni pour les frais du mariage, et la première chose qu'il y a à faire, c'est d'y pourvoir.

— J'apporte tout cela, père, dit Gabriel. »

Et, ouvrant son gilet, il en tira une ceinture dans laquelle il portait en onces d'or le produit de ce qu'il avait réalisé avant de quitter Madrid.

Juan Martin et Stéphanie furent tout surpris.

« C'est ton père qui t'a donné cela ? demanda le premier.

— Oui, père, je l'ai reçu de lui, » répondit Gabriel en mettant la ceinture entre les mains d'Anna, selon la coutume du peuple, chez lequel la femme est dépositaire de l'argent.

Anna alla vers l'oncle Mathias.

« Le premier usage que nous ferons de notre richesse, lui dit-elle, ce sera de vous acheter un vêtement complet, que vous étrennerez au mariage de votre petit-fils. Et cependant, ajouta la suave jeune fille à qui le bonheur rendait sa grâce et sa gaieté, je devrais bien être fâchée contre vous et oublier le nom de votre saint patron.

— Pourquoi? demanda Gabriel.

— Parce qu'il m'a bien des fois déchiré l'âme en me disant : « Ceux qui s'en vont ne reviennent pas. »

— Bon aïeul et mauvais prophète, dit le petit-fils en passant son bras sur les épaules voûtées du pauvre vieillard, qu'il caressa affectueusement.

— D'autres fois, dit l'aïeul, mes prédictions ont été heureuses; Stéphanie peut le dire.

— Quand cela, grand-père? demanda Gabriel.

— Le jour, répondit le vieillard, où tu étais délaissé et repoussé de tous. Elle te donna son sein et je lui dis en la bénissant : « Stéphanie, pour soi travaille qui fait le bien. »

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES.



FIN DE LA TABLE.

COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE A. MOUSSIN.

## ÉTRANGER

**BADE** et la **FORÊT-NOIRE**, par *Ad. Joanne* (82 gravures et 4 cartes). 3 fr.
**BADEN** and the **BLACK FOREST**, par le même (82 gravures et 4 cartes). 3 fr.
**BELGIQUE** et **HOLLANDE**, par *A.-J. Du Pays*; 2e édit. (3 cartes. 14 pl.). 5 fr.
**ESPAGNE** et **PORTUGAL**, par *Germond de Lavigne*; 2e éd. (4 plans et 1 c.) 4 fr.
**ITALIE** et **SICILE**, par *A.-J. Du Pays*; 3e édition. (3 cartes, 8 plans). 4 fr.
**LONDRES** et ses environs, par *Louis Rousselet* (2 cartes et 7 plans). 5 fr.
**PARIS A VIENNE** (de), **BAVIÈRE**, **AUTRICHE**, **HONGRIE** par *P. Joanne*; 2e édition (6 cartes et 12 plans). 4 fr.
**ROME** et ses environs, par *A.-J. Du Pays* (9 gr., 2 c., 1 pl. de Rome, 14 pl.). 5 fr.
**SPA** et ses environs, par *A. Joanne*; 3e éd. (1 carte). 2 fr. 50
**SUISSE**, par le même; 4e éd. (11 c.) 6 fr.

# II. GUIDES ET ITINÉRAIRES
## POUR LA FRANCE ET L'ALGÉRIE.

**Format in-18 jésus.**

(Voir aussi aux Guides-Diamant.)

### 1° GUIDES POUR PARIS ET SES ENVIRONS

**PARIS ILLUSTRÉ**, par *Ad. Joanne*, contenant 442 vignettes, un grand plan de Paris, les plans des bois de Boulogne et de Vincennes, du Louvre, du Père-Lachaise, du jardin des Plantes, etc. 1 beau vol. de 1200 p.; 3e éd. 12 fr.

**LISTE ALPHABÉTIQUE DES RUES DE PARIS**, avenues, barrières, boulevards, etc. 1 volume. 60 c.

**PARIS** (Nouveau plan de), une liste alphabétique indiquant, avec renvoi au plan, toutes les voies de communication; dressé par *A. Vuillemin*. 2 fr. 50

**ENVIRONS DE PARIS ILLUSTRÉS**, par *Ad. Joanne*. 1 v. avec 245 gravures, une carte des environs de Paris et 7 autres cartes et plans; 2e éd. précédée d'un appendice relatif à la guerre de 1870-1871. 9 fr.

**VERSAILLES**, son palais, son jardin, son musée, ses eaux, les deux Trianons, par *Ad. Joanne*; 2e éd. 1 v. (40 g. 4 pl.) 3 fr.

**VERSAILLES ET LES DEUX TRIANONS**, extrait du précédent. 1 vol. 1 fr.

**LE PARC ET LES GRANDES EAUX DE VERSAILLES**. 1 vol. extrait du précédent et contenant 20 vignettes. 50 c.

**GUIDE TO VERSAILLES**, by *Ad. Joanne*; translated into English. With numerous illustrations and 3 plans. 1 v. 3 fr.

**FONTAINEBLEAU, SON PALAIS, SA FORÊT ET SES ENVIRONS**, par *Ad. Joanne*; 2e éd., 1 vol. (45 g., 1 carte de la forêt, plan du château). 3 fr.

### 2° GUIDES GÉNÉRAUX POUR LA FRANCE ET L'ALGÉRIE

**ITINÉRAIRE GÉNÉRAL DE LA FRANCE**, par *Ad. Joanne*.
I. **PARIS ILLUSTRÉ**, 1 vol. 12 fr.
II. **ENVIRONS DE PARIS ILLUSTRÉS**, 1 vol. 9 fr.
III. **BOURGOGNE, FRANCHE-COMTÉ, SAVOIE**. 1 volume de 600 pages, avec 12 cartes, 8 plans et 1 panorama. 8 fr.
IV. **AUVERGNE** (Morvan, Velay, Cévennes). 1 vol. de 548 pages, avec 7 cartes, 4 plans de villes et 1 panorama. 10 fr.
V. **LOIRE** et **CENTRE**. 1 volume de 730 pages, avec 26 cartes et 10 plans. 12 fr.
VI. **PYRÉNÉES**. 4e édit. 1 vol. de 787 p. avec 18 c., 1 plan et 8 panoramas. 12 fr.
VII. **BRETAGNE**. 2e édition. 1 vol. de 672 pages, avec 10 cartes et 7 plans. 10 fr.
VIII. **NORMANDIE**. 2e édit. 1 vol. de 696 pages, avec 7 cartes et 4 plans. 10 fr.
IX. **NORD**. 1 v. de 444 p., avec 7 c., 8 pl. 8 fr.
X. **VOSGES** et **ARDENNES**. 1 vol. de 784 pages, avec 14 cartes et 7 plans. 11 fr.

**GUIDE DU VOYAGEUR EN FRANCE**, par *Richard*; 27e édition entièrement refondue. 1 vol. avec 8 cartes. 12 fr.

**CORSE (La)**, itinéraire descriptif et historique, par *Léonard de Saint-Germain*. 1 volume broché. 6 fr.

**PAU, EAUX-BONNES, EAUX-CHAUDES** : bains, séjours, excursions; 3e édit. illustrée de 56 gravures. 1 vol. br. 2 fr.

**PLOMBIÈRES**, itinéraire descriptif, historique et médical, par *Édouard Lemoine* et le docteur *Lhéritier*. Nouvelle édit. avec 11 vignettes et 1 carte. 1 vol. 4 fr. 50

**ITINÉRAIRE HISTORIQUE ET DESCRIPTIF DE L'ALGÉRIE**, par *L. Piesse*; 2e édition. 1 vol. de 720 pages, avec 6 cartes. 12 fr.

## 3° ITINÉRAIRES ILLUSTRÉS DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

### LIGNES DE L'EST

**DE PARIS A STRASBOURG**, par *Moléri*. 2e éd., 1 vol. (91 vign., carte.) 4 fr. 50
**DE STRASBOURG A BALE**, par *Moléri*. 1 vol. avec 47 vign. et 1 carte. 1 fr.
**DE PARIS A STRASBOURG ET A BALE**, par le même. 1 v. (139 vign. 1 c.) 5 fr.
**DE PARIS A MULHOUSE ET A BALE**, itinéraire comprenant les bains de Bourbonne, de Plombières et de Luxeuil, avec 1 carte, par *G. Héquet*. 1 vol. 4 fr. 50

### LIGNES DE LYON ET DE LA MÉDITERRANÉE

**DE PARIS A LYON**, par *Ad. Joanne;* 4e éd., 1 v. avec 124 gr., 1 c., 2 plans. 5 fr.
**DE PARIS EN SUISSE**, par Dijon, Dôle et Besançon, par le même. 1 vol. avec 77 vign., 2 cartes et 2 plans. 4 fr. 50
**DE DIJON EN SUISSE**, par Dôle et Besançon, par le même. 1 vol. avec 20 grav., 1 carte et 1 plan. 3 fr. 50
**DE LYON A LA MÉDITERRANÉE**, par *Ad. Joanne* et *J. Ferrand;* 3e édition. 1 vol. avec 138 vign., 1 carte et 4 pl. 5 fr.
**DE PARIS A LA MÉDITERRANÉE**, par *Ad. Joanne* et *J. Ferrand*. 1 vol. avec 262 vignettes, 4 cartes et 6 plans. 9 fr.

### LIGNES DU MIDI

**DE BORDEAUX A TOULOUSE**, à Cette et à Perpignan, par *Ad. Joanne;* 3e éd. 1 v. (32 gr., 1 plan de Toulouse, 1 c.) 4 fr. 50
**DE BORDEAUX A BAYONNE**, à Biarritz, à Arcachon, à Saint-Sébastien, à Mont-de-Marsan et à Pau, par *Ad. Joanne;* 2e édit. 1 vol. avec 18 vign. et 1 carte. 3 fr. 58

### LIGNES DU NORD

**DE PARIS A BOULOGNE**, à Saint-Valéry, au Tréport, à Calais, à Dunkerque, à Lille, à Valenciennes et à Beauvais, par *E. Pénel*. 1 v. (54 gr. carte.) 5 fr.
**DE PARIS A BRUXELLES, A COLOGNE**, à Senlis, à Laon, à Dinant, à Givet, à Namur, à Luxembourg, à Liége, à Verviers, à Spa, à Trèves, à Maestricht, par *A. Morel*. 1 vol. (90 gr., carte). 3 fr. 50

### LIGNES D'ORLÉANS ET PROLONGEMENTS

**DE PARIS A BORDEAUX**, par *Ad. Joanne;* 3e éd. 1 v. (101 vign., 1 c. et 4 plans). 4 fr. 50
**DE PARIS A NANTES ET A SAINT-NAZAIRE** (par Orléans, Blois et Tours). par *Ad. Joanne;* 2e édition. 1 vol., avec 95 vignettes, une carte et 4 plans. 5 fr.
**DE PARIS A AGEN** (par Vierzon, Limoges et Périgueux), par *Célestin Port*. 1 vol. avec 66 vign. et 2 cartes. 5 fr.
**DE NANTES A BREST, A SAINT-NAZAIRE, A RENNES ET A PONTIVY**, par *Pol de Courcy*. 1 v., avec 1 c. 4 fr. 50
**DE POITIERS A LA ROCHELLE, A ROCHEFORT ET A ROYAN**, par *Ad. Joanne*. 1 v. (22 gr., 1 c., 2 pl.) 3 fr. 50
**DE PARIS A SCEAUX ET A ORSAY**, par le même. 1 vol., avec 21 vign. 1 fr. 25

### LIGNES DE L'OUEST

**DE PARIS A ROUEN ET AU HAVRE**, par *Eugène Chapus*. 1 volume avec 80 vignettes, 1 plan et 1 carte. 4 fr. 50
**DE PARIS A RENNES ET A ALENÇON**, par *A. Moulié*. 2e édit. 1 vol. avec 82 vign. et 1 carte 4 fr. 50
**DE PARIS A CHERBOURG**, par *L. Énault*. 1 vol. avec 1 carte. 4 fr. 50
**DE PARIS A NANTES**, par le Mans, Sablé et Angers, par *A. Moutier*, *E. L.* et *Ad. Joanne*. 1 vol., avec 95 vignettes, 1 carte et 2 plans. 4 fr. 50
**DE PARIS A SAINT-GERMAIN**, à Poissy et à Argenteuil, par *Ad. Joanne*. 1 volume avec 24 vignettes et 1 carte. 2 fr. 50
**DE RENNES A BREST ET A SAINT-MALO**, par *Pol de Courcy*. 1 vol., avec 1 carte. 4 fr. 50

# III. GUIDES ET ITINÉRAIRES

## POUR LES PAYS ÉTRANGERS

(Voir aussi aux Guides-Diamant.)

### ALLEMAGNE ET BORDS DU RHIN

**ITINÉRAIRE HISTORIQUE ET DESCRIPTIF DE L'ALLEMAGNE DU NORD**, par *Ad. Joanne*. 2e éd., 1 v., avec 1 carte générale, 15 cartes spéciales et 13 plans. 12 fr.
**LES BORDS DU RHIN ILLUSTRÉS**, par le même auteur. 1 vol., avec 292 vign., 11 cartes et 10 plans. 7 fr.
**LES TRAINS DE PLAISIR DES BORDS DU RHIN**, 1 v. avec 11 c. et 6 plans. 4 fr.

## ANGLETERRE, ÉCOSSE ET IRLANDE

**ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE DE LA GRANDE-BRETAGNE**, comprenant l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, par *Alphonse Esquiros*. 1 vol. de 768 pages à deux colonnes, avec 3 cartes et 10 plans. 16 fr.
**ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE DE L'ÉCOSSE**, par *Ad. Joanne*. 1 vol. avec une carte. 7 fr. 50

## HOLLANDE

**ITINÉRAIRE DESCRIPTIF, HISTORIQUE ET ARTISTIQUE DE LA HOLLANDE**, par *A.-J. Du Pays*. 1 vol. avec 2 cartes et 6 plans. 6 fr.

## ESPAGNE ET PORTUGAL

**ITINÉRAIRE DESCRIPTIF, HISTORIQUE ET ARTISTIQUE DE L'ESPAGNE ET DU PORTUGAL**, par *A. Germond de Lavigne*; 2e éd., 1 v. de 880 pages avec 11 cartes et 23 plans. 8 fr.

## EUROPE

**GUIDE DU VOYAGEUR EN EUROPE**, par *Ad. Joanne*; 2e éd., 1 v. de 1,016 p., avec une carte routière de l'Europe. 22 fr.
**LES BAINS D'EUROPE**, guide descriptif et médical des établissements thermaux, par *Ad. Joanne* et le docteur *A. Le Pileur*. 1 vol. avec 1 carte. 10 fr.

## ITALIE

**ITINÉRAIRE DESCRIPTIF, HISTORIQUE ET ARTISTIQUE DE L'ITALIE ET DE LA SICILE**, par *A.-J. Du Pays*. 2 v. qui se vendent séparément. 6e éd.
*Italie du Nord*. 1 v. (9 cart., 54 pl.) 12 fr.
*Italie du Sud*. 1 v. (5 cart., 30 pl.) 12 fr.

## ORIENT

**ITINÉRAIRE DESCRIPTIF, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE L'ORIENT**, par le docteur *Emile Isambert*; 2e éd. 1re partie : *Grèce* et *Turquie d'Europe*. 1 v. de plus de 1168 p., avec 11 c. et 23 plans. Br., 22 fr.; cart. 25 fr.
Sous presse : 2e partie : *Égypte*, *Syrie*, *Palestine*.

## SUISSE

**ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE DE LA SUISSE**, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamonix et des vallées du Piémont, par *Ad. Joanne*; 5e édit. 1 v. de 1041 p. à deux col., avec 18 cart., 6 pl. de villes, 165 vues et 7 panoramas. 15 fr.

---

# GUIDES DE LA CONVERSATION

## 1° GUIDES-DIAMANT IN-32 JÉSUS

**FRANÇAIS-ALLEMAND**, par *Albert Le Roy* et *Rœmermann*. 1 vol. 2 fr.
**FRANÇAIS-ANGLAIS**, par *Albert Le Roy* et *Barbier*. 1 vol. 2 fr.
**FRANÇAIS-ITALIEN**, par *Albert Le Roy* et *Sampieri*. 1 vol. 2 fr.
**FRANÇAIS-ESPAGNOL**, par *Albert Le Roy* et *Hernandez*. 1 vol. 2 fr.

## 2° GUIDES-DIAMANT IN-32 RAISIN

**FRANÇAIS-ANGLAIS**, dialogues familiers et progressifs à l'usage des voyageurs et des personnes qui veulent apprendre l'anglais, par *Richard* et *Quétin*. 1 volume in-32, cart. 1 fr. 50
**ANGLAIS-ESPAGNOL**, par *de Corona* et *Laran*. 1 vol. in-32, cartonné. 1 fr. 50

Paris. — Imp. Viéville et Capiomont, rue des Poitevins, 6.

